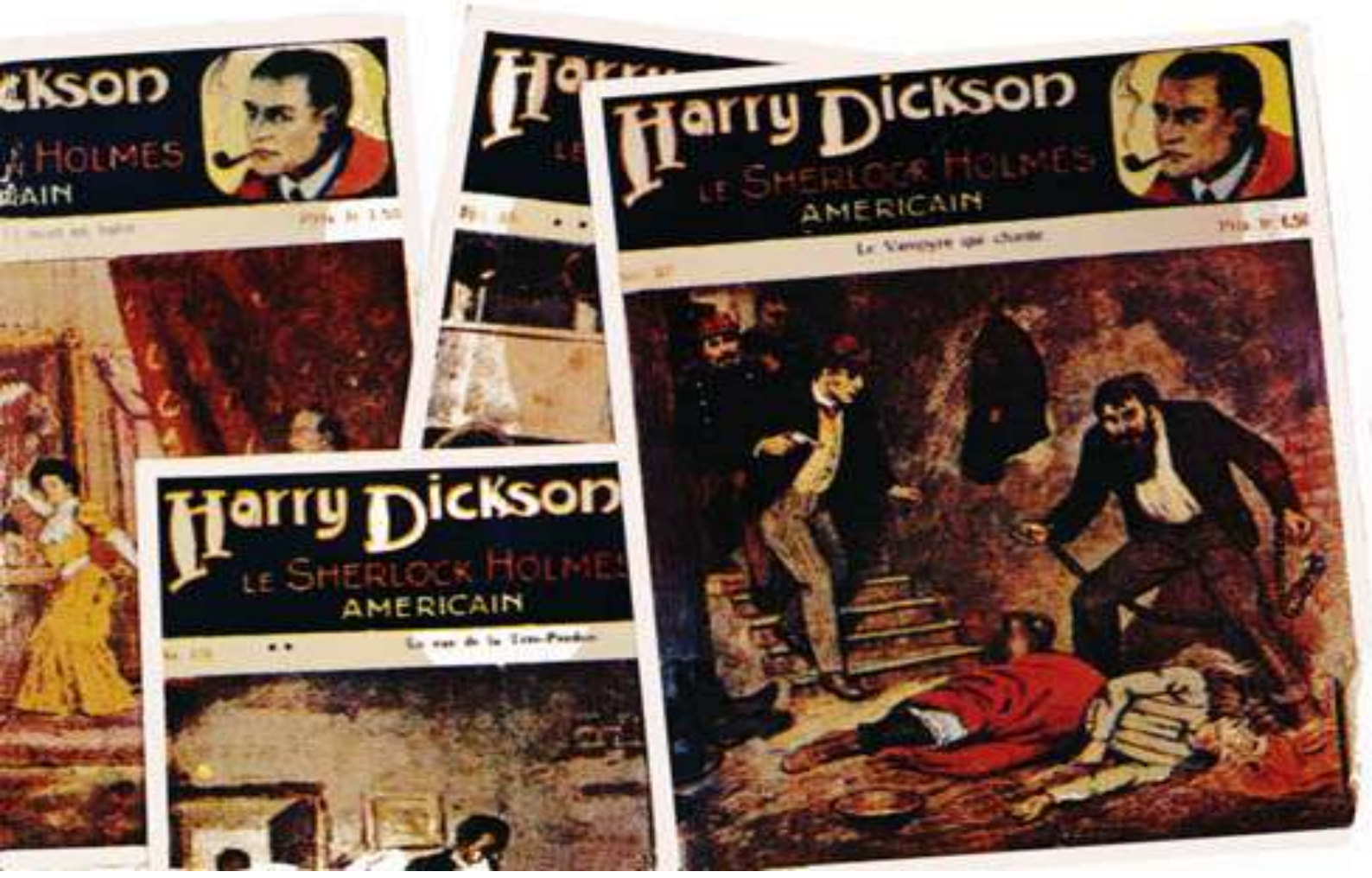
JEAN RAY

Harry Dickson 1

BIBLIOTHEQUE MARABOUT géant

CINQ AVENTURES INTÉGRALES
Le Vampire qui chante • La bande de l'Araignée • Les Spectres-Bourreaux • Cric-Croc, le mort en habit • La rue de la Tête-perdue



Jean RAY

Harry Dickson

Tome 1



BIBLIOTHÈQUE
MARABOUT

© 1966 by Éditions Gérard & Cº, Verviers (Belgique)
Document de couverture : photo Lefèvre.

Note de la team AlexandriZ

En choisissant de diffuser les nouvelles telles que rééditées par *Marabout* dès 1966, la T.A. ne respecte pas l'ordre de parution originale.

Sans respect de l'ordre chronologique, ce recueil comprend donc les nouvelles :

117 : Le vampire qui chante (1934).
85 : La Bande de l'Araignée (1933).
86 : Le Spectres-Bourreaux (1933).
146 : Cric-Croc, le mort en habit (1935).
176 : La Rue de la tête pendue (1938).

PRÉFACE

Lorsque naquit Harry Dickson, au début des années 30, la vogue des Dime Novels, née au siècle dernier, aux États-Unis, était passée depuis longtemps. Ces romans à quatre sous, aux couvertures mirobolantes, – ils coûtaient en fait un dixième de dollar, une « dime », d'où leur nom – avaient créé une sorte de mythe, inventant des héros qui, pour le populaire, friand d'une telle littérature, avaient pris force de réalité. C'est à ces Dime Novels qui lui prêtaient des aventures imaginaires – et aussi à son cirque, il faut le reconnaître – que le célèbre Buffalo Bill dut la plus grande partie de sa popularité, et c'est à eux sans doute qu'il dut de passer à la postérité.

On sait que, sur l'Atlantique, les vents favorables soufflent d'ouest en est, ce qui permit à un avion, celui de Lindbergh, de traverser l'océan dans ce sens avant qu'un pilote encore plus intrépide ne parvienne à le franchir dans l'autre. Nous n'irons pas jusqu'à dire que la mode des Dime Novels nous fut apportée par le vent ; mais toujours est-il qu'au début de ce siècle elle s'était implantée en Europe et Buffalo Bill et Nick Carter étaient devenus les héros favoris de nos pères et grands-pères. À ces deux héros – l'un, Buffalo Bill, vivant encore ; l'autre, Nick Carter, n'ayant jamais existé – vinrent s'ajouter d'autres, d'origine européenne ceux-là, bien que leurs noms eussent, la plupart du temps, une consonance anglo-saxonne. Il y eut Texas Jack, Ethel King, Nat Pinkerton, Lord Lister, Morgan le Pirate, Sitting Bull, les Chefs Indiens Célèbres, Les Dossiers Secrets du Roi des Détectives, qui n'étaient autres que de nouvelles aventures du déjà légendaire Sherlock Holmes, aventures apocryphes auxquelles Conan Doyle n'avait assurément rien à voir.

En même temps que les fascicules d'origine américaine relatant les exploits de Buffalo Bill et de Nick Carter, les autres séries, en presque totalité d'origine allemande, furent traduites

en français par les soins d'une certaine maison Eichler, installée à Paris mais dont les capitaux étaient allemands.

Vint la guerre 1914-1918. Après la défaite des armées de Guillaume II, les biens allemands en France furent saisis, et notamment les publications Eichler, qui devaient être mises sous séquestre. Lors de la liquidation de ce séquestre, la propriété des publications Eichler fut adjugée à l'encan. Un éditeur hollandais acheta les droits de Buffalo Bill, de Nick Carter, de Nat Pinkerton et de Lord Lister, un autre ceux des Dossiers Secrets du Roi des Détectives. Aussitôt, les aventures des quatre premiers héros, imprimées en Belgique, firent leur apparition sur le marché, où elles devaient être vendues encore jusqu'à ces dernières années, en des rééditions successives.

La quasi-totalité des Dossiers Secrets du Roi des Détectives n'avait pas été traduite en français. L'éditeur hollandais qui en possédait les droits se mit donc à la recherche d'un traducteur capable d'en tirer une version du texte original allemand. Par le truchement d'un distributeur gantois de ses amis, Jean Ray fut contacté. À cette époque, seuls les Contes du Whisky étaient parus, et Jean Ray accepta la proposition qui lui était faite, tout en refusant de conserver au héros le nom de Sherlock Holmes, cela sans doute afin d'éviter des démêlés avec les héritiers de Conan Doyle qui venait de mourir.

Dans les Dossiers Secrets du Roi des Détectives, Sherlock Holmes avait un aide, Harry Taxson. Jean Ray se servit de ce nom pour créer Harry Dickson, qui prit ainsi la place de Holmes. Quant à l'adjoint d'Harry Dickson, Jean Ray lui donna le nom de Tom Wills.

Ces premières et indispensables précautions prises, notre traducteur se mit au travail. Il traduisit quelques dizaines des anciennes aventures apocryphes de Sherlock Holmes, mais devant la platitude des événements et du style, il se lassa vite et, comme à son habitude, il se mit à ruer dans les brancards. Au lieu de continuer à traduire les fades élucubrations originales, il imagina des aventures nouvelles. L'éditeur accepta cette décision mais, comme il avait acheté les clichés des anciennes couvertures, Jean Ray dut tenir compte du sujet desdites couvertures en écrivant ses nouveaux récits. C'est

ainsi que, sur les couvertures des fascicules des Harry Dickson parus entre 1930 et 1940 et censés se passer à cette époque, les personnages portent des vêtements démodés, datant de la première décade du siècle.

En partie à bord, en partie au cours de ses escales à Gand, Jean Ray devait ainsi écrire 105 aventures de Harry Dickson, les marquant toutes de la griffe de son génie fantastique, les peuplant de goules, de vampires, de gorgones, de loups-garous, d'êtres quadri-dimensionnels, tous issus directement de la terrible mythologie rayenne ou, en certaines circonstances, la précédant. C'est ainsi que, bien avant la parution de Malpertuis, le personnage d'Euryale apparaissait déjà dans une des aventures d'Harry Dickson intitulée La Résurrection de la Gorgone.

Dernières-nées de la saga de Dime Novels, les aventures d'Harry Dickson furent les seules à être écrites avec génie. Jean Ray, il me l'a dit lui-même, rédigeait une de ces aventures en une nuit, sans même se relire, sans apporter une seule correction à son texte qu'il envoyait immédiatement aux linotypistes hollandais qui, ne connaissant pas le français, ajoutaient coquilles et fautes d'orthographe et de grammaire aux imperfections que la hâte de Jean Ray y avait laissées.

Ce sont ces aventures, dans leur texte original, mais nettoyées bien entendu de leurs coquilles et fautes d'orthographe, que nous vous livrons aujourd'hui, par tranches de cinq. Elles sont toutes de l'excellent Jean Ray, voire même du meilleur Jean Ray.

À présent, une dernière question : Qui est Harry Dickson ? Comme le disait le sous-titre des fascicules, il est le Sherlock Holmes américain. On se demande pourquoi, car il habite Londres, collabore avec Scotland Yard et est, selon toute évidence, un Anglais du meilleur teint[1]*. Bien sûr, il n'est pas employé par Scotland Yard ni par les Services secrets britanniques ; mais, indépendant, il condescend, uniquement*

1 En réalité, il est bien américain, mais il a quitté les États-Unis depuis sa toute jeunesse et a fait de l'Angleterre sa patrie d'adoption.

en des circonstances particulièrement tragiques et désespérées, à leur accorder son aide. Si l'Empire tient encore debout, c'est un peu grâce à lui, et l'on s'étonne qu'il ne soit pas plus souvent invité à déjeuner au palais de Buckingham. D'ailleurs, bien souvent, Harry Dickson plane au-dessus des cas qui lui sont soumis, et on a l'impression qu'il s'y promène un peu en dilettante ; puis, soudain, en trois coups de cuiller à pot, il se met à dénouer l'intrigue, fil par fil, et à en révéler en quelques mots tous les mystères au lecteur ébahi.

Car, disons-le tout de suite, pour Jean Ray, Harry Dickson n'est bien souvent qu'une excuse pour écrire un de ces contes lourds d'atmosphère et d'angoisse dont il a le secret. Les aventures de Harry Dickson sont : la Ruelle Ténébreuse, le Grand Nocturne, le Psautier de Mayence, Malpertuis, La Cité de l'Indicible Peur… + Harry Dickson. Une des aventures du Sherlock Holmes américain ne s'intitule-t-elle d'ailleurs pas précisément La Cité de l'Étrange Peur ?

Certes, Harry Dickson mène l'enquête. Mais le personnage masqué, mystérieux, rigolard parfois, mais toujours tragique et inattendu, qui vous conduit à travers le prodigieux dédale dicksonnien, c'est Jean Ray, et tous ses lecteurs savent qu'il n'existe pas de plus détestable, et à la fois plus merveilleux guide que lui. À chaque tournant de page, il s'arrange pour vous mener dans la forêt du Petit Poucet et vous y abandonner après un dernier éclat de rire, juste sous les bottes de l'Ogre.

Henri VERNES.



Jean RAY

LE VAMPIRE QUI CHANTE

Messieurs Jinkle et Lorman

Sire Halewyn chantait une chanson
Et toutes celles qui l'entendaient
Voulaient être auprès de lui…

La chanteuse plaqua un accord et, faisant virevolter le tabouret du piano, fit face à ses auditeurs.

— C'est une vieille chanson flamande du treizième siècle, dit-elle, tirée d'une terrible légende que je vous raconterai, messieurs…

« Dans une sombre forêt de la West-Flandre habitait un châtelain de sinistre renommée. Cruel, sanguinaire, félon, il était hideux à voir, avec son groin de sanglier et ses yeux d'effraie ; mais la nature l'avait doué d'une voix merveilleuse, et quand il chantait les fileuses quittaient rouet et quenouille ; les dentellières coussins et écheveaux de fil ; les filles qui travaillaient aux champs jetaient leur serpette au loin ; les bergères oubliaient leur houlette dans quelque fossé ; et, même au fond des manoirs voisins, les belles Isabeaux laissaient traîner leurs livres d'heures. Toutes accouraient au château de Sire Halewyn, qui chantait d'une voix si douce, et qui s'empressait de leur couper le cou.

— Je suppose que ce gentleman reçut la juste récompense de ses forfaits ! fit un des auditeurs.

— Monsieur Dickson, vous ne songez qu'à la vengeance, à nouer la corde du supplice autour du cou des criminels ! s'écria la chanteuse.

— Je suppose également, madame Servin, répondit le détective en s'inclinant, que vous ne nous avez pas chanté cette mélancolique et cruelle complainte sans une certaine intention.

Cette légende vieille de centaines d'années se rapporte étrangement aux faits qui m'ont amené dans ces parages.

— Avec cette différence que le vampire de Marlwood n'attire pas ses victimes par le truchement de son chant, fit remarquer quelqu'un dans l'assemblée. Il se peut aussi que nos fillettes, plus sages que celles de l'an mille, n'aillent pas si vite à la mort sur la foi d'une belle voix.

— Notre vampire chante au contraire quand il a tué, comme un coq anglais crie victoire, acquiesça Harry Dickson.

Marlwood est une vieille bourgade de l'Ouest de l'Angleterre, d'un pittoresque accompli. Ses monuments séculaires, sa mairie de pierres grises, ses trois églises romanes, ses ruelles étroites aux adorables maisons archaïques, tout cela dort, comme une cité de conte de fées, au milieu de magnifiques bois de chênes. Il n'existe de paix comparable à celle de Marlwood, dont la population est aisée, chasse, pêche, vit de travaux d'art et gagne encore quelque argent supplémentaire avec les touristes, tout en n'attirant guère ces derniers. *Marlwood semble avoir échappé au temps et à sa marche en avant,* ont dit quelques écrivains, qui se sont servis de ce cadre prestigieux pour y faire vivre des personnages de roman.

Mais voici que cette ère de paix s'est enfuie à jamais.

Marlwood s'est réveillée de son rêve de Belle au Bois Dormant, pour vivre le plus atroce des cauchemars.

L'affaire du « Vampire qui chante » est née dans les murs de la cité du bonheur. Voici les faits relatés dans toute leur horreur, moins la sécheresse de mise dans les annales criminelles.

Par un beau soir de mai, les habitants de Marlwood, se promenant sur les remparts, entendirent tout à coup une voix merveilleuse s'élever dans la forêt. Elle chantait, dans une langue inconnue, une chanson inconnue.

Était-ce une voix de femme ou d'homme ? Personne n'aurait pu l'affirmer, et des discussions passionnées s'élevèrent sur l'heure.

Des paris s'engagèrent même, et ce fut là la cause du départ d'un groupe de gentlemen vers l'endroit ou la voix continuait à s'élever.

Le pari principal était engagé entre le maire, Mr. Pritchell, et un des plus gros bonnets de la ville, le négociant en vins Coriss.

— Voix de femme, prétendait Mr. Pritchell.

— Voix de ténorino, ripostait le vieux Coriss, mais en tout cas une voix d'homme, monsieur le maire !

Ils arrivaient à un endroit de la forêt appelé Combe du Geai, quand soudain la voix se tut.

— Diable ! c'est bien ennuyeux, marmottèrent les parieurs.

— Holà ! la belle artiste, montrez-vous donc !

— Pardon, « le » bel artiste ! corrigea Mr. Coriss en insistant sur le genre masculin du chanteur.

Personne ne répondit. Seuls, quelques merles effarouchés s'enfuirent sous le couvert en sifflant.

La nuit n'était pas complète : une dernière clarté bleutée traînait encore à la cime des arbres et permettait de voir à quelques pas.

Mr. Pritchell, qui marchait en avant, poussa un cri.

— Elle est tombée, la malheureuse !

— Vous voulez dire qu'« il » est tombé, le malheureux ! répliqua Mr. Coriss. Vous voyez bien, monsieur le maire, qu'il s'agit d'un homme.

Une forme sombre gisait en effet au pied d'un chêne séculaire, la tête enfouie dans la mousse épaisse.

Des allumettes et des briquets à essence flambèrent, de petites flammèches éclairèrent la Combe du Geai.

Mais une clameur d'unanime horreur s'éleva :

L'homme, car c'était un homme, était étendu dans une mare de sang, que la terre limoneuse de l'endroit buvait mal.

— Mais c'est Jinkle, le relieur d'art ! s'écria Mr. Pritchell.

Bram Jinkle était un relieur réputé dans toute l'Angleterre, et même sur le continent. Il était très riche, très versé dans l'histoire locale, et de son atelier, véritable musée d'art ancien, ne sortaient que des reliures aux prix exorbitants, que pourtant les amateurs se disputaient à grands coups de banknotes.

Le vieillard – Jinkle avait dépassé largement la soixantaine – avait eu la gorge tranchée avec une sauvagerie inouïe ; tout le sang de son corps avait fui par les carotides sectionnées.

En tant que chef de la police locale, Mr. Pritchell fit les premières recherches, qui ne menèrent naturellement à rien d'autre qu'à constater un affreux assassinat, commis en de bien mystérieuses circonstances.

— Une chose est certaine, avait ajouté le maire, repris pendant une courte minute par sa manie de parieur. Tout le monde sera d'accord pour dire que ce n'était pas Mr. Jinkle qui chantait.

Mr. Coriss lui-même dut avouer que Bram Jinkle possédait tout au plus « une voix de trombone ».

Huit jours plus tard, jour pour jour, vers la même heure, la voix mystérieuse s'éleva à nouveau, cette fois à l'est de la ville, à l'endroit dit « la Mare Bleue ». C'était un petit étang à nénuphars, sur les bords duquel les amoureux de Marlwood venaient rêver par les beaux crépuscules et échanger des serments éternels.

Ce fut une véritable ruade en groupe qui eut lieu, et Mr. Pritchell dut user de toute son autorité pour limiter l'accès de cette partie des bois aux délégués de l'autorité.

On se trouva bientôt devant le cadavre de Mr. Andréas Lorman, un rentier quinquagénaire, très honoré dans la cité, bien que vivant d'une façon retirée. On le disait puritain et fort à cheval sur la morale ; il possédait des rentes considérables et passait pour un tantinet avare.

Mr. Andréas Lorman était mort de la même façon que le relieur d'art, et personne ne lui prêta davantage la voix merveilleuse.

Mais, dès la minute tragique où l'on découvrit le second cadavre, tout le monde fut d'accord pour ne plus accorder cette voix aux victimes, mais bien à l'auteur du crime. « Le Vampire qui chante » était né.

Alors, les habitants les plus huppés de la ville se réunirent, sous la présidence de Mr. Pritchell, pour délibérer. Il n'était pas douteux que Marlwood allait devenir le point de mire du public anglais. On pouvait s'attendre à une invasion de policiers, de gens de loi, de détectives professionnels, d'amateurs et, créatures redoutées entre toutes, de reporters de la presse londonienne, qui vraiment ne respectent rien ».

Mr. Pritchell poussa le cri d'alarme et tous y répondirent.

— Il faut épargner à notre tranquille cité la fâcheuse publicité du crime, décida monsieur le maire. Certes il faut que l'enquête soit menée, et bien de main de maître, et il faut surtout que le coupable soit pris et châtié, pour que la paix que nous méritons nous soit rendue.

On discuta jusqu'à une heure avancée de la nuit et, enfin, un nom rallia tous les suffrages : Harry Dickson.

Il fallait que le grand détective se chargeât d'éclairer la justice de Marlwood ; il fallait qu'il chassât les ombres redoutables du mystère. Seulement, on le prierait d'y apporter toute la discrétion voulue.

Et c'est ainsi qu'en cette belle soirée de juin, nous trouvons Harry Dickson et son élève Tom Wills prenant le thé chez Mr. le maire Pritchell et écoutant chanter Mrs. Servin, dame patronnesse de Marlwood, à qui la cinquantaine n'avait enlevé ni les charmes, ni une jolie voix de soprano. Mr. Pritchell avait fait la présentation des hôtes de choix qui prenaient part à ces simples et frugales agapes :

Mr. Coriss, qui fut mêlé de près à la première affaire, comme nous le savons ; le juge Taylor, un vieux barbon spirituel et causeur ; Mr. Tapple, brasseur, fabricant d'une ale réputée et poète à ses heures ; un jeune couple charmant et un peu effacé, les Norwell, grands propriétaires fonciers ; Mr. Trunch, homme malpropre et goinfre, que l'on craignait parce que directeur-propriétaire de l'unique feuille locale, le *Marlwood Dispatch ;* Mrs. Prettyfield, directrice du théâtre municipal – une blonde sur le retour, mais d'apparence encore bien agréable ; Mr. et Mrs. Jameson, importants marchands de gros de la place ; et le triste et maussade Sir Cruckbell, habitant le grand château seigneurial, dont une des façades occupe un côté de la grande place de Marlwood, et qui possède encore au milieu des bois environnants un manoir de magnifique allure et d'immense valeur historique.

— Oui, monsieur Dickson, dit Mrs. Servin en pivotant de plus belle sur le tabouret à coussin de peluche rouge, oui, monsieur, j'ai chanté cette complainte à dessein. Je me

demande si le vampire qui chante n'y a pas puisé sa criminelle inspiration…

— Un poème qui pousserait au plus vil des forfaits ! s'indigna Mr. Tapple avec emphase. Non, non, je ne puis y croire, madame Servin.

Trunch partit d'un gros rire, et il s'appliqua des claques sonores sur les cuisses, qu'il avait épaisses comme des jambons.

— Ce serait un bon mot de la fin pour le prochain numéro du *Dispatch,* claironna-t-il. Mais j'ai promis de ne rien publier qui ne passe auparavant par votre censure, monsieur le maire, et Trunch n'est pas homme à oublier ses promesses.

Il se cura les dents avec un bout d'allumette, renifla et promena des regards insolents sur l'assistance.

— J'ai conscience de faillir un peu à mon devoir de représentant de la presse, d'écho de l'opinion publique, mais je suis avant tout l'ami des habitants de Marlwood, et mes intérêts sont les leurs.

Il se tourna vers le détective, qui l'écoutait avec une politesse distante.

— Mille regrets, Dickson, de ne pouvoir vous faire de la réclame dans mon canard. Vous allez devoir travailler dans l'ombre, mon vieux !

Mrs. Prettyfield, qui sentait la gêne planer, se hâta de détourner cette pénible conversation.

— Je regrette de ne pas avoir entendu la voix merveilleuse. Si le vampire, au lieu de donner dans le crime, avait voulu contracter un engagement chez moi, il aurait gagné plus d'argent que ne lui ont sans doute rapporté ses horribles meurtres.

— Les victimes étaient dépouillées de leurs valeurs ? demanda Harry Dickson en se tournant vers Mr. Pritchell.

— Non, répondit le maire, elles ne l'étaient pas. Pourtant, Mr. Andréas Lorman était porteur d'un portefeuille bien garni, et l'infortuné Jinkle avait toujours dans son gousset une montre splendide, rehaussée de pierres précieuses. J'opte pour un tueur massacrant par goût du crime et du sang, un véritable vampire, dans toute l'acception du mot.

— Ce qui signifie toujours une complication dans les recherches, avoua Harry Dickson. Le criminel qui tue sans profit matériel a bien plus de chances d'échapper à la justice des hommes que son confrère, qui agit par appétit du gain. Pourtant, les cas du genre sont plutôt rares.

— Ils ne l'étaient guère au temps jadis, répliqua sèchement le châtelain Cruckbell, ouvrant la bouche pour la première fois de la soirée.

— Mais nous ne sommes plus au temps jadis, Sir Humphrey Cruckbell, répondit Harry Dickson en souriant.

— Nous le sommes à Marlwood, trancha le vieil hobereau. Nous n'avons pas marché avec le progrès, et j'en remercie le Ciel, sinon la vie m'y serait intenable. Si vous voulez me faire l'honneur d'une visite, un de ces jours, monsieur Dickson, je vous ouvrirai les archives de Cruckbell, et vous ferez la connaissance de monstres du siècle dernier, qui valent bien le chanteur assassin d'aujourd'hui.

Le détective considéra avec sympathie la belle tête, blanche et chenue, du vieux gentilhomme. Certes, tout en lui respirait une hautaine réserve envers tous ceux qui l'approchaient, mais ses yeux brillaient d'intelligence, et Harry Dickson, grand connaisseur d'hommes, croyait y lire une bonté voilée.

— Je me ferai un plaisir d'accepter votre charmante invitation, Sir Humphrey, répondit-il en s'inclinant.

— Bah ! grasseya à son tour le journaliste, pendant que vous êtes à faire des visites au monde de Marlwood, Dickson, passez donc, quand cela vous chantera, par les bureaux de rédaction du *Dispatch*. Je vous lirai quelques articles de mon cru, qui n'ont certainement rien d'ancestral, mais qui pourront éclairer votre lanterne. Si je ne les publie pas, c'est que je suis tenu par ma promesse.

— À mon tour, monsieur Dickson, de me montrer aimable, dit gentiment Mrs. Prettyfield. Le théâtre municipal de Marlwood, que j'ai l'honneur de diriger, vous offre, ainsi qu'à Mr. Wills, une loge permanente. Nous donnons deux représentations par semaine : le lundi et le jeudi. J'espère que vous ne serez pas un critique trop sévère pour mes humbles artistes.

— Ils sont parfaits, tonna Trunch, et vous-même, Jenny, vous êtes adorable dans vos rôles, je n'hésite ni à le dire ni à l'écrire, comme tout le monde ici présent le sait d'ailleurs.

Le nom « Jenny », lancé brutalement sans être précédé du mot de « madame », jeta un froid dans l'assemblée. La directrice rougit et sa bouche se durcit ; Mrs. Servin prit également un air pincé, tandis que les messieurs prenaient des attitudes distantes et faussement inattentives.

Mais Trunch s'en soucia fort peu. Il connaissait sa puissance de journaliste de province, détenteur de bien des petits secrets de famille qu'en une saute de mauvaise humeur, sa plume fielleuse pouvait vouer à la malignité publique.

— Je suis persuadé que vous allez vous mettre à l'ouvrage dès demain, monsieur Dickson ! fit Pritchell, pour dire quelque chose.

— C'est mon intention, monsieur le maire.

— Marlwood possède un officier de police et six hommes dévoués. Il va de soi qu'ils sont tout à fait à vos ordres.

— Je vous remercie, sir, et je ferai appel à eux quand le besoin s'en fera sentir. Dans les premiers jours, je crois pourtant que je me contenterai d'agir seul. L'aide de mon élève Tom Wills, ici présent, me suffira.

— Vous agirez comme vous l'entendez, monsieur Dickson.

C'était une phrase polie de congé. D'ailleurs, plusieurs invités se levaient.

— Vous êtes descendu à l'Hostellerie de la Tour, n'est-il pas vrai, Dickson ? demanda Trunch. Fameuse maison allez ! Un de ces soirs, je m'y inviterai moi-même, pour y déguster en votre compagnie des écrevisses au vin blanc et un ragoût de volaille sans pareil sur la terre entière. Bons lits, bonne cave et service soigné. Je vous donne un pas de conduite. J'occupe des chambres dans Bound Street, qui est à un pas de l'Hostellerie.

On prit congé des hôtes et des autres invités, et le journaliste passa familièrement son bras sous celui du détective. Tom Wills marchait à leurs côtés en fumant silencieusement une cigarette.

— Holà, jeune homme de bonne mine ! ricana grossièrement le fâcheux. Que dites-vous de l'opulente Mrs. Jameson ? Elle vous a dévoré des yeux tout au long de cette fade soirée ; elle

vous invitera sûrement à son prochain thé, car elle est friande de chair fraîche. Si jamais on vous trouve assassiné, je crierai tout haut que c'est la Jameson qui a fait le coup. N'allez pas croire maintenant que je la vois trempée dans le double meurtre de la forêt. Ah ! non, les victimes étaient par trop coriaces, et trop peu à son goût ; cette ogresse multimillionnaire ne veut que de la chair jeune à se mettre sous la dent. Il va de soi que je parle au figuré…

Tom Wills rougit sous la gratuite injure et continua à se taire. Trunch s'enhardit devant ce silence, qu'il jugeait approbatif.

— Tom Wills ! Tombeur des cœurs de Marlwood ! Ah ! ah ! Le vieux Bob Trunch n'a pas les yeux en poche. La petite Norwell vous a regardé longuement avec ses beaux yeux de gazelle, et même la vieille Servin, qui est une vertu, semblait s'humaniser au contact de l'éphèbe détective que vous êtes.

— Et la belle Mrs. Prettyfield ? demanda Harry Dickson qui s'amusait silencieusement de l'embarras de son élève.

— Jenny ? Bas les pattes mes petits ! Voilà une chasse privée !

— Il est vrai, observa Harry Dickson, que le théâtre a besoin du journalisme.

— Ce vieil Harry Dickson ! Toujours clairvoyant ! s'esclaffa Trunch. Je compare tantôt notre Jenny municipale à Sarah Bernhardt, tantôt à la Duse, voire à Mary Bell ou à la Spinelly !

La soirée était chaude et un peu lourde. Le journaliste épongeait son front moite et, d'avoir tant bavardé, il devait se sentir du feu dans le gosier. On était arrivé devant l'hostellerie de la Tour, dont les fenêtres basses luisaient doucement dans la nuit. Une terrasse abritée de lauriers en caisses, avec des petites tables couvertes de napperons blancs, formait une puissante invite aux passants. Harry Dickson proposa un verre de bière fraîche au journaliste qui accepta l'offre avec enthousiasme, en disant :

— C'est le seul établissement de la place qui débite de la bière allemande et luxembourgeoise. Des demis bien tirés, sans faux cols trompeurs.

— Oh hep ! continua-t-il. Trois Diekirch et vivement !

Un peu de silence tomba autour de la table solitaire, où trois hommes assoiffés jouissaient de la boisson fraîche et parfumée et de la tiède soirée. Une clarté mobile et diffuse, faite de lune naissante et de rayons d'étoiles, nimbait devant eux la sombre silhouette du château médiéval des Cruckbell.

— Une merveille de pierres grises, de dentelles cimentées, d'architecture ancienne, admira Harry Dickson en laissant errer ses regards sur les hautes tours percées du regard sombre des meurtrières.

— Un nid à rats, trancha le journaliste en vidant son verre et en tapant sur la table pour en réclamer un second, et digne en tous points de cette antiquaille radoteuse qu'est le baronnet Humphrey.

— Vous ne semblez guère l'estimer, monsieur Trunch ?

— C'est vrai ! Je vous l'avoue en toute sincérité, grogna le directeur du *Dispatch*. C'est un homme mal élevé. Jugez par vous-même, Dickson. Voilà à peine quelques heures que vous êtes à Marlwood, et ce vieil hibou vous invite à venir admirer ses fonds de greniers, tandis que moi, Bob Trunch, directeur-propriétaire de l'unique journal de la ville, un citoyen de prime importance, il ne m'a pas encore adressé une parole depuis les années que j'œuvre ici, pour le bien public. Loin donc d'y avoir été invité ! Mais je ne m'en soucie guère, car je sais qu'on fait maigre chère dans ce nid d'effraies et de choucas. On raconte que Cruckbell tend des pièges aux corbeaux qui gîtent dans les tours, pour en corser son lamentable pot-au-feu. Grand bien vous fasse, Dickson, des menus somptueux que le vieux vous y offrira.

Le détective fit servir de nouvelles consommations, que son invité accueillit avec empressement.

— Et l'affaire du Vampire, monsieur Trunch ? dit négligemment Dickson. Comme journaliste, vous avez dû vous former une opinion à ce sujet.

Bob Trunch prit une attitude réservée, bien que la langue lui démangeât et qu'il se sentît furieusement fier d'être pour ainsi dire consulté par le plus grand détective d'Angleterre :

— Hm ! fit-il en toussant pour s'éclaircir la voix et faire valoir ses réticences. Nous sommes dans une bien petite ville,

Dickson, et qui dit petite ville dit cancans, calomnies sans nombre, idées étroites, malveillance sans réserve. N'est-il pas vrai ?

Harry Dickson approuva avec une véhémence marquée.

— C'est très juste, ce que vous dites là, monsieur Trunch, et je tiendrai certainement compte de ces considérations.

Le journaliste, croyant déjà, ni plus ni moins, avoir aiguillé le détective sur la grande piste du crime, se rengorgea.

— Vous avez dû observer autour de vous pendant le thé du maire, continua-t-il. J'ai d'ailleurs suivi vos regards, et je sais ce qu'ils voulaient dire : eh bien ! tous ces gens se suspectent mutuellement !

Le détective tiqua : il tenait Trunch pour un parfait imbécile, mais il reconnaissait que, cette fois, le journaliste venait d'énoncer une vérité première. Il avait épié les regards gênés de Pritchell allant vers Tapple, ceux de Tapple allant vers Jameson, ceux de Jameson tournés vers le juge ou Sir Humphrey Cruckbell.

— Pourtant, continua Trunch, tous ces gens-là pourraient fournir d'indiscutables alibis. Mais la méfiance provinciale est telle, Dickson, que pour l'amour de médire du prochain et le perdre, si faire se peut, on en viendrait à admettre le don d'ubiquité, même le juge Taylor.

Harry Dickson sourit mais, de nouveau, il dut convenir in petto que Trunch n'avait pas tort.

Il le regarda à la dérobée. L'homme était petit, balourd et malpropre ; sa barbe était mal taillée, son rictus sempiternel découvrait des dents gâtées, à chaque rire sa bedaine tressautait sous la chemise douteuse, mais de l'intelligence se lisait dans son regard.

Le patron de l'hôtel vint avertir ses clients que, le chef de cuisine allant se retirer, il était obligé de faire servir le souper.

Trunch déclina la molle invitation du détective à partager son repas. Il avait flairé des côtelettes de mouton, et le menu lui paraissait trop peu fastueux. Son Excellence Bob Trunch avait l'odorat aussi subtil qu'il avait la vue nette et acérée.

Monsieur Tapple

La Combe du Geai était déserte. Il n'y avait rien d'étonnant à cela car, depuis le double meurtre, les gens de Marlwood évitaient de se promener sous bois. Harry Dickson pouvait donc se consacrer à son enquête, sans crainte d'être dérangé par des fâcheux ou des curieux.

Il n'avait pas grand espoir de découvrir quelque chose, car l'endroit avait été piétiné à souhait par l'autorité d'abord, par les gens avides de nouvelles ensuite. Seules témoignaient encore du crime quelques éclaboussures insolites, tournées au noir, sur l'écorce d'un grand chêne.

Des petits coups secs, précipités, firent soudain lever la tête au détective. Il vit, à deux toises au-dessus de lui, s'enfuir une petite forme olivâtre, puis le martèlement reprit dans les hauteurs.

— Monsieur le pivert cherche pitance, dit le détective en souriant et en suivant, d'un œil amusé, l'effort patient de l'oiseau grimpeur.

Mais son geste ne fut pas inutile, car il devint tout à coup attentif. Quand le pic se fut perdu dans l'ombre de la frondaison, Dickson demeura le nez en l'air, comme s'il cherchait une solution dans la ramure. Y était-elle ? Peut-être…

Une branche brisée avait attiré son regard, puis d'autres rameaux environnants, présentant tous des cassures assez fraîches.

Il aurait volontiers tenté l'escalade de l'arbre, mais le tronc était passablement lisse, les maîtresses branches se trouvaient à une hauteur considérable du sol, et il lui fallut renoncer pour l'heure à ce projet.

Mais l'œil exercé du maître découvrit les froissements, les blessures, bref tout ce qui dérangeait la tenue du roi de la forêt.

« Comme si un grand singe avait passé par là », fut sa première idée. Mais il y renonça aussitôt. La vie des grands

fauves de la jungle lui était trop familière pour qu'il adhérât à une semblable opinion. Le plus lourd quadrumane, fût-il orang-outang ou gorille, passe à travers les branchages sans plus les froisser que ne le ferait un humble passereau.

Il resta quelque temps rêveur, jusqu'à ce que le pic eut réapparu. La présence du grimpeur, et sa persistance à demeurer sur l'arbre, lui fournit un nouveau sujet de réflexion.

« L'oiseau cherche des vers sous l'écorce, mais il profite surtout des blessures faites dans l'arbre pour se gaver des vermisseaux mis à nu de cette façon. Quelqu'un a résidé là-haut, sans grande délicatesse de gestes. Nous y reviendrons s'il le faut… »

De nombreux sentiers, bien entretenus, s'ouvraient dans le taillis ; ils permirent au détective de parcourir la forêt en aussi peu de temps que possible, et de se trouver bientôt sur les bords fangeux de la mare bleue, également de sinistre mémoire. Là, il ne dut pas chercher longtemps. Il retrouva les branches cassées, les rameaux pendants, l'écorce labourée par de gros souliers.

Cette fois, les nodosités d'un vieil hêtre pourpre lui fournirent un bon moyen d'escalade. Il monta le long du fût rugueux, et bientôt s'enfonça dans la petite sylve des feuilles brunes.

Soudain, il poussa un sifflement caractéristique, celui que Tom Wills lui connaissait à chaque découverte. Sa main droite venait d'être abondamment poissée de sève. Des branches cassées l'entouraient, fraîchement saignantes. Harry Dickson, à califourchon sur une grosse branche, examina ces plaies végétales, et il grogna :

— C'est tout récent… Cela ne date pas du jour du meurtre… Oh, non ! Il n'y a pas une demi-heure, j'en jurerais, quelqu'un était assis au même endroit que moi, explorant ces hauteurs.

En vain il regarda autour de lui, en quête de quelque fil d'étoffe accroché à une aspérité ligneuse. L'arbre lui refusait toute autre trace que celle de ses meurtrissures.

Il s'apprêtait à descendre, et ses pieds cherchaient déjà un appui le long du tronc, quand une voix aiguë s'éleva sous lui.

— Si vous descendez, bandit, je vous tue !

Le pied du détective toucha un gros nœud de bois et, désobéissant à l'ordre, Dickson descendit de deux pieds.

Aussitôt une détonation éclata, et une balle siffla à ses oreilles.

Il était trop tard pour se garer.

Le détective ouvrit les bras et tomba sur le sol qui, largement feutré de mousses et d'humus, amortit heureusement sa chute.

Un cri de frayeur retentit et le taillis bruissa de toutes ses feuilles, dans la rumeur d'une course affolée.

Harry Dickson vit les buissons s'agiter, une forme obscure disparaître. Déjà, bravement, il s'élançait à sa poursuite.

Le taillis était épais, et le fuyard n'avançait pas vite. Le détective, bien plus rompu aux exercices de ce genre, gagnait de seconde en seconde sur lui. Déjà, il entendait sa respiration précipitée, quand un second coup de feu retentit. Mais la balle, mal ajustée, se perdit dans les frondaisons. L'instant d'après, le détective aperçut une forme qui filait droit dans un sentier de traverse.

— Plus un pas ou je tire ! tonna-t-il en braquant son revolver.

Le fuyard poussa une exclamation d'étonnement et se retourna.

— Monsieur Dickson !… Comment, c'est vous ? Dieu soit loué !

L'intonation de la voix était trop sincère pour s'y méprendre.

— Monsieur Tapple !

Le brasseur-poète laissa tomber son arme et joignit les mains.

— Je remercie le ciel d'être un piètre tireur s'écria-t-il.

— Et moi donc, monsieur Tapple ! répondit moqueusement le détective.

— Je pensais… je pensais… balbutia le brasseur.

— Dites-moi donc ce que vous pensiez, monsieur Tapple. Je crois que ce sera d'un réel intérêt pour moi…

Mais la bonne figure lunaire du brasseur se rembrunit, se referma.

— Je croyais que c'était… LUI.

— L'assassin de la Combe du Geai et de la Mare bleue ?

— Oui…

Harry Dickson regarda le petit homme débonnaire, qui tremblait et dont les lèvres étaient livides.

— Pensiez-vous, monsieur Tapple, le trouver ici ?

L'homme promena des regards effarés autour de lui.

— Oui… non… c'est-à-dire…

— Vous avez fait de même dans la Combe du Geai. Vous n'êtes pas un bien habile grimpeur, et si je n'ai pas trouvé des lambeaux de votre costume aux branchages, c'est qu'il est en cuir huilé, matière tout à fait appropriée à ce genre d'acrobaties. Mais pourquoi cherchiez-vous le criminel dans les arbres et non sur le sol, monsieur Tapple ?

Le brasseur passa sa langue sur ses lèvres sèches et ampoulées de fièvre.

— Je ne sais pas…

Harry Dickson lui lança un regard sévère.

— Savez-vous, monsieur Tapple, que vous me mettez dans une position bien embarrassante, que j'aurais le droit de vous suspecter, même de vous faire arrêter sur-le-champ ?

— Mais je ne suis pas un assassin, moi, monsieur Dickson !

— Je ne demande que de vous croire, et à vrai dire je ne songe pas une seconde à vous inculper. Mais vous ne prêtez pas à la justice l'aide qu'elle est en droit d'exiger de vous. En ce faisant, vous vous faites complice d'un odieux criminel.

Le pauvre brasseur-poète était bien près de pleurer, mais il n'en persistait pas moins à secouer la tête d'un air lamentable… et à se taire.

— Vous avez un secret, monsieur Tapple ! dit tout à coup Harry Dickson, – et il n'y avait plus de sévérité dans sa voix, mais plutôt un accent de commisération. Il doit vous peser bien lourdement. Peut-être l'heure n'est-elle pas venue de me le confier. Je sais que vous êtes un honnête homme, et un homme de bien avant tout ; j'essayerai donc de respecter votre secret. Mais songez qu'en agissant de la sorte, vous laissez en liberté un bandit qui ne demande peut-être qu'à continuer la noire série de ses forfaits.

Harry Dickson avait parlé avec une sorte d'emphase, bien de nature à frapper le caractère romantique de Tapple.

Celui-ci garda le silence pendant quelques minutes.

— Monsieur Dickson, dit-il enfin, vous venez d'énoncer une grande vérité : je possède un secret. Ce n'est pas le mien. Je ne connais pas l'assassin. Je ne dis pas que je n'ai aucun soupçon, mais il est d'un vague… d'un imprécis. Je ne vais pas le garder pour moi seul, et je vous le communiquerai : si je suis ici, c'est pour me défendre !

— Mais contre qui ? s'écria le détective.

— Contre le Vampire qui Chante !

— A-t-il tenté quelque chose contre votre vie, monsieur Tapple ?

— Non, répondit le brasseur avec fermeté, c'est-à-dire pas encore… Mais il le fera, j'en suis certain.

— Pourquoi ? demanda sèchement Harry Dickson.

Le brasseur se rapprocha de son interlocuteur et murmura :

— Parce que j'ai découvert quelque chose !

— Puis-je savoir ?

— Oui, tout au moins en partie : c'est qu'entre Mr. Jinkle, mort, et entre M. Lorman, mort également, et entre moi, Tapple, vivant, il existe un point commun. C'est tout ce que je puis vous confier pour l'heure, et je ne puis vous dévoiler ce point commun.

Cette partie de mon secret ne m'appartient pas à moi seul !

Harry Dickson s'était assis sur une souche d'arbre. Il bourra sa pipe.

— Dites-moi quels sont les autres gentlemen de Marlwood qui possèdent également ce point commun avec les victimes, monsieur Tapple, dit-il négligemment.

Tapple rougit et pâlit tour à tour, mais il ne répondit pas.

— Je formulerai ma question autrement, insista le détective, et d'une façon qui vous fixera mieux sur vos responsabilités futures : quels sont les habitants de Marlwood qui semblent destinés, ainsi que vous-même, à devenir prochainement les victimes du vampire mélomane ?

Le brasseur soupira profondément.

— Vous êtes un homme terrible, monsieur Dickson, et je ne puis me dérober à une question posée de cette manière. Je n'ai pas le droit de me taire, parce que vous devez étendre votre

protection d'une façon toute particulière à trois gentlemen, en dehors de moi.

Il réfléchit un moment et dit d'une voix grave :

— Voici des noms. Il s'agit de Coriss, du juge Taylor et de Sir Cruckbell.

Harry Dickson prit Mr. Tapple par la main.

— Connaissez-vous la créature qui tue ?

— Non, mille fois non, je vous le jure sur mon salut éternel ! s'écria Tapple.

— Soit, mais vous savez, ou croyez savoir, pourquoi elle tue ?

— Oui, murmura le petit brasseur, je crois le savoir. Mais ne m'en demandez pas davantage, monsieur Dickson. Faites-moi plutôt mettre en prison.

— Je ne le ferai certes pas, monsieur Tapple. Seulement, je regrette fort que vous continuiez à vous exposer à un danger évident, vous et vos amis.

Mr. Tapple se redressa fièrement, la lumière des fortes résolutions dans les yeux, puis il se baissa pour ramasser son revolver.

— Je vous assure, que je ne suis pas un lâche, monsieur Dickson, car je désire m'exposer, mettre ma vie dans la balance, et je le ferai.

Il fit mine de prendre congé du détective, mais celui-ci le suivit.

Soudain Mr. Tapple s'arrêta, parut réfléchir.

— Je veux vous dire une chose, mais rien qu'une, dit-il. Le soleil baisse. Il se peut que vous arriviez à temps encore. Je n'affirme pas que vous verrez quelque chose, mais je ne dis pas non plus que vous ne verrez rien. Retournez à la Combe du Geai ; soyez-y avant que le soleil soit complètement à l'horizon. L'obscurité, et le crépuscule même, vous ôteraient toute chance. Observez le chêne. Bonne nuit, monsieur Dickson !

Il tourna à angle droit dans un sentier transversal et disparut.

— Soit, murmura le détective.

Une clarté rose s'attardait encore dans la Combe du Geai quand il y revint. Il s'installa derrière un rideau de verdure et,

fidèle à la recommandation de Mr. Tapple, il observa le grand chêne.

Le pivert réapparut ; des écureuils rouges gambadèrent dans les basses branches, narguant une belette aux yeux de braise qui les guettait entre deux brindilles ; des petits lézards vert et or vinrent folâtrer autour du détective ; un engoulevent lança son cri crépusculaire, et ce fut tout.

L'ombre envahit lentement la combe, atteignit le faîte du chêne où une étoile s'alluma, pâle et tremblotante.

— Une fois l'obscurité venue, je ne pourrai voir, a dit Mr. Tapple, murmura le détective. Retournons donc à Marlwood, bredouilles, certes, mais moins que je ne l'aurais cru. Ah ! Mr. Tapple, je saurai bien vous forcer à vous déboutonner davantage.

Au bout d'un quart d'heure, la forêt s'éclaircit et le détective atteignit la ville. Immédiatement, Dickson vit, à l'animation régnant sur les remparts, qu'une chose insolite venait de se produire.

Mr. Pritchell, le maire, entouré de ses agents de police, le vit venir de loin et le héla.

— L'avez-vous entendu, monsieur Dickson ?

— Je n'ai rien entendu, cria le détective en se mettant à courir pour rejoindre le maire.

— Le vampire ! Il vient de chanter !

— C'est du côté de la Chaumière, remarqua un des policiers.

— Qu'est-ce que la Chaumière ?

— Les ruines d'une vieille maison forestière, dans une petite clairière du nord des bois. Venez avec nous, monsieur Dickson. Nous y allons de ce pas !

La partie de la forêt qu'ils avaient à traverser était plus sauvage et moins fréquentée que celle déjà visitée par le détective.

Chemin faisant il se disait :

« La Combe du Geai au sud, la Mare bleue à l'est, la Chaumière au nord. Certainement, nous nous y trouverons en présence d'un nouveau crime. Le monstre tourne à tous les points cardinaux. Sera-ce à l'ouest prochainement ? »

On arrivait.

La clairière était étroite et bordée de sapins ; une hutte croulante se découpait dans un fouillis de plantes herbacées et de petits résineux. Les agents de police avaient allumé des lanternes d'écurie, et l'un d'eux marcha droit sur la masure.

Presque aussitôt, on l'entendit crier :

— Comme les autres ! Comme les autres !

— Qui est-ce ? cria Mr. Pritchell.

— Pauvre Mr. Tapple !

— Hein ? rugit Harry Dickson en bondissant en avant.

L'infortuné brasseur-poète gisait, les bras en croix, la gorge béante. Il tenait encore son revolver dans sa main crispée.

Le détective prit l'arme : trois cartouches manquaient.

— Deux brûlées pour mon compte, murmura-t-il, et la troisième…

Il prit une des lanternes des mains d'un agent et se mit à fureter aux alentours. Nulle trace de balle sur les murs mais, à deux toises de la hutte, il ramassa quelques feuilles mortes poissées de sang.

— Messieurs, dit-il, le Vampire qui Chante a été blessé !

Il n'écouta pas les questions angoissées du maire et se mit à fumer sa pipe avec frénésie.

— Pauvre Tapple, murmura-t-il doucement. Il a voulu travailler seul, pour préserver un « secret » qui vient de lui coûter la vie. J'ai coupé dans son mensonge… car il m'envoya à la Combe du Geai, où il n'y avait rien à voir, pour se débarrasser de ma gênante personne. Pauvre diable, il paie cher sa méfiance !

Il se tourna vers Mr. Pritchell.

— Combien de médecins y a-t-il à Marlwood, monsieur le maire ?

— Deux, monsieur Dickson. Le Dr Bunker et le Dr Gilchrist.

— Vous allez leur donner ordre de vous prévenir immédiatement si quelqu'un se fait soigner chez eux d'une blessure due à un coup de feu… Vous ferez arrêter ce blessé aussitôt.

Une heure plus tard, Bob Trunch, le bras gauche en écharpe, était enfermé dans la prison communale.

*

Harry Dickson, averti sur-le-champ, s'était rendu à la prison.

Il trouva le journaliste, sombre et pensif, assis sur un étroit lit de camp et fumant avec rage un cigare de tabac noir.

— Je suppose, monsieur Trunch, dit le détective, que vous pourrez me fournir toutes les explications qui me permettront de demander votre élargissement immédiat…

Trunch secoua lentement sa tête massive.

— N'avez-vous jamais rencontré, au cours de votre carrière, un facteur aussi mystérieux qu'hallucinant, Dickson, dit-il, et qui s'appelle la fatalité ?

Et, comme le détective se taisait, le prisonnier continua.

— J'apprends donc que l'assassin mystérieux est blessé d'un coup de revolver, au moment où je le suis également. J'admets qu'il y a là une raison de me suspecter, de m'incarcérer même.

— Il vous suffira, monsieur Trunch, de nous raconter où et par qui vous avez été blessé, pour que les soupçons se dissipent aussitôt, et que la fâcheuse mesure qu'on a cru devoir prendre contre vous soit rapportée sans retard.

De nouveau le journaliste secoua la tête.

— Et la fatalité de continuer son terrible jeu, Dickson, car il se fait que je ne puis ni révéler le nom de la personne qui m'a blessé, ni le lieu où l'attentat s'est produit.

— Vous rendez-vous compte de la situation dans laquelle vous vous trouvez, monsieur Trunch ? s'écria le détective.

— Je m'en rends compte parfaitement, Dickson. Je rédige depuis trop d'années les chroniques judiciaires pour ignorer ce que je risque ! N'insistez pas. Je vous affirme que je continuerai à me taire. Je m'entêterais même si on me liait sur le chevalet de torture, comme au Moyen Âge. Je resterai donc ici, en prison. Que l'on m'envoie une provision de cigares, meilleurs que ceux-ci, un livre de Thackeray et des romans d'Edgar Wallace.

Harry Dickson regarda le journaliste. Il vit son front intelligent et têtu et il comprit que rien, même la menace de l'échafaud, n'aurait raison de son mutisme obstiné.

— Je souhaite que vous vous tiriez de là, monsieur Trunch, dit-il d'une voix lente. Vous m'êtes sympathique et je ne puis

croire à votre culpabilité. Non que j'aie des raisons de ne pas vous suspecter ; au contraire, tout conspire en cette heure contre vous. Mais j'ai foi en cette voix intérieure qui s'élève en moi, lorsque je suis devant un criminel. Elle ne parle pas en ce moment. À mes yeux, vous n'êtes pas l'assassin…

Bob Trunch eut un moment d'émotion, mais il se ravisa aussitôt.

— Je vous remercie, Dickson. Au long des heures sévères que j'aurai à passer ici, vos paroles seront dans ma mémoire. Je me les répéterai pour mon réconfort personnel… Au revoir !…

Harry Dickson allait partir, mais le journaliste le rappela.

— Ecoutez, Dickson… J'ai une bizarre faveur à vous demander. Bientôt, il y aura de nouvelles victimes, et on devra bien conclure alors que je ne suis pas le Vampire qui Chante. Mais, je vous demande en grâce, ne me faites pas alors remettre en liberté. Pas encore !…

Monsieur Pritchell

Mr. Coriss, le juge Taylor et Sir Cruckbell…

Harry Dickson avait retenu les trois noms, et quelque chose lui disait que feu Mr. Tapple n'avait pas menti, en disant qu'ils étaient promis à la mort.

Le détective regrettait l'arrestation du journaliste Trunch car, malgré des défauts évidents, le directeur-rédacteur en chef du *Marlvood Dispatch* était un homme intelligent, très au courant de la vie enclose de ses concitoyens, de leurs manies, et sans doute de leurs petits secrets. Il aurait pu être d'un secours immense en cette affaire, à condition de s'y prendre habilement. La fatalité venait de brouiller les cartes, et rien ne pouvait être tenté de ce côté. Bob Trunch allait se renfermer dans un mutisme farouche. Fallait-il avertir les trois hommes que Mr. Tapple avait désignés pour un terrible destin ? C'était mal connaître la mentalité d'une petite ville, enfermée dans sa forêt et sa solitude comme une huître dans sa coquille.

Aussi le détective résolut-il d'exercer une surveillance aussi serrée que possible autour des trois victimes en puissance. Ce ne serait guère facile, car il devrait uniquement se fier à Tom Wills pour cela ; s'assurer l'aide d'un policier de la ville l'aurait mis en effet à la merci de la moindre maladresse, de la moindre indiscrétion.

Que Coriss, Taylor, ou Sir Cruckbell, se crussent surveillés, quel pavé dans la mare aux grenouilles !

Trois jours creux s'écoulèrent sans que les rapports de Tom Wills ne fussent encourageants.

Mr. Coriss quittait sa maison de Shamrock Street à des heures régulières, pour fréquenter les meilleures tavernes de la ville. À midi, il venait prendre Mr. Pritchell à la mairie, et ensemble ils allaient boire leur porto à la terrasse de l'Hostellerie de la Tour. Il ne sortait pas de la ville et, une fois rentré chez lui, il s'installait devant la fenêtre de son salon du

rez-de-chaussée, à regarder passer le monde en fumant des cigares.

Sa vie semblait réglée comme un papier à musique.

Le juge Taylor y mettait un peu plus de fantaisie.

Il passait aussi peu de temps que possible au tribunal, en l'occurrence une petite salle sombre de la mairie, où il rendait des jugements débonnaires. Il n'y avait d'ailleurs pas de grands litiges à Marlwood, la population ne versant pas dans la chicane.

Taylor habitait un triste entresol de célibataire, dans la rue des Remparts, et il n'y venait que pour dormir, prenant ses repas dans un petit restaurant à bon marché proche de la mairie.

Le plus clair de son temps, le juge le passait chez un de ses amis, Mr. Jewis Golder, antiquaire réputé, à examiner de vieilles estampes, à feuilleter de lourds in-folio et à discuter des points obscurs de l'histoire locale. Il préparait, disait-on, un traité d'héraldique, mais personne n'en avait encore vu la première ligne, et sans doute cette première ligne n'était-elle même pas encore écrite.

Sir Cruckbell, lui, demeurait invisible pour le commun des mortels de Marlvood. Il vivait comme un ermite dans son vieux château féodal, n'en sortait que pour faire une partie d'échecs avec Mr. Pritchell, et ne se rendait jamais à son château forestier.

C'est alors que le drame se produisit.

Mr. Pritchell était assis dans son cabinet de travail, au premier étage de l'hôtel de ville. Il était cinq heures du soir, et les trois employés de la mairie, leur tâche quotidienne achevée, s'étaient retirés. Seul, le secrétaire communal, un doux vieillard à tête de chèvre nommé Pott, tenait compagnie au maire, lui faisant signer des actes administratifs.

Depuis les crimes de Marlwood, il n'y avait pas d'autre sujet de conversation dans la ville. Tout en revêtant de son large paraphe les documents qu'on lui tendait, Mr. Pritchell soupirait et se répandait en jérémiades.

— Avez-vous une idée quelconque au sujet de ces horreurs sans nombre ? demanda-t-il à Pott.

— Que dit Mr. Harry Dickson ? interrogea prudemment le secrétaire communal.

— Dickson ne dit jamais rien, vous le savez bien, riposta Pritchell d'un air accablé. Il cherche, et sans doute trouvera-t-il ; mais, entre-temps, nous vivons dans une inquiétude folle. Que pensez-vous de Trunch, monsieur Pott ?

— Hé Hé ! fit Pott sans se compromettre, car Trunch pouvait être libéré d'un jour à l'autre, et ce diable d'homme était de taille à se venger.

— Voilà une réponse qui ne vous engage certes à rien, grogna le maire. Je pense que Dickson croit Trunch innocent.

Mr. Pott caressa sa barbe de bouc et, plus prudent que jamais, répliqua que Mr. Dickson pouvait parfaitement avoir raison.

— Pourquoi le Vampire qui Chante ne nous tuerait-il pas à notre tour, vous ou moi, monsieur Pott ? émit le maire.

— Moi ? s'effara le vieil employé en tremblant. Mais je ne vais jamais me promener dans les bois, moi ?

— C'est vrai. Jusqu'ici, le monstre n'opère que dans la forêt, approuva Mr. Pritchell dont le visage se rasséréna. J'ai pensé qu'il faudrait interdire l'accès de la zone boisée à nos concitoyens…

— Interdire, monsieur le maire ? Aucun règlement municipal ne nous le permet. Mais vous pourriez conseiller utilement, par voie d'affiches, d'éviter la forêt, cela vous déchargerait, dans une certaine mesure, de votre responsabilité.

— Dans ce cas, vous pouvez préparer l'affiche en question, pour la soumettre dès demain à ma signature, monsieur le secrétaire.

Pott, que son verre d'ale vespéral attendait dans un petit café des remparts, avait grande hâte à s'en aller. Il n'y avait plus de papier à signer, et il en fit respectueusement la remarque à son supérieur. Celui-ci soupira. Il avait encore un mémoire à terminer pour l'attorney général du district, et l'idée de rester seul dans l'antique et sombre bâtisse ne lui souriait pas beaucoup.

— En des temps aussi troubles que ceux que nous traversons, je désire que toutes les issues de la mairie soient

convenablement vérifiées et fermées à la nuit tombante, monsieur Pott. Voulez-vous avoir l'obligeance de donner immédiatement des ordres en conséquence à Al Binks, notre huissier de salle ?

Mr. Pott tira sa montre de son gousset et fit la grimace.

— Il y a plus d'une demi-heure que le service d'Al Binks est fini, sir, dit-il d'une voix hésitante.

— Je n'y pensais pas. Comme il fait vite sombre dans ces tristes pièces, alors qu'il y a encore du beau soleil dehors ! Puis-je vous demander d'aller vous-même à la lampisterie me chercher un quinquet ?

Car l'hôtel de ville de Marlwood, fidèle à une tradition d'antiquité, n'avait fait installer ni gaz ni électricité dans ses locaux.

Mr. Pott, qui voyait son dolce-farniente du soir compromis par cette nouvelle exigence, gémit sourdement, mais répondit qu'il y allait de ce pas.

— Et si ce n'est trop vous demander, ajouta le maire, jetez donc un coup d'œil aux portes, je vous en prie…

Le secrétaire aurait bien pu pleurer, mais il était trop bon serviteur pour laisser voir la moindre velléité de révolte. Il s'inclina donc avec le sourire.

— Comptez sur moi, monsieur le maire !

Comme le spacieux et moyenâgeux bâtiment lui semblait tout à coup redoutable ! Pott maugréait en lui-même et cherchait le moyen à se dérober à la détestable et longue corvée.

« Pour la lampe, il faut que j'y aille, songeait-il. Mais les portes… Nenni, mon petit… Il y en a qui s'ouvrent au bout d'horribles couloirs, où courent des rats grands comme des matous. Al Binks, lui, est un hercule et porteur d'une matraque et même d'une hallebarde, aux grands jours de faste… Je vais m'installer pendant quelques minutes dans la lampisterie, revenir avec la lampe demandée et dire que j'ai tout vérifié… »

Le hall rectangulaire, aux hautes murailles noires ornées de tableaux de maître, parut au vieil homme plus redoutable qu'une jungle.

Même en plein jour Pott détestait cet endroit, et surtout ces tableaux représentant des scènes cruelles de batailles et

d'exécutions capitales ; une fois le crépuscule venu, les personnages peints semblaient s'animer d'une vie hostile. La hache, qui allait s'abattre sur le cou blanc d'Anne Boleyn, paraissait flamber d'une lueur insolite, prête à se détourner de sa tâche historique pour frapper de sa lame l'innocent visiteur nocturne ; les guerriers, eux, semblaient oublier leur éternelle discorde, pour tourner leur haine commune contre le même fâcheux intrus.

Mr. Pott traversa le hall de toute la vitesse de ses petites jambes, en évitant soigneusement de regarder autre chose que les dalles usées.

Il traversa le bureau de l'état civil, où l'odeur des dossiers, de l'encre et de pipe refroidie lui fut familière et amie.

Il regretta d'avoir aboli, en une heure de farouche esprit d'économie, le travail supplémentaire de l'employé préposé aux actes de décès, de naissance et de mariage, ce qui lui aurait valu aujourd'hui la joie de ne pas être seul en ces lieux maussades, remplis d'une vague et inquiétante résonance. Enfin, une odeur lourde de pétrole et de mèches charbonnées l'avertit de la proximité de la lampisterie.

Mr. Pott s'y jeta comme dans un havre.

Il choisit une lampe, l'alluma, découvrit une boîte de cigarettes appartenant à Al Binks et poussa la familiarité jusqu'à en chiper une, qu'il se mit à fumer avec délice. C'était une compagnie, en tout cas.

Puis il s'installa sur l'unique chaise, pour rendre par cette attente son absence plus longue et plus vraisemblable. Un vieux roman d'une édition populaire à six pence traînait dans une flaque d'huile. Mr. Pott surmonta son horreur des pages grasses et puantes et son aversion pour les livres de fiction, pour le feuilleter.

Il était mal tombé car c'était un roman de crimes, aux gravures lourdement ensanglantées d'encre rouge : *Le caveau des têtes tranchées*.

Pouah ! Mr. Pott rejeta cette littérature avec dégoût, se proposant de tancer vertement le lecteur peu délicat qu'était le sieur Al Binks.

D’une main tremblante, le secrétaire escamota une seconde cigarette, et il allait l’allumer à la flamme de la lampe, quand elle lui tomba des mains, tandis que sa bouche s’arrondissait comme pour pousser un cri inaudible.

Une voix venait de s’élever au loin, dans la grande maison solitaire. Ce qu’elle chantait ? Mr. Pott aurait bien été en peine de le dire, mais il entendit une suite de sons mélodieux, une cascade de trilles, puis quelques notes basses et vibrantes, chaudes comme du velours.

Toute admiration était cependant bannie de l’esprit du secrétaire communal. Un hoquet nerveux le secouait tout entier ; d’un regard affolé, il chercha un refuge et, ne trouvant que la table, il se glissa sous elle, en dépit des flaques de pétrole qui compromirent à jamais la netteté de son complet à carreaux.

— Le Vampire qui Chante !

Car, de cela, Mr. Pott n’en douta pas un instant : le monstre était là et, puisqu’il chantait, c’est qu’il venait de tuer.

Or il n’y avait que lui, Mr. Pott, et Mr. Pritchell à la mairie…

Le vampire devait le savoir ; il savait tout.

Il avait tué le maire et, à présent, il allait rôder par l’hôtel de ville, à la recherche d’un second humain à occire.

Et sur la table, la lampe brûlait : phare terrible attirant vers lui l’affreux et sanglant phalène.

Ah ! s’il avait eu la force et le courage de l’éteindre…

Une idée folle lui vint : renverser la table.

Et alors ? Le fracas du verre brisé, de l’explosion qui s’en suivrait peut-être attirerait plus sûrement encore le monstre ivre de sang chaud. L’odieux roman était tombé sur le sol et s’était traîtreusement ouvert sur une illustration hideuse entre toutes : un corps de vieillard à la gorge béante, gisant dans une mare écarlate.

Dans ce terrible cadavre poissé de sang, Pott crut voir une certaine ressemblance avec lui-même.

La chanson s’était tue, mais il semblait au secrétaire que des pas furtifs glissaient dans les couloirs.

Soudain, ce bruit se précisa. L’ouïe de Mr. Pott ne l’avait pas trompé : les pas traversaient le bureau de l’état civil. Une porte

grinça et le passage qui conduisait à la lampisterie s'emplit d'une résonance insolite.

La lampe, sur la table, éclairait la petite salle.

Mr. Pott n'entendit pas la porte s'ouvrir, mais il la vit…

Une main la poussait.

Quelqu'un se mit à rire, d'un rire sombre et cruel.

Et Pott reconnut l'homme, mais…

Ce fut tout : l'apoplexie venait d'avoir eu raison de lui. Il poussa un profond soupir et mourut, la face dans un cloaque d'huile, d'allumettes brûlées et de bouts de cigarettes.

On le retrouva une heure plus tard, toujours éclairé par la lampe. Mais, déjà, on avait découvert le cadavre de Pritchell, assassiné dans son cabinet de travail, la gorge tranchée.

*

— Et pourtant le maire n'était pas parmi les trois victimes en puissance nommées par Mr. Tapple ! dit Tom Wills.

Harry Dickson, les coudes sur la table, n'avait pas touché au souper qui venait d'être servi.

Il était pourtant parmi les plus fins que le patron de l'Hostellerie de la Tour faisait cuisiner avec amour pour ses hôtes de marque : une magnifique truite saumonée en persillade, un poulet grillé aux champignons, un soufflé au chester, une salade de fruits au kirsch et à la crème fraîche…

Le détective regarda son élève, les pensées au loin.

Tout à coup, il eut un éclair dans les yeux et, d'un geste bref, il commanda à l'hôtelier, que son manque d'appétit consternait :

— Tenez ceci au chaud, et faites ajouter un troisième couvert…

— Nous avons un invité ? s'écria Tom Wills, étonné.

— Nous allons en avoir un, répondit Harry Dickson.

Il prit son carnet de notes et crayonna quelques mots sur un feuillet.

— Qui sera cet invité, si je puis vous le demander, maître ? fit Tom Wills.

— Mr. Bob Trunch !

— Hein ? s'écria le jeune homme. Mais il est en prison !...

— Allez sur-le-champ porter ce mot au commissaire de police, Tom. C'est un ordre d'avoir à libérer sur-le-champ le directeur du *Marlwood Dispatch*. Vous assisterez à la levée d'écrou...

— Mais pourquoi ?...

— Parce que Trunch est innocent !

Tom Wills s'inclina en silence : l'ordre que venait de lui donner son maître n'était pas de ceux qu'on se serait permis de discuter.

— Vous allez prier Mr. Trunch de vous accompagner jusqu'ici, Tom, recommanda encore Dickson. Et tenez votre revolver prêt.

— Craignez-vous quelque chose ?

— Peut-être... Il se peut que vous ayez à défendre notre ami le journaliste. Mais il se peut également qu'il essaie de décliner mon invitation ; dans ce cas vous lui ferez savoir que cette invitation est également un ordre, et vous le contraindrez à l'obéissance, le canon du revolver sur la tempe s'il le faut... Compris ?

Tom Wills courait déjà. Harry Dickson, resté seul, alluma sa pipe et resta immobile, à regarder la fumée monter au plafond.

— Vous nous servirez dans le petit salon particulier, dit-il à l'hôtelier.

Une heure plus tard, des pas résonnèrent dans la rue silencieuse et la porte fut poussée. Trunch apparut sur le seuil, la mine triste et défaite. Les jours qu'il avait passés en cellule avaient dû agir fortement sur son moral, car ses joues étaient creuses, ses yeux caves, sa joyeuse bedaine fondue. Ses vêtements pendaient lâches et négligés. Il s'avançait avec une démarche hésitante, les yeux clignotant à la lumière. Sans mot dire, Harry Dickson lui tendit la main.

— Vous êtes libre, monsieur Trunch.

— Je ne vous en remercie pas, Dickson, répondit le journaliste d'une voix sourde et traînante.

— Je crois comprendre, mais serait-ce trop de compter sur votre courage ?

Le gazetier fit une grimace douloureuse.

— Mon courage… Je vous avoue que je n'en ai plus, Dickson.

Le détective fit celui qui n'avait pas entendu et donna ordre de servir le souper.

— Allons, mon vieux Trunch, la cuisine de la prison communale ne vaut certes pas celle de l'Hostellerie de la Tour. Tâtez-moi de cette truite qui nageait encore dans les eaux vives, il y a une couple d'heures. Mais, auparavant, avalez-moi ce verre de vieux brandy, que j'ai fait monter de la cave à votre intention.

Le journaliste sourit mélancoliquement mais s'exécuta ; le généreux alcool lui remit un peu de couleur aux joues.

— Je suppose, dit Dickson quand il vit que son invité se laissait enfin séduire par la chair blanche et succulente du poisson, je suppose que vous êtes au courant des événements survenus à la mairie…

— Oui, Dickson, je suis au courant… Mon geôlier était brave homme, et bavard à souhait…

— Savez-vous pourquoi Pritchell a été assassiné.

— Oui, répondit brièvement le journaliste.

— Moi aussi, et je vous en dirai la raison…

Le journaliste ne répondit pas, mais il gardait les yeux baissés sur la nappe.

— Alors dites, Dickson.

— Pour vous faire libérer, Trunch, pour bien prouver que vous n'êtes pas le Vampire qui Chante.

— L'a-t-on entendu chanter ? demanda Trunch avec un frisson.

— J'étais à prendre le frais sur le seuil de l'hostellerie. J'ai forcé immédiatement les portes de la mairie. Vous savez ce que j'ai trouvé ?

Trunch eut un signe de tête affirmatif.

— Et savez-vous pourquoi il veut ma liberté ? demanda-t-il d'une voix amère.

— Répondez vous-même à cette question, Trunch…

— Parce qu'il n'aurait pas pu m'atteindre en prison, tandis que maintenant il aura beau jeu pour se défaire de moi.

— Vous pensez qu'il essayera de vous tuer ?

— Il le fera !

— Aidez-moi à le découvrir !

— Non !

Le juge Taylor

— Rien, maître !

— Rien, Tom… Rien, mon garçon… Je me sens une âme de derviche à force de tourner en rond…

Tom Wills ouvrait la bouche pour poser d'autres questions, mais son maître l'en empêcha avec quelque impatience.

— Taisez-vous, Tom ! Je n'ai rien à dire… Nous allons essayer d'aller au-devant des événements. C'est tout ce que j'ai à vous apprendre…

Ils marchaient dans les bois de Marlwood, vers l'ouest. Harry Dickson avait déjà dit, lors de la mort du pauvre Tapple : « Et qu'aurons-nous à l'ouest ? » Tom et lui allaient à présent dans cette direction…

La forêt était tout en futaie et avare en taillis.

Le sol spongieux laissait pousser à foison des champignons aux teintes vénéneuses. La faune était chétive et rare : quelques lapins sauvages et l'éclair roux d'un renard.

Des corneilles criaient méchamment, faisant une conduite sombre aux promeneurs.

— Ce sont des choucas, observa Harry Dickson, des corneilles gîtant dans les vieilles tours. Ces dernières ne doivent pas être loin.

— Des tours dans cette partie de la forêt ? s'étonna Tom Wills.

— Ouvrez les yeux et vous verrez bientôt les grisailles de quelques vieilles et croulantes murailles du donjon, le manoir forestier de Sir Cruckbell…

— L'occupe-t-il ? demanda le jeune homme.

— Jamais ! Le château est complètement abandonné aux effraies et aux sinistres oiseaux noirs qui nous font escorte.

Dickson avait à peine fini de parler qu'au tournant d'une sente le château fut devant eux, image de la plus complète déchéance architecturale. De larges douves desséchées étaient

livrées aux herbes folles, à l'ivraie, aux pariétaires. Un pont en dos d'âne, dont une partie s'était écroulée dans les fossés, conduisait à une haute porte de chêne bardée de ferrures rouillées. Les vitres des fenêtres en ogive présentaient des crevaisons sans nombre, par où les rapaces entraient et sortaient librement.

Harry Dickson n'eut pas à s'escrimer contre la porte, car, dès la première poussée, elle s'ouvrit dans un craquement de boiseries pourries.

Une odeur affreuse de moisissures, de fientes d'oiseaux, de rats morts et d'eau stagnante les accueillit dès le hall.

Des meubles, feutrés d'une lourde et ancienne poussière, s'appuyaient, branlants et fantomatiques, aux vétustes murailles ; des trophées de chasse s'en allaient en lambeaux. Un escadron de rats bleus s'enfuit en criant, pour disparaître dans une multitude de trous creusés dans les lambris.

Harry Dickson examina les dalles crevées et sifflota.

— Vous avez vu ces empreintes de pas, maître ? demanda Tom Wills en montrant de nombreuses traces laissées dans la poussière par des brodequins de forte pointure.

— J'ai vu, comme vous, mon garçon…

— Des serviteurs de Sir Cruckbell, sans doute…

— Ce n'est pas impossible, répondit brièvement le détective.

Tout à coup il s'arrêta, huma l'air et ricana doucement.

— Explorons le château, Tom.

Ils le firent, mais presque au pas de course.

Ils traversèrent des salles sans nombre, toutes aussi délabrées les unes que les autres. Ils virent partout les mêmes meubles pourris, aux aspects de fantômes. Ils furent reçus par les nuées des grosses chauves-souris dérangées dans leur repos diurne, par des battements d'ailes indignés et des multitudes de petites fuites apeurées dans l'ombre.

— Si vous croyez que, de cette façon… commença Tom Wills. Mais le jeune homme s'interrompit aussitôt, pour réprimer un cri de douleur : son maître venait de lui infliger un cruel pinçon au gras du bras.

— Comme vous avez pu vous en rendre compte, mon cher Tom, dit Harry Dickson à haute voix, il n'y a rien à voir ici que

des ruines et des débris. J'ai voulu vous donner satisfaction en venant faire une visite aussi brève que possible à ce château abandonné, mais je crains que, ce faisant, nous n'ayons perdu notre après-midi…

Tom Wills ouvrit la bouche, prêt à opposer un démenti formel aux mensongères paroles du détective, quand ses yeux rencontrèrent ceux de Dickson, et il y lut l'ordre de se taire et de tout accepter.

— C'est vrai, maître, répondit-il d'une voix qu'il essaya de rendre aussi maussade que possible. Une fois de plus vous avez eu raison. Si l'on s'en retournait sans retard à Marlwood ?

— Hm, pas si vite ! Puisque nous sommes dans les parages, je serais désireux de pousser une pointe plus en avant vers l'ouest.

— Comme vous l'entendez, se résigna Tom.

Ils traversèrent une cour d'honneur en proie aux chardons bleus et aux orties géantes, atteignirent une poterne dont la serrure rouillée s'effrita au toucher. Et, après avoir franchi les douves sur un étroit pont de briques, ils se retrouvèrent dans la forêt.

Harry Dickson sifflait une marche de route américaine, dont il affaiblit graduellement les sonores périodes, comme s'il s'éloignait en s'enfonçant sous bois. De fait il avait fait halte derrière le rideau épais des halliers. Tom Wills avait compris la manœuvre et attendait patiemment une explication. Le détective voulut bien la lui fournir sans qu'il dût l'interroger.

— Si nous étions retournés sur nos pas, vers Marlwood, nous aurions dû suivre une longue drève que l'on peut voir très bien d'une des tours du manoir, tandis que du côté de l'ouest, la forêt nous soustrait immédiatement aux regards, et la tour a ses fenêtres obturées de ce côté.

— Les regards ?… Est-ce dire qu'on nous observe ? demanda Tom Wills.

— On pourrait nous observer, répliqua le détective. Ce n'est pas tout à fait la même chose, mais je continue à croire que des yeux attentifs nous suivaient…

— Ceux du vampire ? demanda Tom en frissonnant.

— Je ne le crois pas.

— Y aurait-il quelqu'un au château !

— Oui, j'en suis certain, et notamment un gentleman qui emploie pour sa toilette un savon assez fortement parfumé à la verveine.

— Qu'allons-nous faire ?

— Demi-tour, mon garçon, repasser par la poterne, traverser la cour aussi vite que possible et, sans trop faire de bruit, pénétrer à nouveau dans le château et courir notre chance !

C'est ce qui fut fait. Quelques minutes plus tard, les deux détectives se glissaient en tapinois dans le hall, se tenant prudemment dans l'ombre des murs, aux écoutes du moindre bruit.

Ils ne furent pas déçus, car bientôt des marches gémirent aux étages, une porte grinça et ils entendirent la chute d'un meuble heurté par maladresse.

— Nous prendrons l'escalier de service, murmura Harry Dickson. Il va nous mener immédiatement du côté d'où viennent ces bruits.

À l'étage, ils pénétrèrent dans une spacieuse salle d'armes, emplie d'une pénombre verte, car les frondaisons des grands arbres étaient proches des fenêtres.

— Regardez, maître, souffla Tom Wills, une petite porte est ouverte dans les lambris de chêne.

— Porte dont nous n'avons pas décelé l'existence au cours de notre première visite, ajouta doucement Harry Dickson.

Ils se glissèrent comme des ombres le long de la muraille et parvinrent à jeter un coup d'œil au-delà de la porte dérobée.

Un certain étonnement s'empara d'eux, car la salle qui s'offrait à leur vue, petite et basse, ne présentait pas ce caractère de délabrement absolu des autres chambres du château.

Tout à coup, une lueur blonde l'inonda, et on entendit le crachotement d'une allumette frottée.

Harry Dickson attira Tom Wills dans une encoignure, d'où ils pouvaient voir une partie de la pièce mystérieuse.

Elle ne semblait offrir d'autre issue que la porte dérobée ; elle ne prenait jour par aucune fenêtre. La lueur dansait doucement, éclairant quelques meubles confortables : une paire de profonds fauteuils Chesterfield, une large chaise longue,

deux bahuts flamands étincelants de cristaux et d'argenterie. Un tapis rouge, de haute laine, couvrait le plancher. La lumière devait être fournie par une ou plusieurs bougies qui restaient cachées aux deux détectives.

Quelque chose bougea dans la salle, et ils virent une grande ombre déformée se déplacer sur le plafond.

Tom Wills regarda son maître, et il vit une expression de perplexité sur le visage de celui-ci.

Allait-il attendre ? Allait-il agir ?

— Est-ce le vampire ? souffla le jeune homme d'une voix à peine audible.

Le détective haussa les épaules et leva ses mains vides.

C'était une réponse : Harry Dickson se tiendrait-il sans armes dans le voisinage d'un tel monstre ?

Alors, le détective sembla soudain se décider. Sa main pesa lourdement sur l'épaule de son élève, puis brusquement il lui fit franchir la porte ouverte.

— Je vous salue, monsieur Taylor !

Le juge Taylor, qui se tenait près d'une cheminée de marbre noir sur laquelle était posé un candélabre portant quatre bougies allumées, se retourna vivement.

— Oh, c'est vous, monsieur Dickson ?

Il y avait un peu d'étonnement, un peu d'ironie aussi dans ses yeux spirituels. Harry Dickson s'avança dans la salle et prit place dans un des fauteuils.

— Vous permettez, monsieur le juge ?

— Mais comment donc, monsieur Dickson. Vous avez autant le droit que moi de vous trouver en ces lieux, puisque je n'y suis pas plus chez moi que vous ne l'êtes…

— Bah, répondit le détective avec bonhomie, ce sont là des choses assez fréquentes dans nos métiers, dans le mien comme dans le vôtre, monsieur Taylor.

— Vous ne me demandez pas ce que je fais ici ?

— Non, monsieur Taylor.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que vous n'êtes pas un criminel et que je ne vous suspecte pas d'en être un. Par conséquent je ne me sens aucun droit de vous questionner sur votre présence en ces lieux.

— C'est très habilement dit.

Taylor tira un cigarillo d'un étui et l'alluma soigneusement à l'une des flammes du candélabre.

— Vous ne fumez pas, monsieur Dickson ?

— La pipe, mais pas pour l'instant…

— C'est que vous n'estimez pas devoir réfléchir sur l'heure, sinon vous auriez recours à votre traditionnel calumet.

— Peut-être bien, monsieur le juge…

Il y eut un silence légèrement embarrassé après ces passes orales.

— Pensez-vous que j'attends quelqu'un, monsieur Dickson ?

— Vous venez de le dire vous-même, monsieur le juge : je ne pense pas pour l'instant, répliqua le détective en souriant.

— Eh bien, j'attends quelqu'un.

— Vraiment ? Pour tout vous avouer, monsieur Taylor, moi aussi j'attends quelqu'un.

— Ici ?

— Parfaitement, ici. Souffrez que je reste un peu…

Le juge inclina la tête, mais une grimace nerveuse déformait sa bouche.

— Certainement, certainement, murmura-t-il.

Mais on pouvait voir que ses pensées étaient absentes.

Le cigarillo étant éteint il le jeta et, d'une main un peu moins assurée que la première fois, il en alluma aussitôt un second.

Soudain, Harry Dickson le vit qui dressa l'oreille : un léger bruit de pas venait de se faire entendre dans le manoir.

— Monsieur Dickson !

— Monsieur le juge ?

— Si je vous priais de vous retirer, en vous donnant ma parole d'honneur que la personne que j'attends n'a rien à voir avec l'affaire qui vous occupe ?

Harry Dickson se caressa le menton d'un air rêveur.

— Je serais désolé, monsieur le juge, de me montrer presque grossier, mais je refuserais…

— Vraiment ?

Le détective baissa la tête en signe d'affirmation.

— Très bien… fit le juge. Dans ce cas, il ne me reste qu'une chose à faire. Cela m'ennuie quelque peu, mais j'espère que plus tard vous comprendrez et vous approuverez mon attitude.

— Arrêtez ! hurla soudain Harry Dickson.

Trop tard ! Ce fut fait avec la rapidité de la foudre.

Le juge Taylor avait levé rapidement la main à la hauteur de son front, et une détonation retentit.

Les deux détectives se précipitèrent, mais déjà le vieillard s'effondrait.

— Je regrette, monsieur Dickson, croyez-moi bien… râla Taylor.

C'était fini… Un flot de sang jaillit de sa tempe crevée. Il était mort.

Sidérés par cet événement si inattendu, Harry Dickson et son élève considéraient en silence le corps inerte étendu à leurs pieds.

Ce fut Tom Wills qui, le premier, reprit ses esprits.

— N'oubliez pas que, au moment où ce malheureux s'est tué, quelqu'un marchait dans cette demeure…

Harry Dickson se secoua, comme au sortir d'un rêve.

— Cette personne aura eu le temps de fuir, murmura-t-il, avertie par le coup de feu.

Les paroles lui moururent sur les lèvres. Instinctivement, Tom Wills venait de s'accrocher à son bras et le repoussait contre le mur.

Une voix merveilleuse, chaude, d'une beauté presque irréelle, s'élevait dans le château que l'ombre commençait à envahir. Elle se rapprochait rapidement : la créature qui chantait cet hymne surhumain devait être tout près.

Tom Wills vit Harry Dickson prendre son revolver et il l'imita.

La voix était de plus en plus proche ; elle atteignait maintenant un registre suraigu, sans toutefois rien perdre de sa pureté. On l'aurait cru perdue quelque part au fond du ciel, émise par un gosier aérien impossible à imaginer. Harry Dickson se ramassa sur lui-même, comme un tigre qui va bondir. Ses yeux luisaient d'une flamme verte, inquiétante à voir.

La voix perdait de sa hauteur, les notes passaient au grave… Le chanteur monstrueux devait s'être arrêté ; les notes devenaient plus hésitantes, plaintives, pleines de crainte et d'émoi.

— Allons ! gronda Dickson.

Tous deux s'élancèrent hors de la chambre tragique, dans la salle d'armes. Comme nous l'avons déjà dit, il y régnait une pénombre verte, due aux arbres trop voisins des fenêtres ; le crépuscule aidant, cette pénombre s'était déjà muée en demi-ténèbres. Tout d'abord, ils ne virent rien, puis Tom Wills poussa un cri de terreur :

— Attention, maître !

Une masse sombre passa entre eux, si près qu'ils sentirent le déplacement d'air. Ensuite, un bruit énorme retentit. Tom poussa un grondement de souffrance et tomba à genoux, levant en l'air sa main blessée.

— Tom, êtes-vous touché ? s'inquiéta Dickson.

Le jeune homme secoua la tête.

— Une écorchure au poignet… Quelque chose l'a touché… Mon revolver a roulé au loin.

La grande salle était devenue silencieuse ; le mystérieux chanteur devait avoir vidé les lieux en hâte.

— Essayons de le rejoindre ! cria Tom.

Harry Dickson fit un geste désespéré.

— Il connaît sans doute mieux que nous les aîtres de ce nid à rats et vipères, et je suppose qu'il est loin à présent.

Il regarda la lourde masse qui avait failli les tuer tous deux : un immense moellon qui devait peser au bas mot quatre-vingts livres.

— Tudieu, grommela Harry Dickson, quel est l'être qui jette de pareils quartiers de granit, comme s'il s'agissait d'une simple boule de neige ?

Le détective s'empara d'un large tapis de table et en couvrit le cadavre du juge Taylor, dont le sang continuait à fluer sur le plancher.

— Être si près… gémit Tom Wills.

Il regarda le mort et demanda à mi-voix :

— Pourquoi s'est-il tué ?

Harry Dickson ne répondant pas, Tom reprit :

— Si le vampire a chanté, il se pourrait que l'on trouve un second cadavre, puisque le monstre ne chante qu'après son crime commis.

Dickson serra fortement le bras de son compagnon.

— Allons voir…

Ils explorèrent le château, avec toute la prudence que nécessitait un voisinage aussi redoutable que celui du vampire, mais ils ne trouvèrent rien. Harry Dickson décida enfin d'abandonner et de quitter ces lieux maudits.

— Tom, dit-il, vous m'avez demandé tout à l'heure pourquoi le juge Taylor s'était tué. J'hésite encore à répondre à cette question, mais j'ai découvert autre chose…

Il prit son temps avant de continuer, comme s'il réfléchissait encore, puis il dit d'une voix sombre et nette :

— Je sais à présent pourquoi le mystérieux vampire chante !

Sir Cruckbell

La matinée du jour suivant fut consacrée à de nombreuses formalités. Dickson dut assister, entre autres choses, au transfert des pouvoirs du maire défunt à l'un des échevins de la ville, Mr. Harris Spencer, homme taciturne et tatillon, dont la grande préoccupation semblait être de perdre inutilement son temps et celui des autres.

Après cela, le détective dut accepter de dîner en sa compagnie dans une spacieuse et triste maison de la haute ville, dont Spencer lui fit les trop longs honneurs. Il va de soi qu'on parla de l'« affaire » et le nouveau maire émit quelques aphorismes d'une platitude exceptionnelle.

Il ne croyait pas au vampire, lui ! Il allait doubler, tripler s'il le fallait les forces de police ! Il comptait bien faire arrêter de nouveau cet insupportable Trunch, qui l'avait à de nombreuses reprises égratigné dans son sale canard.

— Vous me ferez le plaisir de n'en rien faire, monsieur le maire, dit sèchement Harry Dickson.

— J'attire votre attention sur le fait que je suis à présent chef de la police de Marlwood, monsieur, répondit Spencer avec hauteur.

— Et moi, monsieur le maire, je vous fais remarquer que je suis venu ici sur la demande formelle de votre conseil communal, qui a décidé de remettre entre mes mains ces pouvoirs de police dont vous vous prévalez. Il faudra que vous le convoquiez d'urgence si vous voulez y changer quelque chose.

Spencer se serait bien gardé d'agir ainsi. Il se sentit battu et devint immédiatement d'une obséquiosité sans pareille.

Tout cela avait fait perdre un temps précieux à Harry Dickson et il ne put se faire annoncer à Sir Cruckbell que tard dans l'après-midi.

Accompagné de son élève il sonna à la porte du château, et un vieux serviteur les introduisit dans un parloir.

Ils ne durent guère attendre. Sir Cruckbell, vêtu d'une antique robe de chambre, vint au-devant d'eux, son énigmatique visage esquissant un sourire de bienvenue.

— Ainsi je figure sur votre liste de gens à visiter, monsieur Dickson, dit-il non sans ironie. Pour peu j'allais me formaliser de figurer parmi les derniers Voulez-vous me suivre dans mon bureau ? Ce parloir est froid et bien peu accueillant…

Le bureau de Sir Cruckbell était une salle énorme, prenant jour par une série de hautes fenêtres aux vitraux armoriés. Des théories de livres tapissaient les murs, atteignant les frises du plafond, et une immense table en chêne massif couverte de papiers, de gravures et de lourds in-folio occupait le centre de la pièce.

— Voici ma tour d'ivoire, messieurs, dit le gentilhomme. Je suis bien heureux d'y recevoir aujourd'hui des hommes de votre qualité… Un homme comme Harry Dickson ne vient jamais voir quelqu'un dans le simple but de lui demander son avis sur le temps qu'il fait ou qu'il fera. Je n'ai d'ailleurs rien d'un météorologiste. Je suppose que vous venez me parler de « l'affaire », n'est-il pas vrai ? Je suis à votre entière disposition…

Harry Dickson s'inclina, satisfait de la tournure que prenait l'entretien.

— Dans ce cas, sir, vous me permettrez certainement de vous poser quelques questions ? dit-il.

— Cela contribuera beaucoup à rendre notre conversation plus aisée et plus utile.

Le détective fit une pause et remercia du geste son interlocuteur.

— Vous rendez-vous souvent à votre château dans la forêt, Sir Cruckbell ? interrogea-t-il.

— Jamais ! J'ai toujours détesté cette demeure, mais je n'ai cependant jamais voulu la vendre, malgré quelques offres discrètes qui me furent faites dans le temps. Je n'ai ni le désir ni le droit d'égratigner le domaine des Cruckbell. J'ai chargé un grand architecte, qui possède des loisirs, de transformer ce triste manoir en de magnifiques ruines. Je crois qu'il y a réussi quelque peu, n'est-ce pas ?

— Absolument… Mais comment expliquez-vous la présence de feu Mr. Taylor dans votre château, Sir Cruckbell ?

— Si le juge Taylor était encore en vie, j'aurais le droit de porter plainte contre lui, pour violation de domicile. Mais je ne prétends pas que je l'aurais fait…

— Sa présence dans votre château forestier vous a-t-elle étonné ?

— Non !

Le mot tomba net et bref, avec une sincérité farouche.

— Voudriez-vous m'expliquer, sir, pourquoi cette présence ne vous a pas étonné ?

— Je le pourrais, monsieur Dickson, cela va de soi, mais ici encore je vais m'échapper par la tangente, car je suis aux regrets de ne pouvoir vous répondre…

Le détective poussa un soupir de lassitude.

Sir Cruckbell, comme le juge Taylor, et le juge Taylor comme le journaliste Trunch refusaient nettement de prêter leur concours à la justice.

Quel mystère commun liait ces trois êtres, si différents, sur la même roue de la fatalité ?

— Et savez-vous pourquoi le juge Taylor s'est suicidé, Sir Cruckbell ? continua le détective d'une voix lente.

Le vieux gentilhomme inclina la tête.

— Je n'ai jamais menti, monsieur Dickson ; aussi je vous dirai que je crois connaître la raison de ce suicide. Mais, encore une fois, je ne vous divulguerai pas cette raison.

— Vous opposeriez-vous à ce que, au nom de la justice de votre pays, je fasse une enquête dans cette maison, pour découvrir ce que vous persistez à garder pour vous seul ?

Une grimace douloureuse déforma la bouche du vieil hobereau.

— Je n'ai pas le droit de m'y opposer, monsieur Dickson, et je ne le ferai pas. Les Cruckbell ont de tout temps obéi aux lois de leur patrie. Je ne faciliterai pas vos recherches, mais je ne les entraverai pas non plus. Mais…

Ses mains se crispèrent sur le bord de la table.

— Mais… reprit-il d'une voix sourde, si d'aventure vous trouvez ce que vous cherchez, et vous êtes homme à le faire, je vous jure que j'agirai comme l'a fait le juge Taylor…

— Si je comprends bien, s'écria le détective, vous vous suicideriez !

— À l'instant même…

Il y eut un silence terrible entre les deux hommes, puis Harry Dickson reprit, avec un visible effort :

— Soit ! Je vais vous poser encore une double question. Répondez-moi par oui ou par non, en me donnant votre parole d'honneur de dire la vérité. Etes-vous complice du meurtrier inconnu ? Connaissez-vous le Vampire qui Chante ?

Sir Cruckbell leva un regard plein de franchise sur son interlocuteur.

— Je ne suis pas complice de ce misérable et je ne le connais pas. Je vous en donne ma parole.

— Savez-vous que votre vie, sir, est en danger, comme le fut celle des autres victimes du monstre ?

— Je le sais !

— Ferez-vous quelque chose pour vous soustraire au terrible sort qui vous guette dans l'ombre ?

— Jamais ! Si Dieu veut que je succombe comme les autres, eh bien ! que sa sainte volonté se fasse. Ma vie est finie. Je ne demande qu'une chose, c'est de ne pas être obligé de commettre sur ma personne le crime du suicide, ce qui équivaut à dire que j'attends l'assassin de pied ferme, avec sérénité, presque avec joie…

L'étrange entretien ! Harry Dickson se sentait soudain l'âme et l'entendement désaxés, car il se heurtait à des barrières monstrueuses et inattendues. Il secoua la singulière torpeur qui le gagnait et demanda :

— Permettez que je fouille votre bibliothèque, sir…

Il faisait sombre dans la grande salle, mais, le visage du gentilhomme devint si pâle qu'il apparut aux détectives comme une tache lumineuse dans la nuit tombante.

— Que cherchez-vous ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Les plans de votre château, fut la réponse.

Un bruissement se fit entendre parmi les papiers épars sur la table : les mains du châtelain tremblaient si violemment qu'il en communiquait le frémissement aux objets.

— Evitez-moi le suicide, Dickson ! dit-il d'une voix entrecoupée. Dieu ne pardonne pas semblable crime, et sans doute que, ce soir encore, je serai devant lui !

— Pourquoi ne parlez-vous pas, Sir Cruckbell ? supplia le détective.

— Je ne le puis, Dickson… Mais veuillez écouter ma prière… Attendez encore quelque temps, pas longtemps, – Oh non – une heure peut-être… moins encore.

— Attendre quoi ?

— Ma mort !

— Comment ? Dans une heure ?… Dans quelques minutes peut-être ?… Mais ce que vous dites là est insensé !…

— Jamais mon esprit n'a été aussi clair. Accordez-moi ce court délai, qui m'épargnera peut-être la damnation éternelle.

— Vous vous attendez donc à être assassiné sur l'heure ? demanda le détective d'une voix qui troublait d'émotion.

— Pour dire vrai, oui !

— C'est ce que nous verrons. Je vous accorde le temps demandé, mais je resterai ici, près de vous !

— Merci, Dickson. En échange, je vous éviterai des heures de recherches, des heures… peut-être des journées entières. Quand je serai mort… M'entendez-vous ?… Mort !… vous déplacerez les tomes de l'Encyclopédie Universelle, sur le quatrième rayon derrière vous. Dans une niche murale, vous trouverez un bel exemplaire de la Bible, édition Reeves. Ce livre est en fait une boîte habilement maquillée en volume. Elle contient les plans que vous cherchez.

Harry Dickson posa son chronomètre devant lui, sur la table.

— L'heure demandée vous est accordée, dit-il.

Sir Cruckbell respira et une expression d'immense mélancolie glissa sur ses beaux traits, que l'âge avait épargnés.

— Je n'ai jamais voulu soustraire un criminel à son juste châtiment, dit-il, mais je n'ai jamais non plus failli à l'honneur.

Il faisait sombre dans la salle et, d'instant en instant, l'obscurité se faisait plus dense.

Du regard, Harry Dickson fit le tour de la salle et vit que, tout comme l'hôtel de ville de Marlwood, elle n'était éclairée ni à l'électricité ni au gaz. Lampes et bougies faisaient même défaut.

Le châtelain s'était levé et arpentait la pièce d'un pas lourd de vieillard, allure contrastant avec sa belle verdeur. Parfois il s'appuyait contre la muraille, comme si une sourde douleur tenaillait ses membres.

Et, soudain…

Harry Dickson et Tom Wills se levèrent en même temps, d'un bond, en poussant une même clameur de surprise.

Sir Cruckbell n'était plus là !

L'instant auparavant, ils l'avaient vu s'adosser à un pan de la bibliothèque, en face d'eux, ses yeux pâles les fixant, et tout à coup il n'y avait plus personne à cette place.

— Joués ! gronda Harry Dickson. Il doit y avoir là une porte secrète qui fonctionne merveilleusement sans faire le moindre bruit ! Les torches électriques, Tom !

Le jeune homme fouilla ses poches et lança une malédiction.

— J'ai perdu la mienne !

— Moi de même !

— Refaits ! Tout à l'heure en se promenant, notre hôte s'est penché sur nous, nous a frappé cordialement sur l'épaule, en nous disant que tout cela arriverait à une bonne fin ! Tudieu, les meilleurs pickpockets de Londres pourraient prendre des leçons chez ce gentilhomme dont les aïeux combattirent à Hastings !

À présent, les deux détectives erraient dans des ténèbres grandissantes. Tom Wills toucha de la main un cordon de sonnette et se mit à le tirer avec frénésie. Aucun son de cloche ne retentit.

— Tout semble avoir été prévu, mon cher, ricana Dickson. Cette sonnette a dû être sabotée à l'avance, et nous aurons beau faire, personne ne viendra. Voyons les fenêtres…

Elles ne laissaient plus filtrer, à travers leurs lourds vitraux, que de vagues lueurs de crépuscule. Harry Dickson s'efforça en vain de les ouvrir puis, de guerre lasse, il lança un presse-papier dans l'une d'elles. Seule, une petite ouverture béa.

— Nous devrions casser ces vitraux plombés un à un, et nous en aurions jusqu'à la nuit close avant d'y avoir pratiqué une ouverture convenable, maugréa Harry Dickson.

— Confectionnons des torches ! cria Tom.

— Bravo pour avoir découvert cet œuf de Colomb, mon petit !

Au hasard, ils prirent des papiers sur la table, les tordirent et, à l'aide de leurs briquets, ils les enflammèrent…

Mais, à peine la première de ces torches éphémères s'était-elle allumée que les deux détectives s'immobilisèrent, figés par une horreur sans nom.

Au loin dans le château, le vampire chantait !

Harry Dickson s'élança vers la porte et, suivi de Tom, se rua dans le corridor. Celui-ci s'ouvrit devant eux comme un océan de ténèbres que les pauvres flammèches entamaient à peine.

Au loin, la chanson tragique s'élevait maintenant avec des accents de sauvage triomphe.

— Sir Cruckbell est mort !

Dickson et Tom trébuchèrent dans une obscurité à couper au couteau, car leurs torches s'étaient rapidement consumées. Quant à leurs briquets, ils ne présentaient plus que les points rouges de leurs mèches charbonnantes.

Enfin de menues clartés voltigèrent au loin.

— Par ici ! tonna Harry Dickson.

Deux serviteurs, levant haut des chandeliers allumés, accouraient d'un pas pressé de vieillards.

— Sir Cruckbell nous a dit… commencèrent-ils.

Le détective leur arracha les chandeliers des mains et se mit à tourner en rond comme un dément, tout en proférant de sourdes menaces.

— Sir Cruckbell nous a dit que vous deviez vous rendre dans l'ancienne salle de justice du château, continua l'un des valets.

— Tout a été prévu, répéta le détective.

S'adressant aux domestiques, il reprit aussitôt :

— Montrez-nous le chemin ! Et considérez-vous comme prisonniers. Je vous arrête tous deux… À la moindre tentative de fuite, nous vous abattons.

— Bien, sir, répondit avec calme le plus âgé des valets. Nous avons obéi à notre maître. Faites de nous ce que bon vous semblera…

La salle de justice était une sorte de cave garnie de meubles lourds et sévères. Elle était brillamment éclairée par deux chandeliers à sept branches, posés sur une table noire auprès de laquelle Sir Cruckbell gisait la gorge ouverte, le visage calme.

Il y avait longtemps que le silence s'était reformé et que le vampire invisible ne chantait plus.

— Que Dieu seul soit juge ! murmura Harry Dickson saisi d'un singulier effroi. Puis, se tournant vers Tom : Nous avons commis une formidable bêtise, mon garçon, en accourant ici comme des fous. Il y a vingt chances contre une pour que les plans aient été enlevés.

— En effet, maître, répondit Tom Wills. Ils ont été enlevés… mais par moi.

Harry Dickson faillit embrasser son élève.

Madame Prettyfield

Harry Dickson ne se coucha pas. Il travailla toute la nuit, penché sur les plans du château Cruckbell.

Quand Tom Wills ouvrit les yeux, le soleil du matin riait aux fenêtres, chassant les dernières buées matinales.

Son maître, les traits un peu tirés par l'insomnie, l'accueillit avec un bon sourire.

— Sans vous, mon cher Tom, cette horrible affaire aurait pu s'éterniser, dit-il.

— Et à présent ?

— Autant dire qu'elle est clôturée, mon petit, bien qu'il me reste quelques courses indispensables à faire. Vous pouvez disposer de votre journée et prendre le thé chez la jolie Mrs. Norwell, à moins que vous ne lui préfériez celui de Mrs. Jameson…

Le jeune homme rougit et détourna ses regards ; le maître avait percé à jour la brève aventure provinciale, que Bob Trunch avait sarcastiquement prédite au premier jour de leur rencontre.

Le détective lança à son aide une claque aussi amicale qu'indulgente.

— Mais je retiens votre soirée, Tom, car nous la passerons au théâtre.

— Vraiment ? J'ai vu l'affiche… Il y aura de quoi s'ennuyer prodigieusement : on joue notamment une vieille pièce de guerre française, *La ferme des fraises*. C'est d'une platitude, paraît-il !

— Les dames de Marlwood vous ont bien renseigné, répliqua Harry Dickson en riant. Si je ne me trompe, il s'agit d'un épisode de la guerre de 70, avec des coups de feu, d'héroïques lignards, et une non moins héroïque et pure jeune fille, dont le rôle sera tenu par la séduisante Jenny Prettyfield. Il faudra pourtant vous y résigner, mon garçon, car ce sera là service commandé. Et puis… vous ne serez pas tout à fait au spectacle.

On annonça Harris Spencer, le nouveau maire.

Il entra, plein de morgue.

— Eh bien, monsieur Dickson, qu'avez-vous à m'apprendre sur le nouveau crime qui vient d'ensanglanter notre cité, jadis si paisible ? Je me suis laissé dire que vous en avez presque été les témoins, vous et votre élève…

— Vous êtes admirablement renseigné, monsieur le maire, répondit poliment le détective.

— Et alors, monsieur Dickson ?

— Et alors… C'est tout, monsieur le maire !

Le haut fonctionnaire manqua étouffer de surprise et de colère.

— Ah, non, cela ne se passera pas comme cela avec moi !… s'écria-t-il.

— En effet, sir, car j'ai besoin de votre estimé concours. Y a-t-il de la figuration ce soir au théâtre municipal ?

— Quoi ?… comment ?… De la figuration ?… suffoqua le digne Mr. Spencer.

— Oui, de la figuration. Des soldats français par exemple, de beaux et solides pioupious en vareuse bleue et pantalon garance, comme au temps d'avant-guerre, dit innocemment Harry Dickson. Je me suis laissé dire que ce rôle sera assumé par les agents de police de Marlwood, autorisés à gagner ainsi quelques shillings supplémentaires…

— Et quand cela serait, monsieur ? Si cette autorisation leur est accordée par le conseil communal…

— Mais tout est au mieux dans le meilleur du monde, monsieur le maire. Ces policiers, soldats d'un soir, tireront au cours de la pièce pas mal de coups de feu à blanc. Mais, par exception, voulez-vous les prier de se munir, ce soir, de leurs revolvers d'ordonnance, chargés à balles ?

— Je ne comprends rien à cette fantaisie, dans laquelle vous semblez vouloir verser trop souvent, et je ne crois pas devoir accéder à votre demande…

Le ton du détective changea, devint dur et tranchant.

— Si vous ne donnez pas ces ordres sur l'heure, monsieur le maire, tout en enjoignant à vos serviteurs la plus stricte discrétion, j'userai de l'unique téléphone de Marlwood pour me

mettre en communication avec M. le ministre de l'Intérieur et le prier, fort de mes droits, de vous suspendre immédiatement de vos fonctions de maire. Est-ce assez clair ? Je regrette de ne pas avoir davantage de temps à vous consacrer… Tom, reconduisez, monsieur !

Quand Spencer fut parti, tout penaud et fort en peine, le détective prit chapeau et manteau.

— Rendez-vous ici, à cinq heures, Tom, dit-il. Je serai donc absent pendant la plus grande partie de la journée… Bien le bonjour à Mrs. Norwell ou à Mrs. Jameson… Au revoir !

— Je ne donnerais plus deux sous pour la peau, ou la liberté, du Vampire qui Chante, murmura Tom Wills en voyant son maître s'éloigner. Cette fois encore, Harry Dickson est lancé sur la bonne piste, et il ne l'abandonnera plus.

Le jeune homme, heureux comme un roi en sentant le triomphe si proche, passa une journée charmante. Il déjeuna chez les Norwell, prit le thé chez les Jameson, mais fut exact au rendez-vous, malgré les soupirs de la belle Mrs. Jameson, et le cartel du salon dont les aiguilles avaient été reculées à dessein par l'astucieuse belle.

Harry Dickson était déjà arrivé à l'Hostellerie de la Tour et, enfermé dans sa chambre, déballait de volumineux paquets.

— Comment, vous allez faire vous-même votre cuisine, maître ? s'écria Tom Wills en voyant que le détective étalait sur la table des lapins fraîchement écorchés, une large casserole et un petit réchaud à alcool.

Le détective fit un signe mystérieux et cligna de l'œil.

— Un ragoût de sorcière, Tom, digne d'un véritable sabbat et dont vous serez le cuisinier. Oyez la recette, mon jeune ami !

Dickson eut une longue conférence avec son élève, et quand il eut fini de parler, Tom Wills resta encore tout un temps assis sur sa chaise, les bras ballants, les yeux ronds de stupeur.

*

Le théâtre municipal de Marlwood ne pouvait certes être comparé à une scène illustre. Le papier jaune de la tapisserie s'en allait par endroit, le velours des banquettes était râpé à

souhait et luisait à la suite d'un long usage. Un lustre à gaz y dispensait une lumière verdâtre, sans éclat. Des galeries supérieures, hantées par les petites gens de la cité, descendait une âcre odeur de victuailles et de sueur.

Devant un rideau aux teintes fanées se démenait un maigre chef d'orchestre auquel obéissait, tant bien que mal, un double quatuor de violons criards et un piano aux notes fêlées.

Les distractions sont rares à Marlwood ; aussi le théâtre y est-il fréquenté aussi bien aux jours de canicule qu'en plein hiver, et il est bien rare d'y voir un strapontin vide.

Dans les loges, les lorgnettes étincelaient, fixant chaque nouvel arrivant, et la salle s'emplissait alors d'un bruit de volière en folie.

Quand Harry Dickson prit place aux fauteuils d'orchestre, toutes les jumelles se braquèrent instantanément sur lui et, pour de longues minutes, le spectacle fut dans la salle, le célèbre détective en faisait les frais. Enfin les violons se mirent à pleurnicher dans l'ombre, le piano fut plaqué de virulents accords et le chef d'orchestre fit des gestes de moulin à vent. Une marche joyeuse et guerrière entraîna les spectateurs au doux pays de France, hélas meurtri par la cruelle guerre de 70.

Sur scène, une accorte fermière défendait sa vertu contre les basses tentations de l'envahisseur teuton.

En une suite de couplets finissant en retentissants coups de gueule, Jenny Prettyfield, patronne de la jolie Ferme des Fraises, faisait savoir à l'Oberstleutnant von Schminck qu'elle ne donnerait son cœur et sa main qu'à un combattant français.

On arriva ainsi à la fin du deuxième acte. Le rideau se baissa et fut relevé à trois reprises sur un final pathétique. La fermière venait d'apprendre que, le lendemain à l'aube, elle serait passée par les armes devant la porte de sa chère ferme, et elle lançait un adieu déchirant à sa patrie et à ses belles fraises.

Troisième et dernier acte : le public ne se tenait plus d'impatience !

Pour la dernière fois, Jenny Prettyfield a repoussé les avances de l'officier allemand. Mais, déjà, dans la plaine, retentissent les coups de fusil des éclaireurs français. L'ennemi

est repoussé, les pioupious de France vont se lancer à l'assaut, l'arme blanche au poing.

Von Schminck brandit un sabre sinistre.

Mais la fermière veut mourir les yeux non bandés, et pour dernière faveur elle demande qu'on lui laisse chanter sa chanson d'adieu…

Le public haletait et, dans ce public, l'homme le moins angoissé n'était pas Harry Dickson… Ses mains s'agitaient convulsivement, ses lèvres se crispaient, ses yeux brûlaient d'une fièvre intense.

Le peloton d'exécution levait ses fusils… et Jenny chanta :

Adieu, ma douce patrie.
Adieu ma ferme, ma prairie…

Et quoi ?…

Le public est debout dans un seul cri de terreur.

Ce n'est plus Jenny Prettyfield qui chante à présent… Derrière les coulisses un autre chant s'élève, merveilleux, formidable.

— Le Vampire qui Chante !

La panique va souffler dans la salle. Mais, soudain, une voix tonne au-dessus des flonflons de l'orchestre, au-dessus de la mêlée horrifiée : la voix d'Harry Dickson.

— Que personne ne quitte sa place. L'ère des crimes est finie ! Le vampire ne peut plus rien contre vous !

Il bondit dans l'orchestre, franchit la rampe lumineuse, se rue sur la scène où il est aussitôt entouré par un groupe de soldats français, revolver au poing.

Où est l'héroïque Jenny Prettyfield ? On ne la voit plus ; les fusils des bourreaux allemands visent le vide.

Mais le détective semble n'en avoir cure. Il jette un ordre bref :

— Dans les caves, et au pas de gymnastique !

Le détective et les figurants bousculent des artistes, renversent des praticables, crèvent des toiles.

Soudain, un cri effroyable monte des sous-sols du théâtre et, presque aussitôt, le chant du monstre inconnu s'élève dans une note de triomphe inouï.

— Malheur ! rugit Harry Dickson. Il a tué !...

Il dévale un escalier de pierre menant aux sous-sols. Un homme se dresse devant lui. Les policiers-figurants poussent un cri de terreur et lèvent leurs armes.

L'homme a les mains rouges de sang. C'est Tom Wills.

— Ne tirez pas ! crie Harry Dickson. Et ne vous effrayez pas, ce n'est que du sang de lapin !

Ils ont atteint la dernière marche de l'escalier, traversent un corridor éclairé par un minuscule papillon de gaz. Un autre escalier est là, menant à un petit caveau éclairé par une lanterne fumeuse.

— Attention ! rugit le détective, s'IL bouge, tirez tous, et visez à la tête. Il est redoutable !...

Mais IL ne bouge pas.

IL !... C'est un homme formidable, aux yeux fous, à la chevelure hirsute, à la barbe broussailleuse. Il fait des mouvements terribles pour se dégager, mais il n'y parvient pas, car il est enchaîné à la muraille.

Devant lui, Jenny Prettyfield est étendue, morte, les cheveux blonds épars, la tête fracassée.

— Voici enfin le Vampire qui Chante, messieurs, dit Harry Dickson. Ce démon possède une voix d'archange.

Tout à coup, un cri déchirant se fait entendre, et un homme en larmes se précipite au bas des escaliers, en hurlant et en élevant vers le détective des mains suppliantes.

— Au nom du Seigneur, Dickson, ne le tuez pas ! C'est mon fils !

Le nouveau venu était Robert Trunch.

Monsieur Robert Trunch

— Pauvre homme ! murmura le détective. Votre punition est terrible…

Il poussa un carafon de brandy vers le journaliste écroulé dans un fauteuil, mais Trunch refusa d'un signe de tête.

Ils étaient réunis dans la chambre du détective à l'Hostellerie de la Tour, Harry Dickson, Tom Wills et Trunch. Dickson avait défendu sa porte à qui que ce soit.

— J'avais étudié les plans du château de Sir Cruckbell, dit le détective. C'était l'ancienne forteresse de Marlwood, aux temps des guerres du Moyen Âge. Comme tous les manoirs du genre, il communiquait par des chemins souterrains avec des endroits fort éloignés de la ville. L'un débouchait dans la Combe du Geai, l'autre à la Mare bleue, un troisième dans le château forestier même des Cruckbell.

— Oui, murmura le journaliste.

— Je les ai explorés tous ce matin même, continua Harry Dickson. Ils étaient parfaitement entretenus.

— Comment êtes-vous parvenu à savoir ?… interrogea Trunch d'une voix éteinte.

— J'ai trouvé pourquoi le malheureux fou, qu'on appelait le vampire, chantait.

— Quand il avait tué n'est-ce pas ? demanda Tom Wills.

— Pas du tout… C'est là une de mes erreurs d'avoir cru cela au début : il chantait quand il sentait l'odeur du sang chaud !

« Et c'est pour cette raison que nous l'entendîmes immédiatement après la mort du juge Taylor, dont il sentit, comme un fauve qu'il est, le sang répandu. C'est également ce qui amena le final d'aujourd'hui. Caché dans les caves du théâtre, Tom Wills a fait chauffer du sang de lapin sur un réchaud à alcool. Le vampire a chanté dès que les premiers effluves lui sont parvenus. Jenny a couru vers lui pour le faire taire ; il l'a tuée…

— Saviez-vous qu'il était là ? demanda le journaliste.

— Je savais que le théâtre, lui aussi, communiquait souterrainement avec le château. Et je savais, par la découverte de nombreuses empreintes et de quelques objets perdus dans les couloirs secrets, qui conduisait le monstre vers ses victimes !

— Hélas ! gémit Bob Trunch en se couvrant le visage.

— Je crois vous avoir assez dit, mon pauvre ami, continua le détective. Voulez-vous parler à présent ?

Cette fois, le journaliste ne refusa pas le secours d'un puissant verre d'alcool. Il but une longue rasade, ce qui parut lui donner quelque force.

— Jenny Prettyfield et moi nous sommes connus à Londres, au temps de notre jeunesse. J'étais étudiant ; elle était une petite artiste dans un théâtre populaire de Drury Lane. Je l'aimais… Je l'ai épousée…

« Notre fils Alexandre naquit… Il était idiot.

« Dès sa prime enfance, nous connûmes la malédiction qui s'était abattue sur ce pauvre être. Grand, puissant, doué d'une force quasi inhumaine, il ne prenait plaisir qu'à la vue du sang. Il chantait alors. Je crois que Jenny s'en serait débarrassée d'une façon ou d'une autre, si elle n'avait été captivée par cette voix surhumaine, divine !

« Nous le gardâmes près de nous, essayant autant que possible de cacher son effroyable manie, ce qui nous obligea à des déplacements très fréquents. L'enfant grandit. J'eus quelque chance dans le journalisme. Je gagnais de l'argent et je travaillais avec ardeur pour lui, mon fils.

« Je vous dis que je l'aimais, pour deux, car sa mère se révéla bientôt telle qu'elle était : volage, immorale, dissipée.

« Un jour elle nous quitta.

« Vers la même époque, je parvins à rendre un service signalé à Sir Cruckbell, et j'osai lui raconter ma vie et mes malheurs.

« C'était un homme sombre et taciturne, mais d'un grand cœur. Il me fit venir à Marlwood, m'y laissa monter un journal qui marcha très bien. Il donna asile à mon fils dans son château sans que personne, ses dévoués serviteurs exceptés, en sût quelque chose.

« Des années d'un bonheur relatif s'écoulèrent, quand tout à coup Jenny Prettyfield reparut. Elle exigea sa place au foyer, mais je lui expliquai que ce serait la ruine de ma carrière et de nouveau la misère, si la ville puritaine de Marlwood devait être au courant de notre union, car la réputation de mon épouse était exécrable.

« Néanmoins, Dickson, je l'aimais toujours. N'était-elle pas la mère de mon fils ? Grâce à l'argent de Sir Cruckbell, elle put obtenir à bail le théâtre municipal, dont le bâtiment appartenait d'ailleurs au noble gentilhomme.

« Grâce à son talent, car elle en avait réellement, elle acquit bientôt une situation enviée à Marlwood.

« Nous aurions pu être heureux, mais les mauvais penchants étaient loin d'être éteints chez Jenny.

« Et, ici, nous en arrivons au drame, au grand drame de ma vie.

« Cette âme de sirène parvint à séduire l'austère Sir Cruckbell. Il devint son amant. Il se reprocha d'ailleurs cette faute toute sa vie, souffrant dans son âme d'homme profondément religieux. Mais Jenny, la sorcière, le tenait. Elle fit mieux…

Trunch s'interrompit et eut de nouveau recours au brandy, puis il reprit :

— Elle parvint à se faire coucher sur le testament de Sir Cruckbell. Mais les années avaient marché, et soudain un scandale fut bien près d'éclater : Jenny ne s'était pas tenue à sa liaison avec le gentilhomme, mais en avait noué d'autres avec plusieurs notables de la ville.

— Jinkle, Lorman, le juge Taylor, Tapple et Coriss, le seul ayant échappé à la mort qui frappa si horriblement les autres, dit Harry Dickson.

Le journaliste approuva de la tête.

— Et tous ces hommes devinrent à un tel point amoureux d'elle qu'ils lui proposèrent tous le mariage, continua-t-il d'une voix déchirante. Et elle le promit à tous !

« Je ne dois pas vous cacher, Dickson, qu'elle tirait de ses amants de très fortes sommes, ce qui alla même jusqu'à ruiner deux d'entre eux, qui moururent les premiers d'ailleurs.

« C'est alors qu'elle sentit que cela ne pouvait durer.

« Elle décida de supprimer ces êtres gênants, d'autant plus que certains, se fâchant, et probablement étant venus à connaître sa vie en partie double, menaçaient de tout dévoiler. Alors, ce serait le scandale, la mise au ban de toute la ville, son départ exigé – car on ne plaisante pas avec ce genre de choses à Marlwood – et sa radiation du testament de Sir Cruckbell.

« Jenny décida de supprimer les gêneurs et, pour cela elle usa de l'effroyable manie de notre fils. Elle l'enleva du château des Cruckbell et l'enferma dans les souterrains du théâtre. Elle encouragea son goût du meurtre en le faisant jouer avec le sang répandu. D'ailleurs, elle le maltraitait et était parvenue à se faire craindre de lui. Ne l'avait-elle pas voué au plus horrible des cachots ? Par les couloirs secrets, elle le conduisait vers les endroits de la forêt où elle avait rendez-vous avec ses victimes.

— Mais vous ?... commença Tom Wills.

— Je l'aimais ! Je l'aimais ! Je suis un homme si faible sous mes frustes et agressifs dehors ! sanglota Trunch.

— Mais Tapple, Taylor et Cruckbell devaient savoir, dit Harry Dickson.

— Oui, mais c'étaient des hommes d'honneur... Et puis, tout comme moi, ils l'aimaient profondément et n'auraient pas voulu l'envoyer à l'échafaud. Ils ont préféré mourir. Seul Coriss, qui est un être assez vil, a dû tout ignorer, et c'est sans doute ce qui l'a sauvé. Du reste il était le plus riche et le plus généreux.

— Mais pourquoi ne vous a-t-elle pas tué, vous aussi ? demanda Tom Wills.

Le journaliste eut un pauvre sourire.

— Malgré tout elle m'aimait, à sa façon. Et puis, qui vous dit qu'elle n'était pas décidée à le faire ?

Mais elle devait attendre ! Sir Cruckbell aurait peut-être pardonné la mort de ses amants, mais il ne l'aurait pas absoute du meurtre de son époux, du père de son enfant. Car, à la longue, le noble gentilhomme s'était attaché au malheureux dément, jusqu'à accepter presque joyeusement de mourir de ses mains !

FIN

LA BANDE DE L'ARAIGNÉE

L'étrange jeune fille

Il y avait une accalmie sur Londres, et même sur le monde. N'en déduisez pas que la pègre chômait, mais aucune affaire sensationnelle n'éclatait en première page des quotidiens. Comme toujours, il y avait des crimes, assassinats et vols ; mais la police arrivait le plus souvent à s'emparer de leurs auteurs.

Tout ceci sert de préambule à une bien terrible histoire pourtant.

L'accalmie ne faisait que précéder la tempête. Mais cette tempête soufflait déjà pour Harry Dickson, le grand détective.

— Pourtant, auraient pu dire les inspecteurs de Scotland Yard, pourtant notre glorieux policier ne s'occupe pour le moment d'aucune affaire. Pour peu, il pourrait aller planter ses choux dans le Sussex. C'est à croire qu'il a mis la main sur les bandits les plus affreusement célèbres de la terre !

Hélas ! trois fois hélas !

Harry Dickson ne poursuivait, en effet, aucun criminel pour l'heure, mais que sa mine était sombre, et quel feu inquiet luisait dans ses yeux !

Dix fois par jour, Tom Wills, son fidèle élève, le surprenait, le regard perdu, lointain, la bouche mauvaise, le désespoir dans tous ses gestes.

— C'est insensé, murmurait-il. Je suis devenu un jouet, un pantin… une chose stupide, sans importance, dont on se moque impunément.

Pour la énième fois, Tom Wills entendait ces paroles décevantes, plus incompréhensibles encore parce que c'était Dickson qui les proférait.

Le jeune homme déposa un journal sur la table ; son maître ricana :

— C'est cela, couvrez-la, que je ne la voie plus ! C'est la dixième, Tom !

— La dixième, maître ! répéta Tom avec tristesse et effroi.

Il regarda longuement un petit objet luisant faiblement dans un rai de soleil. C'était une bien curieuse babiole, qui ne semblait pas devoir mériter tant d'opprobre : une araignée, grandeur nature, artistement imitée en argent niellé. Un affreux petit fétiche porte-bonheur, que d'aucuns auraient pu monter en épingle, s'ils en avaient eu le goût.

Et Dickson en possédait exactement dix !

Ah ! l'effarant mystère !

Chaque matin, un pareil colifichet se trouvait déposé sur le bureau du maître, sans qu'il pût en expliquer la venue.

Jusqu'au jour où la quatrième araignée fut trouvée à cette place, le détective aurait pu croire à quelque farce de peu d'envergure.

Mais le cinquième jour, il ferma la porte de son bureau à clef, gardant cette dernière sous son oreiller.

Au matin, l'insecte en argent était en place !

Le sixième jour, ou plutôt la sixième nuit, il monta la garde, dans son bureau même, en face de sa table.

Il dut s'avouer qu'aux premières heures du matin il sommeilla quelque peu, vaincu par la fatigue. Et, aux lueurs de l'aube, l'araignée était là !

L'exaspération gagna le détective.

Il prit quelque repos pendant le jour et, le soir venu, après avoir pris une tablette de citrate de caféine pour rester bien éveillé, il s'installa dans un fauteuil et ne quitta plus la table des yeux.

À l'aube, l'araignée était là !

Pourtant, il n'avait pas cédé un instant au sommeil, le pauvre grand Dickson ; il avait fermé la porte au triple verrou ! Il n'avait plus admis personne, et les fenêtres étaient restées obstinément closes.

Même jeu pour l'apparition de la huitième araignée… De même pour la neuvième !

Harry Dickson sentit comme une folie le gagner.

Quelqu'un s'évertuait à lui démontrer sa supériorité, quelqu'un qui, pour l'heure, se tenait dans l'ombre, mais ne tarderait pas à en sortir, pour commettre Dieu sait quel forfait… Cela, le détective le sentait fort bien.

Il était à la merci d'une volonté mystérieuse et narquoise.

La dixième nuit, que Dickson passa également éveillé, il y eut un petit changement. Vers quatre heures du matin, le détective crut entrevoir une faible et très rapide lueur sur la table.

Il bondit ; l'araignée était là !

Tout cela était bien suffisant pour expliquer sa mine hargneuse et presque désespérée, devant un déjeuner auquel il n'avait pas touché.

— Toc, toc !

Quelqu'un frappait à la porte.

— Comment ! s'exclama Harry Dickson, hors de lui. J'ai donné des ordres formels à Mrs. Crown… Je veux qu'on me laisse tranquille.

— Mais ce n'est pas Mrs. Crown, répondit doucement Tom. Je connais bien sa façon de frapper !

— Alors c'est un étranger ? Raison de plus ! Et puis, avez-vous entendu sonner ?

— Inutile de sonner ! dit une petite voix grêle qui fit sursauter les deux hommes.

Une jeune fille se tenait sur le pas de la porte entrouverte.

— Vous… n'avez pas… sonné… balbutia Tom Wills.

— Inutile… J'entre comme je veux et où je veux ! répondit la petite voix décidée.

Harry Dickson la regarda attentivement. Son flair l'avertissait : quelque chose de mystérieux, et de terrible peut-être, flottait autour de lui, entraîné dans le sillage de la jeune fille qui, sans ajouter un mot, venait de s'installer dans un fauteuil.

— À qui ai-je l'honneur ? demanda-t-il sèchement.

— Peuh ! si je vous dis que je me nomme mademoiselle Georgette Cuvelier, en serez-vous plus savant ? En tout cas, appelez-moi comme cela, aujourd'hui et à l'avenir, monsieur Harry Dickson.

— À l'avenir ? Nous allons donc faire plus ample connaissance et continuer nos relations ? se moqua le détective.

— Et comment, cher monsieur !

De nouveau, Dickson perçut ce malaise ; il dut se rendre compte qu'il émanait d'elle. Pourtant, rien n'était bien remarquable dans sa personne.

Grande et fine, une petite tête, des yeux gris pervenche, très jeunes mais sans beauté. Une bouche petite, sans délicatesse, s'ouvrant toutefois sur une denture saine. Le corps était souple, mais non racé. Il se voûtait même très légèrement par un très mauvais maintien. Deux boutons d'acné piquaient son petit front, volontaire et bombé, sous une chevelure aux teintes indécises.

La toilette non plus n'apprenait pas grand-chose.

Un tailleur vert d'eau, qui ne devait pas venir d'un grand faiseur, un imperméable beige et passablement fané. Les jambes en fuseau étaient gainées d'une soie de qualité mineure. Dickson lui vit des gants de cuir très fatigués, un sac à main usé, au fermoir poli, éraflé par l'usage.

Mais l'atmosphère… impalpable ! Elle se dégageait d'elle comme un venin obscur.

— Je crois que je suis suffisamment introduite pour parler affaires avec vous, continua-t-elle de sa désagréable petite voix de tête.

Le visage de Dickson demeura impassible, bien que son cœur battît la chamade.

Oui, devant cette gamine, le détective se devinait à l'orée de choses graves, terribles même ; il ne fut donc pas étonné de l'entendre dire :

— C'est assez de dix araignées. D'ailleurs, hier elle n'est pas apparue comme je le voulais.

— Par tous les diables ! hurla Tom Wills s'approchant de la jeune fille d'un air menaçant.

Elle ne daigna pas même le voir, et Dickson fit signe à Tom de ne plus se mêler à l'entretien.

— Puis-je vous demander, mademoiselle Cuvelier, comment vous êtes arrivée à me faire présent, si mystérieusement,

pendant dix nuits consécutives, de ces étranges bestioles ? demanda le détective avec une grande politesse.

— Mon Dieu, je vous le dirai bien un jour. Ce n'est qu'un jeu, au fond, et puis tous les prestidigitateurs finissent par dévoiler comment ils escamotent la muscade. J'en ferai donc bien autant, le jour où cela me plaira.

« Où cela me plaira ». Le détective marqua le point…

— Il serait peut-être plus intéressant pour vous de savoir pourquoi je vous les ai envoyées, n'est-il pas vrai ? continua M^lle^ Cuvelier.

— Certainement, mademoiselle.

— Vous ne le devinez pas ?

— Si !

— Ah !… Le visage de la jeune fille prit une expression de vive attention, et Dickson remarqua une véritable clarté jaune dans ses yeux, clarté qui n'avait rien d'agréable, bien au contraire.

— Vous voulez me faire savoir, par ces habiles tours de passe-passe, que vous êtes une personne disposant d'un certain pouvoir, dont vous pourriez vous servir contre ceux qui ne font pas « ce qu'il vous plaît ».

Elle agita frénétiquement la tête.

— Très juste, monsieur Dickson. Je suis contente que vous l'ayez compris. Cela va m'éviter bien des mots inutiles. Au fond, je ne suis pas épatée. Ce serait malheureux si un détective de votre renom n'avait trouvé dès le premier abord. À moins de n'être qu'une mazette à la réputation surfaite. Dans ce cas, je serais au regret d'avoir perdu mon temps avec vous.

— Abrégeons, mademoiselle. Dites-moi donc ce qui, de ma part, « ne vous plairait pas ».

La jeune fille sortit une houppette : de son sac à main, une petite boîte de poudre, et rapidement elle se refit une beauté. Puis, d'un ton égal, elle commença :

— Je ne veux pas que vous mettiez le nez dans mes affaires, ni dans celles de mes amis.

« En parlant de cette manière, j'anticipe un peu, car nos affaires n'ont pas encore commencé. Mes amis et moi formons la Bande de l'Araignée. Le but de notre association est de nous

enrichir, très vite, aux dépens de gens qui ont trop de fortune. Vous appellerez cela « vol », sans aucun doute, mais peu me chaut. J'ajouterai que nous avons également décidé de supprimer les gens qui s'opposent à ce partage de leurs biens. Et cela vous l'appellerez « assassinat », n'est-ce pas ?

« Nous avons un avantage sur toutes les autres associations similaires : celui d'être absolument invulnérables, à l'abri de toutes les polices et justices du monde. C'est cette faculté que nous allons exploiter en commun.

— Bon, je comprends, répondit Dickson avec calme. Mais pourquoi, si vous êtes invulnérables, voulez-vous obtenir mon désintéressement en ce qui concerne vos petites affaires ?

— Mon Dieu, nous nous passerions de votre « désintéressement », comme vous dites, mais nous vous reconnaissons une certaine force, de nature à pouvoir retarder nos opérations, à en prévenir quelques autres, donc de nous faire perdre de l'argent.

— Pourquoi ne me supprimez-vous pas ? demanda Dickson.

— Nous le ferons si vous vous mettez au travers de notre route ! Mais cela aussi nous demanderait une dépense d'énergie, que nous ne voulons employer qu'à faire de l'argent. Est-ce assez clair ?

— Mais qu'attendez-vous pour l'arrêter, maître ? hurla Tom Wills hors de lui.

— Les preuves des crimes que je n'ai pas encore commis, petit nigaud, répondit gentiment Georgette Cuvelier.

— On peut prévenir les crimes, continua Tom, de plus en plus en colère.

— Difficile, très difficile, mon petit, répliqua l'étrange jeune fille de l'air le plus sérieux du monde. Mais ne feriez-vous pas mieux de lire un peu ce magazine, mon petit gars, au lieu de vous mêler de ce que disent les grandes personnes ?

Tom Wills poussa un rugissement.

— Eh bien ! ma fille, je vous aurai, moi, si vous commencez votre petit jeu.

Georgette sourit gentiment.

— Oh ! petit mal élevé. Je serai plus gentille. Vous aurez un sucre d'orge. Oui, un petit susucre pour le Tommy de mon cœur !

Harry Dickson coupa court à la plaisanterie.

— Vous avez réussi, et d'une manière magistrale, à me mystifier dix jours durant. C'est long, c'est énorme même ! Il y a de formidables mystères que j'ai résolus en moins de temps.

— Et mes pauvres petites araignées en restent toujours un. C'est embêtant, n'est-ce pas, pour un limier de votre trempe ? D'ailleurs, vous trouverez bien un jour. C'est l'éternelle histoire de l'œuf de Colomb. Mais ce que vous n'avez pas trouvé en dix jours, Scotland Yard ne le trouvera pas en dix ans. Et me voilà donc tranquille du côté de la police officielle.

« Donc, cher ami, « La Bande de l'Araignée » va commencer ses exploits.

Harry Dickson la regarda longuement.

— Je vous crois, mademoiselle Cuvelier, et je crois que sous peu vous serez une des personnes les plus redoutables que j'aurai eu à combattre dans toute ma carrière, y compris le fameux Vampire aux yeux rouges de hideuse mémoire.

— Peuh ! une mazette ! dit la visiteuse avec un mépris non dissimulé.

— Mince, qu'est-ce qu'il vous faut ! s'écria Tom Wills.

— Et pourtant je n'ai pas encore débuté, dit joyeusement Georgette Cuvelier.

— C'est vrai…, continua Dickson d'une voix sombre. Mais je sens l'atmosphère qui vous entoure, je sens la force mauvaise qui émane de vous. J'aimerais faire quelque chose pour vous !

— Non, vrai ? s'écria Georgette, étonnée. Et quoi donc ?

— Vous garder dans la bonne voie ! Vous deviendriez une force utile à l'humanité.

Elle le regarda gravement. L'éclair jaune brilla dans ses yeux.

— C'est impossible, répondit-elle d'une voix sourde et émue. Impossible, entendez-vous, monsieur Dickson ! Plus tard je vous dirai pourquoi. Oui, plus tard, car nous nous reverrons. Quand ? Probablement quelques minutes avant votre mort.

« Car vous n'accepterez pas ma proposition, donc je devrai vous faire mourir.

Harry Dickson poussa un soupir.

— À moins que je ne vous fasse pendre un jour.

Elle approuva de la tête.

— Telle est, en effet, l'expression de votre chance : me faire pendre. Mais les calculs de probabilité les plus ardus ne vous confèrent qu'une chance infime dans ce sens.

— C'est à voir, ricana Tom Wills.

Cette fois, Harry Dickson se fâcha.

— C'est assez, Tom ! Je vous affirme que l'entretien que nous avons est parmi les plus formidables que j'ai eu à conduire, malgré son enjouement. Allez me chercher les journaux !

— Pourquoi pas des bonbons et des pastilles de menthe également ? ajouta la jeune fille d'un air espiègle.

Rageusement, Tom se coiffa de son chapeau et sortit en claquant les portes.

— Je vous tuerai sans pitié, monsieur Dickson, dit Georgette Cuvelier redevenue grave.

Le détective fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Je pourrais vous faire enfermer sur l'heure dans un lunatic-asylum, dit-il. Mais vous n'êtes pas folle, et ce n'est pas à moi de commencer par un crime. Tirez la première, mademoiselle ! Et puis, je suis convaincu que les murs d'un tel hospice ne vous retiendraient pas longtemps.

— C'est très juste, monsieur Dickson. À présent, je crois que nous nous sommes dit tout ce que nous avions à nous dire. Oh ! Mon cher ami, vous lisez Dickens ? Moi aussi, je l'aime au fond, bien que certaines choses m'échappent chez lui, malgré son apparente simplicité.

— La bonté sans doute, répliqua Dickson avec tristesse.

— Sans doute. Si je me définis moi-même, je me sens psychologiquement une mutilée : j'ai le cœur infirme. Le sens du mot « bon » m'échappe. Les daltoniens sont privés de la vue de certaines couleurs par un défaut de leur sens visuel. Chez moi, ce coin secret de l'âme où se blottit la bonté fait défaut. Il y a un grand trou à la place, un gouffre !

Tom Wills revenait. Il jeta un paquet de feuilles fraîchement imprimées sur la table.

Georgette Cuvelier se leva.

— Adieu, monsieur Dickson !...

— Au revoir, mademoiselle !...

— C'est en effet, plus exact...

D'un pas souple, elle s'en fut.

Mais elle ne savait pas que l'ordre mécontent du maître, qui avait envoyé Tom Wills à la recherche des journaux du matin, venait de déclencher sa propre filature :

Une nuée de petits crieurs de journaux la suivaient par les rues de Londres, bien décidés à ne pas la lâcher d'une semelle.

Leur rapport parvint deux heures plus tard : il était bien décevant.

La jeune fille avait pris le bus jusqu'à Boroughroad, s'était arrêtée quelques instants dans une confiserie pour y faire l'emplette de quelques chocolats et biscuits, puis elle avait marché en flânant jusqu'à Trinity Street, où elle était entrée dans le pensionnat tenu par les dames Midgett.

Harry Dickson s'empara du téléphone et demanda Miss Catharina Midgett, la directrice de l'établissement.

Quand il eut, après une assez longue conversation, raccroché l'écouteur, sa mine exprimait un étonnement sans bornes.

M^lle^ Georgette Cuvelier était une excellente élève, intelligente, sérieuse et appliquée. Elle avait été confiée aux soins des sœurs Midgett, cinq ans plus tôt, par une dame se disant sa tante et qui continuait à envoyer régulièrement le prix de la pension en y ajoutant l'argent de poche nécessaire, tout en ne lui rendant plus visite.

Georgette Cuvelier était d'origine française, bien qu'à son entrée à Midgett House elle parlât bien l'anglais.

Non, on ne savait rien de son passé, et Georgette n'en parlait jamais. Et il n'était pas dans les habitudes des dames Midgett de poser des questions indiscrètes.

Des lettres ? Jamais, au grand jamais elle n'en avait reçu !

Si elle quittait le pensionnat ? Mon Dieu, à de bien rares intervalles, pour faire quelques menues emplettes, mais ses absences étaient toujours des plus brèves.

— Je vous dis, moi, qu'elle est folle ! s'écria Tom Wills, qui avait suivi la conversation grâce à un second écouteur.

Harry Dickson lui jeta un regard bizarre.

— Jamais ! Je vous dis que nous nous trouvons devant une effroyable énigme humaine.

« Il y a des personnalités qui, très jeunes, révèlent leur talent au premier regard. Cette jeune fille, c'est le génie du crime incarné. Nous sommes à l'aube d'événements que je pressens effroyables !

Harry Dickson ne s'était pas trompé, l'avenir allait le prouver une fois de plus, et avec quelle déconcertante vélocité !

Telle fut la première rencontre entre le grand détective et une des plus formidables criminelles que l'enfer vomit sur terre : Georgette Cuvelier, celle que, plus tard, Dickson ne devait plus nommer autrement que « l'horrible Georgette Cuvelier ».

Les mains de Sir Meredith

Un valet de pied à la mine défaite ouvrit à Harry Dickson.

— Sir Meredith ? s'enquit le détective.

Le serviteur s'inclina :

— Veuillez me suivre, sir…

Harry Dickson fut frappé par l'atmosphère de la belle maison de maître.

La porte de la rue ne s'était ouverte qu'après un long glissement de verrous et de chaînes en veilleuse. Des domestiques passaient avec des airs graves de gardiens de trônes.

Le valet qui le conduisait le fit monter à l'étage et l'introduisit dans un spacieux salon où, dans la cheminée, malgré la belle saison, brûlait encore un feu de bûches.

Quand le détective parut sur le seuil de la pièce, un gentleman à la figure grave, se leva d'un fauteuil et le salua.

— Monsieur Harry Dickson, je crois ? demanda-t-il d'une voix profonde.

— Pour vous servir, Sir Austin…

— Je suis heureux de vous voir accourir si vite à mon appel, répondit Meredith avec un pâle sourire sur ses traits tourmentés.

Harry Dickson le considéra avec sympathie.

Sir Austin Meredith était le plus fameux chirurgien de l'époque. Ses adversaires, ou plutôt ceux qui le jalousaient, l'appelaient avec ironie « l'écuyer tranchant du roi », car Sir Austin avait, dans le temps, sauvé la vie à Sa Majesté, grâce à une intervention chirurgicale que d'autres n'osaient envisager. Depuis la clientèle la plus huppée d'Angleterre, et même du continent, était devenue sienne.

Mais si Harry Dickson s'inclinait volontiers devant le mérite et le savoir, sa sympathie était surtout acquise aux hommes de cœur. Et Sir Meredith était la charité en personne ! Alors qu'il

n'assistait les favorisés de la fortune que contre des honoraires fabuleux, il n'hésitait pas à soigner avec la même ardeur les plus pauvres de la terre. Il entrait dans les taudis de Limehouse et de Poplar, aussi bien que dans les somptueuses demeures du West End. Il avait fondé deux hôpitaux où les indigents recevaient les soins les plus éclairés tout à fait gratuitement, se voyant même, à leur sortie, gratifiés de secours en argent et en nature.

— Votre appel était si désespéré, Sir Austin, que je me suis fait un devoir d'y répondre sur-le-champ, avait déclaré le détective. Je dois vous dire également que les forbans me laissent quelque repos pour l'heure.

— Croyez-vous que ces gens désarment jamais ? s'écria le chirurgien avec tristesse. Vous allez avoir immédiatement la preuve du contraire, monsieur Dickson.

« Je vais vous raconter une histoire bien singulière dont j'ai été le héros, j'allais presque dire la victime, il y a quelques jours.

« Dans la soirée, on était venu me chercher à mon club : « Venez vite, Sir Austin ! On vous appelle au chevet de Mr. Simon Edgewell, le grand industriel. C'est son médecin particulier, Rex Hunter, votre ami, qui vous en supplie. »

« Le Dr Rex Hunter ne m'aurait jamais appelé qu'en cas d'extrême urgence.

« Je fis donc avancer ma voiture et, quelques minutes plus tard, je sonnais à la porte de l'hôtel de Mr. Simon Edgewell.

« J'y trouvai tout le monde plongé dans la consternation, y compris mon ami le Dr Hunter, qui me mena auprès du malade.

« Celui-ci se tordait de souffrance, haletant de fièvre.

— C'est une crise d'appendicite foudroyante, dit Hunter. J'ai fait appliquer une vessie de glace, mais cela n'aide à rien. Seule une intervention chirurgicale peut le sauver encore.

« — Une opération à chaud, murmurai-je. Diantre… c'est le grand jeu.

« — Vous seul pouvez la réussir ! s'écria mon ami.

« — Bien, dis-je, faites bouillir de l'eau, envoyez mon chauffeur chercher ma trousse, téléphonez à la maison des infirmières que l'on envoie sur-le-champ une ou deux assistantes. Je vous donne un quart d'heure pour transformer cette pièce en salle d'opération.

« Hunter s'éclipsa pour donner des ordres, et je restai auprès du malade.

« Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, quand j'entendis un bruit de pas légers dans mon dos et, me retournant, je me trouvai nez à nez avec une infirmière en uniforme blanc.

« — Vous êtes prompte, mademoiselle, dis-je satisfait. C'est bien. Je vous en félicite…

« — Je ne suis pas infirmière, répondit-elle à voix basse. J'ai mis ce costume pour pouvoir arriver jusqu'à vous… »

« Je fus sur le point de lui faire une verte réponse, quand d'un geste elle me pria de la laisser parler, puis elle montra le malade du doigt.

« — Ce cas est désespéré, je crois.

En effet. À part une contraction douloureuse de ses traits et une respiration rocailleuse et pénible, Mr. Edgewell semblait avoir déjà quitté le monde des vivants.

« Mais, piqué au jeu, je me dressai.

« — Il n'est pas désespéré pour moi !

« La chambre était mal éclairée, et je ne pouvais que difficilement distinguer les traits de la singulière visiteuse, mais je vis une lueur de rage froide passer dans ses yeux.

« — C'est bien ce que j'attendais de vous, Sir Meredith, répondit-elle d'une voix basse et sifflante. Mais si vous désirez jouir encore quelque temps des bienfaits de la vie, ne faites rien pour sauver le malade que voilà.

« — Si je comprends bien, madame, vous voudriez que l'opération ne réussisse pas ?

« — Vous comprenez très bien, sir.

« — Il faudrait que Mr. Edgewell « passe » entre mes mains.

« — Bah ! il passerait entre les mains de tous les autres médecins du royaume !

« — Et de mes mains, il guérira !

« La fausse infirmière garda un moment le silence, puis elle riposta d'une désagréable voix aiguë :

« — Eh bien, sir, dans ce cas, prenez garde à vos mains !

« Elle disparut d'une manière si rapide que je n'eus ni le temps de la retenir, ni celui de jeter l'alarme ; d'ailleurs, mon

confrère Hunter revenait sur ces entrefaites, ainsi qu'une infirmière, bien authentique cette fois.

« L'opération fut tentée sur-le-champ et, bien qu'elle fût parmi les moins faciles de ma carrière, elle réussit.

« Il y a huit jours de cela. Aujourd'hui, les journaux du matin ont annoncé que Mr. Simon Edgewell était hors danger, et voici le billet que j'ai reçu moi-même, et qui est cause de mon appel à l'aide, monsieur Dickson :

Le détective prit la feuille dactylographiée que le chirurgien lui tendait.

Dear Sir !

Vous l'aurez voulu ! Désirant tenir ma promesse, faite la semaine dernière, j'ai le regret de vous annoncer *que je m'en prendrai à vos mains. Leur perte vous sera d'autant plus sensible que, sans elles, vous ne valez pas plus comme chirurgien qu'un aigle sans ailes, qu'un poisson sans nageoires. Je condamne vos mains pour votre stupide refus d'obéissance. Elles périront au prochain coup de minuit.*

Pour vous prouver que je ne vous fais pas de menace vaine, vous trouverez une araignée en argent sur votre table de travail vers dix heures du soir. Et, pour ajouter un peu plus de poids encore à cette menace, prévenez le célèbre Harry Dickson, qui vous dira que je ne suis pas un mythe.

L'Araignée.

Sir Meredith leva les yeux vers son hôte.

S'il avait gardé jusque-là quelque vague espoir, quant à la sincérité de la lettre, il l'eût perdu immédiatement, rien qu'à voir le visage de Dickson.

Ce visage avait pris une teinte cendreuse. Pour peu, on eût pu croire que cet homme, énergique entre tous, était saisi lui-même par la peur.

— Alors vous y croyez, monsieur Dickson ? murmura le chirurgien.

Harry Dickson baissa la tête, comme si la honte l'écrasait.

— J'y crois, sir, répondit-il sourdement.

— Et je serai abandonné en plein centre civilisé, entouré par les représentants de l'autorité, vraiment livré à d'atroces et invisibles forbans ?

Le détective fit un geste de dénégation violente.

— Abandonné ? Non ! Je reste auprès de vous. Et je sais qu'en agissant ainsi, je risque autant que vous, sinon plus…

Pour toute réponse, Sir Meredith tendit à son interlocuteur ses deux mains condamnées.

— Pardonnez-moi mes paroles de tout à l'heure, monsieur Dickson, mais laissez-moi vous dire à présent qu'à l'idée seule de votre présence auprès de moi, je me sens protégé contre tout danger, aussi mystérieux qu'il puisse être.

Harry Dickson sourit faiblement, attristé de cette confiance, qu'il craignait ne pouvoir mériter.

— Avez-vous une idée ? demanda Sir Meredith.

Le détective consulta son chronomètre.

— Nous avons un peu de temps devant nous. Il est neuf heures ; donc, le signe avant-coureur de l'araignée nous laisse encore une heure. Puis, deux heures encore devront s'écouler avant la grande-menace.

« Vous permettez que j'allume une pipe ?

Sir Meredith, qui connaissait les petites manies du détective, sourit en acquiesçant à cet innocent désir.

— Entre dix heures et minuit, murmura Dickson, perdu dans ses pensées. Deux heures d'écart donc. C'est beaucoup… Pourquoi ?

On entendit sonner à la porte de la rue et, quelques minutes plus tard, le valet de pied vint demander d'un air embarrassé si Sir Meredith voulait recevoir, pour quelques instants seulement, le professeur Merton, qui l'attendait au parloir.

Sir Meredith sourit furtivement.

— Mais certainement, James. Dites au professeur que je viens à l'instant.

— Qui est ce professeur Merton ? s'enquit Dickson. Ce n'est certes pas une heure pour s'annoncer…

Le sourire du grand chirurgien s'élargit.

— Merton ne choisirait jamais d'autre heure pour venir… me taper. C'est un pauvre diable de savant, qui attend toujours

d'être sur le point de mourir de faim pour venir m'emprunter une ou deux livres. Aujourd'hui toutefois, il y met plus de précipitation, car il n'y a pas huit jours je lui ai allongé un billet de cinq livres. Mais qu'importe ! Pour les gens en détresse, je suis toujours présent, monsieur Dickson !

Comme Meredith s'éloignait, le détective lui jeta un regard de chaude sympathie et reprit sa pipe.

Les spirales de fumée s'envolèrent vers le plafond, les pensées du détective travaillaient, travaillaient.

— Moins dix… Dix heures moins dix !

Harry Dickson sursauta.

— Sir Meredith met du temps pour prêter une livre à son malheureux confrère, bougonna-t-il. Surtout que celui-ci reçut un accueil des plus favorables il y a une semaine à peine… Diable !…

Il avait poussé cette exclamation comme si une clarté soudaine venait de blesser ses yeux.

Oui, cette clarté venait de jaillir, mais au tréfonds de son cerveau.

— Cinq minutes encore !

Harry Dickson se jeta sur le bureau ministre et, en quelques secondes, il avait fait table rase des papiers et des objets qui s'y trouvaient.

Il n'y avait plus qu'une large table de chêne, bien nette, quand des pas retentirent dans le corridor, et que Sir Meredith entra.

— J'allais rater le coup de dix heures, et la venue de l'araignée, dit-il d'une voix essoufflée… Pardonnez-moi… Merton est un crampon, et j'ai couru dans l'escalier pour ne pas manquer le spectacle.

« Ding ! »

— Le premier coup de dix heures ! s'écria Sir Meredith. Un, deux, trois…

Soudain, il se jeta en arrière avec un cri de terreur étouffée.

— Attention, monsieur Dickson… Là, derrière vous !

— Quoi donc ? demanda le détective avec le plus grand calme.

— Là ! Une main… Une araignée… Oui, une main qui laisse pendre une araignée.

— Dix coups ! compta Dickson et je ne vois pas d'araignée. La bonne dame n'a pas tenu parole.

— Mais je l'ai vue ! s'écria Sir Meredith.

— Possible, mais elle n'est pas sur la table, et je vous fiche mon billet qu'elle n'y viendra pas, tonna Dickson.

Le chirurgien se laissa tomber dans un fauteuil.

Harry Dickson s'approcha et lui donna une large tape familière sur l'épaule.

— Allons, cela vous ennuie donc tant de ne pas voir cette bestiole ?… Tenez, je suis bon prince : la voici !

Et le détective lui tendit une petite araignée en argent niellé.

Alors se passa une chose fort curieuse.

Sir Meredith se leva, comme mû par un ressort, et bondit vers la porte… Pas assez vite toutefois pour échapper au détective, qui le prit par le collet et le jeta de toutes ses forces sur le plancher.

— Ne bougez plus, hein ? gronda Harry Dickson en lui mettant son revolver sous le nez. Je vous jure que si je dois tirer sur vous, ce sera pour vous tuer et non pour vous blesser.

« Jusqu'ici je ne sais pas encore comment vous avez pu faire apparaître chez moi les dix araignées, et je ne m'en soucie pas trop pour l'heure, mais ce soir votre truc fut un peu grossier. Me faire regarder derrière moi !… Ciel, un prestidigitateur de trente-sixième ordre n'aurait osé employer un tel subterfuge. Une fois ma tête tournée, la bestiole était déposée sur la table.

« Elle m'était donc encore une fois destinée… Mais, en vous tapant sur l'épaule, j'ai eu l'audace de fendre votre redingote, à l'aide d'un petit couteau fort pratique, et de cueillir, au bout de son élastique, l'insecte d'argent qui se réfugiait dans votre manche. Truc d'écolier, mon cher ! À propos, où se trouve Sir Meredith ?

— Vous êtes fou ! gronda le captif. Je suis Sir Meredith, vous le savez bien.

— Vous êtes le plus idiot des membres de la Bande de l'Araignée ! Bien que vous soyez, sans doute, leur meilleur acteur, et le plus versé d'entre eux dans l'art de se faire la tête de

quelqu'un. Vous avez très bien « pris » Sir Meredith. Ma parole, j'ai failli y couper moi-même. Mais je vous attendais, mon petit, et non Sir Meredith !

— Vous bluffez ! grommela l'homme.

— Mais non, votre venue était logique : vous sonnez à la porte en « professeur Merton », le seul qui ait ses petites entrées à n'importe quelle heure chez le maître de céans. Sir Meredith vous reçoit dans le parloir. En un tour de main vous vous emparez de lui, et vous vous faites sa tête, histoire de venir m'épater à mon tour. Je vous ai senti de loin, mon gaillard. Il était impossible qu'un Merton ne vînt pas, à cette heure, pour me faire le coup de l'araignée.

« Laissez-moi donc voir votre tête !

— Elle ne vous apprendra rien !

Dickson arracha quelques postiches du visage de l'homme, et dut reconnaître qu'il avait dit vrai : une figure complètement inconnue venait de lui apparaître.

— Où est Sir Meredith ? demanda brusquement Dickson.

— Ah ! ça c'est une autre histoire ! ricana l'inconnu. Je vous le dirai peut-être, mais j'aurai d'abord grand plaisir à vous raconter l'une et l'autre chose, après quoi nous nous entendrons au sujet de ma liberté. Il vous reste encore deux heures avant qu'il n'arrive du mal à Sir Meredith.

Deux heures !

Ces deux mots frappèrent derechef l'entendement du détective. Deux heures !

Pourquoi l'homme avait-il appuyé sur le fait ?

Harry Dickson le regarda avec attention.

Le visage de l'homme respirait l'audace et la ruse, mais ni l'intelligence ni la subtilité. Deux heures ! C'était un mensonge ! On voulait gagner du temps ! On voulait endormir pendant ce temps la vigilance du détective. Vivement, il passa les menottes aux poignets de l'homme et lui entrava les jambes à l'aide d'une fine cordelette.

— Ecoutez donc ! cria le prisonnier, pris soudain d'inquiétude en voyant Dickson s'éloigner.

Mais le détective ne l'écoutait guère. Il se jeta comme un fou dans l'escalier, traversa le hall en courant, puis poussa la porte d'un petit parloir où brûlait une lampe.

Sir Meredith, ligoté, bâillonné, était étendu dans un fauteuil. Seuls, ses yeux pleins d'horreur vivaient dans sa face convulsée.

Dickson suivit ses regards et les vit se porter sur ses mains liées.

Un petit cylindre de cuivre pendillait au bout d'une fine courroie de cuir joignant les poignets du chirurgien ; un tic-tac bruyant de montre montait de ce singulier appareil.

Harry Dickson poussa un cri d'épouvante : une minuscule bombe à retardement était attachée aux mains du grand chirurgien. Quelques secondes encore, peut-être, et l'explosion, trop peu forte pour tuer la victime, anéantirait ou mutilerait à jamais ses mains secourables.

Combien de temps l'engin infernal attendrait-il encore avant d'exploser ?

Deux heures ? Non ! Cette indication avait été fallacieuse, et de nature à tromper le détective.

Mais Dickson ne perdit pas de temps en réflexions ; d'un coup de canif il trancha les courroies de cuir et, avec un geste de colère, il jeta loin de lui, dans le hall, le cylindre de cuivre.

La machine infernale ne toucha même pas le sol !

Elle éclata avec un bruit mat et aigre, comme celui d'une toile qui se déchire, arrachant quelques plâtras aux murs du corridor.

— Une minute encore, haleta Dickson, et un des crimes les plus lâches que je connaisse eût été consommé !

Il se hâta de libérer Sir Meredith de ses liens.

— Monsieur Dickson, je ne sais vraiment ce que je vous dois… commença le chirurgien.

— Vous, mon cher monsieur Meredith ? Vous ? Mais au contraire, c'est moi qui suis votre débiteur ! s'écria Dickson en riant joyeusement.

— Vous voulez rire ?

— Pas le moins du monde, répondit Dickson gravement. L'affaire de cette nuit vient de me rendre confiance en moi-même. J'ai pensé, un moment, que des forces, formidables et

hostiles, allaient se dresser devant moi, que le crime allait me tendre des pièges inflexibles, dresser des obstacles insurmontables à mon pauvre entendement humain. Une fois de plus, je me suis trompé ! Avec quelle joie, je le reconnais !

« Certes, je pressens une lutte ardente et sans pitié de part et d'autre. Je ne sais même pas si j'en sortirai vainqueur. Mais nous lutterons au moins à forces égales. L'échec de cette nuit est d'autant plus dur à l'adversaire que c'est un coup de début, et ordinairement ces histoires sont habilement préparées. Allons un peu voir notre prisonnier maintenant.

Celui-ci était étendu bien tranquillement dans un coin du bureau de Sir Meredith. Pourtant, Harry Dickson s'élança vers lui en poussant un juron.

— On ne plaisante pas en tout cas, dans la Bande de l'Araignée, gronda le détective, puisqu'en cas de capture on y a recours à de pareils moyens !

L'homme, en effet, s'était empoisonné.

La seconde entrevue

Midgett House, dans Trinity Street, emprunte son air bien respectable à son apparence vieillotte, au style vaguement baroque de sa façade, à sa grille de fer forgé, un petit jardin de viornes et de mélèzes nains précédant l'étroit perron de pierre bleue, et l'enseigne signalant au passant que « Midgett House » est un pensionnat préparant aux études supérieures les jeunes filles des classes aisées. Tel Harry Dickson trouva l'établissement quand, pour la première fois, il tira le pied de biche.

Un portier à l'air niais vint lui ouvrir et l'introduisit auprès d'une dame d'âge, à la mine revêche, qui s'enquit, avec une politesse pincée, « de ce qui lui valait l'honneur de la visite de Mr. Arthur Manin »... Car tel était le nom figurant sur le fin bristol que Dickson avait fait passer à la directrice de l'établissement : Miss Catharina Midgett.

— Vous comprenez le français, n'est-ce pas, madame ? s'enquit le détective en un anglais effroyable.

— Nous comprenons six langues vivantes, dont le français, à Midgett House, et deux langues mortes, riposta fièrement la directrice. Et faites-moi l'honneur de m'appeler mademoiselle, je ne suis pas une « Madame », sir !

Dickson s'inclina servilement.

— Je suis Mr. Manin, l'homme d'affaires de la tante de M^lle^ Cuvelier, répondit-il. Comme je suis de passage à Londres, je suis venu m'enquérir si tout marche selon ses désirs, et si elle ne veut pas voir majorer ses mensualités. J'ai reçu ordre de le lui demander.

Le visage de Miss Catharina Midgett s'éclaira.

— Je suppose qu'elle le voudra, car nous allons organiser des cours d'archéologie, d'égyptologie et de sanscrit. Naturellement, cela exige de notre part de très sérieux sacrifices, et les élèves qui désirent s'instruire de ces nouvelles sciences devront payer

un supplément honorable, cela va de soi. Or, M^lle^ Georgette Cuvelier adore s'instruire, et c'est une élève merveilleuse. Oui, oui, il faudra augmenter ses mensualités, cela va sans dire.

— C'est ce que je pense également, affirma Dickson avec conviction.

Miss Catharina fit en son honneur une belle révérence.

— Puisque vous êtes homme de loi d'un pays de connaissance, je puis vous permettre de visiter M^lle^ Cuvelier dans ses appartements, dit-elle. Surtout pour discuter d'affaires d'un si puissant intérêt.

Le portier à l'air niais précéda le détective par un long corridor, où stagnait une odeur rance de vieille cuisine, de chenil et de lavoir, puis, après une montée par un escalier en spirale, suiffeux comme une peau de vache, il frappa à coups redoublés à une porte en hurlant :

— Mam'selle Cuvelier, c'est le type dont le nom est sur la carte que j'vous ai mis sous la porte tout à l'heure. C'est-y-vous ou l'type qui allez me donner mon pourboire ?

Harry Dickson lui tendit un shilling que l'homme prit en grimaçant de plaisir. Puis il introduisit le détective dans les « appartements » de M^lle^ Georgette Cuvelier, élève de première à Midgett House.

En l'occurrence, ces « appartements » se composaient d'un petit salon-bureau fané et poudreux, communiquant avec une alcôve où se blottissait un étroit lit de jeune fille.

Devant une table ronde, encombrée de livres de classe, M^lle^ Georgette Cuvelier jouait distraitement avec la carte de Mr. Manin, tout en tournant le dos à la porte.

— Bonjour, mademoiselle, vous saviez naturellement que c'était moi.

— Oui… Personne d'autre que vous ne pouvait s'introduire chez moi avec une fausse carte de visite. Et vous êtes, pour l'heure, à peu près le seul à connaître mon adresse.

— Ce ne me fut pas difficile, riposta Dickson.

— Et comment ! Ce que j'ai eu de plaisir en voyant à mes trousses cette nuée de moucherons crieurs de journaux ! Il me plaisait que vous en sachiez davantage sur mon compte, bien

que vous eussiez pu m'interroger sans ennuyer cette pauvre Midgett.

— Et la fameuse bande ? s'enquit Dickson.

— Hum ! Sans vous elle eût fait du meilleur travail. Je l'avais bien prévu d'ailleurs.

— C'est vous l'amie de Jimmy Woodcock, l'héritier présomptif de son oncle Simon Edgewell ? demanda brusquement le détective.

Georgette Cuvelier se retourna avec colère.

— Pour qui me prenez-vous, monsieur ? Je ne suis « l'amie » de personne. Je suis, dans toute l'acception du mot, une jeune fille convenable, et j'ai horreur des termes qui manquent de galanterie. Vous désirez en apprendre plus long sur le cas Edgewell-Meredith ? Pourquoi pas après tout ? L'affaire est ratée de fond en comble et tout l'honneur vous en revient. Je veux bien bavarder un peu avec vous à ce sujet.

— Ne craignez-vous pas…

— La traditionnelle phrase « tout ce que vous direz, pourra être retenu contre vous… » ? Nenni, monsieur le détective. Vous n'avez aucune preuve contre moi. Et puis, y a-t-il seulement des charges contre moi ? La Bande de l'Araignée n'a encore aucune existence officielle, au fond…

« Jimmy Woodcock avait pour « amie » une jeune dame charmante, disons une… de mes bonnes connaissances. Jimmy héritant des millions de son oncle, c'était le pactole pour ma jeune amie. Et voici que cet idiot de Meredith se mit en travers de notre route, en sauvant Edgewell !

— Et puis cet idiot de Dickson se mit à son tour en travers de votre route pour sauver le bon Mr. Meredith, continua Dickson avec ironie.

M^lle^ Georgette Cuvelier regarda le détective d'un air de reproche.

— C'est exact. Vous nous avez fait manquer un acte de discipline, monsieur Dickson, ce qui est d'autant plus grave que nous sommes au début de nos affaires.

« Nous perdons un homme de ce chef, un imbécile, mais un très bon mime, qui aurait pu nous être utile.

— Ce qui me paraît étrange, dit Dickson en fixant sur la jeune fille ses yeux froids, c'est que l'individu qui se fit passer pour le chirurgien Meredith se suicida au lieu de se laisser prendre. Notez que cet homme n'aurait pu encourir qu'une peine d'emprisonnement.

— D'après vos lois, n'est-ce pas, monsieur Dickson ? Mais que faites-vous des miennes ? Cet homme savait qu'il devait réussir ou mourir. Il a préféré la fin par le suicide, à celle que je lui aurais réservée.

La lueur jaune parut dans les yeux gris de Georgette Cuvelier et Harry Dickson en perçut toute la froide cruauté.

— C'est vous qui avez joué le rôle de la fausse infirmière ? demanda négligemment le détective.

— Moi ? Mais non ! Je n'ai joué aucun rôle moi-même jusqu'ici. C'est Sally, l'ancienne fiancée de ce petit nigaud de Jimmy ; elle s'y prit d'ailleurs assez mal. Vous voyez, il faudra que je mette personnellement la main à la pâte, un de ces jours, si je veux de l'ouvrage bien fait. À propos de Sally, vous ne pouvez rien contre elle ; elle vogue déjà au loin !

— Un billet à l'acide prussique ? persifla Harry Dickson.

Georgette le regarda avec une candeur charmante.

— Mais non, qu'allez-vous imaginer ? Si je faisais une boucherie de mes amis et connaissances pour chaque affaire qui rate, il m'en faudrait changer comme de chemise. Croyez-vous que l'on forme des malfaiteurs comme des avocats ? C'est autrement difficile, allez ! Non, Sally est partie en… estafette.

— Et vous dites « au loin ». Votre champ d'opérations ne se limite donc pas au Royaume-Uni ?

— Pas même à la planète Mars, si nous avions le moyen de l'atteindre ! Et maintenant, monsieur Dickson, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire…

« J'ai un tas de devoirs à faire. Dites, croyez-vous que cette vieille chipie de Catharina Midgett m'impose deux heures de Cicéron par jour ?

« Voici que je vomis pour la nième fois le *De Amicitia* et le *Pro Milane*.

« Il faudra que cette femelle en voie un jour des dures comme moi ! *Good Bye, old Harry*. On s'embrasse ? Si c'est

d'un shocking absolu en Angleterre, dans mon pays c'est un usage courant, et vous n'ignorez pas, naturellement, que je suis un z-oiseau-qui-vient-de-France !

Harry Dickson se sentit tout à coup le cou encerclé par deux bras nerveux, tandis que deux baisers sonores se plaquaient sur ses joues.

— … jour, mon petit Harry ! C'est ainsi que m'aurait embrassé ma tante.

Le détective descendit l'escalier, en triste posture, morfondu, dérouté par cette inexplicable gamine ; il ne se défendait même pas d'une certaine tendresse fraternelle pour cette fragile créature, en passe de devenir un monstre.

Le portier à l'air niais, se souvenant de son shilling, lui fit une respectueuse grimace en le reconduisant ; là-haut, à l'étage, la voix aiguë de Georgette envoyait aux sombres échos de la vieille maison, une chanson de Paris.

… Si par hasard tu vois ma tante,
Complimente-
La de ma part…

Le même soir, Dickson recevait une lettre par exprès, calligraphiée sur un joli papier rose à fleurettes.

Mon cher old Harry,

Je n'en pouvais plus ; mes nerfs étaient à bout. Cicéron m'a trop fait souffrir et je me suis vengée de lui. Scotland Yard, ou les journaux du Fleet, vous diront le reste.

Pour la vie, votre
Georgette Cuvelier.

— Diantre ! maugréa le détective, cette gamine se moquerait-elle de moi dans les grandes largeurs ? Ah ! n'était cette redoutable atmosphère criminelle qui règne autour d'elle, cette chose mystérieuse et intangible, cet esprit du mal qui émane de tout son être, je me dirais que la demoiselle s'offre une amusette d'un genre un peu spécial. En tout cas, je ne sonnerai pas Scotland Yard et je ne me presserai pas plus qu'il ne faut pour acheter un journal du soir.

Ce fut Scotland Yard qui le sonna, pour lui apprendre que Miss Catharina Midgett, directrice de Midgett House, venait

d'être assassinée, d'une façon tout à fait extraordinaire, dans sa maison de Trinity Street.

On avait trouvé la vieille demoiselle pendue au-dessus de son bureau, tenant dans ses mains jointes, et entravées par des menottes d'acier, un livre de Cicéron.

La morte qui, par une vie de privations, de lésinerie et d'avarice, était parvenue à épargner un solide pécule, avait le jour même retiré de la banque cette petite fortune se montant à douze mille livres, pour la déposer dans son coffre-fort personnel. On trouva ce coffre-fort complètement vide d'argent, mais bourré des livres, cahiers, et tabliers d'école d'une des élèves, la demoiselle Georgette Cuvelier, disparue depuis la découverte du crime.

— Dieu ! s'écria Harry Dickson, la voici lancée ! La bête a goûté au sang. Il ne lui en faudra pas plus pour devenir le monstre qu'elle était déjà « en potentiel ». Il s'agit de partir sur le sentier de la guerre, à présent.

Telle fut la conclusion de la seconde entrevue du maître avec une des grandes reines du monde criminel.

Du sang dans les nuages

Une immense angoisse planait sur les hommes et les choses.

C'était dans le bureau du commandant de l'aéroport de Croydon, près de Londres. Le commandant mordillait nerveusement un cigarillo qui ne brûlait plus ; le télégraphiste, les écouteurs rivés aux oreilles, se tenait immobile devant ses appareils, maniant d'un geste las des manettes et des fiches, la sueur perlant sur son front livide.

Un peu plus à l'écart, le Premier ministre, Lord Dambridge, conférait avec son collègue Sir Rutherford, de l'Air Office, tandis que le terrible Dasher, de l'Amirauté, marmonnait des jurons dans sa courte barbe grise.

Quels graves événements justifiaient la présence de cette élite de l'État dans ces bureaux bas et inconfortables de Croydon ?

Graves, sans aucun doute, puisque, près de la fenêtre, se tenaient trois autres gentlemen, le front sombre : Goodfield, le surintendant de Scotland Yard, Harry Dickson et Tom Wills, qu'une automobile ministérielle était venue quérir d'urgence dans Baker Street.

Ce fut Lord Dambridge qui reprit, enfin, la parole.

— Récapitulons, commandant, pour que Mr. Harry Dickson puisse suivre avec nous la marche des événements. J'apprécie hautement la collaboration de ce grand homme. Ce n'est pas la première fois qu'il tire l'Angleterre d'un mauvais pas. C'est encore sur lui que je compte aujourd'hui.

Harry Dickson s'inclina en silence.

Sir Dambridge se tourna vers lui, en disant :

— Ce matin, à Genève, le délégué plénipotentiaire d'une puissance amie a remis un pli à l'envoyé de notre gouvernement. Ce pli devait nous parvenir de la manière la plus urgente possible, et en même temps la plus discrète.

« Nous savions qu'une certaine puissance, bien moins amie et fort turbulente, aurait donné gros pour en connaître le contenu.

« À ce moment se trouvait à Genève un certain Mr. Harreton, homme simple et ne vivant que pour les sports. Mr. Harreton possède un petit avion de tourisme, un véritable bijou de puissance et de vitesse.

« C'est à Mr. Harreton, homme qui mérite toute notre confiance, que le pli a été confié et, une demi-heure plus tard, le messager prenait l'air à bord de son avion.

« Maintenant vous avez la parole, commandant Wild.

Le commandant, un homme d'âge mûr, au visage mélancolique, se leva et fit le salut militaire.

— Harreton était un gentleman digne de toute votre confiance, messieurs… (ici sa voix s'étrangla.) C'était mon ami.

— Pourquoi employez-vous un mode passé pour parler de lui, commandant ? demanda Sir Rutherford.

— Parce que la mort seule peut avoir empêché Harreton d'accomplir son devoir envers sa patrie, répondit le commandant.

Toutes les têtes s'inclinèrent avec respect, et le sombre Dasher lui-même approuva d'un geste bref.

Le commandant reprit la parole.

— Donc, Harreton part et suit l'itinéraire de tourisme : Dijon, Reims, Boulogne-sur-Mer, Folkestone, Croydon. Une ligne toute tracée sur terre et sur l'eau.

Comme convenu, il lance son premier appel au-dessus de Dijon.

« Il possédait à son bord un appareil émetteur à ondes très courtes, un modèle du genre, et pouvait rester en rapport constant avec nous. Nous percevons très nettement son signal au-dessus de la ville française.

« À partir de ce moment, il devait répéter ce signal à des intervalles convenus.

« Ce qu'il fait d'ailleurs fidèlement.

« Bientôt il survole Reims. Un seul signal nous parvient encore au-delà de la cité martyre. Puis c'est le silence…

— Son appareil peut avoir eu une panne, remarqua Goodfield.

— Le cas était prévu, inspecteur, répondit le commandant Wild. Dès qu'un signal tarderait plus de trois minutes, deux de nos amis, l'un en Bourgogne, un autre aux environs de Lille, devaient prendre l'air.

« C'est aussi ce qui eut lieu. Les trois minutes écoulées, les deux avions s'élevèrent. Ni dans l'air, ni sur terre, ils ne retrouvèrent trace de l'appareil de mon ami Harreton.

L'ombre d'Harry Dickson se détacha, noire et maigre, de la fenêtre. Lentement, le célèbre détective s'avança au milieu de la pièce.

— Reims… murmura-t-il. C'est bien près de la frontière. À propos, Excellence, les documents dont Harreton était porteur avaient-ils une importance pour l'Allemagne ?

— Pour l'Allemagne ? Pas directement… non.

— Alors Reims n'a qu'une importance secondaire.

— Je le pense également, monsieur Dickson !

Le détective s'approcha tout près de Lord Dambridge et lui dit deux mots, rien que deux mots, à l'oreille. Le Premier ministre approuva.

— Je n'en demande pas plus, fit Dickson, mais je veux savoir à qui le crime pourrait profiter, nation ou particuliers. En l'occurrence à tous deux, je pense. Le tout est de retrouver Harreton, car retrouver cet homme c'est retrouver le pli, ou savoir quel chemin il a pris.

— Monsieur Dickson, veuillez donner des ordres si vous le jugez bon ! dit Lord Dambridge.

— C'est un pareil langage qu'il faut tenir et que j'aime, approuva violemment le terrible amiral Dasher.

— Très bien, messieurs, reprit le maître. Si je comprends bien, la France ne serait pas très satisfaite non plus de voir ces documents prendre une autre route que celle du Foreign Office, n'est-il pas vrai ?

— Tout ce qu'il y a de vrai !

— Je désire que la route du Sud, tant par air que par terre, soit surveillée avec toute la sévérité désirable. Au fond, je ne le demande que par acquit de conscience. Ce n'est là qu'une

précaution. Il se peut qu'elle soit beaucoup trop élémentaire. Mais qu'importe ! C'est une première mesure de sagesse. Ensuite…

Dickson ne continua pas car, Tom Wills, qui regardait par la fenêtre, peut-être dans un dernier espoir de voir surgir l'aviateur manquant à l'appel, venait de pousser un cri de surprise effrayée.

— Ah çà ! par exemple ! Venez donc voir, maître !

D'un doigt tremblant, il montrait le ciel.

À grande hauteur un avion y évoluait, minuscule, à peine visible, pareil à un gros moustique.

— Un fumigène ! expliqua Goodfield en voyant se dérouler des banderoles de fumée blonde dans l'azur.

— Une publicité quelconque, maugréa le commandant irrité.

— Non, dit Dickson, tout bas, un rictus de colère contenue sur le visage. Regardez ce qu'il écrit !

— Ce ne sont pas des mots !

— On dirait des signes !

— C'est une araignée ! s'exclama Tom Wills.

— Précisément, messieurs, dit Harry Dickson, et l'apparition de cet appareil qui vient nous narguer est intimement liée à la disparition d'Harreton.

— Un parachute ! cria-t-on.

En effet, une large fleur blanche venait de s'épanouir dans le ciel, grandissant au fur et à mesure de sa descente vers le sol.

— À quelle hauteur évolue cet avion ? demanda le détective au commandant.

— À très grande hauteur. À huit mille mètres pour le moins…

À cette minute, un téléphone trembleur retentit et on annonça :

— L'appareil qui fait de la fumée au-dessus du champ ne porte aucune désignation internationale.

Rien qu'une sorte de grande araignée peinte sur le plan inférieur de ses ailes.

— Y a-t-il une batterie de canons antiaériens prête à entrer en action ? demanda Harry Dickson d'une voix brève.

— Nous possédons en effet des canons montés sur autos mais, en ce moment, ils coopèrent à une manœuvre militaire à Aldershot, répondit Sir Rutherford.

Harry Dickson éclata d'un rire amer.

— Ceux qui sont là-haut doivent le savoir, sinon ils ne nous riraient pas au nez d'une façon aussi insolente.

— Mais qui sont-ils ? s'écrièrent les assistants.

— Voici la réponse ! dit Harry Dickson.

Des cris d'horreur montaient de la plaine où le parachute venait d'atterrir.

— Un cadavre ! Un homme assassiné était attaché au parachute ! criait un sergent qui passait en courant.

— Malédiction ! tonna le commandant en se ruant au-dehors, suivi par les ministres et les détectives.

On vit Wild se pencher sur une forme immobile étendue sur la terre gazonnée, puis lever les bras avec désespoir.

— Dieu du ciel, c'est Harreton !

Quatre coups de feu avaient eu raison du malheureux aviateur : trois dans la poitrine, un dans la tête.

Du manteau de cuir de la victime, Harry Dickson détacha une petite broche en argent niellé, une araignée artistement fignolée.

Là-haut, dans le ciel, vers le sud, l'avion mystérieux disparaissait et, lentement, l'araignée de fumée s'évanouissait dans le ciel bleu.

— Monsieur Dickson, que faire, que faire ? gémît Lord Dambridge.

Harry Dickson contemplait fixement le firmament céruléen.

— Inutile d'alerter les postes français, dit-il. Il faudra payer de sa personne.

« Veuillez faire apprêter l'avion de course le plus rapide de la station. Entre-temps, donnez-moi la libre disposition du télégraphe.

Pendant plus d'une heure les appareils de morse cliquetèrent sans relâche.

Enfin, le détective froissa une bande de papier bleu d'un air satisfait.

Les points et barres, reproduits sur le mince serpentin, disaient : *Jeune dame malade à l'hôtel du Lac Vert à Chambéry. Semble souffrir du mal des montagnes. Vingt ans, grande, maigre, habillée de noir, manteau en cuir chromé doublé de renard. Rien d'extraordinaire. Yeux gris. Voyage toute seule. Dans valise : linge, deux livres anglais de Dickens :* Pickwick Papers, The tale of two cities ». *B…*

— Bravo ! gronda Dickson. Le mal de l'air a eu raison de son audace. « Elle » ne se trouvait pas dans l'avion lance-fumée-corbillard-aérien…

« À notre troisième entrevue !

La voyageuse solitaire

Le meilleur pilote de nuit d'Angleterre se tenait aux commandes de l'avion transportant Harry Dickson et son élève Tom Wills vers le sud, vers la France. L'appareil fendait les airs comme une flèche, forçant le régime de ses moteurs.

La consigne était formelle : arriver au plus vite !

Aussi l'ombre planait-elle encore sur la terre, quand le pilote choisit un terrain propice à l'atterrissage aux confins de Chambéry-la-Jolie, pour y déposer ses deux passagers sans que quiconque s'aperçût de leur arrivée.

D'un bon pas, Dickson et son élève traversèrent la ville endormie et, bientôt, ils s'arrêtaient devant la façade, toute encadrée de lierre, de l'hôtel du Lac Vert.

Bien que l'aube dorât à peine les cimes lointaines, il y avait un petit attroupement devant la rustique hostellerie.

Un chauffeur d'automobile, revêtu encore de sa peau de chèvre, s'y lamentait à grands renforts de jurons et de malédictions.

— Pour être une Anglaise, elle a filé à l'anglaise ! Ah ! la carne ! C'est-y que je paie mon essence et mes pneumatiques avec des bonnes paroles ? Une course pareille, et en pleine nuit ! Et pas un radis !

— Mais si je vous dis, Renaud mon ami, qu'elle m'a joué le même tour ! disait l'hôtelier. Elle est partie sans régler l'addition, et c'est moi qui ai avancé l'argent pour la pharmacie qu'elle a commandé, misère de bon Dieu !

— Holà ! fit Dickson en s'approchant. Pourrions-nous avoir un bon café chaud et une bouteille de vieille fine de derrière les fagots à l'hôtel du Lac Vert, malgré l'heure matinale.

— Il n'y a pas d'heure pour les clients. Surtout s'ils payent, répliqua l'hôte mi-joyeux mi-maussade.

— Et voilà un chauffeur et une auto ! Juste ce qu'il me faut, continua le détective.

— Si c'est pour me payer comme mon client précédent vient de le faire, gronda le chauffeur, vous pouvez vous fouiller…

— Oh ! racontez-nous cela, mon brave. En attendant, prenez un verre avec nous !

— Ce n'est pas de refus ! Pensez donc que cette môme – on lui donnerait le Bon Dieu sans confession – ne m'a pas seulement, elle, offert un verre !

Bientôt Harry Dickson, Tom Wills et le chauffeur étaient attablés autour de tasses de café fumant, de quelques sandwiches taillés à la hâte et d'un litre d'excellente fine du pays. L'hôtelier, qui n'avait rien de mieux à faire, et qui ne voulait plus se recoucher, se joignit à eux.

Ce fut lui qui prit la parole.

— Donc hier, il y a la petite dame anglaise qui arrive à l'hôtel, malade comme un veau, sauf votre permission. Elle se couche, demande du lait chaud, de l'aspirine, de l'eau des Carmes. Je m'empresse de la servir le mieux du monde, surtout qu'il n'y a pas grande clientèle pour l'heure à l'hôtel.

« Elle dit qu'elle attend un de ses domestiques, et comme il ne vient pas, elle semble très affectée, et de plus en plus malade.

« — Je connais cela, dis-je. C'est le mal des montagnes. Une sorte de mal de mer !

« — C'est bien cela, qu'elle répond.

« Mais, plus tard dans la journée, elle me dit qu'elle veut aller à la recherche de son domestique, et elle me demande une auto de location. Alors j'ai pensé à Renaud…

— À mon tour, m'sieu Archiprêtre, intervint Renaud. Vous m'avez donc appelé en disant : je vous apporte une cliente qui veut faire une belle balade avec votre bagnole. Ça colle, que je dis. Alors on me présente la môme, qui me paraît convenable. Elle m'indique un patelin tout proche du Mont-Cenis.

« — Dites-donc que je lui dis, on n'y sera qu'à la nuit close, vous savez !

« — Cela n'a pas d'importance, qu'elle répond.

« — Le prix au kilomètre…, ai-je commencé.

« Mais elle a fait un geste de grande dame tout en répétant avec impatience : cela a encore moins d'importance.

« Dans ce cas, me suis-je dit, cela en a beaucoup pour moi d'accepter le « business ». Et voilà la môme qui se colle dans ma bagnole.

« Nous roulons, nous roulons. Parfois je m'arrêtais pour demander si la petite dame n'avait besoin de rien, car j'avais une soif de diable. Mais elle disait alors d'une voix plaintive que je ne marchais pas assez vite.

« Enfin j'arrive pas trop loin du patelin en question, tout près de l'auberge Bordier. Mon niveau à essence baissait.

« — Si je ne reçois pas à boire, c'est pas une raison pour que mon réservoir reste à sec ! dis-je.

« Et je saute en bas du siège, pour m'approcher de la pompe à gazoline dont la lampe brillait comme une lune dans la nuit. Je prends trente litres, mais comme il y avait encore de la lumière dans le café du garage, j'ai pris un litre pour moi aussi, pas d'essence, mais de rouge, car j'avais une soif… Après, histoire d'être poli, je me suis encore appuyé un pastis, puis un vermouth-cassis.

« Cela m'avait mis de bonne humeur, et je regagnai ma voiture, tout prêt à dire un mot aimable à la petite dame.

« — Voilà, que je lui dis : je vais regagner de ce pas le temps perdu ! »

« Ah, ouiche ! je parlais aux coussins de cuir et à l'air ! La petite dame… pfut ! filée, envolée comme une fumée de cigarette.

« Les gens du garage m'aidèrent à la chercher. Pas plus de dame que sur le plat de ma main ! C'est-il une manière d'agir avec un homme qui gagne son pain à la sueur de son front avec un taxi ?

Renaud poussa un profond soupir et chercha un dérivatif à ses peines dans la bouteille que Dickson avait poussée vers lui.

— Ne vous en faites pas, dit enfin le détective. Tout cela peut s'arranger.

« J'ai grande envie de faire la même excursion !

Renaud le regarda d'un air méfiant.

— Vous n'allez pas me jouer le même tour, je suppose ?

— Pas le moins du monde, déclara Dickson avec un sourire. J'ai pitié du pauvre travailleur. Et, qui plus est, je paie la

randonnée de la dame, si vous avez le courage de vous remettre immédiatement en route.

— Pas possible !

Pour toute réponse, le détective allongea quelques billets de banque sur la table de marbre.

— Jour de Dieu ! Vous êtes sans doute ce que l'on appelle un « essentrique », un original milliardaire américain ? Mais ça m'est égal, puisque vous payez comme vous le faites, patron ! Quand c'est qu'on part ?

— Eh bien, tout de suite, je vous l'ai dit !

Renaud ne se le fit pas dire deux fois. Cinq minutes plus tard, l'auto roulait sur une route macadamisée que doraient les premiers feux de l'aurore.

C'était une bonne machine et Renaud un chauffeur excellent. Stimulé par un pourboire supplémentaire, il fit des miracles.

— Voilà l'auberge Bordier où la môme m'a si salement lâché ! s'écria enfin le conducteur.

— Prenons un verre et continuons ! dit Dickson.

— Continuer ? Où cela ? s'enquit Renaud.

— Vers le Mont-Cenis !

— Et toujours pour le même prix ?

— Pas du tout ! On paiera tout ce qu'il faut. Je vais vous dire : j'ai grande envie de voir d'un peu plus près cette « môme ».

— Ben, puisque vous êtes un « essentrique » américain, cela se comprend, dit Renaud satisfait en empochant un copieux supplément de numéraire.

Le soleil montait dans un ciel trouble, où se pourchassaient des nuages livides ; là-haut, le Mont-Cenis se voilait de brume ocreuse.

— Cela se gâte, murmura Renaud, dont la machine commençait à grimper la rude côte. Vous savez, messieurs, une tempête sur le Mont-Cenis, cela ne me dit rien qui vaille. Si l'on retournait chez Bordier, au lieu d'aller courir cette petite gueuse ?

— Non, mon brave, on grimpe ! dit brièvement Harry Dickson.

Mais Renaud avait raison. Le temps se gâtait. De rapides fumées brunes semblaient bondir des hauteurs, dévalant vers la vallée emplie d'ombres d'orage. Du côté de la frontière italienne montait un mascaret de nuages cuivrés, brasillant comme des tôles incandescentes.

Tom Wills vit son maître faire un signe d'inquiétude.

— Ces tempêtes sur le Mont-Cenis sont parfois terribles, déclara le détective. Voyez, de kilomètre en kilomètre des abris de pierre ont été construits. Je crains que nous ne devions y chercher asile. Et pourtant, tant de choses dépendent de notre arrivée à temps à la frontière italienne.

— Alors c'est dans cette direction que s'acheminaient les documents ? s'enquit Tom Wills.

Harry Dickson approuva d'un geste.

— En tout cas, je ne désire pas franchir cette frontière. Je ne désire pas non plus faire appel au concours d'une autorité quelconque.

« Georgette Cuvelier a dû prendre part à la capture de l'avion d'Harreton. Comment ? Dans quelles circonstances ? Je ne veux pas me laisser aller à de vaines conjectures. Tant de choses resteront à jamais mystérieuses dans les faits et gestes de cette monstrueuse gamine. Mais le mal de l'air a raison de son énergie : elle envoie son propre appareil, piloté par un complice, faire la nique aux gens de Croydon. Probablement espère-t-elle uniquement détourner l'attention au cours des heures qui lui seront nécessaires pour franchir la frontière sans tambour ni trompette.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas franchie avec l'avion dont elle disposait ? demanda Tom Wills.

— Tut ! Tut ! Cette petite femme est une puissante raisonneuse. Elle sait que les aérodromes pouvaient être alertés et, dans ce cas, adieu châteaux, voitures ! Elle veut éviter toute chance de danger ! Elle reste seule à Chambéry. Mais ici intervient un très étrange facteur : elle est sans argent !

— Comment cela ?

— Comment ? Mais pensez-vous qu'un chef de bande, comme elle l'est, risquerait d'attirer l'attention en quittant un hôtel sans régler sa note et en spoliant un pauvre chauffeur de

taxi ? Non, si elle agit de la sorte, c'est qu'elle n'a pas le sou ! C'est qu'on lui a volé son argent !

— Diable ! s'écria Tom Wills. Et qui donc ?

Harry Dickson fit un geste vague.

— Cela, nous pourrions bien l'apprendre avant longtemps.

Comme il achevait de prononcer ces mots, une véritable tornade s'abattit sur la montagne, drossant presque la voiture contre le flanc de la roche.

— Si nous continuons, c'est le précipice à coup sûr ! hurla Renaud en bloquant les freins de sa machine.

Harry Dickson vit que le chauffeur n'exagérait pas.

— Abritez-vous contre le mur de ce refuge, mon brave, conseilla-t-il. Mon ami et moi allons faire le reste de la route à pied.

— Mais personne n'oserait se risquer à travers une pareille tourmente ! s'alarma le brave homme.

— Nous le ferons en tout cas ! Au revoir, l'ami !

— Un « essentrique » américain, que voulez-vous ! soupira Renaud en s'installant confortablement dans sa voiture bien abritée, et en roulant voluptueusement une cigarette de tabac gris.

Courbés sous la hurlante rafale, les deux détectives avançaient péniblement, aveuglés par des nuages de poussière et de graviers coupants.

Quand ils eurent atteint la cabane-abri suivante, ils prirent un instant de repos et laissèrent errer leurs regards autour d'eux.

La cime n'était pas visible, alourdie de vapeurs tourbillonnantes ; la vallée, emplie de brume, ressemblait à une étrange mer silencieuse, aux marées d'embruns et de fumées. Partout, l'horizon se barrait de formes gigantesques, faites de brouillards et de nuées. Les deux hommes formaient le centre d'un monde irréel et cauchemardesque.

— Maître ! Regardez… Quelque chose bouge devant nous ! Un homme marche dans la tempête !

Harry Dickson mit la main en visière sur ses yeux et vit, en effet, devant eux, une silhouette s'éloigner d'une marche hésitante et pénible.

— Un homme, murmura le détective. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— On le suit ? proposa Tom Wills.

— Certainement…

L'homme, lui aussi, marchait ployé sous l'averse, sans se soucier apparemment de l'orage qui grondait autour de lui.

Harry Dickson et Tom Wills le suivaient de loin ; enfin ils virent, à travers les écharpes de brume, se profiler une autre cabane-abri.

L'homme s'en approcha en prenant de curieuses précautions.

— Rampons à l'ombre des rochers, Tom, ordonna le maître, et passez-moi les jumelles Zeiss.

Tom Wills obéit, et le détective se mit à observer attentivement les manèges de l'inconnu.

— Curieux… Cette silhouette ne m'est pas absolument étrangère, murmura Harry Dickson. Je me demande ce qu'il veut à cette cabane solitaire ? Bon, j'y suis ! C'est logique en somme !

— Quoi donc, maître !

— Il se méfie de quelqu'un qui se trouve à l'intérieur !

— Dans une pareille masure ? se moqua Tom.

— Bien sûr, mon fils. Et qui donc pourrait s'y trouver ? Qui d'autre que notre sémillante amie Georgette Cuvelier ?

— Malade, sans argent et peut-être sans armes ? Oh ! la pauvre !

— Diantre ! Tom, que dites-vous là ?… Mon garçon, c'est vous qui tenez le bon bout ! Malade et sans armes ! Courons ! Jouons des jambes, et ordre formel d'ouvrir le feu sur quiconque sort de la cabane et ne s'arrête pas à la première sommation.

La route montait terriblement, un vent brusque les prenait de côté, des fragments de pierre les atteignaient parfois durement. Qu'importait. Ils avançaient, suants, haletants, des coups de couteau dans les reins et dans la poitrine. Soudain, Tom fit un mouvement d'effroi : un cri aigu, affreux, venait de retentir, étouffé par les murs de la cabane mais parfaitement audible.

— On assassine là-dedans ! tonna le détective. Feu ! sur qui se montre !

Il avait à peine dit qu'un homme bondit hors de l'abri et se mit à courir avec une effroyable vélocité vers la frontière italienne.

— Feu ! rugit Dickson.

Quatre détonations retentirent.

L'homme boula comme un lièvre et demeura étendu sur la route, immobile.

Une minute plus tard les deux détectives étaient sur lui.

— Deux balles dans la tête, murmura Tom Wills. Voilà un particulier qui a son compte. Quelle sale tête !

— Que j'ai vue à Londres sur les épaules d'un certain portier de pensionnat, riposta Dickson, reconnaissant le valet à l'air niais de Midgett House ! Voilà une mort que nous ne regrettons pas, ni Lord Dambridge non plus. Fouillez-le, Tom !

Le jeune homme arracha le veston du mort : un large pli scellé de noir apparut.

— Ce soir, il y aura fête au Foreign Office, ricana Dickson en s'en emparant.

— Regardons dans la cabane, maître, proposa Tom Wills.

Il faisait sombre à l'intérieur, mais le bruit d'une respiration rocailleuse leur parvint. Tom Wills alluma sa lanterne électrique.

— Du sang ! Mon Dieu, on dirait un enfant, murmura Dickson, pitoyable malgré tout, en se penchant sur une forme maigre, roulée en boule dans un coin de l'abri et gémissant de souffrance.

Georgette Cuvelier, pâle et sanglante, ouvrit des yeux atones.

— James !... hurla-t-elle d'une voix aiguë avant de perdre connaissance. Traître !

Avec une douceur maternelle, Harry Dickson mit à nu une large plaie à la poitrine de la jeune fille.

— Ce n'est pas si grave que cela, dit-il, après un examen assez long. Le couteau a glissé sur une côte, mais l'estafilade est sérieuse. Son évanouissement n'est dû qu'à la perte de sang.

Rapidement il avait improvisé un pansement, et Tom versa quelques gouttes de whisky entre les lèvres de la jeune femme.

Un peu de rose revint sur ses joues. Elle ouvrit à nouveau les yeux et Harry Dickson vit qu'elle le reconnaissait.

— Cela va mieux ? demanda-t-il avec une pitié rude, car il ne pouvait se défendre d'en ressentir devant cette enfant, pourtant déjà chargée de crimes.

— Dois-je comprendre que je suis prisonnière ? demanda-t-elle.

— Peut-être. Mais ce n'est pas le moment d'en parler. Voulez-vous boire ?

Elle laissa retomber sa tête lourde de fièvre.

— Oh oui, monsieur Dickson.

Tom Wills lui tendit sa gourde. Elle but avidement le thé froid qu'elle contenait.

— Merci, Tom Wills... Vous êtes un bien gentil garçon. Et James ?...

— Mort ! Deux balles dans la tête ! répondit vivement Tom.

Elle eut un geste de satisfaction.

— Bon. J'aime autant que les documents soient repris par vous ! James est puni. Il avait volé mon argent lors de mon arrivée à Chambéry, et ensuite il a voulu m'assassiner pour entrer en possession du pli secret, dont il aurait fait argent en Italie.

— Vous parlez trop, dit Dickson, mais vous n'êtes pas dangereusement blessée. Quand la tempête se sera calmée, j'irai chercher l'auto.

Georgette Cuvelier secoua la tête.

— Vous avez été bon pour moi, et je veux payer ma dette sur-le-champ.

« Vous avez les papiers. C'est suffisant. Il vous faudra renoncer à ma capture.

« Des hommes sont en train de franchir le versant italien de la montagne. S'ils vous trouvent ici, ils vous tueront et vous enlèveront le pli.

« Partez donc !

Harry Dickson la regarda en hésitant. Fallait-il la croire ? Obscurément, il sentait qu'elle disait vrai.

Tom Wills, qui regardait devant la petite fenêtre donnant sur le sud, poussa un cri :

— Des hommes, maître ! Ils viennent du côté italien.

— Vite, je vous en prie ! s'écria Georgette.

Harry Dickson la regarda en silence.

— Merci, mademoiselle. Que Dieu ait pitié de vous !

Il ouvrit la porte ; elle le rappela.

Comme il s'approchait d'elle, d'un mouvement soudain elle lui jeta un bras autour du cou et l'embrassa sur le front.

— Que Dieu aussi vous protège, monsieur Dickson !

Au loin, les silhouettes des hommes grandissaient en se rapprochant. Les deux détectives couraient comme si tous les diables de l'enfer étaient à leurs trousses.

Mais, déjà, au tournant de la route, ils apercevaient l'auto et Renaud qui faisait des signes de joie en les revoyant.

— À toute allure ! ordonna Dickson.

Et l'auto prit une vitesse d'avalanche.

Seule dans la hutte-abri, Georgette Cuvelier, le visage dans les mains, sanglotait sauvagement.

Les trois fous de Tokko-Dhjawa

En Angleterre et sur le continent, la sinistre renommée de la « Bande de l'Araignée » croissait sans relâche. Tout d'abord, les polices d'Europe n'avaient pas voulu croire à son existence ; maintenant elles rivalisaient d'ardeur pour la traquer et la détruire.

Vains efforts ! Les membres de la bande venaient, portaient leur coup et s'évanouissaient comme des fumées. Chose bien mortifiante pour les policiers, ils signaient leurs crimes !

Le Stock Exchange reçut leur visite, et cela lui coûta près d'un million de livres ! La bande trouva à son goût les vitrines du célèbre joaillier Feldt, de Berlin, et les vida tout entières, laissant un poignard fiché dans le cœur de Herr Feldt lui-même.

Les annales du crime s'allongèrent brusquement d'une série de forfaits perpétrés de main de maître par d'insaisissables malfaiteurs.

En ces jours, Harry Dickson vécut à couteaux tirés avec Scotland Yard, qui jalousait en secret les succès du maître. Un nouveau commissaire tenait alors en main les pouvoirs de police du Royaume-Uni, Sir Bancroft, homme vaniteux et intraitable. Il prétendait réduire la bande criminelle sans intervention de concours privés. Harry Dickson essuya l'affront et se retira dans sa tour d'ivoire.

Mais l'opinion publique s'émut. La presse se fâcha. Lord Dambridge, qui voyageait en ce moment en Océanie, fut prié, sur les instances de Sa Majesté le Roi en personne, de regagner Londres d'urgence.

Nous n'avons pas à nous faire les historiens des déboires de Scotland Yard, et encore moins des colères officielles qui éclatèrent alentour. Le retour du Premier ministre se caractérisa par une tempête sans précédent dans les bureaux officiels et par

la mise à pied retentissante de Sir Bancroft, prié de bien vouloir se retirer dans ses terres.

Les journaux annoncèrent cette disgrâce comme une véritable victoire. Et, sous les manchettes qui la publiaient, se trouvaient lancés en non moins gros caractères, ces appels désespérés :

Harry Dickson, au secours !

La veille, la « Bande de l'Araignée » avait assassiné dans sa loge le célèbre acteur Tancrède Clair, qui refusait de verser aux bandits une imposition de 25 000 livres !

Harry Dickson, au secours !

Ce cri sonna sinistrement à travers Londres.

Le grand détective entendit, du cabinet de travail de Lord Dambridge, monter cet appel de la rue.

Ce n'était pas la voix des petits crieurs de journaux qui lui parvenait, mais le cri de tout un peuple qu'il avait aidé à protéger contre le crime.

Il frémit, et sa dernière hésitation tomba.

Lord Dambridge le lut sur son visage, et il lui tendit les deux mains dans un geste de reconnaissance infinie.

— Sir, dit gravement le détective, l'hydre de la fable grecque avait trois têtes. Celle de l'Araignée de ce jour en a mille ! Je puis vous promettre d'en trancher quelques-unes. Peut-être bien ferai-je tomber un jour la principale ; peut-être aussi la mienne tombera-t-elle d'abord…

Limehouse. Quartier torve. Quartier chinois sans beauté exotique, complètement dédié à la misère et au crime.

Quatre heures de l'après-midi. La pluie tombe, une pluie d'octobre glacée, horrible, toute en aiguilles. On entend la sirène de départ des grands cargos hululer sur la River.

David Crasmussen, prêteur sur gages, une vieille célébrité du quartier, grogne parce que l'obscurité gagne déjà les ruelles sordides, et l'obscurité est chère car il faut alors allumer les lampes.

Le pétrole se vend-il pour rien à Limehouse ?

Certainement pas pour David Crasmussen, qui allume, en rechignant, une petite lampe à mèche plate, qu'ensuite il pose sur un coin de son comptoir encombré de vieilles hardes.

— Infernal gamin ! hurle-t-il sur le pas de sa porte. Le voici qui met plus d'une heure à porter un petit paquet de quinze sous à un client. Il me mettra sur la paille !

Il prend à témoin quelques pâles voisins qui le regardent avec crainte et respect, et lui donnent raison d'avance, car David est un homme riche qu'il est toujours bon d'avoir avec soi quand on a besoin d'un shilling pour finir la semaine.

— Parce que c'est le fils de mon cousin Aaron, que la peste étouffe, qui épousa une fille de goy, oui, une chienne de chrétienne aux cheveux blonds. Parce que c'est son fils, il se croit permis de manger mon pain, sans travailler. Misère de nous, oh ! Dieu d'Abraham et d'Isaac !

Un jeune homme souffreteux, habillé d'un affreux complet écossais, tourne le coin de la rue et sifflote avec insolence.

— Vous voilà ! Voleur ! Vaurien ! Propre à rien ! Et mes cuivres sont-ils fourbis ? Et les tapis battus ? Les mites devront-elles manger mon pauvre avoir ? glapit le vieux juif en menaçant du poing l'escogriffe qui lui fait une large grimace.

— On m'a retenu à Buckingham, déclare le garçon d'une affreuse voix de cockney. On voulait me faire boire du champagne et le duc de Westminster ne m'a laissé partir que lorsque je lui eus donné l'adresse de mon tailleur !

Tout le voisinage s'esclaffa et David Crasmussen s'empressa de disparaître dans les ténèbres de sa boutique, suivi de son commis hilare et insolent.

Pendant un certain temps, les voisins entendirent les éclats d'une aigre dispute, puis tout rentra dans la norme et le silence. La pluie et le vent, venant de la Tamise, eurent raison de la curiosité, et seules leurs folles joies remplirent la ruelle nauséabonde.

David s'était, à la fin, retiré dans son arrière-boutique, suivi de son cousin, et avait rabattu d'épais stores sur la porte vitrée donnant dans le magasin.

La petite pièce apparut, feutrée d'ombres et pauvrement étoilée par la flamme d'une unique chandelle. Soudain, la scène changea complètement.

David tira respectueusement son bonnet de sacristain de sa tête chenue et s'inclina devant le gamin en complet écossais.

— Par le Dieu de mes pères, monsieur Wills, vous m'avez fait peur en restant si longtemps parti ! Que dirait le maître s'il vous arrivait quelque chose ?

David Crasmussen était un des plus fidèles indicateurs de Scotland Yard, et il professait pour Harry Dickson une admiration sans bornes.

Il y avait de nombreuses années, le Juif avait été accusé de meurtre et de vol par d'audacieux malfaiteurs, qui avaient accumulé des preuves terribles contre lui. L'ombre de la potence l'avait effleuré. Mais Harry Dickson était intervenu. Il avait déjoué bien des viles intrigues, envoyé les vrais coupables à l'échafaud et rendu l'innocent à la belle liberté.

Crasmussen lui voua dès lors un culte effréné, un dévouement sans égal, et ce fut un bon collaborateur que Dickson trouva en lui sur ce sentier du crime qu'est chaque rue de Limehouse !

— Il y a un colis devant la petite porte, dit simplement Tom Wills.

Le vieux le précéda par un couloir, étroit comme une fente et conduisant à une courette malpropre, véritable poubelle fumant à ciel ouvert, puis se prolongeant entre deux murs bas et lépreux, pour aboutir enfin à une petite porte qui fut ouverte avec mille précautions.

Elle donnait tout contre un grand porche humide et sombre, d'où Tom retira quelque chose d'indistinct et d'assez volumineux. Une sorte de gros paquet d'habits mouillés.

— Mon Dieu ! cela vit ! s'écria le juif. Est-ce un chien ?

C'était un petit Chinois à la mine effrayée, qui sourit pourtant en voyant Tom Wills le prendre au collet et l'attirer vers l'intérieur.

— Un Chinois ? gémit David. Que voulez-vous faire de lui ?

— Lui donner à boire et à manger, lui panser aussi quelques écorchures, le laisser se chauffer puis dormir dans un bon petit lit, déclara Tom.

Crasmussen s'inclina.

— Ce que vous faites est bien fait ! Mais est-ce prudent ?

— Très, dit gravement Tom Wills, Ecoutez ce qu'il dit…

— Homme noir avec barbe battre très fort Li-Ping, puis vouloir le noyer comme sale chien avec pierre autour du cou !

— Dieu de Rachel ! murmura David. Un Chinois est pourtant aussi un homme, et celui-ci n'est qu'un enfant !

— Qui est donc cet homme noir et barbu ? insista Tom Wills.

— Vous bon, et moi tout vous dire, fit le petit Céleste Li-Ping orphelin. Personne au monde que le vieux maître Tchang, qui le bat et le pince. Tchang recevoir shillings tout neufs d'homme noir pour travail de Li-Ping.

— Quel travail donc, petit homme ?

— Piquer vilaine araignée de fer sur belle robe de dame habitant dans Trafalgar Square. Alors araignée tomber, femme la voir et se mettre à crier ! Police courir après Li-Ping mais lui courir très vite. Li-Ping raconter tout à Tchang et homme noir écouter. Alors vilain homme emmener Li-Ping vers la River, dans coin où il y avait personne et le jeter dans l'eau.

— C'était tout près de Limehouse-Pier, dit Tom en prenant la parole. J'entends un bruit de plongeon, je regarde, je vois une petite robe qui flotte, qui plonge… puis qui reparaît. Je la repêche : il y avait ce petit bougre dedans, évanoui, avec une pierre autour du cou, heureusement pas trop lourde. Quand il fut revenu à lui, je lui ai fait raconter son histoire. Je pense que nous en tirerons profit.

Li-Ping reçut une grande jatte de lait chaud qu'il avala gloutonnement, après quoi David le fit coucher sur un lit de camp et le couvrit avec amour.

— Laissons-le prendre une couple d'heure de repos, dit Tom Wills et avisons le quartier général.

Le soir était venu. David mit les volets.

C'étaient de solides volets, bardés de fer, d'où ne filtrait aucune lumière.

Puis, dans un petit réduit qui aurait échappé aux plus vigilantes recherches, Tom Wills déblaya un tas de hardes et tira à lui un appareil téléphonique.

Une conduite souterraine reliait ce téléphone clandestin au réseau, et on peut être assuré qu'il avait déjà rendu de fiers services à la police de Londres.

— Le maître a eu du flair en pensant qu'il y avait à Limehouse un point de contact avec la bande, murmura Tom satisfait en faisant tourner le rotary.

Ce fut Dickson lui-même qu'il eut au bout du fil. En quelques mots, il le mit au courant. Il est bon que le lecteur sache que le grand détective disposait, lui aussi, de plusieurs lignes téléphoniques, dont certaines étaient secrètes et échappaient, de la sorte, à des branchements indiscrets.

— Bon, répondit le détective. Ce soir – Shamrock.

Shamrock, qui signifie trèfle, désignait la fameuse petite porte dissimulée servant de sortie dérobée à David.

Deux heures plus tard, une ombre poussait cette porte, puis encore une et encore une. Et, dans l'arrière-boutique du regrattier juif, s'installèrent trois matelots aux visages peu rassurants : Harry Dickson, le surintendant Goodfield et l'inspecteur Morriss.

— Tchang ? s'enquit Tom Wills.

— Pardon, Peter Bless, car cette canaille est baptisée et a pris un nom anglais, répondit Goodfield. Sa boîte est cernée à cette heure. Mais croyez-vous qu'on y trouvera quelque chose ? J'en doute, moi !

Une petite tête futée sortit de sous une couverture.

— Trois vilains hommes sur la cheminée de Tchang ouvrir porte de grand royaume, dit le petit Li-Ping. Quand horloge sonner douze fois ding ! ding ! Tchang faire beaucoup fumée noire et être comme mort. Alors homme noir avec barbe partir pour aller dormir dans grande maison, très loin belle maison, très loin dans la City.

— Comment est-il l'homme noir ? demanda soudain Dickson dont les yeux brillèrent d'intérêt.

Le petit se recueillit.

— A une oreille qu'il sait mettre dans sa poche ! dit-il avec effroi. Seul diable savoir faire cela. Peut aussi mettre un œil dans sa poche. Œil terrible qui bouge jamais. A vilaines taches jaunes sur ses mains. Très laid et méchant il est, oh oui !

— Tudieu ! Le reconnaissez-vous, Goodfield ? J'ai toujours pensé qu'il en était. C'est Montague Pratt.

— Par tous les diables ! L'anarchiste Pratt, cette brute sanguinaire qui nous a toujours échappé. Il a sept ou huit meurtres, tous des plus crapuleux, sur la conscience.

— Parfait. Il eut l'oreille gauche arrachée au cours d'une de ses criminelles expériences chimiques, et un œil crevé. Les taches sur ses mains ont été faites par les acides. Bonne capture, si nous le tenons !

— C'est l'heure ! annonça Morriss qui venait de consulter sa montre.

La rue obscure les avala.

Heureusement, la pluie et le vent faisaient rage et le quartier était mortellement désert. Seule, de loin en loin, leur parvenait une chanson d'ivrogne ou les échos d'une querelle de matelots et de rôdeurs.

Sous son ample caban, Tom Wills abritait le minuscule Li-Ping.

Dix minutes plus tard, comme minuit venait de sonner, ils virent des ombres glisser et disparaître autour d'eux.

Goodfield grogna de satisfaction : ses hommes étaient à leur poste. Tom Wills sentit que le gamin lui tirait la main sous son manteau.

— Hommes pouvoir sortir par tous ces trous, dit-il en désignant des soupiraux bâillant à fleur de sol.

— Bon renseignement, dit Harry Dickson, qui fut mis au courant. Donnez ordre de tirer sur quiconque passe la tête par ces ouvertures, et ne se rend pas sur-le-champ.

La masure de Tchang, alias Peter Bless, se distinguait des autres par sa décrépitude et sa sordidité encore plus grande.

Un écriteau grinçant au vent annonçait en anglais et en chinois que là habitait un barbier expert en l'art de rajeunir sa clientèle.

— Pas frapper, dit Li-Ping. Tchang avoir fait fumée maintenant et être comme mort !

Les rossignols de Dickson entrèrent en jeu et, en peu de temps, ils eurent raison d'une serrure sans complication. Un verrou offrit une plus honorable résistance, mais céda enfin aux instances d'un crochet articulé, introduit par un trou qu'une vrille fora dans le panneau de bois.

Une petite boutique, où flottait une odeur rance de savon et de poudre de riz, s'offrit aux regards des hommes, qui entrèrent en faisant jouer leurs torches électriques. Dans un réduit en retrait, derrière une mince tenture, et qui devait servir de cuisine, de salle à manger, de fumerie et de chambre à coucher au maître de céans, ce dernier était allongé sur une natte malpropre, son visage jaune luisant de sueur. Bien que trois faisceaux de lumière l'inondassent, il ne bougea pas.

— Sous l'influence de l'opium, déclara Dickson. N'empêche qu'il faut lui mettre les menottes et lui entraver les pattes, inspecteur Morriss.

Le policier obéit, et c'était comme un corps mort qu'il ficelait.

— Cela ne nous apprend rien, marmotta Goodfield.

— Les trois vilains hommes sur la cheminée, murmura le petit Li-Ping.

Les détectives virent alors trois affreux magots chinois posés sur la cheminée et ricanant hideusement de leurs faces de pierre verte.

— Eux gardiens du grand royaume, dit Li-Ping. Moi avoir entendu Tchang le dire.

Goodfield haussa les épaules, et il allait lâcher une parole désabusée, quand il vit Harry Dickson se frapper le front.

— Les trois fous de Tokko Dhjawâ ! s'écria-t-il. Henderson en parle dans son ouvrage sur les mystères de Bornéo. L'un dit oui, l'autre dit non, et le troisième ne dit ni oui ni non. Ils personnifient la sagesse humaine.

— Et alors ? demanda un peu agressivement Goodfield. Qu'est-ce que cela a à voir avec notre affaire ?

— Beaucoup, mon ami, riposta Dickson. C'est une clef ou plutôt une combinaison de coffre-fort.

D’une chiquenaude, il anima la tête du premier magot, qui se mit à faire gravement « oui » en branlant le chef.

Harry Dickson imprima un mouvement latéral à la tête du second magot, qui se mit à la balancer de droite à gauche ; le troisième fit « non » quand on lui fit tourner la tête sur un pivot.

— Oui, je ne sais pas et non !

— Mais rien ne se produit…

— Possible, dit Dickson en riant. C’est une combinaison de trois lettres, ce n’est pas énorme !

Cette fois-ci le premier dit non, le second oui, et le troisième hésite.

Et…

Tout à coup, les trois bonshommes demeurèrent immobiles, les têtes comme coincées. Harry Dickson essaya en vain de les faire bouger encore. L’articulation du cou restait, dure et inflexible.

— Trop simple au fond ! murmura Dickson. Mais attendez donc…

Sa prodigieuse mémoire travaillait.

« … Et quand ils ne veulent plus rien dire, le prêtre vient et leur tape sur la tête », cita-t-il lentement.

— Ça y est, mes amis !

Trois coups de poing tombèrent sur les crânes de pierre des magots et, d’un bloc, la cheminée s’enfonça dans le sol.

La caverne d'Ali-Baba

Si les contes des Mille et une Nuits devaient être refaits sur un mode moderne, une des premières modifications frapperait certainement la caverne aux trésors d'Ali-Baba. Au lieu d'être un souterrain où s'entassent des sacs gavés de pièces d'or, où les joyaux et les pierreries jonchent le sol, ce serait une cave cimentée très propre, aux murs tapissés de coffres-forts en acier, pourvus de serrures Lips ou Yale.

Telle était la cave, éclairée par quatre grosses lampes électriques, au milieu de laquelle, autour d'une table verte, dans des fauteuils confortables, siégeait un conseil d'administration.

On se serait cru dans quelque honorable bureau de banque.

Huit gentlemen écoutaient avec intérêt un rapport détaillé que leur lisait un secrétaire, qui venait de pousser de côté sa machine à écrire.

— Affaire Wenthworth 10 000 livres, dont 6 000 en titres irrécouvrables pour le moment.

— On pourra les laver à Tokyo, opina un homme à mine d'officier de cavalerie.

— Mais on perdrait 65 % sur l'opération. Madame l'Araignée la repousse.

Un murmure d'approbation respectueuse s'éleva autour du tapis vert.

— Affaire Sanderson & Matthews, 30 000 livres. Ces messieurs ont payé hier sans rechigner. Les chèques ont été touchés. Je remarque que Richler aurait dû payer à son tour 15 000 livres. Il a préféré devenir victime d'une expédition punitive dont s'est chargé le camarade Pratt. 1 000 livres de primes ont été payées à Pratt.

— La discipline avant tout, approuva l'officier de cavalerie.

— Affaire Sniders : 80 000 livres, évaluation brute. Nous estimons que les joyaux doivent faire l'objet d'une seconde expertise. Ces messieurs veulent-ils passer à l'inventaire ?

— *All right !*

Le secrétaire se leva et, passant d'un coffre-fort à l'autre, fit jouer des combinaisons, tandis que deux autres gentlemen faisaient fonctionner les lourdes serrures.

Alors seulement, la caverne d'Ali-Baba montra ses splendeurs.

Des écrins de toutes formes et de toutes teintes furent ouverts sur des sautoirs de perles, des diadèmes aux mille feux, des bagues, des broches… Des pierres desserties s'allumèrent de toutes les flammes du prisme.

Puis ce fut le tour de ternes et épais matelas de bank-notes assemblées en liasses.

— C'est une vérification qui nous prendra trois jours au moins ! déclara le secrétaire avec un soupir. Mais madame tient à ce qu'elle soit faite.

— Mais nous également, messieurs ! tonna une voix formidable.

Les gentlemen autour de la table demeurèrent immobiles, bien que leurs visages prissent une affreuse teinte livide.

— Monsieur Harry Dickson, sans doute ? fit enfin l'officier de cavalerie, en regardant le plus grand des sombres hommes qui venait d'entrer et le tenait sous la menace de son revolver…

— En effet, Sir Bancroft ! ! ! Veuillez vous rendre !

… Dickson s'y attendait : brusquement la lumière s'éteignit. Mais l'obscurité ne se fit pas dans la pièce : un puissant fanal électrique s'alluma, accroché à la poitrine de Tom Wills et, en même temps, trois revolvers crépitèrent, mitraillant les hommes qui fuyaient.

Atteint au milieu du front, l'ancien chef de la police de Londres s'écroula, tué net, tandis que deux autres de ses complices roulaient à terre, blessés mortellement.

Au-dehors les hommes de Scotland Yard cueillirent proprement ceux qui voulaient s'éclipser par les soupiraux.

Le tout n'avait pas duré dix minutes.

*

On a tâché de taire le nom de Sir Bancroft, et Scotland Yard, qui n'en était pourtant pas responsable, aurait donné gros pour que le public ne connût jamais la forfaiture de son ancien chef.

Mais les reporters des journaux sont gens redoutables et malins. Deux jours plus tard, les manchettes annonçaient le scandale aux quatre coins du monde. Chose curieuse, parmi les autres captures ne figurait aucun homme connu, et jamais on ne parvint à connaître leur véritable identité.

Ils furent jugés sous de faux noms.

Ils faillirent éviter la potence mais, dans le relevé de leurs « affaires », on trouva mentionné l'assassinat du banquier Richler, et cela leur valut la peine de mort.

Pourtant, le bourreau n'eut pas à intervenir.

Ils moururent tous dans leurs cellules, le lendemain de la sentence, malgré la garde sévère montée autour d'eux.

Comment ? Empoisonnés ? Sans doute, mais l'autopsie ne releva aucune trace de poison connu. Tous ces gens moururent à peu de minutes d'intervalle, d'un brusque arrêt de la circulation sanguine.

— Très légères lésions cardiaques, déclara le professeur Merville qui avait dirigé les autopsies.

Mais, il se trouva des médecins pour le contredire.

Tchang coupa à la sentence fatale et en fut quitte avec douze ans de travaux forcés. Mais il se pendit dans sa cellule, quinze jours après la mort des autres membres de la bande.

L'exploration du souterrain livra d'immenses richesses, mais aucun document permettant d'autres captures, et rien ne permit à Harry Dickson de relever la trace de Georgette Cuvelier. Mais nombreuses furent les personnes et les sociétés spoliées qui rentrèrent dans leurs biens, et une grande gloire en rejaillit sur Dickson.

— Vous avez enlevé le nerf de la guerre à l'ennemi, c'est beaucoup, dit Lord Dambridge au détective.

Mais Harry Dickson, mal convaincu, secoua la tête.

— Je n'ai tranché qu'une tête de l'hydre, déclara-t-il en souriant tristement. Encore, toute la gloire en revient-elle à mon élève Tom Wills, que la Providence récompensa d'une bonne action.

Quand les membres capturés de la bande furent morts et enterrés, Harry Dickson reçut, une lettre postée de Londres :

Mon cher Harry Dickson,

Vous venez de me porter un rude coup. Mais plaie d'argent n'est pas mortelle. Je m'en remettrai bien vite. Pourtant, un second échec pourrait m'être plus sensible, et je tiens à l'éviter.

J'aurai donc à prendre contre vous des mesures personnelles qui me déchirent le cœur. Je suis fort peinée de devoir agir d'une façon décisive. Mais, même quand, par mes soins, vous serez dans la tombe, je penserai toujours à l'homme qui soigna si tendrement une petite fille blessée, un jour de tourmente, sur le Mont-Cenis. À moins que Dieu ne vous garde.

Votre

Georgette Cuvelier.

Harry Dickson plia la lettre et resta songeur.

Quelque chose de lointain vibra dans son cœur ; il revit une pauvre petite forme sanglante et fiévreuse, qu'il avait voulu ravir à la mort, malgré ses crimes.

Toute la journée qui suivit, il fut triste et maussade, et personne ne connut ses pensées.

La boite jaune

Quelques mois passèrent sans qu'on entendît encore parler de la terrible bande criminelle. Scotland Yard chantait victoire, et les autres polices d'Europe également.

Ceux qui voudront reparcourir les journaux de l'époque pourront, à juste titre, s'étonner de ne pas y voir mentionner le nom de Georgette Cuvelier.

Pourquoi Dickson taisait-il obstinément ce nom ? Seul l'avenir nous le dira sans doute ; mais bien rares étaient ceux qui connaissaient l'identité de « Madame l'Araignée ». Encore cette personnalité restait bien obscure, car Dickson ne trouva jamais trace d'une tante, ou d'un correspondant de l'étrange jeune fille.

L'hiver se passa donc dans le calme et, vers le début du printemps, Harry Dickson, après un court séjour en Zélande, où l'avait appelé une affaire de minime importance, se trouvait à Flessingue d'où il comptait regagner bientôt l'Angleterre.

Comme la saison des traversées s'annonçait à peine, les paquebots Flessingue-Folkestone n'avaient pas encore fait leur splendide toilette estivale.

Le détective s'embarqua donc sur une des plus vieilles unités de la ligne, le *Jacob Heemskerk,* un vapeur fort lent qui comptait une rude carrière marine.

Il y avait peu de passagers à bord et Harry Dickson fit l'emplette d'une douzaine de journaux pour combattre la monotonie de la traversée.

Le temps était relativement beau. Bien que la mer du Nord ne se fût pas mise en frais de couleur bleue, elle était calme, et le vent se réduisait à une courte brise poussant des nuages paresseux dans le ciel laiteux.

Au loin, la côte flamande défilait : sables jaunes que par intermittence dorait le soleil, et que les nuages plaquaient ensuite d'ombres amorphes ; longues rangées de villas et

d'hôtels aux visages mornes et fermés, attendant l'été pour sourire.

Ce spectacle, mille fois vu, intéressait peu le détective ; il jeta un regard distrait vers les gens penchés sur la lisse de bâbord, attentifs à ces images de la terre.

Alors seulement il vit le passager à la longue pèlerine qui tenait en main une petite boîte d'un jaune luisant.

Cela n'apprit rien au détective, et pourtant…

Pourtant, il sentit tout à coup autour de lui cette étrange atmosphère d'hostilité et de danger. Cet avertissement de son subconscient dont nous avons eu tant de fois l'occasion de parler en racontant l'aventureuse carrière du célèbre limier.

Mais, ce jour-là, il la dédaigna. Pourquoi ?

Le bon vieux vapeur, ces côtes familières, cette mer calme, ce petit nombre de passagers, dont aucun ne semblait bien remarquable, tout cela concourait sans doute à endormir sa vigilance.

Il y avait bien l'homme à la pèlerine et la boîte carrée d'un jaune brillant, mais Harry Dickson eut à peine le temps de l'entrevoir. L'homme glissa vers tribord, et les superstructures du navire le cachèrent aux regards.

Le détective prit un pliant, s'installa près d'une manche à air, d'où montait le bruit confus et monotone des machines, et il déploya le *Standard*. Après le *Standard*, ce fut le *Times,* le *Westminster Gazette* et le *Daily Telegraph,* puis un autre et un autre encore ; les feuilles dédaignées s'amoncelaient autour de lui sur le pont, où parfois le vent les cueillait et, comme de grands oiseaux blancs, les envoyait au-dessus de la mer en un vol éphémère.

Parmi les passagers, qui ne s'amusaient guère, se trouvait le bon Mr. Simpson. Après un voyage d'affaires à Middelbourg, dans l'île de Walcheren, Mr. Simpson – lacets et passementeries en gros – revenait en Angleterre. Sanglé dans une antique redingote bleue, Mr. Simpson réalisait bien le type du commerçant anglais n'ayant rien voulu sacrifier aux temps modernes.

À cause de cela sans doute, il avait pris passage avec enthousiasme sur le vieux *Jacob Heemskerk,* où il se sentait

vraiment chez lui, dans une atmosphère retardant de plus de trente ans sur l'actualité.

Comme tel, Mr. Simpson était bavard, et c'était avec tristesse qu'il avait vu toutes ses tentatives de conversation repoussées par les autres passagers.

— C'est-y un appareil photographique ? avait-il demandé à l'homme à la pèlerine, en désignant la petite boîte jaune.

— *No,* grogna l'homme en se détournant.

— Sinon vous auriez pu prendre les photographies des passagers, et cela vous aurait fait de beaux souvenirs pour plus tard.

— *No,* répondit l'homme dans sa forte barbe noire.

« Pas liant pour un sou, et sans nul doute mal élevé », pensa Mr. Simpson en voyant le voyageur monter lentement l'escalier de la dunette.

Il y avait un pliant vide à côté d'Harry Dickson, et le bon Mr. Simpson ne manqua pas de s'y installer.

— Pas grand-chose dans les journaux, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'un air engageant.

— Oh ! non, pas plus qu'hier ou avant-hier.

— En effet, hier il n'y avait rien dans les journaux, ni avant-hier non plus, vous avez mille fois raison, répondit vivement Mr. Simpson, heureux de pouvoir parler enfin, et comme s'il annonçait quelque chose de formidable.

Harry Dickson sourit aimablement.

— Je n'ai jamais assisté à des choses étranges et curieuses, comme celles qui se trouvent imprimées dans ces feuilles, continua le fâcheux. Ni vous non plus sans doute ?

Dickson se contenta de balancer la tête, ce que le doux Mr. Simpson prit pour un assentiment complet.

— Je vais vous dire quelque chose, fit-il en penchant la tête sur son épaule d'un air mystérieux. Tout cela, hein ? Eh bien, c'est des inventions !

— Vraiment, monsieur ?

Tout doucement, Dickson commençait à s'amuser de la douce niaiserie du brave négociant.

— J'ai cinquante-six ans, déclara Mr. Simpson d'une manière triomphale, eh bien ! je vous affirme que jamais, jamais

entendez-vous, sir, je n'ai assisté à quelque chose de remarquable, un crime par exemple ! Je n'ai pas même vu un accident d'auto, ni même un homme à la jambe cassée. Alors je le dis, moi, c'est tout des inventions ! Tout cela n'existe pas ! Alors…

Eh bien ! à cette même minute, Mr. Simpson se leva en hurlant et en repoussant son pliant.

— Monsieur ! Monsieur ! Il y a un serpent sur votre tête !

Ah ! si Mr. Simpson n'avait, de toute sa vie, vu quelque chose de remarquable, si jamais il n'avait été témoin du crime, eh bien ! il venait d'être servi à souhait ! Une petite bête écailleuse, à la tête hideusement plate, à la langue bifide, se tordait sur la tête de Dickson.

Mais si Mr. Simpson n'avait jamais rien vu de ses yeux, il avait pas mal regardé et appris dans les livres qui avaient toujours égayé ses heures solitaires. Aussi cria-t-il :

— C'est une vipère ! Et parmi les plus terribles !

Ce fut si rapide que le détective fixait encore son journal quand l'intervention providentielle eut lieu.

Providentielle, oui, car une seconde de plus, et le serpent mordait, tuant Dickson.

Une petite voix perçante hurla de derrière une manche à air.

— Vous pas bouger, monsieur Dickson.

En même temps, le détective reçut un violent coup de canne sur la tête.

— Juste ciel, elle est morte ! Coupée en deux ! sanglota Mr. Simpson.

À ce sanglot, un juron et un cri d'effroi répondirent, venant de la dunette.

— Li-Ping ! L'enfer rend donc les morts ?

Oui, c'était le petit Chinois qui venait de surgir brusquement aux côtés d'Harry Dickson, le sauvant d'un péril effroyable entre tous.

Maintenant, Harry Dickson était debout, l'œil en feu, revolver au poing ; comme il promenait ses regards autour de lui, allant de Li-Ping souriant à Mr. Simpson terrifié, il vit, appuyée du dos contre le bastingage et le regardant avec une ironie amusée… Georgette Cuvelier.

*

Mr. Simpson, à qui jamais rien n'était arrivé, aura joué, bien à son insu, un rôle formidable dans l'histoire du crime. Sans lui, Harry Dickson aurait probablement mis la main sur « Madame l'Araignée ». Mais voilà… Mr. Simpson était présent.

Il s'accrocha au détective, le félicita, lui hurla toute sa joie de le voir sauvé et, d'un doigt tremblant, il indiqua la dunette vide en disant :

— C'est l'homme à la barbe noire, celui qui n'a pas voulu faire mon portrait : il a ouvert sa petite boîte jaune et le serpent en est tombé.

Harry Dickson se dégagea doucement, mais Georgette Cuvelier n'était plus là.

— Fouillez le navire dans les moindres recoins, ordonna-t-il au capitaine et aux officiers accourus. Je suis Harry Dickson.

Avec horreur, il repoussa les tronçons encore frémissants du petit monstre qui avait failli le tuer.

— Une vipère grise ! Personne ne peut se vanter d'avoir survécu à sa morsure !

On entendait le galop des hommes d'équipage qui faisaient subir au vieux paquebot une visite en règle.

— Comment es-tu ici ? demanda Dickson en caressant tendrement le crâne rasé du petit Li-Ping.

— Li-Ping suivre toujours le maître ! avoua le gamin. Toujours, partout, parce que lui penser que l'un ou l'autre jour homme noir faire mal à lui !

— Ainsi je suis filé, sans le savoir ! dit Dickson en souriant.

— Oui, moi me glisser dans bateau qui allait en Angleterre. Et, tout à coup, moi voir homme noir, au-dessus de la tête du maître, mais trop tard pour crier. Heureusement, trouvé immédiatement cravache du steward.

Le capitaine s'approcha sur ces entrefaites.

— Nous ne trouvons nulle part l'homme à la boîte jaune… Mais nous avons la boîte. Elle était tombée sur la dunette.

— Et la femme ?

— Quelle femme, sir ? demanda le marin étonné. Nous n'avions aucune dame parmi nos passagers.

— Havelock beige, large casquette de voyage, décrivit brièvement Harry Dickson.

Le capitaine secoua la tête.

— Vous devez vous tromper, monsieur Dickson.

« C'est bien là un des tours de M^lle^ Georgette Cuvelier, se dit Dickson. Fichtre, je commence à croire qu'elle a le don de se rendre invisible. »

Mais il eut beau parcourir le bord, il ne trouva ni l'homme à la vipère ni la jeune criminelle.

La côte anglaise était en vue. Les falaises de craie grise émergèrent du flot vert crêté d'écume. Harry Dickson se sentait impuissant et furieux.

— On n'escamote pas une femme comme une muscade ! maugréait-il. Ni un homme non plus !

Soudain, il reçut comme une chiquenaude sur la joue gauche – une grosse boulette de papier venait de lui être lancée d'une main habile.

Pressentant quelque message, il la déplia et lut :

Mon cher Harry Dickson,

Je vous devais cela, « par principe ». Je suis esclave de mes propres lois, de la discipline de fer qui doit régner parmi les miens. Mais, dans mon cœur, je suis heureuse de vous savoir sain et sauf. Ne croyez pas que je désarme pourtant. Ce sera pour une autre fois, comme disent les gens de France. Mais je vous fais un présent, qui vous sera agréable : Pratt. Oui, l'anarchiste Pratt, dont la tête est mise à prix dans plusieurs pays d'Europe. Il a failli par deux fois, d'abord en manquant le petit Chinois Li-Ping, dont on devait se débarrasser, ensuite en vous manquant vous-même. Ce sont des choses que je ne puis pardonner.

Vous trouverez Pratt dans le puits aux chaînes. Mort, naturellement.

Toujours sincèrement vôtre
Georgette Cuvelier.

— Le puits aux chaînes ! cria le détective. On n'avait pas songé à cela.

En effet, dans le réduit tubulaire où s'enroulent les chaînes d'ancre du bord, on découvrit Pratt, l'homme à la pèlerine, un poignard entre les deux épaules.

*

On ne retrouva pas Georgette Cuvelier, et le capitaine continua à jurer ses grands dieux qu'aucune passagère n'était montée à son bord.

Harry Dickson revenait à Londres, le cœur déchiré par l'angoisse. Il sentait que la lutte contre la terrible Bande de l'Araignée allait entrer dans une phase nouvelle. L'hydre avait repris des forces ; de nouvelles hostilités s'ouvraient.

Une ère de luttes, de dangers, d'horreurs sans nombre s'annonçait pour Harry Dickson et ses collaborateurs.

FIN

LES SPECTRES-BOURREAUX

Intelligence service

Baxter Lewisham n'avait rien d'un héros.

À le voir, de taille moyenne, nanti de l'embonpoint d'une quarantaine finissante, son nez un peu gros chevauché par des lunettes d'écaille rondes, on le prenait pour un comptable de la City, aux habitudes régulières. Le petit appartement qu'il occupait, sis à Warner Street, dans Clerckenwell, quartier tranquille, le maintenait dans ce classement sans gloire, mais bien respectable. Ses voisins le saluaient gentiment, sans affectation, et il leur rendait leur salut avec un sourire satisfait.

De temps à autre il prenait un verre d'ale et, par temps froid, un toddy au genièvre à la taverne du Bon Templier. Parfois, il se laissait entraîner à une partie de whist, lorsque les enjeux n'étaient pas trop élevés, ce qui n'arrivait pas souvent d'ailleurs. Et tout cela contribuait à le poser davantage dans l'esprit de ses concitoyens.

— Un bon gros, sans grande conversation, bien élevé, aux idées politiques un peu pâles, et certainement un employé modèle, disait-on.

Les époux Mice, dont il était le locataire, étaient également de cet avis et affirmaient :

— Un homme qui paie ponctuellement son loyer, qui règle le prix de ses petits déjeuners, sans trop rechigner sur la qualité du beurre et du thé, c'est un gentleman. Et que l'on vienne nous prétendre le contraire !

Babylas Mice avait, du reste, conçu une véritable admiration pour son locataire : celui-ci était tellement ponctuel qu'il réglait sur ses allées et venues l'heure de la grosse horloge flamande, orgueil de sa cuisine.

— Il est sept heures : j'entends Mr. Lewisham bouger dans sa chambre.

— Il est sept heures vingt : il prend le plateau du déjeuner que ma femme a posé devant sa porte.

— Il est huit heures : Mr. Lewisham part pour son bureau de la City.

Or, ce matin, les époux Mice se regardaient avec des yeux gros d'appréhension.

À sept heures, tout était resté silencieux dans la chambre de Mr. Lewisham.

À sept heures trente, le plateau du déjeuner demeurait toujours intact devant sa porte, sur le palier.

À huit heures, Mr. Lewisham n'était pas parti pour son bureau de la City !

Mr. Mice n'y tint plus. Il frappa à la porte de son locataire, doucement d'abord, et puis de plus en plus fort.

À la fin, le pauvre homme s'époumona à crier en vain :

— Monsieur Lewisham ? Etes-vous souffrant ? Dites-nous quelque chose au moins. Ma femme est presque morte d'inquiétude.

Mais, à neuf heures, tout était encore pareil, et rien ne remuait dans la chambre, derrière la porte close, contre laquelle Mr. et Mrs. Mice collaient leurs oreilles fiévreuses.

— Serait-il sorti ? opina la femme.

Mr. Mice secoua énergiquement la tête.

— Non pas, ma bonne. Regardez : la clef est à l'intérieur de la serrure, et l'autre porte, celle de la chambre à coucher, est condamnée par une armoire à glace et n'a pas été ouverte depuis des années.

Ils restèrent quelque temps à se regarder, perplexes, n'osant formuler des hypothèses qu'ils pressentaient sinistres entre toutes.

— Il faut enfoncer la porte, dit en fin de compte, Mr. Mice.

Mais son épouse l'en empêcha, disant avec raison :

— Cela ne regarde-t-il pas la police ?

— C'est juste, répondit Mr. Mice. Le poste de police n'est qu'à un pas.

Il se trouva immédiatement un sergent et un agent prêts à accompagner Mr. Mice, très considéré dans le quartier, car c'était un homme ayant du bien au soleil et que l'on disait lointainement apparenté à un homme politique influent.

Ils réquisitionnèrent le poêlier-serrurier voisin, Mr. Grade, qui les suivit nanti d'un large sac à outils, jubilant intérieurement d'être mêlé à une affaire qu'il croyait, d'ores et déjà, criminelle et mystérieuse. Une fois devant la porte close, Mr. Grade eut quelques ennuis : le verrou avait été poussé à fond. Ensuite il constata la présence d'une chaîne de sûreté.

— Mâtin ! Il s'enfermait bien ! déclara en sourdine le serrurier.

Enfin, après bien des efforts, le pêne céda et le sergent, l'agent, les époux Mice ainsi que Mr. Grade entrèrent en trombe dans la chambre.

Elle était vide.

Le lit n'était pas défait et tout semblait être parfaitement en ordre.

— Je vous jure qu'il est rentré hier soir, comme tous les soirs ! s'écria Mrs. Mice. À neuf heures trente précises. Il nous a souhaité le bonsoir à travers la porte de la cuisine, en ajoutant qu'il pleuvait.

— Il sera sorti ! opina le sergent.

— Lui, sorti ! s'exclama Mrs. Mice indignée. Pourquoi ne dites-vous pas plutôt que la lune est tombée dans la Tamise ?

— Et les verrous, et la clef dans la serrure, et la chaîne de sûreté ? aboya Mr. Mice.

Et Mr. Grade d'approuver avec véhémence.

Le sergent se gratta le menton.

— C'est inexplicable, dit-il après s'être assuré que toutes les fenêtres étaient solidement fermées.

Ce fut l'agent qui fit l'affreuse découverte.

Il venait de passer derrière la grande table ronde, couverte d'un tapis si large que les bords en touchaient le sol, et il buta contre deux jambes raidies qui dépassaient.

— Il est mort ! s'écria-t-il.

Mrs. Mice trouva l'instant choisi pour piquer une crise de nerfs, mais son mari s'élança et tira de sous la table, un corps déjà raide par le trépas.

— Mais ce n'est pas Mr. Lewisham ! hurla-t-il soudain.

Cela ranima immédiatement son épouse, qui se précipita aussitôt à ses côtés.

— Non ! ce n'est pas lui !

Ils restaient tous là, sidérés, à considérer ce cadavre inconnu.

C'était celui d'un homme entre deux âges, d'un type nettement méridional, habillé sans recherche.

— Comment cet inconnu est-il venu chez nous ? cria Mr. Mice.

La belle question, à laquelle naturellement personne ne pouvait répondre.

Le sergent examina le mort et secoua la tête en signe d'ignorance.

— Je me demande, moi, comment il est mort. Je ne vois ni trace de sang ni blessure.

— A-t-on volé quelque chose ? demanda Mr. Grade qui voulait, lui aussi, placer son mot.

La remarque parut justifiée, car ils se mirent tous à regarder autour d'eux dans la chambre.

Mais tout y semblait parfaitement en ordre. Mrs. Mice dut reconnaître que pas un bibelot n'avait changé de place.

— Où Mr. Lewisham est-il passé, alors ? demandèrent presque en même temps les époux Mice.

Derechef, le sergent dut hausser les épaules, perplexe.

— Il n'y a aucune trace de lutte dans la chambre, fit-il pour dire quelque chose.

— M'est avis que c'est un mystère ! opina gravement Mr. Grade.

Tous l'approuvèrent, et le serrurier en conçut un immense orgueil pour ses facultés policières.

— Faudra que j'en réfère à mes chefs, dit enfin le sergent. Que tout reste en place dans cette pièce. Mon constable demeurera ici de garde, jusqu'à ce que le chef en personne puisse venir jeter un coup d'œil.

Il s'en retourna au poste et avertit Scotland Yard.

Mais à peine avait-il prononcé au téléphone le nom de Baxter Lewisham, qu'il entendit une exclamation terrifiée à l'autre bout du fil.

— Baxter Lewisham ? Vous dites bien Baxter Lewisham de Warner Street ? Vous ne vous trompez pas, sergent ?

— Certainement pas, chef ! répliqua le sergent.

— Nous arrivons en vitesse !

Le sergent fut bien étonné de voir descendre de l'auto de police, qui arriva bientôt, trois personnages qu'il tenait pour les « plus hautes légumes » du Yard » ainsi qu'un gentleman maigre et de haute taille, dont la figure grave et austère lui était bien connue.

— Harry Dickson ! Mazette ! Faut que ce soit une affaire peu ordinaire, murmura-t-il en coulant un regard admiratif vers le plus grand détective du siècle.

Il aurait été édifié sur-le-champ, s'il avait entendu la brève conversation qu'un des « hautes légumes » devait avoir avec Harry Dickson, peu d'instants après leur descente de voiture.

— Le Foreign Office va cracher feu et flammes, monsieur Dickson ! Baxter Lewisham est un des plus remarquables agents de l'Intelligence Service.

— Lewisham ! répliqua le détective en réfléchissant. C'est, si je ne me trompe, le grand expert en cryptogrammes, le découvreur de tous les chiffres possibles et impossibles.

— Lui-même ! Le War Office également lancera de hauts cris. Ils ne peuvent rien sans lui. Cela va nous donner un tintouin du diable !

— S'il y a crime, et cela me paraît probable, les forbans qui auront mis la main à la pâte ne doivent pas être les premiers venus, voilà qui est certain, riposta Dickson, les sourcils froncés.

Quelques minutes plus tard, ils atteignaient la calme Warner Street, où déjà un attroupement se formait, au milieu duquel, fort de son importance, Mr. Grade discourait à perte de vue.

Harry Dickson laissa les policiers poser les questions d'usage aux époux Mice, tandis qu'il parcourait la pièce d'un air rêveur.

Il consacra peu d'instants à l'examen du mort : quand il l'eut regardé, il fit une grimace.

— Bon débarras pour l'Angleterre ! murmura-t-il. Mais cela ne me rassure guère quant au sort de Baxter Lewisham.

— Vous connaissez la victime, monsieur Dickson ? s'étonna le Dr Hunter, un des adjoints du chef de Scotland Yard.

— Comme vous-même, docteur. C'est Aaron Steinberger, alias Ronsky, alias Morris White et j'en passe. Fameux espion de nationalité incertaine, très souvent à la solde de l'Allemagne et, dit-on, de l'U.R.S.S.

— Diantre ! s'écria Hunter, stupéfait. Je me souviens de ces noms à présent…

Harry Dickson se tourna vers Mr. Mice.

— Voudriez-vous avoir l'amabilité de couper le courant électrique ?

Mr. Mice ouvrit de grands yeux, mais il s'empressa de descendre au rez-de-chaussée, et bientôt on entendit le déclic d'un interrupteur.

— Voilà qui est fait, sir ! cria-t-il de loin.

Le détective s'approcha de la cheminée et, d'une poigne robuste, déplaça un coin de l'applique de marbre : une petite cavité parut, et l'on entendit comme un léger bruit de ressort.

— Voilà comment cet homme est mort ! dit-il simplement.

Le Dr Hunter secoua la tête.

— Expliquez-vous, monsieur Dickson.

— Regardez cette cavité. Elle est complètement blindée de cuivre, et un bouton secret y établit ou coupe à volonté le courant. Un non-initié devait infailliblement trouver la mort par électrocution en tentant de l'explorer.

« Examinez la main droite du mort : elle porte quelques brûlures.

« Baxter Lewisham était un homme à précautions.

« Pourtant, la cachette est vide !

Harry Dickson resta perdu dans ses réflexions.

— À propos, docteur Hunter, Baxter Lewisham était-il en train d'étudier un document important ?

Hunter baissa le ton pour répondre.

— En effet, monsieur Dickson. Une lettre chiffrée ramassée sur un inconnu ayant trouvé la mort dans un accident d'aviation fort bizarre.

« Il y a cinq jours, un appareil ne portant aucun insigne tomba en flammes à la lisière de la forêt d'Epping. On ne releva aucun cadavre parmi les décombres, mais, à un mile de là, on ramassa celui de l'aviateur qui avait tenté de se sauver à l'aide de son parachute. Celui-ci dut mal fonctionner, le pilote s'écrasa au sol. On ne trouva sur lui aucune pièce d'identité, mais un portefeuille, très bien garni, ainsi que la lettre chiffrée.

— Baxter Lewisham avait-il l'habitude d'emporter de pareils documents à son domicile ?

— Tout porte à le croire. On le laissait très libre dans ses actions. De plus, le public ignorait absolument tout de sa véritable profession. Dès que j'ai appris la nouvelle de sa disparition, j'ai téléphoné aux services compétents. La lettre n'était pas dans le coffre-fort de son bureau.

— Alors, les instigateurs de ce forfait ne l'ont pas non plus ! conclut Harry Dickson.

— Comment le savez-vous ? Vous êtes bien affirmatif.

— La belle affaire, docteur Hunter ! Je vais vous dire exactement ce qui s'est passé ici.

« Baxter Lewisham n'est pas rentré hier à son domicile.

— Mais les époux Mice l'ont entendu rentrer !

— Pas lui, mais Aaron Steinberger ! Notez qu'ils l'ont entendu, mais pas vu ! Steinberger a été assez habile pour imiter la voix du locataire des époux Mice ! Je reconnais bien là un de ses tours favoris.

« Donc, à ce moment-là, Baxter Lewisham était déjà aux mains d'un X, inconnu, comme en algèbre ? Prisonnier ? Sans aucun doute ! Lewisham mort ne peut servir à rien, mais vivant c'est une autre histoire.

« On ne retrouve pas sur lui le document. On sait aussi qu'il n'est pas à son bureau, sinon on se serait bien gardé de s'en prendre à l'homme. Ils savent également que Lewisham n'a pas encore trouvé la clef dudit document.

« Ils explorent, ou plutôt font explorer la chambre par Steinberger.

« Trouver la cachette n'est qu'un jeu d'enfant pour l'espion, mais il ne se méfie guère. Il trouve la mort, sinon le document.

Un agent motocycliste s'annonça à ce moment et tendit une dépêche au Dr Hunter.

— Monsieur Dickson, dit l'adjoint du Yard, on m'ordonne en haut lieu de tout mettre en œuvre pour retrouver Baxter Lewisham. Puis-je compter sur votre collaboration ?

La gigue des fantômes

« Le hasard est le meilleur collaborateur de la police ! » dit un aphorisme, et il n'a pas tout à fait tort ce proverbe-là.

Dans la ténébreuse histoire de Baxter Lewisham et du défunt Aaron Steinberger, le hasard joua son rôle. Ce fut le jeune élève de Harry Dickson qui en tira les premiers bénéfices, mais aussi les premiers ennuis.

Il filait, ce soir-là, un lamentable individu, soupçonné d'écouler de la fausse monnaie dans les établissements de nuit de Covent Garden.

Besogne sans gloire pour Tom Wills, qui dédaignait volontiers les petites affaires. Mais, comme le maître certifiait que le falot émetteur conduirait certainement à la bande qui inondait Londres et ses environs de mornifles et de bank-notes sans valeur, il y mettait un peu plus de zèle.

La filature du nommé Mulkins fut d'ailleurs peu profitable, ce soir-là, pour le jeune détective. L'escarpe dîna modestement dans un restaurant de cinquième ordre, paya en belle et bonne monnaie de la Banque d'Angleterre, et solda tout aussi honnêtement quelques pintes d'ale dans un débit voisin. Puis, de l'air d'un homme rangé, il avait repris le chemin de son logis, une haute et très triste maison meublée, située à l'angle d'une de ces vieillottes rues de Covent Garden, éternellement remplies de charrettes de colporteurs et de maraîchers de Deptford.

— Je vais pouvoir m'en retourner à la maison, se dit Tom Wills, et prendre un repos très peu gagné.

Mais, mû par un sentiment assez inexplicable, il demeura à muser devant la façade de l'immeuble-caserne.

La soirée était lugubre et pluvieuse ; le ciel bas semblait peser à même les toits des maisons.

Soudain, sur cette nue basse, un carré de clarté violente se dessina.

Cette lumière diffuse persista pendant quelques minutes, puis elle s'éteignit. Mais, au même moment, à l'étage supérieur de la maison, deux fenêtres s'éclairèrent.

Il n'y avait rien là de bien étonnant, et Tom Wills aurait tourné le dos à ces rectangles jaunes parus dans la nuit, si d'étranges ombres chinoises ne s'y étaient découpées pendant quelques instants.

— On dirait une mascarade, murmura Tom.

Puis la forme insolite des ombres le frappa : c'étaient des formes vagues, surmontées par de hautes cagoules… Cagoules ! Une idée de masques hostiles et criminels s'imposa à son cerveau.

Les fenêtres s'éteignirent et, sur la nue basse du soir, le carré de lumière réapparut.

— Une verrière fortement éclairée par en dessous, conclut Tom. C'est égal, j'aimerais bien savoir ce qui se passe là-dedans.

Il contourna la sombre bâtisse et vit qu'une échelle d'incendie descendait jusqu'aux fenêtres du premier étage.

Ce ne fut qu'un jeu pour Tom d'atteindre le plus rapproché des échelons de fer rouillé, puis de grimper jusqu'au toit.

Les étroites gouttières permettaient la marche à un homme agile, pas trop sujet au vertige. Tom Wills fit une balade quasi aérienne d'une trentaine de yards, et se trouva alors devant une annexe, plus basse que l'immeuble en question et dont le toit plat, percé d'une verrière, rougeoyait. Un bond de chat le mena sur la plate-forme.

« Il se peut, pour tout salaire de ma périlleuse gymnastique, que je lorgne seulement quelques couples de vieux birbes jouant au bésigue. »

Il se pencha néanmoins avec curiosité au-dessus de la haute verrière.

— Tiens, Mulkins, murmura Tom, et dans quelle drôle d'attitude !…

En effet, l'homme que Tom avait filé toute la soirée était assis au milieu d'une sorte d'atelier de peintre. Il était immobile, la tête penchée sur la poitrine. Le fauteuil lui servant de siège attira l'attention de Tom par sa forme singulière.

Il était d'un bois noir et lustré ; des cuivreries étincelaient dans la clarté d'une puissante lampe électrique pendue au bout d'un fil noir, et dont aucun abat-jour n'adoucissait la clarté crue et pénible.

Alors, le jeune homme eut un violent frisson qui secoua tout son être.

C'était une chaise électrique !

Parfaitement, l'odieux instrument d'exécution, cher à la justice américaine.

— Mulkins a été électrocuté ! balbutia Tom Wills avec horreur.

Quand sa première répulsion fut un peu vaincue, il se mit, du haut de son observatoire, à examiner la chambre de mort.

Elle était blanche et à peu près vide. Le long des murs, des stalles de bois attendaient un auditoire absent.

Une vision de tribunal secret aux exécutions sommaires, s'imposa aux pensées de l'élève de Dickson.

— Faut que j'en sache davantage ! décida-t-il à mi-voix.

Il avait son browning en poche, ainsi que quatre chargeurs pleins. Cela lui donna du courage.

Au milieu de la verrière, une lucarne s'ouvrait, et Tom n'eut que peu de peine à la soulever.

Une affreuse odeur de chair grillée lui frappa désagréablement les narines, mais il ne pouvait plus reculer.

Il avisa un paquet de hardes et de tapis roulés sous la verrière, propre à amortir sa chute et le bruit qu'elle pouvait provoquer.

— Une, deux…

« Trois !

Il tomba dans la pièce, non loin de la dépouille hideusement tordue de feu Nathaniel Mulkins, larron de bien petite envergure, qui ne méritait certes pas un châtiment aussi définitif.

Tom ne perdit pas de temps à le regarder, car la mort avait fait son œuvre, et de ce côté-là tout secours humain était inutile ; il tourna donc toute son attention vers la pièce elle-même.

Elle ne lui apprit pas grand-chose.

La chaise fatale était vissée au plancher, et l'installation devait être récente, car l'huile des vis et des écrous était encore toute fraîche. Les électrodes consistaient en de minces cercles de cuivre, dont l'un formait bracelet autour du poignet gauche du supplicié, tandis que l'autre lui enserrait la jambe droite. L'hémisphère de métal employé dans les exécutions en Amérique, et qui se pose sur le crâne du condamné, était absent. Des fils, partant de l'échafaud électrique, rejoignaient dans un coin une sorte de grossier transformateur.

Tout respirait la hâte et le provisoire.

Cela fit penser à Tom que la chambre ne demeurerait pas longtemps vide de présences, et qu'il fallait se dépêcher.

Du regard, il fit le tour de la sinistre pièce, examinant les stalles de bois noir. Une tache claire tranchait sur l'une d'elles.

C'était un petit mouchoir de dame, brodé avec goût, bien que d'une main un peu naïve et enfantine. Tom s'en empara. Un parfum bizarre, mais non inconnu, en montait.

— Où l'ai-je donc senti ? se demanda le détective.

La réponse ne venant pas assez vite, il se dirigea vers l'unique porte de la chambre.

Elle n'était fermée qu'au loquet et donnait sur un long corridor éclairé par deux lampes veilleuses.

Comme une ombre, Tom Wills se glissa le long d'une muraille sale et écaillée vers l'endroit le plus obscur du couloir. Là sa main rencontra une fausse porte dissimulée sous un papier grossier.

— Un placard ! constata le jeune homme. Voyons toujours ce qu'il peut contenir.

Il entrebâilla doucement la porte. Quelque chose de blanc frissonna devant lui, dans l'ombre. Il s'enhardit, regarda mieux. Aussitôt, il eut un recul : une file de hautes formes blanches, aux yeux ronds et vides, se tenait immobile devant lui !

— Les cagoules !

Tom Wills sentit une sueur glacée lui perler dans le cou, mais le contact de l'acier froid de son revolver lui donna du courage.

Il se rendit compte alors que l'ombre et le reflet des lumières lointaines venaient de lui jouer un tour.

Il s'agissait d'une simple armoire, ne contenant que des défroques auxquelles l'heure et le lieu prêtaient un aspect fantastique.

— Des costumes de fantômes !... Bon, mais à quoi peuvent-ils servir ?

Pourtant la peur ne se tenait pas pour battue car, tout à coup, Tom Wills entendit des voix. Elles venaient du fond du placard, comme si les étranges nippes murmuraient entre elles des choses angoissées.

Tom Wills se pencha et découvrit que le placard était assez vaste et que les voix venaient de derrière la cloison du fond. Elles étaient assez distinctes pour être comprises, aussi Tom ne se fit-il pas faute d'écouter.

— ... Harry Dickson !

Il écoutait depuis quelques secondes à peine que, déjà, le nom de son maître était prononcé.

— Oui, continuait la voix. C'était Tom Wills, l'élève de ce diable de Harry Dickson qui suivait Mulkins. Celui-ci ne l'ignorait pas et il s'apprêtait à manger le morceau dès qu'on l'aurait arrêté. Aussi l'avait-on privé de mornifle, et comme il s'est montré particulièrement gênant ce soir, on a précipité les événements. Jugement et exécution ont pris dix minutes en tout.

Quelqu'un, derrière la cloison, réprima un bâillement.

— Petite perte et bon débarras. D'ailleurs, le patron vient de donner des ordres formels : on change de quartier pour la mornifle, car Dickson est sur la piste.

— À propos du patron, il n'est pas d'humeur rose. Le petit bonhomme aux écritures secrètes continue à vivre comme un coq en pâte, sans faire mine de vouloir jaspiner. Aussi est-on décidé à lui offrir la goutte dès demain.

— La goutte ! Diable, on résisterait mieux à toutes les gouttes de whisky du monde qu'à la simple goutte d'eau de pluie !

— Brr ! Je n'aime pas trop ça, mais ce n'est pas nous qui commandons, hein !

La conversation fut comme coupée au couteau. Le jeune détective entendit un claquement de porte, puis une voix furieuse, mais lointaine jeter des ordres.

Resté dans le silence, Tom Wills se prit à réfléchir.

Allait-il continuer sa tâtonnante enquête ? Ne se trouvait-il pas dans un nid de forbans, prêt à se vider d'un moment à l'autre ?

Une nouvelle voix, s'élevant de derrière le fond du placard, en décida pour lui.

— Tiens ! Cette petite mouche de Tom Wills a disparu de la rue ! Ce n'est pas dans ses habitudes ! Pourvu qu'il n'ait pas pénétré dans la maison.

— Dans ce cas, tant pis pour lui, répondit quelqu'un, car il lui serait difficile d'en sortir !

« Pensez-vous ! persifla Tom Wills en lui-même. Je vais en sortir comme d'une taverne et y revenir tout aussi aisément, mais j'amènerai de la compagnie… »

La maison tout entière restait silencieuse. Tom Wills reprit donc bravement le chemin du retour. Il retrouva la chambre fatale, y jeta un dernier regard apitoyé au cadavre de Mulkins, parvint après quelques efforts à se cramponner à la verrière, à pousser la lucarne et à reprendre pied sur le toit.

Il vit deux gros camions stationner dans la rue devant la porte de la sombre demeure, et leurs conducteurs faire les cent pas d'un air énervé.

« Il y a du départ dans l'air ! Si je retourne dans Baker Street, et même si je préviens la police, je vais perdre un temps précieux. Que faire ? »

La chance lui sourit pourtant ; en contrebas de la plate-forme, la fenêtre d'un immeuble voisin était ouverte. Une lampe électrique y brûlait sous un abat-jour vert, un appareil téléphonique posé sur une table encombrée de livres. Mais il n'y avait personne dans la pièce.

Tom regarda le téléphone avec envie.

« Si j'essayais ? C'est pour le bon motif tout de même ! »

Souple comme il l'était, il ne lui fut guère difficile de prendre pied sur le rebord de la fenêtre.

D'un coup d'œil, il put embrasser la pièce tout entière. De dimensions restreintes, c'était bien le cabinet de travail d'un professeur, ou d'un homme de lettres complètement voué aux livres et aux études. Le jeune homme remarqua la longue

théorie de livres le long des murailles, puis la lustrine verte des bibliothèques.

L'hôte avait dû quitter momentanément cette studieuse retraite.

« Tant pis ! Je cours le risque ! Si le maître de céans vient… »

Au fait, s'il venait ? Tom aurait-il le temps de s'expliquer ? L'homme, pour peu qu'il fût irascible, pouvait faire usage d'une arme : il y avait tant de malfaiteurs dans Londres ! Telle serait la tardive excuse. Ou bien ses cris ameuteraient le voisinage et, surtout, jetteraient l'alarme dans la maison voisine.

Ces pensées, qui demandent quelque temps pour être consignées sur le papier, s'étaient levées avec la rapidité de l'éclair dans l'esprit du jeune homme. La porte était munie d'un verrou de cuivre.

« Tant pis ! se répéta Tom en poussant le verrou.

L'instant d'après, il tournait fiévreusement le disque du rotary, formant le numéro d'appel de son maître.

— Allô ! Ici Harry Dickson…

Tom respira en entendant enfin au bout du fil la voix de son maître.

— Ici Tom, maître… Grave alerte ! Au bout de Castle Street, près de l'Hutchinson bar… Mulkins est…

— Malédiction ! Trahison !

Tom sursauta comme s'il venait d'être brûlé au fer rouge.

Une autre voix venait de lancer ces mots de fureur dans le téléphone et, aussitôt, la communication fut coupée !

« Ciel ! Dans quel guêpier me suis-je fourré ? » se demanda le jeune garçon.

La réponse vint aussitôt sous la forme d'un bruit de pas pressés dans l'escalier, de portes battues, d'exclamations de colère et d'effroi.

Quelqu'un se rua contre la porte, dont le panneau cria, mais dont le verrou tint bon. Tom n'attendit pas son reste et, d'un bond, il fut à la fenêtre. Une cour noire et profonde bâillait sous lui. Sauter, cela signifiait la chute en verticale et la mort. Mais, un peu plus loin, s'étendait une plate-forme couverte de zinc. Avec un peu de chance, il était possible de l'atteindre.

Une nouvelle ruade contre la porte, ainsi qu'une bordée de jurons, puis le claquement sec d'un coup de feu tiré à travers le panneau le décida. Les dents serrées, mesurant l'élan à prendre, il se pencha au-dehors.

« Ping ! »

Un second coup de feu claqua, suivi d'un bruit de verre brisé, et l'ombre se fit dans le dos du jeune détective. La balle venait de briser la lampe du bureau.

Tom Wills sauta.

Il chancela un instant sur l'extrême rebord de la plate-forme mais, jetant désespérément le corps en avant, il tomba sur les genoux, les pieds battant le vide.

Un cube de maçonnerie, d'où émergeaient des tubes de cheminées, parut au fugitif un endroit rêvé pour s'y abriter et réfléchir une minute. Comme il se glissait derrière, il entendit la porte céder avec fracas, et des cris de rage et de déconvenue s'élever dans la chambre qu'il venait de quitter.

Tom put se rendre compte alors combien sa retraite était précaire. En longeant une très étroite gouttière, il pouvait atteindre la cachette plus sûre d'une cheminée lointaine.

Il n'hésita pas et, méprisant le vertige, il se hasarda sur le fragile sentier de zinc et de boue. Trente secondes après, il s'installait confortablement entre deux cheminées : observatoire parfait, d'où il pouvait dominer aisément les environs.

Il se rendit bientôt compte qu'une vive effervescence régnait autour de lui : la verrière éteinte, puis rallumée à plusieurs reprises, comme si les gens occupant la chambre du supplice se trouvaient en proie à une irrésolution extrême. Quant à la chambre au téléphone, elle était traversée à présent par les rais furtifs de plusieurs torches électriques. Un grondement de moteur se fit entendre dans la rue.

— Les camions ! murmura Tom. Les bandits vont jouer la fille de l'air !

Mais, à la même minute, il fut témoin d'un spectacle inoubliable.

Presque toutes les fenêtres du pâté de maisons, dont celle de Mulkins formait l'angle, venaient de s'éclairer, et Tom vit se démener, en ombres chinoises, un grand nombre de silhouettes,

parmi lesquelles de bizarres créatures coiffées de hautes cagoules.

Un bruit sourd de meubles déplacés, de verre brisé, d'objets renversés, s'élevait à présent autour de Tom Wills, véritable marée infernale de sons et de rumeurs inquiètes et coléreuses.

« On déménage sur toute la ligne ! » se dit le jeune homme.

Soudain une voix s'éleva, impérieuse :

— Et vous croyez partir d'ici sans avoir saigné la sale mouche qui a joué du téléphone pour tenter d'avertir Harry Dickson ?

— Mais le temps presse ! répondit-on plaintivement. Nous allons tous être chopés comme des rats dans un piège si nous ne jouons pas des jambes.

— Il me le faut !

— Mais où peut-il être passé ? Par la fenêtre ? Il eût fallu que ce soit un chat ou un clown !

— Précisément. Cela m'a tout à fait l'air d'être du Tom Wills, qui est un adroit petit singe quand il le veut.

« Mince de compliment ! » se dit Tom Wills, mais il perdit quand même un peu de son assurance.

Dans la chambre au téléphone, la conversation reprit, fiévreuse et rageuse.

— S'il est parvenu à atteindre les toits, nous chercherons jusqu'à demain et, d'ici là, nous serons tous bouclés à Newgate.

— Parlez pour vous, poule mouillée ! Mais que l'on m'amène Tigris !

— Oh ! c'est une idée !... Tigris est un fameux chien !... Oh oui !...

Tom Wills blêmit et un froid subit lui pinça le cœur.

Un chien aurait tôt fait de le découvrir, il n'en doutait pas.

Il jeta un regard désespéré autour de lui.

À vingt pas de là, une cour étroite s'ouvrait, profonde comme un puits. La contourner l'éloignerait certes de ses ennemis, mais au prix du plus grand des dangers de chute, et il ne retarderait jamais que de quelques secondes l'arrivée d'un chien.

— Le tout pour le tout ! gronda Tom.

Un lointain aboi l'aiguillonna. Il se laissa glisser sur le plan incliné d'un toit, sentit la douteuse résistance d'une nouvelle gouttière sous ses pieds, et se mit à la suivre.

La courette était là : gueule d'un gouffre d'ombre.

Sans hésiter plus longtemps, il sauta.

Il avait franchi l'espace ténébreux et s'enfonçait maintenant dans un véritable dédale de petites toitures et de plates-formes naines.

À présent, il avait tout à fait perdu de vue l'immeuble tragique et la demeure voisine, mais il n'était pas certain que cela fût de nature à tromper le flair d'un chien bien dressé.

Tout à coup, un frisson désagréable lui parcourut l'échine : un bruit de souple galop s'entendait à sa gauche puis un halètement sourd, suivi d'un grognement féroce.

— Cherche, Tigris ! ordonna une voix lointaine.

Le grognement s'accentua, devint plus proche, puis Tom entendit le choc sourd d'un grand saut.

— Cette fois-ci, je suis cuit ! murmura Tom. Je vais lui envoyer une balle dans le crâne à Mr. Tigris, mais cela m'attirera aussitôt une grêle de plomb !

Tout aussitôt il poussa une exclamation de terreur.

Il avait beau fouiller ses poches : en fuyant, il avait perdu son revolver.

« Il me reste mes mains. Pourtant je me demande à quoi elles me seront bonnes, si le mâtin est de taille ! »

D'un regard anxieux, il fouilla la nuit, s'attendant à voir surgir, entre les plans inclinés des toitures, la silhouette monstrueuse de Tigris.

Mais rien ne bougea.

Tout à coup, il ouït une plainte. Un jappement douloureux, trahissant un effroi presque humain.

Avec mille précautions, Tom Wills se hasarda hors de sa cachette, retourna vers l'espace béant et noir de la cour. Alors il vit…

Un énorme chien noir s'agrippait des pattes de devant à la gouttière ; à la lueur trouble montant de la rue, Tom put voir la bête frissonner hideusement. Lentement ses pattes se dérobaient. Le vide appelait sa proie.

À cette minute l'animal regarda l'homme qu'il traquait… et, soudain, Tom ne vit dans son regard qu'un appel muet d'angoisse et de détresse.

— Tigris ! appela doucement le jeune homme.

Le chien tourna vers lui des yeux suppliants et gémit… Une des pattes battit l'air. Quelques secondes encore, et l'animal s'écraserait sur les dalles de la cour.

Tom Wills avait le cœur pitoyable. La vue de cette agonie lui était intolérable. Il se laissa glisser vers la gouttière.

— Je risque !

Une seconde encore et le drame arriverait à son dénouement. Déjà, la tête de l'animal disparaissait quand Tom l'attrapa par la peau du cou et, d'un geste puissant, l'attira à lui.

La peau du chien était littéralement trempée de sueur.

— Eh bien, Tigris ? demanda Tom.

L'animal poussa un gémissement et se blottit contre lui.

— Tigris ! Cherche ! Tigris, viens ici ! hurlèrent des voix furieuses.

Tom sentit un violent frisson secouer l'échine de la bête.

— Ici, Tigris, répétèrent les voix.

— Eh bien, bon chien ? souffla doucement le jeune détective.

La formidable bête léchait doucement la main de son sauveur. À la même minute les sirènes des voitures de police déchirèrent la nuit.

— Le Ciel soit loué ! s'écria Tom. Le maître a entendu mon appel.

Des coups de sifflets éclatèrent, puis des coups de feu et des imprécations. Un formidable brouhaha éveilla les rues endormies.

La visite de minuit

Deux heures plus tard, à Scotland Yard, Tom Wills était fêté en grand vainqueur. Le surintendant Goodfield improvisa un discours qui restera certainement dans les annales du Yard comme un chef-d'œuvre de l'éloquence policière. Harry Dickson, tout en gardant son calme souverain, montrait des yeux luisants de joie et de fierté.

— C'est un véritable repaire de bandits que vous nous avez fait découvrir, monsieur Wills ! répétait Goodfield. Toutes ces maudites maisons communiquaient entre elles. C'était troué comme un fromage de gruyère, et ce qu'il y avait comme vermine là-dedans !

— Quel est donc le bilan de la capture ? demanda Wills.

— Trois millions de faux billets, deux dépôts d'armes qui feraient loucher d'envie une république sud-américaine, un stock de stupéfiants, et six cadavres d'individus recherchés par la police et dont le moindre méritait pour le moins trois fois l'échafaud ! Ensuite, une petite documentation qui nous en apprend long sur la traite des blanches, telle qu'elle se pratique en Angleterre. Cela nous permettra d'agrafer un nombre appréciable de gentlemen qui font un bien sale métier.

— N'oublions pas certaine cave, dit Harry Dickson.

— C'est vrai… Croyez-vous qu'il puisse s'agir là de quelque dépendance d'un musée historique, monsieur Dickson ?

— Avec application moderne en tout cas, opina le détective. Nous avons en effet découvert une véritable chambre de tortures ! Chevalets, colliers pointus, cangues, brodequins, poucettes…

— Sans oublier le supplice de la goutte d'eau !

La goutte d'eau ! Tom Wills sursauta. Il venait de se souvenir de la conversation surprise par lui à travers le fond du placard.

— Mais on allait l'appliquer à Baxter Lewisham ! s'écria-t-il.

Pressé de questions, il dut refaire un récit détaillé de son aventure.

Harry Dickson, devenu soudain fiévreux, ne tenait plus en place.

— Et dire que nous ne tenons aucun de ces bandits vivants ! s'écria-t-il. Les deux camions ont pu filer emportant le plus gros de la bande ; ils ont laissé une arrière-garde de six hommes qui se sont fait massacrer héroïquement pour couvrir la retraite de leurs complices. Sans aucun doute, Baxter Lewisham était gardé prisonnier dans une de ces maudites maisons et, à présent, on l'emmène vers une destination inconnue. Holà, Goodfield, les routes sont-elles surveillées ?

— Parfaitement, monsieur Dickson ! On a bloqué toutes les lignes pour alerter tous les postes de police des environs. Toutes les brigades volantes sont sur les dents.

— Bon, grogna Harry Dickson, nous verrons ce que cela donnera. Peu de chose à mon avis. Nous avons à faire à des canailles qui connaissent leur métier et qui ne se laisseront pas pincer aisément…

Son regard tomba sur le chien Tigris, couché tranquillement aux pieds de Tom Wills, et ce regard s'éclaira de malice.

— M'est avis, Tom, que vous venez de nous amener un hôte qui aimera la cuisine de Mrs. Crown, dit-il en souriant, et qui exigera des rations doubles. En revanche, il pourrait largement gagner sa nourriture.

— Comment cela, maître ?

— C'est la seule créature de la bande qui nous soit tombée vivante dans les mains, et je crois qu'elle est devenue notre alliée !

— Tiens ! Tiens ! approuva Goodfield. Ce n'est pas si mal que cela ! Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Mais nous coucher, mon brave ami ! conclut joyeusement le maître.

Harry Dickson ne s'était pas trompé : les recherches de la police n'eurent aucun résultat. Il est vrai qu'on découvrit les camions abandonnés à Stoke-Newington, mais ce fut tout. Goodfield était déçu et il fallut l'intervention de Dickson pour

éviter que les réprimandes ne pleuvent sur les policiers lancés aux trousses des bandits.

Le lendemain soir, Tom Wills s'apprêtait à se retirer dans sa chambre à coucher, et il avait changé son complet de jour contre un confortable pyjama de soie orange, quand le maître leva la tête.

— Quel curieux parfum venez-vous d'adopter, mon nouvel Adonis ? ironisa-t-il.

— Moi ? demanda Tom étonné. Mais je ne me sers que d'eau de Cologne… À moins que ce ne soit ce chiffon tombé de ma poche. À propos, maître, je l'ai ramassé dans la chambre où Mulkins trouva la mort.

Il tendit à Harry Dickson le petit mouchoir de soie découvert sur une des stalles faisant face à la chaise fatale. Harry Dickson l'approcha de ses narines et poussa une exclamation :

— Ah ! çà ! par exemple !

— Quoi donc, maître ? Serait-ce une trouvaille ?

— Formidable, mon garçon…

Un grondement du chien Tigris lui coupa la parole.

Le chien venait de se lever du divan où il était couché et tournait une tête anxieuse vers la porte de l'escalier.

— Quelqu'un monte tout doucement les marches ! dit Tom, et pourtant Mrs. Crown est couchée depuis une heure.

Les yeux du détective jetèrent des flammes, mais il se ressaisit.

— Conduisez le chien dans la pièce voisine, Tom, et faites tout pour qu'il ne manifeste pas sa présence !

— Mais qui donc s'est introduit chez nous ?

— Hum, je crois que ce quelqu'un vient formuler des droits de propriété sur ce petit mouchoir. Maintenant, allez vite !

Tom Wills entraîna le chien, grondant et rétif, et disparut dans la pièce voisine.

Quelques secondes plus tard, la poignée de la porte tournait doucement.

Harry Dickson rejeta une longue bouffée de fumée de sa pipe et se cala confortablement dans son fauteuil.

— Entrez donc, mademoiselle Cuvelier, dit-il.

Elle entra simplement, comme si elle était attendue, et elle fit un gentil salut de la tête au détective.

— Je croyais avoir tiré moi-même les verrous de la porte de la rue, dit Harry Dickson, mais il se peut que je me sois trompé…

— Ne vous faites aucun reproche, monsieur Dickson. Les verrous tiennent toujours, aussi suis-je entrée par la cave. Tenez, mes petites chaussures de daim en ont bien souffert.

Elle s'installa dans un fauteuil bas et laissa errer son regard dans la pièce.

— Des bonbons au gingembre ! s'écria-t-elle en indiquant un petit guéridon chargé de quelques menues friandises. Vous permettez ? Je les aime beaucoup.

— Comment donc ! Et un doigt de sherry si vous voulez, mademoiselle Georgette !

La femme-bandit croqua quelques bonbons avec délice, se versa un peu de vin et le dégusta en connaisseur.

— Vous êtes un gentleman, monsieur Dickson, et vous savez recevoir une dame, même à minuit !

Harry Dickson sourit.

— Je suppose que ce n'est pas uniquement pour le plaisir de prendre une modeste collation dans mon home, tout aussi modeste, que vous venez me voir à une heure si tardive.

— Vous avez raison… Mais ma visite s'explique, et elle est toute féminine : je viens me plaindre !

— Seigneur ! Qui donc a pu vous faire du mal, ma charmante amie ?

— Qui d'autre que ce grand vilain de Harry Dickson ? fit-elle avec une moue gracieuse. Voilà qu'il vient de me coûter quelques millions et une demi-douzaine d'amis intimes.

Harry Dickson secoua la tête.

— Tout l'honneur en revient à Tom Wills ! dit-il modestement.

— Je m'en doutais un peu, depuis qu'il se servit de mon téléphone particulier pour convoquer la police chez moi. Croyez-moi, je commence à avoir de la considération pour ce petit jeune homme. Si j'avais le cœur tendre, j'en deviendrais amoureuse et je vous demanderais sa main.

— Attention, il pourrait y avoir un revolver et des menottes dedans ! railla le détective.

Georgette Cuvelier fit la moue.

— Fi ! C'est vilain ce que vous dites. Croyez-vous être en droit de m'arrêter ?

— Je le pense bien !

— Pourtant vous n'en ferez rien.

— Ah !

— Parce que cela coûterait la vie à ce benêt de Baxter Lewisham, et l'honneur de trois charmantes jeunes filles.

— Maud Derrington, Béatrice Haversham et Margaret Covley ont disparu depuis quinze jours de leur domicile, dit froidement Harry Dickson. J'ai trouvé cela dans vos petits papiers.

— Toutes trois, filles de membres du Parlement, ont un pied sur le pont du bateau qui pourrait les conduire à Buenos Aires !

Harry Dickson la regarda, les sourcils froncés.

— Je voudrais faire appel au dernier sentiment de tendresse féminine qui pourrait sommeiller dans votre cœur, Georgette, dit-il tristement.

Mais elle secoua gravement son étrange petite tête.

— Je ne puis me permettre le luxe d'avoir de pareils sentiments, Harry Dickson, et je le regrette. Dans votre bouche, certaines paroles prennent l'allure d'un terrible reproche, et cela m'est pénible. Mais je suis attelée à une grande œuvre qui ne redoute qu'un seul ennemi, vous !

— À quel prix rendrez-vous la liberté à Lewisham et à ces trois malheureuses ?

— Simplement en échange du papier qu'un idiot d'aviateur s'avisa de perdre en mourant !

Harry Dickson ne bougea pas.

— Si je comprends bien, votre réponse est non ?

— Vous comprenez très bien, en effet.

Georgette Cuvelier prit un dernier bonbon au gingembre.

— Je suis bonne fille, monsieur Dickson, et je vous laisse quinze jours de réflexion. C'est énorme pour un homme comme vous. Mais je vous préviens que je viens de proposer mon ami Ephraim Louksor Bey à la garde de mes quatre prisonniers.

Le détective tressaillit.

— Le bourreau albanais !

— Lui-même. J'aurai beaucoup de peine à l'empêcher de se livrer à quelques menues privautés. Cet homme admirable est le virtuose de la souffrance physique.

Harry Dickson se leva.

— Georgette, dit-il d'une voix grave, je vous ferai pendre un jour, et je serai à vos côtés pour bien m'assurer que le bourreau ne vous rate pas !

Elle aussi s'était levée, et sa voix se fit tout aussi grave.

— C'est possible, Harry Dickson, car vous êtes le seul homme qui ait des chances de me vaincre. Mais si cela arrive, à l'heure de mon supplice, je vous tendrai les bras et je vous demanderai de m'embrasser.

— Allez, dit Dickson, et que Dieu décide entre nous !...

— Au revoir, Harry, dit-elle à voix très basse.

L'aube trouva Harry Dickson immobile dans son fauteuil, la pipe éteinte aux lèvres, les yeux perdus dans un rêve sombre et formidable.

La jambe de bois

Il pleut et il vente sur Soho, quartier de misère.

L'heure est tardive et, une à une, les petites gargotes ferment leurs portes, poussant dans la rue leurs faméliques clients.

L'une d'elles offre toujours des fenêtres roses dans la nuit. On entend encore un bruit de vaisselle et de verres entrechoqués derrière sa porte, et le grésillement des fritures chaudes.

Cette porte s'ouvre et un homme, poussé rudement aux épaules, trébuche sur le seuil.

— Je n'ai rien vendu aujourd'hui, se lamente-t-il, mais demain cela ira mieux. Donnez-moi au moins quelque chose à manger, Kastikidès. Ne laissez pas un compatriote mourir de faim dans la rue.

— Je ne puis nourrir toute l'Albanie, et la Turquie avec, gronde une voix méchante. Allez-vous-en, Kamilopoulos, et que Dieu vous prenne en sa sainte garde !... Allez !...

— Que le diable vous fasse rôtir les entrailles, chien pourri ! hurle l'affamé en s'écroulant dans la rue.

La porte s'est fermée et le malheureux continue à gémir, quand une silhouette haute et maigre se détache des murailles et s'approche de lui.

— Kamilo ! Qu'est-ce que j'entends ! Un compatriote dans le besoin !

Kamilo lève sa tête amaigrie et voit un homme au visage tanné, misérablement vêtu, se pencher sur lui. L'homme a parlé en sabir turco-grec que le colporteur comprend très bien.

— Je ne vous connais pas. Mais si vous m'offrez un croûton de pain rassis, vous êtes certainement mon ami.

— Un morceau de pain, et rassis encore ! Pour qui me prenez-vous ? Non, une belle tranche de mouton avec des oignons, et un verre de vin de Samos, foi de Kary-Harinky.

Kamilo secoua la tête.

— Je ne connais pas ce nom, murmura-t-il tristement.

— Comment ? N'avons-nous pas mangé ensemble le pilaf à Smyrne, et n'avons-nous pas, à Péra, demandé l'aumône à de maudits Anglais ?

— C'est bien possible ! Enfin, Kary-Harinky, si vous me régalez comme vous le dites, je vous reconnais comme mon frère en personne.

— Cela va mieux, riposta l'autre d'une voix satisfaite. Nous allons entrer chez Kastikidès !

— Avez-vous de l'argent au moins ? s'informa craintivement Kamilo.

Kary fit tinter des pièces d'argent dans sa poche et montra une poignée de bank-notes graisseuses.

— J'ai de quoi acheter sa sale gargote tout entière ! se vanta-t-il.

Kamilo fut immédiatement tout feu et flammes.

— Oui, oui, je vous reconnais, s'écria-t-il, avec frénésie. Nous sommes cousins, et jamais je n'eus de meilleur ami au monde. Venez vite, que je le proclame devant tous ! Car j'ai été profondément humilié par cette canaille de tenancier.

Ils poussèrent la porte de la louche taverne. Une lourde fumée de mauvais tabac d'Orient, de graisse chaude et de vapeurs d'alcool les reçut, comme une gifle, sur le pas de la porte.

Une sorte de géant hirsute, aux bras nus, les vit venir avec méfiance.

— Qu'est-ce que cela signifie, Kamilopoulos ! Ne vous ai-je pas mis à la porte tout à l'heure, chien maudit ? Faut-il que je vous casse les membres ?

— Gardez-vous-en bien, maudit marchand d'eau chaude ! cria Kamilo à son tour. Voici mon frère Kary, qui est un des plus riches marchands de la City, et qui vous fera saisir par l'huissier, si vous ne payez pas vos traites à la fin du mois.

— Ouais ! Je voudrais voir la couleur des shillings de monsieur votre frère, répondit le tavernier en hésitant un peu devant une telle insolence.

Pour toute réponse, Kary jeta un billet d'une livre sur une table et commanda un souper choisi.

De grossier qu'il était, l'hôte à gages devint obséquieux et rampant. D'un geste servile, il torcha la table avec une serviette sale et invita ses clients à prendre place.

— Excusez-moi, Effendi, dit-il en s'adressant à Kary. Je suis un peu vif et votre frère Kamilo, qui est d'ailleurs de mes amis, voudra bien me le pardonner. Pour sceller notre réconciliation, je vous offre un bon verre de vin grec, que je garde pour ma propre consommation.

— Ça va ! dit Kamilo qui n'avait pas la rancune bien tenace.

— Moi je veux du vin de France, et du bouché encore ! clama Kary.

Kastikidès devint rouge de plaisir en entendant parler d'une telle dépense.

— Le président de la République française n'en boit pas de meilleur ! s'écria-t-il en s'engouffrant dans sa cave.

Les deux « frères » furent bientôt attablés devant un formidable plat de mouton aux oignons et aux haricots, flanqué de deux bouteilles de bonne mine.

— Voilà ce que j'appelle vivre ! criait à tout bout de champ Kamilo, en torchant les plats avec de gros quignons de pain.

Kary allongea une seconde livre et, aussitôt, de nouvelles bouteilles parurent sur la table. D'autres clients attablés dans l'antre furent invités à trinquer avec eux et, bientôt, une intimité charmante régna.

Kamilo portait sans relâche des toasts à tous les membres de leur famille, hélas, absents et bien loin. À leur oncle Papoudopoulos, à la tante Fena et à chacune de ses douze filles, et à tant d'autres encore.

La liesse atteignait son paroxysme, quand la porte fut poussée et qu'entra une jeune femme d'une remarquable beauté.

Un silence immédiat tomba et tous les regards se dirigèrent vers elle, quand elle s'avança vers une des tables.

On put voir alors qu'elle marchait péniblement, et qu'une de ses jambes était en bois. Elle s'assit avec un air de profonde lassitude.

Kastikidès s'empressa auprès d'elle mais, d'un signe, elle refusa ses services, et il parut à Kary, qui la regardait

attentivement, que l'aubergiste ne manifestait aucune mauvaise humeur devant ce refus.

— Je connais cette figure, murmura-t-il à l'oreille de Kamilo, mais je ne puis la situer davantage dans ma mémoire.

— Une damnée mémoire de lapin que vous devez avoir dans ce cas, mon frère, répondit le colporteur. C'est Badji la Persane.

— Ah bon ! grommela Kary avec indifférence. Il fallait le dire. C'est un beau brin de femelle. Dommage qu'un des abattis lui fasse défaut.

— Vous parlez avec un peu trop de dédain d'elle, petit frère. Cette jambe, c'est son maître qui la lui coupa. Et pourtant, elle lui reste fidèle comme une chienne. Ah ! c'est un rude maître qu'Ephraïm Louksor Bey !

Kary leva un vif regard sur son compagnon.

— Le bourreau albanais n'est pas un homme facile, en effet.

— Hum, ne parlez pas si haut, Kary ! Ephraim a des yeux partout, et surtout des oreilles, même à Londres. Il n'aime pas qu'on emploie à son adresse le titre de bourreau, qu'il considère comme péjoratif et injurieux.

— Cela m'est égal, frère, riposta Kary d'un ton rogue. Le fait est que je connais Ephraim mieux que vous, et qu'il me doit de l'argent pour une petite affaire que je fis pour son compte.

— Du moment qu'il s'agit d'argent c'est autre chose, dit Kamilo.

— Et je donnerais certes quelque chose à celui qui me ferait retrouver Ephra, car dès que je l'aurai vu, il n'osera pas refuser le paiement de sa dette. Voilà ce que je dis, moi !

— Vous êtes bien affirmatif, frère, dit Kamilo après une minute de réflexion. Mais j'estime que, s'il y a quelque chose à gagner, vaut autant que cela soit moi qu'un autre.

— C'est très bien raisonné, Kamilo, répliqua joyeusement Kary. Dites donc à ce chien d'aubergiste de nous apporter encore du vin.

Kamilo hurla la commande et le tavernier sourit de toutes ses dents à cette nouvelle largesse.

— Ecoutez, petit frère, dit Kamilo lorsqu'il eut avalé un plein verre, Ephra le bourreau comme vous le nommez, est à Londres,

voilà qui est certain. Pourquoi Badji la Persane serait-elle ici, sinon ?

— Pensez-vous, frère ? demanda Kary d'un air de doute.

— Badji, c'est l'ombre d'Ephraïm Bey. Par exemple : il n'est pas possible d'apprendre par elle quoi que ce soit sur son maître, car elle est muette comme une tombe.

— Pourquoi vient-elle ici ? demanda négligemment Kary.

— De temps à autre, elle recrute ici des hommes de notre pays. Mais je ne sais trop pour quel travail. Je pense qu'il y a quelque chose de répugnant là-dessous, et cela ne me plaît guère.

Kary considéra attentivement son compagnon. Il remarqua que son visage n'avait pas cette expression vile qu'on lisait sur tous ceux qui l'entouraient.

— Croyez-vous qu'elle recrutera du monde ce soir ?

— Sinon pourquoi viendrait-elle ici ? fut l'amère réponse.

Badji à la jambe de bois venait de se lever. Son regard faisait le tour de la pièce, scrutant les visages et les attitudes.

Kary fixait son compagnon. Soudain, il se pencha vers lui.

— Kamilo, que dirais-tu d'une récompense de deux cents livres ?

Le colporteur ouvrit des yeux démesurés.

— Dieu du ciel, dites-vous vrai ?

— Je dis vrai, répondit Kary à voix basse.

Les yeux de l'homme se remplirent de larmes.

— Je pourrais retourner là-bas, murmura-t-il, chez ma mère et mes sœurs !

Kary se pencha davantage sur la table et, rapidement, dit quelques mots. À mesure que son compagnon parlait, le colporteur pâlissait sous son hâle.

— Eh bien, Kamilo ?

— J'accepte, répondit l'homme dans un souffle.

À ce moment Badji arriva près de leur table.

— Kamilo, poule mouillée, cœur de femme, je ne dois rien te demander. Mais ton ami me paraît être un homme.

Le colporteur fit un salut.

— C'est mon cousin Kary-Harinky, homme de noble ascendance. Il connaît ton pays, Badji.

Les yeux noirs de la femme brillèrent.

— Oui, il fut quelque temps débardeur à Astara, mais il préleva un si rude impôt sur les bateaux étrangers qu'on lui créa quelques difficultés.

Badji poussa un gloussement de plaisir et se mit à parler en un langage que Kamilo comprenait fort mal. Kary répondit avec aisance dans le même sabir.

— J'ai besoin d'un homme ! dit-elle tout à coup, en posant la main sur l'épaule de Kary.

Celui-ci la regarda droit dans les yeux.

— Argent ou honneurs ? demanda-t-il.

— Les deux, riposta la femme.

— Je vous suivrai là où il faudra.

— Tu ne pourrais mieux parler, Kary !

Elle se tourna vers le tavernier et lui dit avec un hautain mépris :

— Servez encore à boire à ces porcs. Qu'ils boivent à votre santé ou à celle du diable cela m'est égal, mais c'est moi qui payerai.

Un murmure de gratitude s'éleva malgré l'injure. Les clients de la sombre taverne avaient tous l'air de chiens qu'on lapiderait avec des os à moelle.

— Venez, Kary-Harinky, dit Badji en le prenant par la main.

Kary la suivit dans la rue, sans même avoir dit un mot d'adieu à Kamilo, son cousin d'un soir.

Ils parcoururent Soho en silence, Badji avançant péniblement à côté de l'homme qu'elle venait d'engager.

— Tu ne m'as pas même demandé ce que je voulais et où je vais, dit-elle soudain.

— Je n'ai nul besoin de le faire, répondit son compagnon avec une hautaine nonchalance.

Badji la Persane approuva.

— C'est ainsi que doit être le cœur d'un bon et loyal serviteur ! dit-elle.

— Il m'a suffi de voir vos beaux yeux, Badji, pour vouloir vous suivre.

Le compliment ne sembla pas déplaire à la boiteuse, mais elle ne le releva pas. Ils avaient atteint une petite place

publique, où quelques maigres marronniers s'étiolaient autour d'un kiosque menaçant ruine. Une spacieuse automobile, tous feux éteints, son chauffeur endormi au volant, semblait y attendre quelqu'un au bord du trottoir.

— Monte ! ordonna Badji en ouvrant la portière.

Kary poussa un sifflement admiratif mais ne souffla mot.

— Tu ne t'étonnes pas vite, Kary, remarqua Badji sur un ton d'approbation.

— Pourquoi le ferais-je ? Ce qui est écrit est écrit, Badji.

— Ton langage me plaît. Je crois que tu n'auras pas à te plaindre de m'avoir suivie…

L'automobile démarra sans qu'un ordre fût donné à son conducteur. Kary remarqua que les glaces en étaient légèrement dépolies, suffisamment pour que les passagers ne pussent voir au travers. Mais, pas plus que des autres choses, il ne parut s'en étonner.

Le trajet, qui dura près d'une demi-heure, à vive allure, fut absolument silencieux.

Enfin l'auto ralentit, puis roula au pas ; elle venait de s'engouffrer sous un porche et descendait à présent un plan incliné.

— Nous y sommes ! dit laconiquement Badji quand la voiture eut stoppé.

Kary regarda autour de lui et siffla à nouveau, plein d'admiration. Il était dans un merveilleux jardin d'hiver. Des palmiers, des cactées sombres jaillissaient des massifs de lauriers nains où, par-ci, par-là, s'allumait la flamme ardente d'un hibiscus ou d'une orchidée. Des flamboyants formaient un fond de puissante verdure. Des lampes électriques, diversement tintées, illuminaient discrètement ce décor digne d'un conte de fées.

— C'est notre jardin d'acclimatation, dit Badji la Persane.

— Il n'y manque que les fauves !

— Pensez-vous ? Je vais vous les montrer, répondit la femme, avec un rire méchant, en faisant signe à son compagnon de la suivre.

Elle passa devant la haie des flamboyants et tendit la main vers le fond de la haute salle vitrée.

Kary n'eut pas besoin de ce geste d'invite pour voir.

Des cages, pareilles à celles des ménageries foraines, longeaient une muraille de briques chaulées. Et là…

Dans une d'elles un homme au visage amaigri, se tenait, enchaîné par le cou. Ses mains et ses jambes étant entravées de même sorte, il devait ramper à quatre pattes pour prendre sa pitance.

Celle-ci venait d'être apportée dans un plat de grossière faïence, et l'homme la flairait avec dédain. Il ne leva même pas les yeux sur les deux arrivants, mais continua à considérer sa nourriture d'un œil critique. Malgré ses habits en loques, il gardait une certaine prestance. Une sorte d'humour goguenard émanait de sa personne, mais un observateur un peu psychologue aurait remarqué qu'il se conduisait ainsi uniquement pour donner un peu de courage à ses compagnes d'infortune, tenues en captivité dans la cage voisine.

Ah ! le lamentable spectacle ! Trois jeunes filles presque nues, chargées de chaînes, se traînaient sur le sol dallé de la prison grillagée. Leurs yeux étaient fixes, et l'on pouvait voir qu'à force de pleurer la source de leurs larmes était tarie. Avares de leurs pénibles gestes, elles semblaient vivre le rêve affreux d'une lente vie animale. Kary vit d'affreuses zébrures courant sur leur chair.

Un bruit de pas s'éleva derrière les flamboyants : Badji se retourna et, tout à coup, tout son être devint servilité et crainte.

Un homme de petite taille, au torse difforme, s'avançait lentement.

Sa tête, étrange et menue, s'apparentait à celle de quelque rat monstrueux ; une moustache aux poils rares, raides comme des fils d'acier, se hérissait sous son nez minuscule. D'effroyables prunelles rouges clignotaient dans cette face abjecte.

Malgré sa taille exiguë et son apparente faiblesse, une impression de force cruelle émanait de ce nabot.

— Ephraim Louksor Bey ! murmura Badji en se courbant.

— Qui m'amenez-vous, chienne de malheur ? demanda le bourreau d'une comique voix de fausset.

— Kary-Harinky, Seigneur. C'est presque un de mes compatriotes.

Ephra scruta attentivement le visage du nouveau venu ; l'examen sembla favorable à ce dernier, car le nain gronda d'un air satisfait.

— Je crois qu'il saura tenir un fouet, grogna-t-il, en montrant une affreuse bouche aux dents cariées.

Kary s'inclina sans dire mot.

— Vous n'êtes pas bavard, Kary, continua Ephraim. J'aime cela. Et puis, j'ai confiance dans le choix de ma sultane Badji. Aha ! Aha !

Kary répondit par un signe de tête affirmatif.

— Je vous présente vos futurs pensionnaires, Kary. Voici Baxter Lewisham, un homme de la police d'État. Aimez-vous la police ?

— Non ! répondit Kary avec une certaine véhémence.

— Eh ! Eh ! Je m'en doutais un peu, rien qu'à vous voir, l'ami. Ces trois donzelles sont filles de bonne famille anglaise. Aimez-vous les nobles familles anglaises ?

Un éclair s'alluma dans les yeux de Kary et Ephra y lut une réponse satisfaisante.

— Ce soir, il se fait un peu tard pour vous initier à vos nouvelles fonctions. Mais je vais vous montrer une de mes dernières inventions : le gant en papier d'émeri ! Il n'y a rien de tel pour une bonne friction.

Ce disant, le monstre se ganta d'une sorte de moufle noire. Il s'approcha de la cage des prisonnières, saisit l'une d'elle à travers les grilles et, d'un geste félin, lui passa la main sur le dos.

Une clameur déchirante s'éleva et Kary vit qu'une écorchure énorme saignait sur le corps de la malheureuse.

— Ce n'est qu'une caresse, dit suavement le nabot.

Kary tournait le dos à la haie des flamboyants.

Aussi ne vit-il pas deux énormes Noirs qui venaient d'en surgir silencieusement. Tout à coup, il se sentit les bras pris dans un double étau.

— Voici que vous me rendez ma visite, cher ami ! dit une voix douce.

Une jeune femme, vêtue d'une adorable toilette de soirée, se tenait debout devant Kary.

— Que me voulez-vous ? gronda-t-il.

— Mais vous souhaiter la bienvenue chez moi, mon vieil Harry Dickson !

— Harry Dickson ! Harry Dickson !

Ce nom, tout à coup, on le cria de toutes parts.

Ephra le bourreau le hurlait, avec une peur atroce dans sa voix fêlée, et dans les cages ce fut un appel d'espoir.

Kary, ou plutôt Harry Dickson, redressa la tête.

— Bien, mademoiselle Cuvelier, c'est moi en effet… Votre… ami.

— Qu'est-ce qui me vaut le grand honneur ?…

— Oh ! je viens chercher vos captifs. Rien de plus, rien de moins.

— Très bien, et vous m'apportez sans doute… le petit papier ?

— Pas le moins du monde, chère dame. En fait de papier, je n'ai qu'un mandat d'arrestation concernant tous ces braves gens ici présents, et vous-même…

— Vous êtes trop bon ! Puis-je vous prier d'attendre dans l'antichambre ?

Une troisième cage venait d'être ouverte et Harry Dickson y fut précipité sans ménagement, après avoir été dépouillé de ses armes par les Noirs.

— Sales bêtes ! cria le détective. J'ai failli me fouler le pied.

Ce disant, il se mit à frotter sa cheville droite en faisant des grimaces de douleur.

Ephra poussa un hurlement féroce.

— Attendez, Dickson, je vais vous le soigner, moi, ce pied malade. Attendez ! Il n'y a que moi pour amputer un membre qui ne se conduit pas comme il le faut. Demandez à Badji ce qui est arrivé à sa jambe le jour où elle voulut s'enfuir ! Ah ! la méchante petite jambe, et comme je l'ai guérie !

Il avait tiré de son caftan un large couteau courbé en faucille qui brilla aux lumières.

Harry Dickson avait retiré sa chaussure. À la même seconde Ephra roula sur le sol, le poignet droit brisé.

La chaussure du détective venait de se muer en un formidable colt.

— Une et deux et trois ! dit simplement Dickson.

Et cela signifia la mort subite des deux Noirs ; les lourdes balles blindées firent sauter leurs crânes crépus.

— Bougez pas, hein, Georgette, ni vous, Badji, ou je vous transforme en viande froide ! rugit Dickson en les mettant en joue.

Badji s'écroula sur le sol en pleurant. Georgette Cuvelier devint blanche comme de la craie.

— À moi ! cria-t-elle. À moi, vous autres tous !

— Nous voici !

Harry Dickson se mit à rire sauvagement.

Plusieurs dizaines d'agents de police, Goodfield et Tom Wills en tête, jaillirent, revolver au poing, de la haie exotique.

Pour la première fois de sa vie, Georgette sentit l'acier glacial du cabriolet sur ses poignets et, de nouveau – chose inexplicable –, une étrange tristesse envahit le cœur du détective.

— Ne lui faites pas de mal, ordonna-t-il aux hommes qui l'emmenaient.

Il ne vit qu'une pauvre figure d'enfant soudain ruisselante de larmes et, dans les yeux qui se levaient sur lui, il y avait un peu de gratitude…

Quand l'automobile de la police eut transporté, avec tous les ménagements possibles, les trois prisonnières vers une clinique proche, Harry Dickson se tourna vers Baxter Lewisham qui, le plus simplement du monde, s'évertuait à mettre un peu d'ordre dans ses vêtements, tout en fumant avidement une cigarette que Goodfield lui avait offerte.

Soudain, Lewisham se pencha vers le sol et souleva un objet sombre : le gant du bourreau.

— Je voudrais donner la main à mon ami Ephra avant de le quitter, dit-il.

Ephraim, qu'on venait de relever à coups de pied, se mit à crier.

— Je suis un vieil homme ! Pitié !

— Une bonne friction vous rendra la jeunesse, Ephra, murmura doucement Baxter, ou plutôt l'occasion de faire peau neuve, car je vais enlever la vôtre qui est vilaine et bien rancie !

— Elle ne repoussera jamais avant qu'il soit pendu ! ricana Tom Wills.

Et Goodfield et ses agents se tinrent les côtes de rire.

— Allez-y, Baxter ! répondit Harry Dickson. La loi du talion ne m'a jamais tout à fait déplu !

— Enlevez-lui son caftan, ordonna Baxter aux agents. Merci, cela ira très bien. Je me sens un peu faible, mais oui… je crois que cela ira.

Oh oui ! Cela marcha à merveille !

Le gant infernal enleva proprement la peau jaune du dos d'Ephra, qui hurlait comme un loup. Quand, enfin, sa poitrine ne fut plus qu'un vaste lambeau de chair vive, Baxter lui passa, d'un geste prompt, la main sur le visage et le bourreau, écorché vivant, s'évanouit.

— À l'infirmerie de la prison ! dit Dickson. Il faut qu'il tienne encore trois semaines, le temps de monter sur l'échafaud à son tour…

Un corps souple et chaud lui frôla les jambes.

— Mon vieux Tigris ? demanda joyeusement le détective en caressant le chien. Que venez-vous faire chez vos anciens maîtres ?

— Tout l'honneur de notre prompte réussite lui revient, maître, répondit Tom Wills. Quand ce moricaud de Kamilo nous eut prévenu, et il l'a fait en vitesse, en se payant un taxi, nous avons lancé Tigris sur votre piste. Il n'a pas hésité un quart de seconde, le bougre !

— En route ! commanda Harry Dickson après avoir posté une brigade d'agents à la garde du nouveau repaire, auparavant purgé de tous ses pensionnaires.

— Un instant, implora Baxter Lewisham en retournant vers sa cage. Il ne faut pas que j'oublie mes manchettes en celluloïd.

— Non, mais elle est bien bonne celle-là ! s'écria Goodfield en riant.

— Très bonne, affirma gravement Lewisham, car entre deux feuilles de cello se trouve collé un certain papier qui aurait fait la joie de tout ce monde que vous venez de cueillir.

— Diantre ! s'exclama Dickson. Dites-vous vrai ?

— Et les heures un peu sévères de ma captivité m'ont servi à le déchiffrer, ajouta Baxter. Il y a rien de tel, voyez-vous, que la solitude et le régime cellulaire pour ouvrir les portes de l'intelligence.

La prison hantée

— L'éternelle histoire, déclara Baxter Lewisham dans le cabinet du ministre Dambridge. La préparation d'une base de sous-marins dans un coin reculé de notre pays. De quel pays peu ami émane le projet ? Je ne puis le dire avec précision. Allemand ? Soviétique ? Eh ! je crois plutôt à une vaste organisation particulière qui, à la dernière minute, traiterait avec une puissance prête à payer le gros prix.

— Où donc se situerait la base ? demanda Harry Dickson.

Baxter haussa les épaules.

— Ce point-là est encore très obscur.

— Le document le mentionne-t-il ? questionna le ministre.

— Plus ou moins. Je demande encore quelque temps pour rechercher. Nous avons d'ailleurs gagné du temps en nous emparant de cette vermine.

Tout cela expliquait pourquoi le procès de Georgette Cuvelier avait été retardé jusqu'à une époque indéterminée. Seul, celui d'Ephraïm Louksor Bey avait pu être mené tambour battant.

On releva tant de crimes à sa charge, et à celle de sa complice Badji, que la sentence de mort fut rapidement prononcée.

Douze comparses avaient été arrêtés et l'on eût été fort en peine pour les punir, si d'autres pays ne s'en étaient chargés.

On découvrit en effet que tous étaient recherchés, par la France et surtout par l'Amérique, pour des forfaits sanglants.

La guillotine et la chaise électrique y trouvèrent largement leur compte.

Il est à remarquer que, pendant le bref procès du bourreau, le nom de Georgette Cuvelier ne fut jamais prononcé, cela pour raison d'État.

Ephra et Badji moururent à Newgate, sur l'échafaud, à une heure d'intervalle. La Persane demanda, comme unique faveur, à mourir la dernière et contempler le cadavre de son maître.

Ephra marcha au supplice comme un lâche, implorant les assistants : on dut le traîner vers la corde.

Quand on mena Badji devant sa triste dépouille, elle frappa le visage du mort de sa jambe de bois et éclata d'un rire sauvage.

— Que ne lui avez-vous pas crevé les yeux d'abord ! dit-elle. Pendu ! Non, c'est empalé qu'il aurait dû être !

Harry Dickson reçut l'autorisation de visiter Georgette dans sa cellule. Elle le recevait comme un vieil ami, parlant livres et chiffons, mais refusant obstinément de révéler quoi que ce fût ayant trait à son passé.

— L'heure n'est pas venue ! déclarait-elle. Je ne suis pas encore perdue.

— Doutez-vous encore de votre sort, malheureuse ? demandait Harry Dickson.

— Pas du tout. Je ne serai pas pendue, voilà !

Il lui apportait des livres et des douceurs, obtint pour elle un régime très adouci. Elle s'en montrait naïvement reconnaissante.

Il eut l'idée de la faire examiner par de célèbres aliénistes, espérant la soustraire, par un internement perpétuel dans un asile, à l'affreux supplice. Mais la science était formelle :

— Pas d'ombre d'aliénation ! Intelligente ! Complètement responsable de ses actes !

Cela dura jusqu'à la terrible nuit de Newgate, que les annales de la grande prison ont consignée avec horreur.

Le gardien-chef venait de clore la dernière ronde, celle de la fermeture définitive des cellules.

Dans le centre, le surveillant de nuit prit son quart habituel.

On sonna l'extinction des feux, et seuls les fanaux de garde éclairèrent les longs et lugubres couloirs.

Trois gardiens se relayaient dans chaque aile du bâtiment. De deux en deux heures, ils ouvraient les guichets des cellules et inondaient les dormeurs du jet blanc de leurs puissantes torches électriques.

Vers minuit, dans l'aile B, le surveillant Gordon vint trouver son collègue Wood, lui demandant du feu pour sa pipe car, pendant la nuit, le règlement permettait aux gardiens de fumer.

Ils s'étonnèrent de ne pas trouver leur troisième confrère, Slykes, à son poste de surveillance.

Pourtant, en bons collègues, ils résolurent de ne pas en aviser le chef.

Ils échangèrent quelques mots et regagnèrent leurs places respectives.

Une heure plus tard, le chef s'étonna de ne pas distinguer la lumière des torches dans l'aile B.

Le règlement lui défend de quitter son poste. En cas d'alerte, il peut tout juste appeler à l'aide les surveillants de l'une des ailes.

Il sonna donc ceux de l'aile A.

Aucune réponse ne lui parvint.

« Il se peut que la sonnerie ne fonctionne pas ! » se dit-il. Et il alerta l'aile C, non par la sonnerie mais par téléphone.

Personne ne vint à son appel.

Fou d'angoisse, il sonna à la fois les deux ailes restantes.

Silence !

« Je deviens fou ! » se dit-il.

Sonner le directeur est une chose grave et Bells, le gardien en question, hésita quelque peu. Mais, comme tous ses appels restaient sans réponse, il fit usage du téléphone qui le reliait directement aux appartements du directeur.

Il entendit qu'à l'autre bout du fil on décrochait l'écouteur.

— Monsieur le Directeur… commença Bells.

Pour toute réponse, un rire satanique lui parvint, puis la communication fut coupée avec violence.

Seul !

Bells sentit la folie lui monter au cerveau.

Mais, faisant appel à tout son courage, il s'avança bravement dans l'aile A.

Ce qu'il vit eut définitivement raison de son esprit.

Il se mit à crier, à rire, à chanter, puis il s'évanouit.

Lorsqu'au petit matin, les gardiens du jour vinrent relever leurs collègues de nuit, ils trouvèrent dans le centre un homme à moitié nu, faisant des signes de terreur, et bien peu reconnurent, en cette créature privée de raison, le robuste et calme chef Charley Bells.

Dans l'aile B, les trois gardiens furent trouvés pendus aux balustrades de fer des galeries supérieures.

On ramassa ceux de l'aile A assommés à coups de matraque, et ils succombèrent dans la journée sans avoir repris connaissance.

Ceux des autres ailes avaient heureusement échappé à cette mort mystérieuse. On les découvrit, endormis dans des cellules vides, et, à leur réveil, ils ne se souvenaient de rien.

Deux d'entre eux, toutefois, se rappelèrent avoir été ceinturés par-derrière par des hommes de grande taille, coiffés de hautes cagoules blanches, qui leur avaient appliqué des chiffons mouillés sur le visage.

Leur récit fut corroboré par celui du directeur adjoint.

Vers minuit, il avait été réveillé par un bruit insolite et il avait vu avec une terreur indicible deux énormes fantômes blancs debout devant son lit. Puis il ne se rappelait plus rien sauf une longue chute dans les ténèbres.

Ainsi s'accrédita la légende des spectres-bourreaux de la prison de Newgate. L'enquête démontra que, la veille, on avait emprisonné l'équipage mutiné d'un steamer grec amarré dans Lower Pool.

Tous ces détenus avaient disparu et leurs cellules furent trouvées ouvertes. Avec eux quinze prisonniers, accusés de lourds crimes, avaient pris la fuite sans qu'il fût possible de relever leurs traces.

La cellule de Georgette Cuvelier fut, elle aussi, trouvée vide.

Le dernier mot de Baxter Lewisham

Baxter Lewisham ne regagna pas son calme domicile de Warner Street. Il prit congé des braves époux Mice et partit pour une destination inconnue.

Inconnue, oui, mais pas de tous.

Il avait élu domicile dans les combles de Scotland Yard, où l'on transforma une des mansardes en une chambre aussi confortable que possible. Il jura de ne la quitter, et de ne retrouver la douce atmosphère des tavernes de Clerckenwell, qu'après avoir percé le secret du document chiffré.

— M'est avis que nous parviendrons alors à l'ultime retraite de la bête, disait-il à Dickson en traçant des diagrammes qu'il détruisait aussitôt d'un geste désabusé.

Le grand détective le secondait de son mieux, mais sans grand résultat, hélas ! Bien qu'il se dépensât en efforts multiples, il lui semblait vivre dans une inactivité absolue, due à la continuelle faillite de sa recherche.

Mû par un étrange sentiment, le détective retournait parfois dans la cellule d'où Georgette Cuvelier avait disparu si mystérieusement.

Il avait obtenu de l'administration pénitentiaire qu'on n'y enfermât pas d'autres délinquants.

Des heures entières, il restait assis dans l'étroit réduit, véritable tombeau blanc où Georgette avait passé les premières heures de son châtiment.

Comme si les murs crépis à la chaux, la dure couchette de fer et de varech, la Bible sur sa planchette, et la lucarne aux croisillons d'acier et aux vitres dépolies, allaient lui révéler les secrets de l'évadée.

Un jour – un crépuscule maussade commençait à obscurcir cette geôle – il se mit à feuilleter les livres abandonnés par la détenue et dont il avait apporté lui-même la plupart.

— Tiens, dit-il, ce n'est pas moi qui lui ai passé cette falote lecture !

C'était un de ces romans populaires à six pence, répandus en grande série parmi le public.

Le volume, bien qu'ayant été introduit neuf et non coupé dans la prison, semblait avoir été lu à fond, tant ses pages étaient froissées, et même maculées.

« Je me demande comment une jeune femme comme elle a pu trouver de l'intérêt à cette méchante histoire, malhabilement écrite », se demanda le détective.

Il emporta le bouquin et le lut à son tour.

C'était une de ces histoires d'amour et d'aventures, tissée sur une trame identique à celle de milliers de récits de ce genre.

Il eut la patience de le lire jusqu'à la dernière page, pour reconnaître ensuite qu'il avait perdu son temps.

Au Yard, Baxter Lewisham pâlissait sur son cryptogramme, passait des veilles studieuses, et de son côté ne trouvait rien.

Par hasard, Harry Dickson lui parla du livre.

Baxter Lewisham leva sur lui des yeux fatigués, mais où luisait une lueur d'extrême intérêt.

— Voulez-vous me prêter cet ouvrage, monsieur Dickson ?

— Volontiers. J'hésitais à vous en parler, car je vous sens surmené. Mais, si le flair qu'on veut bien me prêter est réel, je sens qu'il y a là quelque chose.

Baxter Lewisham reçut le roman et quinze jours se passèrent sans rien amener de nouveau.

Sur ces entrefaites, les rapports de police affluèrent de toutes parts, terriblement identiques : rien n'avait été découvert sur les fugitifs de Newgate ni sur les singuliers spectres-bourreaux.

Mais, le quinzième jour après la réception de l'ouvrage, dont la lecture avait semblé passionner Georgette Cuvelier, Harry Dickson reçut un petit mot de Baxter Lewisham :

Vous aviez raison ! Ce soir je vous attends chez moi avec Lord Dambridge.

Les heures qui précédèrent cette entrevue, mémorable entre toutes, furent pourtant fertiles en émotions pour Harry Dickson.

Il avait reçu le billet à huit heures du matin ; avant que midi n'eût sonné, le détective se rendit compte qu'on tâchait de toutes les façons de s'introduire chez lui.

Ce fut d'abord un garçon livreur qu'on surprit au milieu de l'escalier, et qui prétendit s'être trompé de maison.

Puis ce fut un faux facteur qui s'éclipsa avant que Mrs. Crown ait pu jeter l'alarme.

Vers deux heures, un ardoisier fut arrêté au moment où il s'introduisait dans une mansarde de la maison du détective.

Questionné, il se renferma dans un mutisme complet et on dut le conduire au poste. Il trouva pourtant le moyen de tromper la vigilance de ses gardiens en sautant par une fenêtre ouverte. On eut beau battre le quartier, on ne le retrouva pas.

Le soir tombait. Tout à coup, les lumières s'éteignirent dans la chambre de Dickson, pas assez vite toutefois pour qu'il n'eut le temps de voir une ombre se profiler devant sa fenêtre.

Le détective, qui se tenait sur ses gardes, tira un coup de feu dans sa direction. Il y eut un bruit sourd sur les pavés de la rue, suivi des cris de terreur d'une foule accourue : un Noir gisait sur le sol, les bras en croix, légèrement blessé par la balle de Dickson, mais tué par sa chute.

Tom Wills ne savait où donner de la tête et s'étonnait outre mesure du sang-froid de son maître.

— Que nous arrive-t-il, en définitive ? demanda-t-il. On dirait une offensive en règle.

— Vous ne pourriez dire mieux, mon petit, riposta le détective. Et tout cela pour un mot que Baxter Lewisham me dépêcha ce matin.

Harry Dickson vérifia les lourdes tentures des fenêtres, fut un moment aux écoutes à la porte de l'escalier, puis il prit une enveloppe bleue dans un tiroir.

Mais, au moment d'ouvrir le tiroir, il était demeuré perplexe.

— Tom, avez-vous ouvert ce tiroir ?

— Moi ? Pas du tout, maître !

Harry Dickson se passa la main sur le front.

— Eh bien, quelqu'un s'est introduit ici, a fouillé le tiroir et lu la lettre de Baxter !

— Comment le savez-vous, maître ? Tout est pourtant en ordre dans ce meuble.

— Et les témoins, Tom ? Ignorez-vous les petites barbes de plume, les cheveux, les menues peluches, judicieusement disposés dans certains de mes tiroirs et dont la disparition est, pour moi, lourde de signification ?

— Ainsi les témoins de ce tiroir sont partis. Mais quand ?

— Depuis la mort du Noir, cela va sans dire, puisqu'il venait pour dérober ou tout au moins lire le billet.

— Mais il s'est passé à peine une demi-heure depuis cet événement !

— Une demi-heure dont nous avons passé la moitié dans la rue, Tom. Cela a permis à l'intrus mystérieux de s'introduire ici et de trouver ce qu'il voulait.

— Mais qui est-ce ? hurla Tom, furieux et désespéré.

— Une créature diablement forte, qui n'a qu'un défaut : l'amour immodéré d'un certain parfum à base d'ambre, qui persiste longtemps après son départ.

— Comment ! Georgette Cuvelier serait venue pendant notre absence ?

— Personne d'autre qu'elle, mon garçon ! Quand elle vit que ses envoyés revenaient bredouilles, elle a payé de sa personne et, naturellement, elle a réussi.

— Damnée femelle ! Je me demande ce que cela signifie ?

— Je crois que nous devrons surveiller Baxter Lewisham de près, si nous ne voulons pas qu'il lui arrive malheur, dit gravement le détective.

C'était l'heure de se rendre à Scotland Yard ; Dickson avait cet air soucieux qu'il prenait aux rares moments d'incompréhension.

Une fois arrivé au Yard, on lui apprit que Lord Dambridge n'avait pu venir, mais qu'il dépêchait un de ses secrétaires.

Mécontent, Dickson téléphona au domicile particulier du Premier ministre. Ce fut Lord Dambridge lui-même qui vint à l'appareil et, dès les premiers mots, il s'excusa.

— Non, cher Dickson, j'ai des hôtes de marque que je traite ce soir et je ne puis me rendre libre, pas même pendant la demi-heure qu'il me faudrait pour accourir au Yard. Mais je vous envoie Macpherson.

Harry Dickson s'inclina, faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Il se sentait vaguement inquiet.

Baxter Lewisham avait donc élu domicile dans les combles du Yard ; disons qu'il y était comme au cœur d'une forteresse.

De dix en dix marches veillait un homme de confiance, posté l'arme au poing. La nuit, de quart d'heure en quart d'heure, une ronde d'officiers passait, distribuant de sévères consignes. Des agents d'élite, armés de mitrailleuses, gardaient les toits.

L'existence de Baxter Lewisham était précieuse au pays !

Comme Harry Dickson et son élève s'apprêtaient à monter l'escalier dérobé menant aux appartements de Lewisham, un sergent les appela.

— Voici monsieur le secrétaire Macpherson, annonça-t-il.

L'envoyé du Premier ministre s'inclina devant les détectives.

C'était un garçon maigre, au teint jaunâtre et maladif, aux yeux faibles, clignotant derrière des lorgnons.

Harry Dickson le reconnut et lui serra la main.

Au fond il n'était pas très content du remplaçant de Lord Dambridge, un garçon d'excellente famille, de bonne instruction, mais d'une intelligence bornée et d'humeur tatillonne.

— Mon Dieu, que de forces mobilisées, monsieur Dickson ! dit Macpherson d'une voix maussade, en voyant les policiers de garde. J'espère qu'il n'y a pas de danger ? Je ne suis pas un foudre de guerre, moi !

Harry Dickson toisa, avec un peu de mépris, la chétive silhouette.

— Son Excellence Lord Dambridge n'a pas l'habitude d'envoyer des poltrons représenter sa personne, dit-il avec sarcasme.

Macpherson fit celui qui n'avait pas compris et haussa les épaules.

Quelques minutes plus tard, Baxter Lewisham lui-même les introduisait dans son home clandestin. Il était pâle, mais ses yeux brillaient de joie.

— Ah, monsieur Dickson, dit-il, quand tous quatre eurent pris place autour de la table ronde encombrée de papiers et d'épures, que de reconnaissance je vous dois, et le pays aussi, allez ! Grâce à vous on ira cueillir une certaine bande, ou ce qui en reste, dans son dernier repaire.

— Le livre vous a donc servi à quelque chose ? demanda Harry Dickson.

— À quelque chose, dites-vous ? s'écria Baxter Lewisham. Mais à tout ! Il m'a ouvert des horizons nouveaux, c'est bien le cas de le dire. Et de là à me fournir la dernière clef de l'énigme il n'y eut qu'un pas !

— Peut-on savoir ?

— Je répète ce que vous savez déjà : c'est-à-dire ce que j'avais déjà découvert quant au singulier cryptogramme :

« La Bande de l'Araignée, M^lle^ Cuvelier en tête, avait donc aménagé une magnifique base de sous-marins sur une des côtes désolées d'Angleterre. C'est ce que vous savez déjà. L'envoyé aérien annonçait l'arrivée dans ce repaire de…

Baxter cligna de l'œil et savoura sa victoire.

Harry Dickson eut un petit signe d'impatience.

— Allons, ne nous faites pas languir !

— … De Messrs Monchmeyer et Co ! Ni plus ni moins !

Le détective bondit de son siège.

— Le chef de cette formidable bande d'espions internationaux, qui traitent d'égal à égal avec les plus grandes puissances. Tudieu, Baxter, dites-vous vrai ?

Lewisham se mit à rire.

— Je n'ai pas l'habitude de me laisser aller à la fantaisie, vous ne l'ignorez pas, monsieur Dickson. Et si la bande vient, c'est qu'elle est d'accord, ou presque, sur l'affaire à conclure. Comprenez-vous maintenant pourquoi la Bande de l'Araignée voulait, à tout prix, récupérer le message mystérieux ? D'autant plus…

— D'autant plus ?

— Que ledit message indique assez clairement l'emplacement du repaire en question ! Quel beau coup de filet, monsieur Dickson.

— Montrez-moi cela ! s'écria Dickson, en proie à une agitation extrême.

— Doucement ! Je vous prie de croire que je n'ai pas couché tout cela par écrit. Il y avait bien trop de risques. Non, c'est ici que je conserve le grand secret qui, bientôt, sera le vôtre, mon cher Dickson !

Ce disant, Baxter Lewisham se frappa le front.

— Pas de meilleur coffre-fort que celui-ci !

Harry Dickson le considéra avec admiration.

— Et le livre vous a appris tout ce que vous savez ?

Baxter fit un signe d'assentiment.

— Oui, mon vieux Dickson. À présent tout ceci vous concerne. Il ne s'agit plus pour vous que de découvrir au Westmorland un spectre-bourreau qui…

« Ah mon Dieu !

C'était Baxter qui venait de jeter ce cri, sur un mode de stupeur et de souffrance.

Il portait la main à sa gorge comme s'il étouffait. Son regard exprimait une folle épouvante.

— Il m'a… tué… murmura-t-il.

Harry Dickson se lança en avant et retint le malheureux au moment où il s'écroulait sur le plancher.

Mais le détective vit immédiatement qu'aucun secours humain ne pouvait sauver encore Baxter Lewisham.

Il était mort.

Tom Wills tournait en rond dans la chambre, comme une bête pourchassée ; Macpherson tremblait comme une feuille.

— Je… je… ne comprends pas… bégayait-il d'une voix blanche.

Harry Dickson s'était penché sur le cadavre et, doucement, il écarta la main qui se crispait à la gorge ; mais il ne vit rien et ne put que hocher douloureusement la tête.

— Les… spectres-bourreaux ! gémit le secrétaire en faisant mine de se retirer.

Mais Dickson le prévint :

— Monsieur Macpherson, personne ne quittera cette chambre sans mon consentement exprès ! dit-il sèchement.

— Mais il faut prévenir la police !

— Il sera toujours temps de le faire, riposta le détective. Que chacun, c'est-à-dire vous, monsieur Macpherson, Tom Wills et moi-même, reprenne la place qu'il occupait au moment du meurtre !

— Quoi ? hurla Macpherson. Que dites-vous ? Un meurtre ? Mais c'est de la folie ? Une rupture d'anévrisme, une congestion… soit, mais un meurtre !

— Et vous parliez des spectres-bourreaux il y a un instant ! riposta Dickson d'une voix sarcastique.

— Mon Dieu, qui ne perdrait la tête ? Je ne suis pas de la police, moi, et je n'ai jamais été en présence d'un crime, ni jamais été assez curieux pour vouloir m'en mêler.

— Le Destin en a donc décidé autrement, monsieur le Secrétaire. Et maintenant cherchons ! Tom !

— Maître ?

— Qui est l'homme de garde le plus proche, dans l'escalier ?

— C'est Dan Lorell !

— Le sergent Lorell, un homme qui mérite toute notre confiance ! Bien… Entrebâillez la porte et demandez-lui si rien n'a bougé depuis que nous sommes ici, dans la chambre.

Quelques secondes plus tard, la réponse vint :

— Rien !

— La fenêtre, Tom ? continua le maître sans bouger de sa place.

— Fermée par un volet blindé intérieur ! dit Tom après un bref examen.

— Pas d'autres issues ? demanda encore Dickson.

Tom fit le tour de la pièce, puis il secoua la tête.

— Rien !

Harry Dickson garda le silence et son regard devint fixe.

— Nous sommes trois dans la chambre, l'entendit murmurer son élève.

Soudain, Tom eut un recul de stupeur ; le maître venait de lancer d'une voix terrible :

— N'ouvrez pas la bouche, Macpherson !

Pourtant, le secrétaire se tenait bien tranquille sur sa chaise, bien que ses lèvres remuassent fébrilement.

— Pang ! Pang !

Tom Wills hurla et saisit la main de son maître, croyant à un acte de folie. Trop tard ! De l'autre côté de la table, Macpherson s'effondrait, le front troué de deux balles.

— Qu'avez-vous fait ? supplia Tom.

Déjà la porte s'ouvrait, livrant passage aux policiers attirés par la double détonation.

— L'assassin du pauvre Lewisham est mort ! dit froidement Harry Dickson.

Puis, se tournant vers le sergent Lorell médusé :

— Prenez un linge mouillé et frottez-en le museau de cette canaille !

— Mais ce n'est pas Macpherson ! s'écria l'agent de police quand une sommaire toilette eut été faite au mort.

— Le véritable Macpherson doit flotter à présent entre deux eaux dans la Tamise, poursuivit le détective d'une voix sombre.

« Maintenant, Tom, ouvrez donc la bouche de ce scélérat.

Le jeune homme eut quelque peine à desserrer les dents du mort. Quand il y fut parvenu, il en retira un tube minuscule, qu'il tendit au détective.

— Doucement, dit Dickson, c'est le trépas que vous me tendez là !...

— Le... trépas, répéta Tom sans comprendre.

— C'est la plus petite sarbacane qui existe sans doute au monde. Elle vient d'envoyer une épine empoisonnée au curare dans la gorge du pauvre Baxter et le meurtrier s'apprêtait, sans nul doute, à faire de même avec nous. J'avais remarqué qu'à la minute où Baxter prononçait ses derniers mots, le faux Macpherson avait toussé. Cette petite quinte fut suffisante pour faire jaillir la flèche miniature glissée dans la sarbacane. Regardez comme elle est ingénieusement agencée ! Elle est à répétition. Un véritable petit revolver à air que ce misérable cachait dans sa bouche. Il a dû longtemps s'exercer à ce jeu avant de pouvoir atteindre pareils résultats ! Sans doute a-t-il déjà expédié pas mal de monde de cette manière.

— Pourquoi a-t-il tué Baxter ? demanda Tom Wills.

— Je vais brièvement retracer le drame, déclara Harry Dickson.

La Cuvelier devait savoir que Baxter Lewisham avait élu domicile au Yard. Mais pénétrer dans l'antre policier, surtout gardé comme il était, lui semblait un trop gros morceau sans doute. Or, elle apprit qu'un message venant du chercheur d'énigmes m'était parvenu. Coûte que coûte, elle voulut en connaître la teneur. Elle devait savoir que j'avais mis la main sur un certain livre, trop lu par elle, et qu'elle oublia au moment de son évasion. Toutefois, elle doutait encore de la réussite de Baxter. Avait-il résolu l'énigme du message aérien ? Cruelle question dont dépendait sa sécurité immédiate. Dambridge n'allait pas répondre à l'appel de Lewisham, mais envoyer un de ses secrétaires à sa place, Macpherson.

Macpherson, portant lorgnon, visage neutre, teinté fortement de bile, était un type qu'un bon acteur pouvait contrefaire sur l'heure.

Le secrétaire a dû être attiré dans un guet-apens, et l'émissaire de l'horrible Cuvelier, comme on l'appelle, prit sa place. Ce dut être un des hommes de confiance de cette vamp et un être singulièrement habile pour pouvoir jouer, au pied levé, un tel rôle.

Il s'en acquitta fort bien d'ailleurs, puisqu'il nous roula tous par sa magnifique ressemblance.

Lorsque le bandit sut que Baxter avait découvert la vérité et que, quelques secondes plus tard, il allait me dévoiler le mystère, il n'hésita pas : il tua Lewisham, convaincu de trouver le temps nécessaire pour s'en aller impunément et disparaître.

— Mais vous auriez pu vous contenter de l'arrêter sans le tuer, dit Tom.

— Non ! D'abord nos deux vies étaient en danger : la sarbacane allait entrer en jeu, car le misérable s'apprêtait à tousser.

« Ensuite, je ne voulais pas que la Cuvelier connaisse les derniers mots prononcés par Baxter. Mots qui me permettront, j'espère, de vaincre une fois pour toutes cette vermine.

« Le bandit vivant, même emprisonné, pouvait encore envoyer un message à notre ennemie.

— Qu'allez-vous faire, monsieur Dickson ? demanda Lorell.

— Le faux Macpherson va me servir à jouer une petite comédie, bien que fort macabre. Venez !

À l'aide de son étui à maquillage, Dickson refit au mort la tête de Macpherson et, une demi-heure après, l'auto qui avait amené le secrétaire du Premier ministre sortait du Yard et remontait la Tamise.

Un peu de brouillard enveloppait le paysage et rendait la nuit plus opaque. Quelques minutes plus tard, une autre automobile sortait de l'ombre et essayait de prendre la première en filature. Elle y réussit, mais non sans difficulté, et tout en gardant ses distances.

Arrivés sur la berge déserte, les hommes occupant la seconde auto virent, au loin, la maigre silhouette du faux Macpherson déambuler le long du quai, tandis que l'auto de Dambridge s'éloignait et se perdait au loin. Soudain, deux coups de feu retentirent et l'homme roula en bas de la berge, sur le chemin de halage.

Aussitôt deux hommes sortirent de l'auto et s'élancèrent vers lui.

Quand ils se virent en face d'un cadavre au front troué de balles, ils poussèrent des cris de rage et de terreur.

— Quelle horrible malchance ! On nous l'a tué ! Un coup de rôdeurs de rivière. Qu'est-ce qu'il venait faire ici ?

— Nous attendre sans doute. Il nous avait donné seulement l'ordre de le suivre !

— Et la patronne ! Que dira-t-elle ?

... Paroles dans la nuit, dont personne ne connut la suite, sinon Georgette Cuvelier qui dut frémir de rage en apprenant la malchanceuse nouvelle. Et c'est ce que comprit Harry Dickson.

Il s'était débarrassé d'un grossier déguisement qui, de loin, dans la brume, pouvait le faire ressembler à Macpherson, puis il avait regagné Baker Street. Le lendemain, Tom Wills et lui partirent pour Douvres et ils remarquèrent avec joie qu'ils étaient suivis par deux particuliers assez habiles à la filature. À Douvres, ils endossèrent tous deux des costumes de gardes-côtes et, là aussi, ils purent constater que la filature continuait et que, malgré leur déguisement, ils avaient été reconnus.

Mais, au soir tombant, leurs poursuivants les perdirent de vue et les cherchèrent en vain pendant toute une nuit.

Au matin pourtant, ils virent deux gabelous, l'un grand et maigre, l'autre bien plus jeune et alerte, qui surveillaient attentivement la mer. Ils crurent avoir retrouvé ceux qu'ils filaient et en furent bien aises.

Mais c'étaient les sergents Pinch et Bird de Scotland Yard, dont ils surveillaient les moindres gestes en croyant tenir à l'œil Harry Dickson et son élève.

Quant aux deux détectives, depuis la veille au soir ils faisaient route vers le Westmorland nordique et désolé, et Tigris, le bon chien, les accompagnait.

Le spectre du bourreau

Le Westmorland est la région la plus désolée du Nord anglais : une longue suite de landes incultes et de friches, entrecoupées de ravins, de petits marécages et de massifs rocheux. Des torrents mugissent dans les vallons désertiques. À de rares intervalles, des pêcheurs viennent, des villes lointaines, pour y pêcher le saumon et la truite.

Deux sportsmen venaient d'y louer une bicoque, appartenant à un aubergiste d'une bourgade perdue au pied des montagnes, et, toute la journée, ils exploraient de leurs longues lignes les cours d'eau poissonneux.

Ils possédaient un chien, mais tout le monde en ignorait l'existence, car la bête ne quittait pas la maisonnette isolée.

Le soir, les deux gentlemen descendaient vers la bourgade, se restauraient à l'auberge et s'y attardaient à bavarder quelque peu avec l'hôtelier ravi d'une telle aubaine.

Au cours d'une de ces mémorables soirées, les pêcheurs mirent l'entretien sur les contes et légendes de la région.

L'aubergiste était à son affaire ! Il raconta l'histoire du saumon sorcier qui se laissait prendre au bout de la ligne, mais attirait infailliblement le pêcheur dans un gouffre insondable ; celui de l'homme sans tête, qui sautait sur le dos des voyageurs attardés et les obligeait à le porter jusqu'à un lointain carrefour où ils mouraient tous d'épuisement et de terreur.

Enfin, il parla du spectre du bourreau.

Ses clients le prièrent de leur raconter cette horrifiante histoire et l'hôte s'empressa de se rendre à leurs désirs.

— Elle n'est pas bien longue, s'excusa-t-il, mais non moins épouvantable pour cela. On raconte qu'au siècle dernier un gentilhomme du pays, se trouvant ruiné, alla chercher fortune à Londres.

Il n'y trouva que la misère et, en fin de compte, pour ne pas mourir de faim, il accepta l'ignoble poste de bourreau.

Il gagna quelque argent ainsi, argent qui ne lui profitait guère puisqu'il le perdait aussitôt au jeu.

Un jour, il reçut l'ordre de pendre un criminel de souche hindoue, connu dans son pays comme un sorcier redoutable.

Au moment d'être conduit au supplice, le condamné parvint à faire une étrange proposition au bourreau.

— Quand vous me mettrez le nœud coulant sur les épaules, vous le disposerez de telle et telle façon. Comme cela, je ne mourrai pas et mes amis viendront voler mon corps, qui n'aura que l'apparence de la mort. En revanche je vous donne le pouvoir de toujours gagner au jeu.

— Tope ! dit le bourreau.

L'Hindou se mordit le pouce et, de son sang, il traça un signe sur la main du bourreau.

— Vous gagnerez ! dit-il simplement.

Mais, une fois sur l'échafaud, le bourreau posa la corde selon les règles et le condamné mourut bel et bien.

Pourtant l'enchantement resta et, depuis ce jour, le bourreau ne put perdre au jeu. Il gagna des sommes énormes. Il ruina des casinos. Les courses et les paris devinrent pour lui une source intarissable de fortune.

À la fin, il revint dans son pays, riche comme Crésus, fit restaurer son château, le meubla avec un luxe insensé et y festoya largement en compagnie de nombreux compagnons de débauche.

Mais, un soir, comme il prenait le frais sur le perron de sa riche demeure, un être singulier s'approcha de lui.

Avec une angoisse sans nom, il vit que l'étranger semblait être fait de fumée, ou de verre : le clair de lune passait à travers son corps.

L'ancien bourreau reconnut l'Hindou qu'il avait pendu et trompé.

— Bourreau, dit le fantôme, l'heure de la vengeance a sonné.

Et il leva sa main de brume glacée.

Aussitôt, avec un bruit de tonnerre, le château, et tous ceux qui y faisaient bombance, s'enfonça dans les entrailles de la terre. Quant au bourreau parjure, il fut transformé en un haut

rocher de pierre qui garde encore sa forme : celle d'un homme coiffé d'une cagoule.

Certains soirs, on entend encore le bruit des fêtes d'enfer que les damnés célèbrent dans le château englouti et trois fois maudit.

— Belle légende, dit l'un des pêcheurs.

Mais l'aubergiste secoua la tête d'un air mécontent.

— Ce n'est pas une légende, mais une réalité. Si vous êtes des hommes courageux, descendez, par un soir, le cours de Greenstone River jusqu'à son embouchure. Près de la mer, vous verrez le rocher du bourreau pétrifié, « le spectre du bourreau » comme on l'appelle, et il se peut que vous entendiez les musiques et les chansons infernales montant du tréfonds de l'enfer !

— Je donnerais bien quelque chose pour entrer dans ce castel du diable ! s'écria le plus jeune des pêcheurs.

L'aubergiste le regarda d'un air terrifié.

— On prétend que ce n'est pas impossible, dit-il enfin. Il paraît qu'à marée basse un grand trou bâille au pied du spectre de pierre. Mais je ne suis jamais allé voir ! Ah non ! Et si je puis vous donner un conseil, soyez aussi sages que moi : contentez-vous d'écouter raconter l'histoire !

— Vous avez raison, répondit l'autre gentleman. Nous ne sommes pas venus ici pour chercher le diable, mais du poisson. Dites donc, l'ami, savez-vous ce que nous avons décidé ? De fonder un club de pêcheurs, et je vais faire venir de Londres une douzaine de mes amis qui seront ravis de passer ici leurs vacances. Qu'en dites-vous ?

— Que c'est admirable ! jubila l'hôte en supputant déjà de beaux bénéfices.

Quelques jours après, une dizaine de joyeux gentlemen arrivaient de Londres, munis de gaules, de lignes et de paniers de pêche.

L'auberge fut presque trop petite pour les héberger.

Les deux premiers venus les accueillaient donc souvent, dans leur propre demeure, au pied des montagnes, et les soirées y étaient joyeuses.

Un soir qu'ils s'y réunissaient, le plus âgé des pêcheurs prit la parole.

— La marée est particulièrement basse aujourd'hui, et Tom estime que vers dix heures le passage menant au château maudit sera à découvert.

— Ainsi, vous croyez à la légende, monsieur Dickson ?

— Certainement, Goodfield. Une légende repose toujours sur un fond de vérité. N'oubliez pas que ces falaises et les rochers du Westmorland sont trouées comme de gigantesques fromages de gruyère, pour reprendre une expression qui vous est chère. De tout temps ce furent, pour les pirates et les outlaws, des repaires rêvés.

« Georgette Cuvelier a dû les faire siens ; c'est bien dans son genre ! Et l'idée d'en faire un nid de corsaires modernes est bien digne aussi de sa sinistre caboche !

— Va pour ce soir ! approuva le surintendant de Scotland Yard. Je crois que mes hommes, après cette bonne cure de repos qu'est la pêche à la truite, sont particulièrement en forme pour une expédition de ce genre.

Un concert d'approbations lui répondit.

Harry Dickson s'avança sur le seuil de la maisonnette et, d'un regard aigu, il scruta l'ombre.

Au loin, par trois fois, un point lumineux s'alluma et s'éteignit.

— Voilà le signal de Tom Wills, dit-il joyeusement. L'entrée est libre ! En avant, les amis ! Je crois que la capture que nous allons effectuer vaudra celle de toutes les truites et saumons de la Terre !

Il fallut aux policiers une heure de marche pénible, à travers des landes ravinées, pour atteindre l'endroit où les attendait Tom.

Le fidèle Tigris était couché aux pieds de son jeune maître.

— Le chien est particulièrement nerveux, expliqua Tom Wills. Je crois qu'il doit sentir la présence proche de ses anciens maîtres, qui ne doivent pas toujours avoir été tendres avec lui.

Ils gagnèrent une petite plage de sable rouge, vers un groupe de rochers, dont l'un avait un aspect plutôt funèbre.

— Le spectre du bourreau, observa Harry Dickson. Brr, au clair de lune cette haute pierre n'a rien de très réjouissant. Je crois d'ailleurs que c'est de sa forme que Georgette s'est inspirée pour affubler, de temps à autres, ses comparses d'uniformes aussi sinistres que ceux de bourreaux.

Tom Wills venait de faire halte. Il désigna une étroite et haute brèche dans le flanc d'un des rocs.

— En avant ! commanda le détective qui s'avança en allumant de temps en temps sa torche électrique.

Le sol descendait légèrement. Pourtant, il était relativement sec.

— Il doit exister un système naturel d'écoulement des eaux, observa Goodfield.

— Fort bien raisonné ! répondit Dickson. Il y a en effet, à deux lieues d'ici, un petit lac salé dont les eaux fluctuent légèrement avec les marées.

On continua en silence, en suivant un couloir assez spacieux.

— Diantre, dit tout à coup Dickson, nous voici dans un véritable labyrinthe !

— Que faire ? s'alarma Goodfield. Que faire ?

— Suivre le chien ! répondit simplement Tom Wills.

Harry Dickson poussa un cri de joie.

— Tom a raison ! Le flair de Tigris est bien le meilleur guide qu'on puisse rêver dans ce dédale !

Tigris n'hésita pas trop longtemps. Il dédaigna les corridors centraux pour s'élancer dans une fente latérale, qui aurait pu passer inaperçue aux hommes.

— Ecoutez !

— On s'amuse là-dedans ! bougonna Goodfield.

On entendait en effet des bruits de rire et de conversations animées.

— Laissez-moi continuer seul ! commanda Dickson.

Il marchait à présent sur des dalles lisses et bien entretenues.

Ce n'était plus un couloir rocheux, mais un corridor de bonne maison qu'il traversait.

« Nous voici de retour à la civilisation ! » se dit-il en frôlant du bout des doigts une tenture de velours.

Elle ne masquait qu'un vestibule plongé dans une pénombre bleuâtre.

Mais, à vingt pas de là, une nouvelle tenture laissait filtrer un rai de vive lumière. Les voix aussi s'étaient précisées.

— Alors, mon petit Monchmeyer, on est content de l'installation ?

— Je vous félicite, répondit une voix grave, légèrement zézayante. Votre dock souterrain me plaît infiniment. Vingt submersibles y tiendront à l'aise. Vous êtes une femme de génie !

— Oh ! je n'ai fait que découvrir un ouvrage de la nature, que des corsaires d'il y a deux siècles avaient un peu aménagé. Il va de soi que c'est moi qui ai pris soin d'y apporter le confort moderne.

— Au moindre conflit, on isole un tiers de l'Angleterre de cette façon, ricana Monchmeyer. Aussi votre prix n'est-il pas exagéré.

Harry Dickson s'approcha de la lourde tenture et risqua un coup d'œil dans la pièce, dont le luxe l'étonna. Aux murs, des tableaux de maîtres, des tapis de haute laine sur le sol, des meubles de style, une orgie de fleurs et de lumières.

Des hommes en habit devisaient allègrement, des laquais en livrées écarlates, chamarrées d'or, circulaient, distribuant des sorbets et des rafraîchissements à la ronde.

Harry Dickson reconnut les traits orientaux du maître espion Grégorius Monchmeyer et, parmi les autres convives, des figures bien familières également au monde de la police : Thors le faussaire ; Holler l'assassin des bonnes, recherché depuis longtemps par toutes les polices d'Europe ; Lorgeain, un des rois de la pègre française ; Manzotti, l'homme de la traite des blanches ; et d'autres encore…

Ils avaient tous l'air d'être tout à fait chez eux dans le château « du bourreau » et ils prenaient des airs de gentlemen.

Il y avait aussi des dames, non moins connues du détective ; c'étaient des espionnes appartenant toutes à la bande de Monchmeyer.

— Nous allons boire à notre alliance ! s'écria ce dernier en levant sa coupe.

Harry Dickson l'entendit à peine. Il avait les yeux fixés droit devant lui.

Il voyait Georgette Cuvelier.

Dans une longue et vaporeuse robe de soirée blanche, elle était vraiment ravissante et rien ne trahissait, en son maintien aisé de dame de bonne maison, la terrible aventurière.

Mais cela aussi Dickson le voyait à peine.

Certes, il était dans l'ombre, protégé par une tenture épaisse, ne hasardant qu'un regard par la fente de l'étoffe et, pourtant, il venait de sentir que Georgette Cuvelier l'observait !

Ses yeux avaient pris cette étrange lueur jaune que vaguement, et avec un malaise indicible, Harry Dickson crut reconnaître.

Lentement, elle leva le bras d'un geste indifférent, comme si elle voulait cueillir une poussière au coin de son œil. En même temps, d'une voix calme et un peu triste, elle prononça ces trois mots :

— Adieu, Harry Dickson ! Un coup de feu claqua.

Le détective était-il atteint ? Le coup avait pourtant été dirigé d'une main qui ne tremblait guère.

Non ! À l'instant où Georgette levait le bras, une ombre s'était glissée contre les jambes de Dickson pour s'élancer dans le salon.

Une sorte d'éclair noir fondit sur l'aventurière et fit dévier le coup. Tigris venait de sauver Harry Dickson.

Monchmeyer leva un poing furieux sur la bête, mais ne réussit qu'à se faire lacérer le poignet.

Quelques secondes plus tard, Tom Wills, Goodfield et les agents de Scotland Yard envahissaient la place et, en bien peu de temps, ils furent maîtres des lieux. Avant que les membres des deux bandes alliées songeassent à une défense sérieuse, les cabriolets étaient entrés en jeu.

— Faits ! dit simplement Georgette Cuvelier. Dickson hésita à la regarder, et il ne se sentit pas la joie du triomphe au cœur.

— Quel coup de filet ! jubila Goodfield. Dites-moi s'il y a jamais eu plus belle finale sur une scène de Drury Lane !

Mais le détective ne répondit pas.

— Enlevez-lui les menottes et laissez-moi seul avec elle !

Harry Dickson venait de lancer cet ordre à l'agent préposé à la garde de Georgette Cuvelier.

L'homme obéit et se retira : la jeune femme leva ses regards vers Dickson.

— Vous avez été le plus fort, dit-elle doucement, et il n'y avait pas de rancune dans sa voix.

— N'avez-vous rien à me dire, Georgette ?

Elle remarqua la douceur presque familière avec laquelle il prononça son nom, et une légère rougeur monta à son front.

— Peut-être, dit-elle tout bas.

Alors, elle fixa Harry Dickson.

— Regardez-moi, vraiment… Je ne vous rappelle rien ? On m'a pourtant dit que mes yeux…

— Vos yeux !

Harry Dickson avait lancé le cri presque avec sauvagerie.

Eh oui ! Du fond du passé, quelque chose venait de surgir… un fantôme affreux. À présent, il lui semblait reconnaître ce regard.

— Se pourrait-il… murmura-t-il tout bas, et sa voix s'altéra.

— Je suis sa fille !

— La fille du professeur Flax ! fit Dickson en tremblant.

Il se souvint de l'épopée sanglante qu'avait été sa terrible lutte contre le monstre humain que fut Tom Flax, criminel de génie. Il revit sa randonnée à travers les déserts, les océans, les vastitudes maudites, toujours lancé aux trousses du terrible tueur, bien des années auparavant. Il revit la mort de ce dernier, tué dans une mine abandonnée d'un district charbonnier d'Angleterre.

Tout cela, il le revécut en quelques minutes et il considéra Georgette comme un fantôme surgi de la tombe.

Oui, Flax était revenu, mais pour succomber encore.

— J'étais bien jeune encore quand mon père fut vaincu, dit Georgette. Bien qu'il ne m'eût jamais montré de tendresse, il avait pris soin de mon avenir. Il me confia une mission pourtant : vous vaincre !

— Vous avez été bien près de le faire, avoua Dickson.

— Si j'avais été un homme, j'aurais vaincu, dit-elle simplement.

— Pourquoi ?

Elle le regarda dans les yeux.

— Vous n'avez pas compris, Harry ?

— Si !

Dickson avait lancé cela d'une voix sourde ; il était devenu affreusement pâle.

— Et je suis reconnaissante à Tigris qui m'empêcha de tuer l'homme qui était mon plus mortel ennemi et… que j'aimais.

— Adieu, Georgette !

— Embrassez-moi, Harry, demanda-t-elle doucement.

Il posa un long baiser sur son front.

Elle vit qu'il oubliait sur la table le revolver dont elle avait brûlé une cartouche à son intention.

Elle sourit : elle ne serait pas pendue !

Arrivé à la porte, Dickson se retourna. Il avait vieilli en quelques minutes.

— Georgette, si… tu essayais de prier…

Elle remarqua le tutoiement et en fut heureuse.

— J'essayerai, mon ami, répondit-elle très bas. Oui, je vous le promets !

Il y a, le long d'une petite rivière du Westmorland, un enclos étroit entouré d'un mur de pierres sèches. Un gardien est préposé à son entretien, car l'intérieur en est un véritable petit jardin.

Au milieu, se trouve une tombe en pierres blanches qui ne porte pas de nom.

Deux ou trois fois l'an, un gentleman de haute taille, à la mine sévère, y vient déposer des fleurs, puis il s'agenouille et prie.

Quand il s'en va, sans détourner la tête, il marche les épaules un peu voûtées, comme si elles portaient un fardeau invisible.

FIN

CRIC-CROC,
LE MORT EN HABIT

Étrange entrée en matière

Rotherhite est un des quartiers les plus sinistres de Londres ; les agents n'y circulent jamais que par deux. Ses rues sont étroites et lugubres et sont entrecoupées de larges terrains vagues, où habitent quelques misérables zoniers en de croulantes masures. Ses tavernes sont des bouges où se réunit la lie de la population métropolitaine ; pourtant elles sont plus confortables que les assommoirs de Limehouse ou de Shadwell. Quelques-unes sont célèbres, tant dans les annales du crime que parmi les touristes amateurs de « tournées des Grands-Ducs » de célèbre mémoire. L'une d'elles, « Le Requin bleu », en est certes la reine. À ses destinées préside le gros Piffny, un ancien de la marine marchande, d'un abord cordial et enjoué. Piffny est un malin, qui a bien soin de ne pas se mettre la police à dos, mais ce n'est pas un indicateur, malgré les offres alléchantes qui lui ont été souvent faites dans ce sens.

La taverne n'est pas grande. La salle de consommation ne comporte qu'une dizaine de tables, très serrées. Un large comptoir barre complètement le mur du fond et une haute fenêtre le surmonte. La lumière ne passe que par celle-ci, car il ne faut pas compter sur celle qui donne sur la rue, toujours voilée de rideaux épais.

Un après-midi de mai, un jour froid et pluvieux, Piffny rinçait des verres dans l'immense baquet de zinc, surveillant, d'un œil en apparence indifférent, deux tramps miséreux, cassant une maigre croûte à l'une des tables et ne s'offrant que des verres de petite bière.

Un client entra.

Il portait un gros ulster, et une casquette de voyage rabattue sur l'oreille lui donnait un air débraillé.

Piffny le reçut par une œillade.

— Bonjour Skeery, murmura-t-il.

— Quelqu'un viendra pour moi, dit Skeery à voix basse.

— Passez par la ruelle quand vous aurez vidé votre verre, répondit Piffny sur le même ton, et entrez dans la cuisine… Ensuite vous savez…

À ce moment, un des tramps fredonna un refrain de matelot et Skeery se retourna vers lui.

— Prendrez-vous un verre, les garçons ? proposa-t-il brusquement.

— C'est à voir, répondit le chanteur.

— Pour sûr pas de l'orangeade.

— Ni une camomille, fit l'autre.

— Un toddy au genièvre pour moi, et un grog au cognac pour le compagnon, dit à nouveau le chanteur.

Skeery respira et fit un signe d'intelligence au patron.

— Inutile de passer par la ruelle ; ces deux amis-là en seront, dit-il.

Piffny fit signe qu'il avait compris et apporta des verres remplis. Après avoir bu, les hommes passèrent dans l'arrière-boutique, puis dans la cuisine, où un escalier tournant conduisait à l'étage.

Ils le gravirent et poussèrent la porte d'un petit salon, très confortablement meublé, où ils s'installèrent dans des fauteuils, auprès d'un bon feu.

— On ne se connaît pas, dit. Skeery, mais qu'importe puisque vous avez été appelés par LUI. Mon nom est Skeery.

— Prestock… Jim Prestock, répondit l'homme qui avait chanté.

— Ned Sullivan, dit l'autre.

— Ce sont des noms comme les autres, et ils me conviennent, répondit Skeery d'un air d'autorité. Nous n'avons qu'à attendre. Je ne sais rien.

— Ni nous, firent les autres en écho.

Piffny n'apporta pas de nouvelles consommations et les trois ne semblaient pas songer à en redemander ; ils se contentèrent de fumer de nombreuses cigarettes, en écoutant la pluie bourdonner aux vitres.

Il commençait à faire sombre, quand un pas se fit entendre dans l'escalier, et quelqu'un poussa la porte.

— Harfang ! dit Skeery avec une nuance de déception dans la voix.

Le nouveau venu, un homme d'une trentaine d'années, convenablement mis, haussa les épaules.

— Si vous vous attendez à ce qu'IL se dérange pour vous ! dit-il avec dédain. Il me faut m'entendre avec vous trois, et la besogne ne sera pas mince, à ce qu'il paraît. Il faut être ce soir dans Sheldon Street, avec l'auto. Sullivan conduira. Prestock sera assis à côté de lui, pour donner un coup de main et tenir la portière ouverte. Vous, Skeery, vous attendrez à l'entrée des artistes du petit théâtre de Drury-Lane. Vous et moi nous encadrerons le particulier qui, à un certain moment, entrera dans la voiture. Ensuite, nous le conduirons ici, au salon de réception.

— Hein ? sursauta Skeery.

— Comme je l'ai dit !

— Il ne nous arrive plus souvent de travailler d'une manière aussi sérieuse, affirma Skeery. Dites donc, Harfang, j'avais espéré le voir… LUI, mais c'est vous qui êtes venu.

Il ajouta tout bas :

— Je ne L'ai jamais vu.

Harfang branla gravement la tête.

— Je pourrais me vanter, mais ne le ferai pas ; moi non plus, Skeery, je n'ai jamais vu SON visage. J'ai entendu SA voix, et après cela, je vous le jure, on ne l'oublie pas.

Il passa lentement la main sur ses joues rasées.

— Le salon de réception, murmura-t-il. Bigre, je boirai volontiers quelque chose avant cela !

— Soit ! Appelez Piffny !

Le tavernier répondit à l'appel d'une sonnette et reçut la commande : du whisky vieux et très sec.

Quand il eut servi ses clients, Harfang tira une liasse de bank-notes de sa poche et se mit à compter les coupures.

— Dix livres d'avance à chacun, tels sont les ordres, dit-il. Vingt-cinq livres pour Piffny.

Le tenancier eut un geste de surprise.

— Dois-je comprendre, Harfang, murmura-t-il, que ce soir…

— Le salon de réception, oui, répliqua sèchement Harfang.

Les joues rubicondes du gros homme prirent une teinte livide.

— Qu'il en soit selon SES désirs, dit-il à mi-voix, et sa main trembla en ramassant les billets de banque.

Peu de temps après, les trois hommes se séparèrent et chacun d'eux partit dans une direction différente.

*

Cric-Croc…

Nom de la plus grande épouvante…

Voici le premier acte qu'il posa, face au public et qui lui valut, sur le coup, une effroyable et mystérieuse renommée :

Au petit théâtre de Drury-Lane, la troupe se trouvait réunie pour la représentation générale d'un nouveau drame de Périclès Holdon : *La Tour de Cristal*. Périclès Holdon était un auteur en vogue, qui avait la faveur du grand public, bien que ses pièces manquassent souvent de valeur artistique ; mais elles étaient riches en situations poignantes et péripéties angoissantes, fort au goût des spectateurs.

Aujourd'hui ce n'est qu'une répétition générale, préparant la première du lendemain. La direction n'a lancé qu'un nombre restreint d'invitations.

Dans la salle se trouvent les critiques et quelques journalistes amis, quelques habitués aussi, ainsi que les commanditaires de l'établissement. Parfois sur scène, parfois dans les coulisses, se tiennent Périclès Holdon et son secrétaire Alex Winstrop.

Les deux premiers actes se sont passés à la satisfaction de tous, le troisième approche de la fin.

L'héroïne criminelle, Lady Redham, dont le rôle est tenu par la brillante Gladys Faines, s'apprête à poignarder le comte Rupert Felzen, au moment où la police fait irruption dans le salon.

Périclès Holdon et Winstrop se tiennent à l'écart sur le plateau. Ils attendent beaucoup de cette scène et désirent la régler dans ses moindres détails. Lady Redham lève son arme.

À cet instant un bruit bizarre éclate : « Cric-Croc » et par trois fois se répète. Puis un placard de chêne s'ouvre au plan milieu de gauche.

Winstrop, ahuri, s'écrie :

— Qu'est-ce cela ?... Ce n'est pas dans la pièce !

Holdon ouvre de grands yeux étonnés.

Un homme est debout dans le placard. Il est en tenue de soirée et porte un chapeau haut de forme ; il tient la tête baissée.

Soudain, il bondit en avant, saisit Gladys Faines à bras le corps et l'emporte. Les acteurs restent interdits. Seuls Holdon et son secrétaire, comprenant qu'il se passe quelque chose d'anormal, s'élancent.

La ravisseur se renfonce dans le placard dont les portes se referment, mais auparavant il a tourné vers eux son visage.

Horreur ! Une large tête de mort grimaçante et rien de plus.

Holdon, auquel se joignent à présent les acteurs et les machinistes, s'élancent derrière le décor. Un tumulte s'éleva dans la salle.

Ils ne retrouvent ni l'homme à la tête de mort, ni l'actrice, mais ils constatent qu'ils ont disparu dans les sous-sols de la scène, par une trappe du plancher. La foule grossit. On explore les caves. On y trouve un cadavre, celui du garçon de scène préposé à la manœuvre des trappes.

Cette fois-ci, de vrais agents de police, et non des figurants arrivent à la rescousse, mais les recherches demeurent vaines.

Il est vrai qu'on découvre sur un des portants, tracé au charbon de bois en lettres géantes : *Cric-Croc.*

Dans la même soirée, Scotland Yard, absolument dérouté, se met en relations avec Harry Dickson.

Le grand détective n'est pas plus heureux que les délégués de la police métropolitaine, mais avant de quitter le théâtre il s'adresse au directeur.

— Il n'y a rien d'anormal dans votre bureau, sinon une éraflure fraîche sur la peinture de votre coffre-fort.

Le directeur pousse un cri d'angoisse.

— J'y avais déposé ce matin deux mille livres que j'ai touchées à la banque, et ce soir j'en ai ajouté mille autres apportées par un de mes commanditaires.

— Voyons le coffre-fort, propose le détective.

Le coffre-fort est vide, ratissé…

À minuit, quatre journaux de Fleet Street paraissent en éditions spéciales, relatant en grosses lettres l'apparition de « Cric-Croc » le mort en habit, sur la scène du petit théâtre, l'enlèvement de Gladys Faines et le vol des trois mille livres.

Le lendemain soir, le directeur d'une de ces feuilles reçoit un paquet anonyme contenant trois mille livres en billets, avec ces mots :

Pour remettre à cet imbécile de Lissetsky, directeur du petit théâtre de Drury-Lane, avec le bon conseil de changer le système de son coffre-fort.

La nuit de l'enlèvement, et le jour qui suivit, Skeery, Prestock et Sullivan restent en permanence à l'auberge du « Requin Bleu », dans un état d'énervement qui croît d'heure en heure.

Au courant de la soirée, un matelot ivre entre dans l'établissement, y fait un peu de dépense et se retire. Après son départ, Piffny trouve derrière son comptoir une lettre à l'adresse de Skeery.

Celui-ci en prend connaissance et devient aussitôt pâle comme un mort.

— Cinquante livres pour chacun, dit-il enfin, avec l'ordre de prendre le large, n'importe où. Londres brûle pour nous.

Sullivan part le premier, se dirigeant vers le Railway Goods Depot. Alors qu'il passe à hauteur du passage à niveau non gardé, il est poussé, rudement dans le dos et s'étale sur la voie ferrée au moment où une locomotive en manœuvre arrive à toute vapeur. L'homme est nettement coupé en deux.

Prestock quitte l'auberge un quart d'heure plus tard. Il atteint le Grand Surrey canal, et veut le traverser à la hauteur d'Old Kentroad.

Un coup de sac de sable assené sur le crâne le jette par terre ; trois secondes plus tard, il disparaît dans les eaux du canal et ne remonte plus à la surface.

Skeery quitte le « Requin Bleu » par la ruelle.

— Plop ! Plop !

Deux coups tirés par un revolver muni d'un silencieux, et Skeery s'abat sans un cri.

Une petite voiture Moriss sort de l'ombre, s'arrête. Une ombre en descend, prend le cadavre, le dépose dans l'auto et disparaît dans la nuit.

Peu après, un dancing de réputation douteuse, « Le Pingouin Chahuteur » déverrouille ses portes, car c'est l'heure de l'ouverture.

Bientôt une clientèle fort mélangée y fait son entrée ; le dancing se situe dans Union Street, près de Southwark Park, qui est assez voisin de Rotherhite et partage avec lui sa fâcheuse renommée.

Un gentleman au teint basané, dont le visage se barre d'une forte moustache noire, est parmi les danseurs et y est fort acclamé.

— Hip hip hurrah pour l'Américain ! E Viva l'Argentin.

Don Pedro Suarez dépense l'argent sans compter au « Pingouin Chahuteur ».

Dans un coin de la salle, un homme en costume de capitaine de la marine marchande fume posément sa pipe et boit de la bière.

Ce n'est pas un gros client, et personne ne le remarque ; les garçons le servent avec quelque dédain, et aucune des dancing-girls ne songe à venir demander une place à sa table.

Personne ne parle de Cric-Croc. Personne n'y songe peut-être.

La menace

Qui est Mr. Earl ? On ne le lui connaît pas de titre défini, mais quand il entre dans un des bâtiments d'un ministère quelconque, on voit aussitôt une envolée respectueuse de chapeaux, et Mr. Earl répond affablement à tout le monde, depuis le plus humble huissier de salle jusqu'au plus hautain chef de division. Mais lorsque Mr. Earl se trouve en face d'un des grands manitous, même un ministre, entre les quatre murs d'un bureau, il prend un air d'autorité qu'on n'attendrait jamais de cet homme à mine d'instituteur de village, à barbiche grise et à lunettes.

Car Mr. Earl, c'est la grande finance. Il représente la Banque, le Crédit, avec toutes les majuscules désirables. Midland Bank, General Settlements, Universal Gold C°... Tout cela, c'est Mr. Earl.

— Mon cher Earl... commença le secrétaire général de l'Intérieur.

— Mon cher secrétaire général, dit Mr. Earl en lui coupant la parole, quand aura-t-on arrêté Cric-Croc ?

Un profond soupir lui répondit.

— À vrai dire, c'est à mon collègue de la Justice qu'il faudrait poser cette question, mais je puis vous répondre, mon cher Earl...

— À la façon de tout le monde : Cric-Croc court toujours et continuera à le faire encore pendant longtemps, riposta froidement Mr. Earl. Dois-je vous rappeler ses exploits des derniers jours ?

— Vingt mille livres sterling enlevées en plein jour à la Midland, murmura le secrétaire. Un camion transportant pour cinquante mille en lingots d'or à destination de l'Universal, détourné de sa route, et retrouvé vide sur le chemin de Douvres avec les cadavres de trois convoyeurs.

Mr. Earl haussa les épaules.

— Bah ! je suis homme à supporter cette perte, mais que savez-vous de Miss Landon ?

— La dactylo-secrétaire des Settlements qui a disparu ? demanda négligemment le secrétaire.

Derrière leurs verres, les yeux de Mr. Earl lancèrent un éclair redoutable.

— Précisément, mon cher secrétaire, Miss Hermine Landon, ma secrétaire personnelle. On remplace les bank-notes et les barres d'or, mais non Miss Landon. Je veux qu'on la retrouve, sinon je m'opposerai à l'ouverture de certains crédits que me demande votre gouvernement, si peu soucieux de la sécurité de ses citoyens.

— Bonté divine ! clama le secrétaire, sidéré par cette menace.

— Qui est Pedro Suarez ? demanda Mr. Earl avec calme.

Le fonctionnaire, qui commençait à suer à grosses gouttes, vit quelque diversion dans la nouvelle question, et il s'empressa de décrocher le téléphone.

— Le poste des huissiers ? Le superintendant Goodfield s'est-il déjà présenté au ministère ?

— Il se trouve en ce moment au bureau n°2 des expéditionnaires, sir, fut la réponse.

— C'est ici qu'il devrait être. Allez le prévenir que je l'attends sur-le-champ.

— Très bien, sir !

Le secrétaire respira, car il voyait en Goodfield un bon paratonnerre aux froides colères du redoutable Mr. Earl.

Quelques instants après, on frappa à la porte du cabinet et Goodfield entra. Le brave superintendant de Scotland Yard avait son visage des mauvais jours. Il était pâle et avait maigri, des poches d'ombre se dessinaient sous ses yeux et il roulait nerveusement son chapeau entre ses doigts.

— Monsieur Goodfield, dit sévèrement le secrétaire général, je crains ne pouvoir vous féliciter. Un terrible bandit continue à hanter Londres, et vous ne lui avez pas encore assigné la place qui lui convient : une cellule forte à Newgate. En attendant, veuillez nous dire ce que vous savez au sujet du sieur Pedro Suarez.

Le superintendant passa la langue sur ses lèvres sèches. Il n'en menait pas large, le pauvre homme !

— Rien que des renseignements excellents, sir. Nous avons câblé à Buenos Aires. Il possède de grosses propriétés dans le hinterland argentin et son crédit en banque se chiffre par de gros montants. Il dépense beaucoup et semble fort se plaire en galante compagnie. C'est un homme sans éducation et, au Pullman-Hôtel, où il est descendu, il fait le désespoir du personnel. Mais il paye bien, et pour une direction d'hôtel c'est un des points principaux.

— Très bien, Goodfield, mais le premier bobby venu nous en aurait appris autant, observa le secrétaire d'une voix menaçante.

— Même le plus petit employé d'un de mes établissements aurait trouvé mieux, monsieur le superintendant, dit Mr. Earl d'une voix suave. Il saurait que le Mr. Pedro Suarez, qui habite pour le moment Londres, n'a rien de commun avec celui qui est parti de Buenos Aires il y a trois mois pour visiter l'Europe. Quant à votre homme, si vous me permettez de m'exprimer de la sorte, il dépense en effet beaucoup, mais ne possède pas un shelling dans la moindre banque d'Angleterre.

De la poche de son habit, Mr. Earl tira un portefeuille fatigué, blanchi sur les coutures, et y puisa deux coupures de cinquante livres chacune.

— Voici les billets donnés en paiement d'une orgie faite hier, au « Pingouin » à Southwark-Park. Veuillez en regarder les numéros, monsieur le superintendant, et vous constaterez avec satisfaction qu'ils figurent sur la liste des bank-notes volées à la Midland Bank.

— Palsembleu ! gronda Goodfield, qui s'y connaissait en jurons archaïques. Je vais, de ce pas, remplir un mandat à son nom !

— Vraiment ? fit ironiquement Mr. Earl. Gardez-vous en bien, je vous en prie, car Mr. Pedro Suarez n'aurait nulle difficulté à vous en expliquer la provenance.

Goodfield capitula, mais un sourire malin plissa ses yeux fatigués.

— Puis-je vous demander, monsieur Earl, de vouloir patienter quelques minutes encore ? Harry Dickson m'a donné rendez-vous pour onze heures, dans le cabinet de Mr. le secrétaire général.

Earl leva la tête et eut un geste approbateur.

— Ah !... Enfin, Scotland Yard s'est décidé à faire quelque chose d'intelligent ! Mes compliments, monsieur le superintendant.

— En attendant Dickson nous fumerons un cigare, dit avec joie le secrétaire en tendant une boîte de magnifiques Henry Clays à ses visiteurs.

— Et nous parlerons d'autre chose, dit Mr. Earl.

Mais ils n'échangèrent que de vagues lieux communs, l'œil rivé sur la pendule du bureau dont les aiguilles tournaient trop lentement à leur gré.

Onze coups avaient à peine fini de s'égrener dans le silence de la pièce, qu'un huissier annonça :

— Mr. Harry Dickson.

Vêtu d'un ulster mouillé par la pluie, un feutre détrempé dans une main, l'autre tendue, le détective s'avança.

— Bonjour, messieurs... Un vrai temps de Londres, n'est-il pas vrai ?

Immédiatement son regard tomba sur les deux bank-notes que Mr. Earl avait laissées bien en vue sur le bureau.

— Ce bon Cric-Croc ! dit-il d'un ton légèrement gouailleur. Il met rudement à l'épreuve l'honnêteté des facteurs des postes, en leur faisant trimballer de simples enveloppes remplies de billets de banque. Vous les avez reçues à votre courrier du matin, monsieur Earl ?

Le vieillard approuva d'un simple geste.

— Pedro Suarez les gagna avant-hier dans un tripot voisin de Charing-Cross et les dépensa hier au « Pingouin Chahuteur », qui est une de ses retraites favorites, continua Harry Dickson. Malheureusement...

— Ah, fit Mr. Earl. Il y a déjà un « malheureusement ».

— Je l'avoue. Mon élève Tom Wills a perdu la trace d'un certain officier de marine qui cueillit délicatement ces billets dans la poche du waiter, qui venait lui-même de les recevoir en

paiement. C'est dommage : j'aurais donné gros pour connaître l'identité de cet habite pickpocket.

— Et Pedro Suarez, connaissez-vous son identité, monsieur Dickson ? demanda aigrement le secrétaire général.

— Pour le moment c'est toujours Pedro Suarez, et cela me suffit, riposta le détective avec calme. Il quitte aujourd'hui le Pullman-Hôtel, où décidément il devenait intolérable, pour occuper une honorable maison bourgeoise dans Holborn. Tenez, si cela vous intéresse, c'est celle de ce pauvre Périclès Holdon, qui en voit de dures pour le moment.

— Holdon, l'écrivain ? demanda le secrétaire. Il est vrai que la fermeture du petit théâtre doit faire une brèche dans ses revenus d'auteur.

— Je ne vous l'envoie pas dire, monsieur le secrétaire ; Holdon est désespéré. Il doit restreindre son train de vie. Il occupait une magnifique maison dans Holborn, qu'il vient de louer contre un prix, ma foi exorbitant, à ce Sud-Américain sans éducation, se retirant lui-même dans un appartement confortable, mais sans richesse extravagante.

— Je n'aime pas ses pièces, répliqua le secrétaire, et personne n'ignore qu'il se contente de les signer, après que son secrétaire Alex Winstrop les a écrites !

— Pauvres mœurs littéraires, renchérit Harry Dickson.

Mr. Earl se tourna brusquement vers le détective.

— Pourrez-vous retrouver Miss Hermina Landon, monsieur Dickson ? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Et vos lingots et vos livres sterling également ? Sans doute, monsieur Earl.

Le vieillard eut un geste de colère.

— Je vous ai demandé de retrouver Miss Landon, et pour ce qui concerne l'argent et les barres d'or, eh, bien !... je m'en fiche. Retrouvez-moi, Miss Landon et rien qu'elle, entendez-vous ?

Il s'était levé, et sa voix s'était faite tour à tour suppliante et coléreuse.

Harry Dickson était devenu soudainement grave.

— Miss Faires... Miss Landon, murmura-t-il, saviez-vous qu'il y a une troisième disparue depuis cette nuit ?

— Non ? s'écria Goodfield. Nous n'en savons encore rien !

— Parce que le frère de Miss Martha Marbury s'est adressé immédiatement à moi.

— Martha Marbury, la danseuse de caractère ? demanda le secrétaire général.

— Elle-même ! C'était une jeune fille très sérieuse, qui gagnait d'ailleurs beaucoup d'argent avec son art, répondit Harry Dickson. Elle dansait dans un cercle privé du Strand, cette nuit, et ne l'a quitté qu'à quatre heures. Comme le temps était mauvais, elle avait fait avancer un taxi. Le portier du club la vit partir dans la direction de l'Embankment. Depuis, on est sans nouvelles d'elle.

— Si j'offrais une importante prime à qui retrouverait Miss Landon ? proposa Mr. Earl.

— Je crains que ce ne soit inutile, sir !

— Et pourquoi ?... Pourquoi ? Expliquez-vous donc, détective de malheur !

— Miss Paires, Miss Landon et Miss Marbury sont parmi les plus belles jeunes filles de Londres, si elles ne sont pas les plus belles, répondit Dickson.

Earl poussa un cri sauvage.

— Je ne veux pas... je ne veux pas comprendre ! hurla-t-il.

Harry Dickson lui jeta un regard plein de pitié.

— Goodfield vous dira comme moi, sir, que nous ne possédons aucune preuve contre Pedro Suarez !

— Suarez ! rugit Mr. Earl. Toujours cet infernal Suarez. Que vient-il faire dans ces enlèvements ?

— Hm... Peut-être rien, peut-être beaucoup, répliqua Harry Dickson. Il envoyait des fleurs à Miss Gladys Faires ; il ennuyait Miss Marbury qui l'envoyait paître avec éclat et quant à Miss Landon...

— Mais Miss Landon n'est pas une théâtreuse ! cria Mr. Earl.

— Je vous l'accorde. Toutefois elle accepta deux ou trois rendez-vous du señor Suarez et fit même une promenade avec lui en automobile vers les sources de la Tamise !

Mr. Earl n'était plus l'inoffensif vieillard de tout à l'heure, mais un véritable tigre en fureur.

— Poules mouillées... Je dirai à quelqu'un de ma connaissance à la Chambre des communes ce que je pense de la

police métropolitaine et des fonctionnaires des ministères. Comme si cela ne sautait pas aux yeux que Pedro Suarez et Cric-Croc sont une seule et même personne.

— Voilà votre erreur, répondit Harry Dickson avec calme. C'est que cela ne saute pas aux yeux du tout.

— Je suppose, Goodfield, dit le secrétaire, que cet individu est pris en filature par vos hommes.

— Qui ne le quittent pas d'une semelle, sir ! répondit fièrement le policier.

— Et qui constatent qu'il ne commet rien de répréhensible, acheva Harry Dickson.

L'huissier frappa à la porte.

— Lord Eversham, Sir Holdon et son secrétaire Winstrop, dit-il avec un profond salut.

— Qu'ils attendent, ordonna le secrétaire général. Mais Harry Dickson retint le garçon de salle.

— J'aimerais beaucoup que Mr. le secrétaire général changeât d'idée et laissât entrer ces messieurs, dit-il.

Le fonctionnaire le regarda avec étonnement.

— Si vous y tenez…

— Certainement, sir !

Aussitôt, un ordre contraire fut donné au garçon de salle.

Les trois gentlemen entrèrent et s'inclinèrent.

Lord Eversham, long et mince : un échalas terminé par une tête d'oiseau, vêtu de la plus impeccable façon ; Holdon, les traits tirés, les épaules voûtées, Winstrop, chétif et insignifiant dans un complet de confection étriqué.

Lord Eversham, membre de la Chambre des communes pour un quartier suburbain de Londres, voulut prendre la parole.

Il s'embarrassa dans sa première tirade, fit la grimace et finit par dire :

— Au fait, je crois que mon ami Holdon est encore mieux au courant que moi.

— Pardon, corrigea le dramaturge en manifestant un peu d'énervement, je pourrais peut-être mieux m'expliquer que mon ami Eversham. J'ai appris, monsieur le secrétaire général, que virtuellement c'est vous qui avez en main les fils de l'affaire Cric-Croc.

Le fonctionnaire esquissa un pâle sourire.

— Les fils… en tout cas pas les ficelles, car je ne les tire pas, sinon je ferais marcher Cric-Croc tout droit vers Newgate.

— Un peu d'esprit vient toujours à propos, répliqua aimablement Périclès Holdon, mais hélas, pour ce que j'ai à vous raconter, il ne me faudra pas me mettre en frais. Lord Eversham, mon ami…

L'échalas salua avec suffisance.

— Donc, Lord Eversham, dont l'amitié m'honore, s'était ému de mes revers. Il n'ignore pas que la fermeture du petit théâtre de Drury-Lane équivaut pour moi à un véritable cataclysme. Lord Eversham est un mécène, un ami des arts et des écrivains. Il décide donc de commanditer le Pantanelli-Théâtre, ou ancien théâtre italien, à condition que mes pièces y soient représentées.

Le directeur ne demandait pas mieux, mais ce matin, ce gentleman, ainsi que Lord Eversham et moi-même, nous reçûmes un avis identique. Il vous suffira de le lire, pour connaître la menace qui plane sur nous.

Eversham et Holdon déposèrent sur la table une même feuille dactylographiée, d'ailleurs doublée au carbone :

J'interdis à quiconque de commanditer un théâtre où se jouent les pièces d'Holdon – qui ne sont pas de lui d'ailleurs, mais qui n'en demeurent pas moins mauvaises – d'accepter une commandite du genre lorsqu'il s'agit de représenter ces navets.

Et même de représenter l'un d'eux. Sinon j'agis à ma façon coutumière.

Cric-Croc,
Le mort en habit.

— Obéirez-vous ? demanda Harry Dickson qui avait, lui aussi, pris connaissance de cette menaçante épître.

— Jamais ! rugit Périclès Holdon.

— Vous… vous dites ? balbutia Eversham… Enfin, je dis aussi : jamais !

Le pauvre Winstrop se tordit nerveusement les mains.

— C'est dangereux, messieurs, fit-il d'une voix suppliante. Ce Cric-Croc est un être vraiment effroyable. Moi, je l'ai bien vu…

et j'oserais presque affirmer qu'il ne portait pas un masque, mais que son horrible tête était bien réelle.

— Taisez-vous, imbécile ! gronda Holdon.

— Certainement, sir, fit humblement le secrétaire en baissant le front.

— Que venez-vous me demander, messieurs ? interrogea le secrétaire général.

Lord Eversham se dressa sur ses ergots.

— Exiger, voilà le mot qu'il faut employer, sir ! dit-il avec aigreur. J'exige que ce misérable ne puisse entraver notre volonté.

— On jouera ce soir même *La tour de cristal* au Pantanelli Théâtre, affirma Holdon avec force, et nous demandons…

— Exigeons, rectifia Lord Eversham.

— Exigeons donc qu'une force de police suffisante soit détachée afin que la pièce passe sans encombre.

— Ce que vous demandez est trop juste pour qu'on ne vous l'accorde point, répondit le secrétaire général.

Eversham eut une grimace satisfaite.

— Qui remplacera la pauvre Miss Gladys Faires ? demanda Harry Dickson.

— Lilian Merrydale jouera le rôle au pied levé, répondit Holdon. Elle connaissait le rôle du reste, puisqu'elle servait de doublure à Miss Gladys.

— C'est une bien jolie femme, dit rêveusement le détective.

Holdon haussa les épaules.

— Elles le sont toutes sur scène, mais ce qui est certain c'est que Lilian est une bonne artiste.

— J'ai peur ! clama soudain une voix effrayée. Pour rien au monde, je ne veux revoir le terrible mort en habit !

— Eh bien, froussard, vous irez vous mettre au lit avec une camomille, ricana Holdon à l'adresse de son secrétaire, vert de terreur.

— Pourquoi n'obéissez-vous pas ? se désespéra le pauvre scribe. Patientez donc ! Ces messieurs de la police ne tarderont pas à mettre la main sur cet affreux bandit, et alors on pourra jouer toutes les pièces imaginables sans devoir risquer sa peau !

— Suffit, trancha Holdon. Faites-moi le plaisir de ne plus vous mêler à cet entretien, Winstrop.

— Goodfield, dit le secrétaire, ce soir vous serez de garde au Pantanelli avec vingt hommes résolus.

— Vingt-cinq, renchérit Lord Eversham.

— Soit, nous disons vingt-cinq, se résigna le fonctionnaire.

Le trio se retira, et aussitôt Goodfield laissa libre cours à sa méchante humeur.

— Si c'est pas malheureux de devoir écouter sans mot dire de pareils paltoquets, maugréa-t-il.

— À votre tour, monsieur Dickson ! Que décidez-vous de faire ? demanda le secrétaire général.

— De surveiller Miss Merrydale, dit le détective. C'est la seule personne qui m'intéresse dans leur combinaison.

Le nouveau patron du « Requin Bleu »

Mr. Piffny, patron du « Requin Bleu », se versa une large rasade de rhum et, s'accoudant à son comptoir, laissa errer ses regards sur la taverne solitaire. Quatre heures de l'après-midi était d'ailleurs une heure neutre pour son établissement, plus fréquenté de nuit que de jour. Mais, en ces moments, la clientèle chômait visiblement et, souvent, Piffny pouvait poser les volets et fermer sa porte sur le coup de dix heures.

— C'étaient de bons clients, murmura-t-il en se parlant à lui-même, et je n'en aurai pas de sitôt qui les valent.

Son regard se fit tout à coup attentif.

Derrière le comptoir, presque au ras du plancher, une petite lueur venait de clignoter puis de s'éteindre.

— Tiens, tiens, se dit le barman.

Néanmoins, il ne quitta pas sa pose indifférente.

Un pas précautionneux s'éleva dans l'arrière-boutique et Piffny se mit à siffloter une marche militaire de Souza.

— Une bouteille et deux verres, dit une voix étouffée derrière la porte.

À l'entendre, Piffny sursauta et une ride barra son front.

— Celui-là, au moins, on ne l'a pas eu, grommela-t-il.

Il prit une bouteille de rhum cachetée, deux grands verres à pied et monta à pas lents l'escalier qui conduisait au petit salon de l'étage.

Un homme, vêtu d'un grand havelock au collet relevé, l'attendait, les jambes écartées, devant le feu.

— Harfang, dit doucement l'aubergiste. Je vous croyais au diable, vous aussi.

— Je suppose que je n'en ai pas été loin, grommela l'homme avec une rage contenue. Ils y ont tous passé, Piffny. On a

repêché le cadavre de Skeery à Sheerness. Les trois sont au complet dans la mort, à présent.

— Et vous, Harfang, demanda le tenancier avec sollicitude, vous sentez-vous visé à votre tour ?

Harfang secoua pensivement la tête.

— Je ne pourrais le dire, mais je ne le crois pas. Je ne me suis pas caché durant ces derniers jours et rien de fâcheux ne m'est arrivé.

— Je connais votre tête, Harf. Quelque chose a dû changer depuis peu, pour vous.

— Oui, répondit l'autre évasivement, mais je ne marche plus.

— Harf, nous nous connaissons depuis toujours, dit Piffny, j'ai confiance en vous et vous savez que vous pouvez avoir confiance en moi. Vous êtes un homme instruit, et moi je ne suis qu'un vieil ignorant, mais j'ai quelque expérience dans la vie…

— Où voulez-vous en venir ? demanda sourdement Harfang.

— Pour le compte de qui travaillez-vous ? demanda brusquement l'aubergiste.

Harfang sursauta et ne répondit pas tout de suite.

— Je ne le sais pas, finit-il par avouer. Il paie, et paie bien ; l'ouvrage qu'il me donne à faire n'est pas difficile, après tout. Il semble être au courant de tout ce que nous savons et de ce que nous pouvons faire.

— Mais qui est-ce ?

Harfang prit une longue gorgée et jeta un reste de rhum dans le feu, qui lança une haute flamme bleue dans la cheminée.

— Je connais sa voix… Diable, elle sait donner des ordres. Elle a sonné à mes oreilles dans la rue, dans ma chambre même, sans que j'aie pu dire d'où elle venait. Je vous avoue que je n'ai jamais trop cherché à le savoir, car cela ne devait pas être de nature à lui plaire.

— Savez-vous quoi, Harfang ? répliqua Piffny. Ce n'est qu'une idée après tout, mais le vieux Piffny en a parfois de bonnes. Votre patron… eh bien ! c'est Cric-Croc, le mort en habit, dont tous les journaux parlent !

Harfang lui imposa rudement silence.

— La ferme, Piffny ! gronda-t-il d'une voix angoissée, Cric-Croc ! Oh, c'est… ce n'est pas imaginable.

J'en sais peut-être plus que bien d'autres là-dessus, et pourtant je ne sais rien…

— Vous êtes saoul, Harf, dit sévèrement l'aubergiste, car ce n'est pas un langage d'homme raisonnable que vous tenez là !

Les traits d'Harfang se crispèrent.

— Pourtant je ne pourrais m'exprimer autrement, Cric-Croc… Ce n'est pas Cric-Croc et c'est Cric-Croc tout de même ! Je ne suis pas saoul et je n'ai jamais été plus sincère et plus raisonnable qu'en ce moment, Piffny !

— Si vous me le dites, murmura le barman devenu de plus en plus soucieux, et sur ce ton-là, c'est que les affaires sont aussi obscures que vilaines. Je suppose, Harf, que vous ne voulez pas mêler cette créature du diable aux nôtres.

L'homme à l'havelock haussa les épaules avec lassitude.

— Sais pas. Il se peut, Piffny, que je vous raconte l'un ou l'autre jour ce qui est arrivé avec nous au petit théâtre, mais vous n'en serez pas plus malin, au contraire. Pour le moment, je me tais car je ne pense pas que cela lui plairait si je divulguais ses petites affaires.

— Lui ? Cric-Croc ?

— Il n'y a pas de Cric-Croc, dit tout à coup Harfang.

— Oh ! que me racontez-vous ? riposta Piffny avec reproche.

— Mais quelque chose de pire : du vent, de la fumée, quelque chose d'intangible et pourtant d'effroyable. Un mort ? Peut-être ? Alors il ne serait pas en habit ; mais c'est un fantôme malfaisant et diantrement capable d'agir.

— Et aujourd'hui ? demanda Piffny. Avez-vous reçu un ordre ?

— Qui vous donne le droit de me questionner ? demanda sauvagement Harfang.

— Le droit que j'ai de protéger la peau d'un vieux camarade et la mienne, répondit hardiment Piffny. J'aurais pu vous laisser en carafe, mais je ne le fais pas. Ce soir, le « Requin Bleu » sera fermé et il le restera ; je prends le large.

— Hein ? s'écria Harfang, suffoquant presque à cette nouvelle inattendue.

— L'endroit « est fait ». Harry Dickson et un tas de roussins vont nous tomber sur le râble.

Harfang devint livide.

— Et le… salon de réception ?

Piffny branla du chef.

— Ils n'y trouveront pas grand-chose. Mais qu'importe ! Ce démon d'Harry Dickson se contente d'apercevoir une éraflure sur une muraille, et il y trouve assez de preuves pour vous envoyer un homme à la potence.

— Ce qui nous attend, ricana Harfang.

Piffny sifflota.

— Heu… heu… Quand on a de l'argent, on va loin !

— Vraiment ? Dans ce cas, parlez pour vous. Moi je ne possède plus une livre vaillante, mon vieux.

— Et Piffny ne laisse pas un ami dans l'embarras, riposta le tenancier en donnant une tape sur l'épaule d'Harfang. Quand j'ai dit que le « Requin Bleu » sera et restera fermé, ce n'est qu'une façon de parler.

L'affaire est remise contre de bonnes bank-notes de la Banque d'Angleterre. Trois mille quids, Harf !

— Trois mille livres ? Vous êtes fou ? Elle en vaut trois cents et je ne connais pas l'idiot qui la payera à ce prix.

— Possible. Mais je l'ai trouvé moi, cet idiot, et encore qu'il a payé rubis sur l'ongle, et d'avance. Trois mille en billets de cinquante quids. Il y a dix de ces billets pour vous, Harf.

Harfang vit l'aubergiste lui tendre un paquet de coupures graisseuses.

— Ce n'est pas de la mornifle, dit-il en le roulant en boule avec un rire sauvage. Après cela, Londres peut brûler. Quelle direction prenez-vous, mon bon et vieux camarade ?

— La gare de Paddington d'abord ! Mais soyez sans crainte. Par ce chemin, je gagnerai l'Amérique du Sud.

— Où vous trouverez de vieux amis, sinon des amies, ricana le forban. Tenez, il n'est pas impossible qu'on s'y rencontre, vous et moi.

— Je n'en doute pas. Caltez maintenant. La terre chauffe.

Piffny entendit Harfang s'éloigner par la cuisine, puis par le chemin de la ruelle. Il descendit à la taverne, choisit

soigneusement une bouteille, but à la régalade, puis il posa les volets devant la fenêtre.

— Il m'a dit de déblayer le terrain avant sept heures, monologua-t-il. Faut obéir strictement à des gens qui paient si bien. Tout de même, faut que j'aille donner un dernier coup d'œil au « salon »…

Ce n'est pas que l'endroit soit bien réjouissant, et il me donne chaque fois la chair de poule.

Il se retira dans l'arrière-boutique, ouvrit un placard et fit fonctionner un mécanisme secret. La paroi du fond s'ouvrit, démasquant un escalier.

Piffny s'empara d'une lanterne d'écurie, dont il alluma la mèche, et il descendit des marches raides et grasses.

Il parvint ainsi à une salle basse, qui ressemblait à s'y méprendre à quelque antique cul de basse-fosse moyenâgeux. La paroi était creusée dans le roc même et nantie, à des intervalles réguliers, de lourds anneaux de fer.

— J'aurais voulu les enlever, dit-il, mais l'affaire a marché trop vite, et puis il y a des chances que mon successeur en ait besoin pour son commerce, comme j'en avais besoin pour le mien.

Il ricana.

— C'est la première fois que je mens à Harfang en lui disant que Dickson et les flics allaient venir, mais sinon ce diable de curieux serait encore resté. Harry Dickson ! Bien malin s'il trouve jamais le vieux salon de réception !

Il inspecta les murs et dodelina de la tête.

— C'est ici que la petite Ivi Monkes fut attachée ! Elle était bien jolie, mais pas assez forte pour résister… Elle est morte. J'y ai perdu cinquante livres et je le regrette bien plus pour elle que pour mon argent.

Un trou rectangulaire béait dans un angle.

— Faut que je comble encore cette fosse, fit-il en prenant une lourde pelle. C'était celle de Sylvia Brenkhurst… Une beauté, mais une diablesse. Elle ne voulait pas obéir et elle est morte sous le fouet. J'ai retiré les ossements ce matin et je les ai envoyés dans le Surrey Canal. C'est plus sûr.

Il se mit à bêcher avec fureur.

— Beau travail, dit une voix derrière lui.

Piffny poussa un hurlement de frayeur, mais un rire jovial lui répondit.

— Ah, c'est vous ! dit-il avec un soupir de soulagement. Mais, par le diable, par où êtes-vous entré, sir ?

— Par la ruelle, dont vous m'avez enseigné le « truc ». Puis par la cuisine. Pourquoi laissez-vous votre cave ouverte, si vous ne voulez pas qu'on s'y introduise ?

— C'est vrai, murmura Piffny, mais je ne vous attendais pas encore.

— Je suis pourtant chez moi, ici !

— Vous le serez à sept heures !

— Bah, une heure plus tôt ou plus tard ! Alors c'est ici que l'on mettait la marchandise, Piffny ?

— Oui, grommela l'aubergiste, et on l'y préparait…

— À se plier à votre volonté, je suppose ?

Piffny se mit à rire.

— Certainement, et pour le prix que vous m'avez si largement accordé, je vous laisse les instruments nécessaires à ce travail : trois bons fouets à lanières nouées, un chat à neuf queues, qui vaudrait un beau prix au musée de la marine. Il y a aussi un petit engin qui ne blesse pas la chair, mais qui écartèle les bras et les jambes. Tenez, le voilà : cela s'appelle un chevalet de torture. Dans le temps il appartenait au musée de la dame Tussaud.

— Je suppose qu'il y a de la marchandise qui parfois se gâtait.

Piffny se reprit à rire.

— Cela arrive, sir. Tenez, dans ce trou que je suis en train de combler, il y en avait une…

— Il est encore assez grand pour recevoir quelqu'un.

— C'est vrai, mais il ne me faudra qu'une demi-heure pour que même une souris ne puisse plus y trouver place, dit orgueilleusement Piffny.

— Descendez dans le trou, Piffny !

— Hein ?

L'aubergiste ouvrit des yeux terrifiés : le canon d'un revolver était braqué à trois pouces de son front. En même temps, une main agile s'empara de la pelle et la jeta au loin.

— Vous… voulez plaisanter… sir…

— Descendez !

Piffny fit mine de se rebiffer, mais un croc-en-jambe lui fit perdre l'équilibre, et il tomba face contre terre dans la fosse béante.

— C'est Harfang, qu'il s'appelle l'autre, ricana l'homme au revolver. Je l'ai laissé filer parce que je n'étais pas certain de venir à bout de deux brutes comme vous. Mais il ne courra pas longtemps. J'ai entendu votre conversation… Dommage que ni lui ni vous n'en sachiez pas plus long sur certaine chose que je désire connaître, car cela aurait prolongé quelque peu votre vie. Piffny… Vous allez faire, pour l'éternité, de mauvais rêves là-dedans ! Que de spectres vengeurs de malheureuses petites filles vont hanter votre dernier sommeil ! Mais c'est l'affaire du Grand Juge, à moins qu'il ne vous confie au diable, ce qui me paraît probable.

Piffny faisait de vains efforts pour se relever ; chaque fois qu'il se redressait, un coup de pied en plein crâne le faisait retomber en gémissant.

— Dommage que le temps me fasse défaut, sinon j'aurais eu grand plaisir à essayer votre chevalet. Mais je tiendrai toujours un pareil engin, et plus perfectionné encore, à la disposition des traitants de chair blanche qui me tomberont sous la griffe.

— Cric-Croc ! hurla Piffny.

— Taisez-vous, mon ami, vous dites des bêtises, répliqua l'autre avec calme. En langage châtié, je vous dirai que vous ne parlez pas en connaissance de cause.

Dans la poche de l'inconnu, une montre à timbre argentin piqua sept heures.

— Sept heures ! dit-il. À présent, je suis chez moi et j'agis à ma guise. Bonne nuit, Piffny… En vérité ce sera une bien longue nuit, et je ne sais trop quel genre de réveil vous trouverez au bout.

— Grâce ! hurla l'aubergiste.

— Combien de fois avez-vous entendu hurler le même appel à la pitié par d'innocentes créatures, Piffny ? Vous n'êtes guère raisonnable. Maintenant, je vous ai laissé assez de temps pour vous recueillir et demander votre pardon à celui qui, seul, puisse vous l'accorder encore… à Dieu !

Le revolver s'abaissa, resta une seconde braqué sur le visage blême et tordu du misérable, puis un trait de feu jaillit.

Piffny sursauta et un trou rond étoila son front.

L'homme se baissa et tira par deux fois dans l'oreille du trafiquant.

Puis, posément, il saisit le bras du barman, tâta le pouls et laissa retomber le membre avec dégoût.

— Fini ! dit-il.

Avec une dextérité que Piffny vivant lui eut certes enviée, il se mit à combler la fosse ; ce qui lui demanda à peine un quart d'heure.

Remonté dans l'arrière-cuisine, il se lava soigneusement les mains, alla faire un tour dans le buffet, y dédaigna les alcools et but un demi-verre d'eau minérale. Dans un tiroir il trouva une lourde liasse de bank-notes qu'il regarda avec mépris et ne toucha pas.

Dans l'office, il vida sur le plancher un baquet de bois à brûler et de copeaux et y amena le tube en caoutchouc du réchaud à gaz. Il renversa ensuite deux grosses lampes remplies de pétrole et un bidon d'essence, puis il fit flamber une allumette.

Une haute flamme s'éleva, et l'homme perdit encore quelques secondes à y allumer un petit cigare noir.

Alors, il gagna la ruelle.

*

… Au soir tombant, devant Southward-Park, deux gentlemen se rencontrèrent et se dirent un cordial bonsoir.

— Ah, monsieur Dickson, on vous retrouve partout.

— Je puis vous en dire autant, monsieur Earl !

Le vieillard fit un petit signe sec de la tête et son doigt maigre montra la direction du sud.

— Je regardais cette lueur danser au-dessus des arbres, et je me disais que c'était peut-être un incendie.

— Sans doute… Quelque entrepôt riverain du Grand Surrey Canal !

— Sans doute… sans doute… Quelque sale boîte qui flambe.

Mr. Earl jeta le mégot d'un petit cigare noir qu'il venait de fumer jusqu'au bout, et il s'éloigna de son pas précieux de maître d'école.

Panique

Harfang marchait d'un pas pressé, en proie à des idées tumultueuses.

D'abord il n'avait eu qu'une pensée : consulter un horaire des trains et navires en partance, puis l'attrait des violentes enseignes lumineuses s'était emparé de lui.

Il se souvint qu'il était à jeun et qu'il avait soif.

Devant lui, une enseigne électrique jetait des clartés folles et tourmentées sur une façade. Il y vit, sur un décor polaire d'icebergs et de glaçons, un immense pingouin se dandinant et se livrant aux plus invraisemblables cabrioles pour un volatile aussi gras et aussi grave. « Le Pingouin Chahuteur », disaient les lettres de feu, en passant alternativement du rouge au vert.

La tentation était trop forte, Harfang entra.

Il y avait déjà pas mal de monde au dancing.

Sur un espace carré, pas plus grand qu'un carreau de cuisine bourgeoise, deux douzaines de couples évoluaient en des danses lascives, sous les feux pirouettant d'un triple projecteur.

Une quintuple rangée de tables régnait autour de ce plancher sonore, et les garçons avaient fort à faire pour y servir les clients impatients de bière, de cocktails et de sandwiches.

Harfang commanda du vin blanc et une double grillade aux anchois.

— C'est fameux, dit une jeune voix. On partage, mon beau prince ?

Harfang leva un mufle hargneux, mais la personne était jolie : un petit minois fripé, spirituel, roux comme un feu.

— Allez-y, concéda-t-il, moins sauvage déjà.

La rouquine, mise en verve par quelques coupes d'un mousseux sec et l'adjonction d'un plat de hors-d'œuvre pimentés, crut de son devoir de servir de cicérone à son amphitryon.

— Vous voyez cette nouille qui danse comme un singe ? Eh bien ! c'est un vrai prince ! Son père est cousin d'un roi, quelque part en Europe. S'il m'offrait un verre, je me croirais obligée de le lui verser dans le cou !

« Et cet idiot-là, long comme un jour sans pain, c'est un lord authentique, Lord Eversham il s'appelle. Il ne restera pas moisir ici ; à neuf heures, il s'en va à Drury-Lane, dans les théâtres, voir de vraies danseuses. Ici, il ne vient que pour se mettre en appétit comme qui dirait.

« Celui-là... Je ne sais plus. Il est joli garçon, mais il n'a jamais le sou, et c'est dommage, sinon il aurait du succès auprès des dames. Alors, naturellement, j'sais pas son nom... Pas la peine de s'encombrer les méninges avec le nom des purées, pas vrai, mon chéri ?

« Ah oui, j'oubliais, ce Noir, avec sa bonne balle. Il a l'air mufle comme pas un, mais il est plein aux as... Seigneur comme il en a de la galette. Tous les soirs, on lui présente une douloureuse de cinquante quids pour le moins et il laisse au garçon un tel pourboire que le pauvre en a chaque fois mal au ventre ! Il paie à boire à qui le veut. C'est un bonhomme qui vient d'Amérique... J'suppose que ça s'appelle comme cela, parce que c'est le patelin de l'argent. Faudra que j'aille faire une tournée par-là un de ces jours.

Harfang ricana... À tout autre moment, il aurait pu conclure une affaire, mais maintenant il avait d'autres chats à fouetter.

— S'appelle quelque chose comme faisan ou perdrix ou perdreau... Non j'y suis, Pedro... Pedro Suarez, voilà son nom. Il y en a de plus beaux, mais le type est rupin.

Ainsi bavardait la compagne d'une heure d'Harfang.

Soudain, celui-ci leva une figure si hagarde vers la jeune fille qu'elle s'en effraya :

— Vous n'êtes pas bien ?

Il surmonta son émotion avec effort.

— Si..., mais c'est ce projecteur qui m'a donné si brusquement dans les yeux.

— Ils sont idiots en effet, avec leurs trucs, admit la danseuse dont l'attention s'était déjà détournée.

Mais Harfang avait entendu...

— Attention, avait dit la voix, ce soir j'ai besoin de vous.

Il la reconnaissait trop bien : dure, aigre, impérative… si glacialement polie ! Et pourtant il n'aurait pu dire d'où elle était venue ; autour de lui toutes les tables étaient occupées à présent, et à celle de Pedro Suarez, toute voisine, on menait un chahut d'enfer.

— Ce soir on va enfin jouer la *Tour de Cristal* au Pantanelli, criait-on. On ira, pour voir Cric-Croc enlever l'héroïne.

— À quelle heure ?

— Oh, ça ne commence qu'à neuf heures. Alors Cric-Croc n'est commandé que pour le troisième acte, vers onze heures. Avant cela, il n'y aura pas de monde.

— Va pour onze heures ! On se sent mal à écouter pendant trois heures une pièce de Périclès Holdon !

— Ecrite par ce polichinelle de Winstrop !

C'étaient des étudiants et des artistes qui parlaient et que Don Pedro Suarez régalait à tour de bras.

— Vous viendrez vous aussi, Don Pedro ?

L'Argentin partit d'un rire formidable.

— Au théâtre, moi ? Est-ce qu'on y boit au moins ? Non ? Alors, je vous attendrai quelque part au cabaret. Vous me raconterez ce qu'il a fait, votre mort en habit, bien qu'au fond cela me soit égal. Comme s'il ne pouvait pas prendre une danseuse ailleurs, ici au Pingouin, par exemple !

On se récria, et quelques girls affirmèrent avec véhémence que c'était jeter le mauvais sort, que tenir un pareil langage.

À ce moment, Harfang sentit un léger choc sur le gras de la cuisse et il vit qu'une boulette de papier venait d'y tomber.

Sa compagne regardait, de tous ses yeux, un beau garçon blond valser au bras d'une de ses amies. Elle ne vit donc pas Harfang défriper le papier.

De grosses gouttes de sueur perlaient aux tempes du forban.

Ce soir, onze heures, au Pantanelli, comme l'autre fois.

C'était tout ce que comportait le billet, écrit en lettres d'imprimerie.

Harfang en fit une boulette très mince, fit mine de se frotter la bouche et l'avala.

— Vous partez ? demanda la girl d'un ton faussement attristé, car elle voyait le beau blond loucher vers elle.

Harfang changea un de ses billets et tendit une livre à la rouquine.

— Chic, fit la jeune femme, on se revoit au Pantanelli au moins ? Tout le monde y va. Si l'on se rencontre, on ira prendre un drink ensemble, pas vrai ?

Harfang sortit, les joues en feu ; la pluie et le vent aigre lui firent du bien. Il se mit à marcher à grands pas le long des trottoirs luisants.

À la hauteur du Thames-Tunnel, il allait y prendre le bus de Bermondsey qui le conduirait au cœur de Londres, quand il sursauta.

Une main venait de se poser sur son bras.

— Faudra nous suivre au poste, sans faire de rouspétance, dit une voix brève.

Trois agents en civil, dont un inspecteur, se tenaient à ses côtés.

— Regardez, Smithers, s'il n'a pas d'arme sur lui, dit le chef.

Harfang se laissa fouiller tranquillement. Il n'avait pas de revolver, mais l'agent trouva les billets de banque.

— Tudieu, il en a du pognon, le particulier, dit-il.

L'inspecteur prit les billets, les regarda et eut un large sourire.

— On verra cela tout à l'heure.

— J'ai le droit de savoir pourquoi vous m'arrêtez, crâna Harfang.

— Oh, pour certaines raisons, dit légèrement le policier. Il faudra nous expliquer ce que viennent faire, dans votre poche, des billets dont nous possédons les numéros et qui proviennent d'un vol à la Midland Bank.

— Damned ! grogna Harfang, et il se laissa mettre le cabriolet sans regimber.

— Suffit, dit l'inspecteur. Tout ce que vous direz maintenant pourra être retenu contre vous, j'ai le devoir de vous le dire.

— Eh bien ! retenez toujours ceci, inspecteur, ricana Harfang. Il fera chaud quand je vous dirai quelque chose.

Une automobile remplie de joyeux fêtards passa.

— Qu'est-ce ? demanda une voix de l'intérieur.

— C'est un pauvre type qui est fait, dit une voix de femme. Tiens, tiens, c'est celui qui était tout à l'heure au « Pingouin » à la table d'à côté, avec Tilly la rouquine.

Harfang leva la tête et vit les yeux lourds de Pedro Suarez posés sur lui, puis les agents l'emmenèrent.

— C'est-il à Wapping-Station qu'il faut le conduire, chef ? demanda l'un des agents.

L'inspecteur réfléchit.

— C'est au plus près, en effet, mais il nous faudra passer l'eau.

— J'aime mieux ça, dit Harfang. Je ne désire pas être vu en cet état par trop de monde.

— C'est votre droit, observa l'inspecteur, et je ne demande pas mieux, si vous continuez à vous conduire correctement.

— Ça va, dit Harfang, hélez donc un paquebot.

Les agents se mirent à rire.

— Il vaut mieux garder sa bonne humeur, en effet, répliqua l'un d'eux en clignant de l'œil, et entrer immédiatement dans la voie des aveux. Cela dispose bien les juges à votre égard, et la police aussi.

— Il n'y a pas de bateau de police à cette heure, murmura l'inspecteur. Ils sont tous au large. Ah, voilà une barque qui pourra faire l'affaire. Ohé ! passeur ?

— Oui, répondit une voix traînarde.

— Alors, amenez !

— Ouais… les flics. Est-ce qu'on paie ?

— Deux shillings les quatre !

— Dans ce cas, je marche !

— Sur l'eau ! gouailla un des agents. C'est un miracle pour le moins !

La barque accosta ; on ne pouvait voir l'homme courbé sur la godille à moteur. Les agents prirent place dans le canot, l'inspecteur suivit, entraînant Harfang.

Le pilote fit un geste bizarre et l'embarcation, prenant une bande soudaine, chavira, versant ses passagers dans le fleuve.

Harfang se sentit prendre par le cou, puis rejeté sur la berge.

— L'auto est devant vous, gronda le marinier dont le visage était enveloppé d'un épais foulard.

— Il y a un billet de cinquante quids sur le siège du conducteur, ajouta-t-il. Son numéro ne figure sur aucune liste. Filez !... Ils en ont au moins pour dix minutes à se débattre dans le jus !

Harfang vit la voiture et s'y engouffra.

Les lumières de la City voletèrent autour de lui comme de furieuses lucioles.

*

Le troisième acte de *La Tour de Cristal* tirait à sa fin.

Lilian Merrydale levait son poignard sur Rupert Feizen...

La salle haletait... Non que les péripéties de la pièce la passionnaient fort, mais la promesse d'un crime flottait dans l'air. Quelqu'un cria :

— Attention au placard, Lilian !

Soudain la salle hurla d'épouvante : les lumières venaient brusquement de s'évanouir. Des ténèbres épaisses envahirent la scène et la salle. Un cri de femme s'éleva.

— Au secours !

Puis des hurlements, des appels, des ordres, des bruits de pas et de meubles renversés, d'hommes qui luttaient.

Cela dura à peine trente secondes et la lumière fut rendue.

Sur scène, des agents de police étaient aux prises, des acteurs couraient comme des fous d'une coulisse à l'autre. Le placard bâillait, portes ouvertes. Lilian Merrydale avait disparu.

— Cric-Croc !

Cela venait du côté du public, tout près du cintre, et tous les yeux se levèrent. Un hurlement d'horreur retentit.

Sur l'étroite corniche qui surplombait la salle et qui servait aux électriciens pour approcher le grand lustre, un être monstrueux se tenait debout : une tête de mort livide, coiffée d'un tube de soie noire, sur un corps trapu, vêtu d'une ample redingote sombre.

— Cric-Croc, le voleur de femmes !

Sur la scène, un des agents de police leva son revolver et tira.

L'apparition baissa la tête, fit un bond prodigieux et atteignit un petit portillon qui s'ouvrait au ras du plafond, où elle disparut aussitôt.

— Par où faut-il aller ? Le chemin !... Qu'on nous indique le chemin !

On criait à tort et à travers, mais personne ne vint donner les explications demandées.

Par un des escaliers de service menant vers les combles, un homme solitaire courait, revolver au poing, escaladant les marches quatre à quatre, fou de rage et de terreur : Lord Eversham.

Il connaissait bien les aîtres du théâtre Pantanelli et se dirigeait sans l'ombre d'une hésitation vers ce qu'il pensait être la retraite du monstre.

Il franchit en quelques pas une galerie à claire-voie et vit devant lui la porte entrouverte d'une lampisterie abandonnée.

Il s'y engagea, tourna un commutateur, et le réduit parut, sordide, inondé d'une lumière blafarde.

— Je t'aurai, vilain masque, dégoûtant saltimbanque, rugit Eversham en donnant de furieux coups de pied dans des paquets de hardes gisant sur le plancher.

Il tournait le dos à un portemanteau où pendaient de vagues haillons, et il ne vit pas deux énormes mains qui en sortaient, s'avançant sournoisement vers son cou.

Quand il les sentit, son destin était déjà arrêté, car sa gorge se trouvait prise dans un étau impitoyable et l'air manquait à ses poumons.

Les vertèbres de son cou craquèrent : pantin brisé et sans vie, il s'écroula. À ce moment, les divers escaliers de service étaient envahis par une foule furieuse, à la tête de laquelle courait Holdon.

Un instant, ils passèrent à proximité d'une forme fuyante, qui sanglotait :

— Trop tard !... J'arrive trop tard !...

Mais les poursuivants se dirigeaient d'un autre côté, et la forme s'évanouit dans les ombres du cintre.

Le cadavre d'Eversham fut découvert quelques minutes plus tard.

Périclès Holdon le regarda, les dents serrées, et l'abandonna sans mot dire au médecin de service qui avait suivi la cohue.

— Eh bien, monsieur Dickson, demanda-t-il d'une voix mauvaise à un gentleman qui se tenait debout contre un portant, Cric-Croc ne semble pas redouter votre présence.

— Sans doute, répondit sèchement le détective, mais le mort en habit se trouvait bien loin de la scène, il faut l'avouer.

— Et Lilian Merrydale a été enlevée tout de même ?

— C'est ce que je voulais dire !

Le détective tourna le dos à l'auteur et s'engagea dans l'escalier de service.

— C'est tout ? hurla Holdon.

— En effet… tout. Je n'ai rien à apprendre ici… Tout de même, je me trompe. Regardez donc à l'intérieur de cette loge, et dites-moi qui s'y trouve.

— Cette loge n'est plus à la disposition du public !

— Ce n'est pas l'opinion de tout le monde, riposta Harry Dickson.

Holdon ouvrit la porte matelassée et, aussitôt, une voix plaintive s'éleva à l'intérieur :

— Ne me faites pas de mal, monsieur Cric-Croc. Je n'y suis pour rien… Je suis venu voir la représentation, mais je n'ai pas couru derrière vous !

— Winstrop ! cria Holdon. Que faites-vous là-dedans ?

— J'ai voulu voir ce qui allait arriver, gémit l'infortuné secrétaire, mais aussi loin de la scène que possible. Je ne suis pas un resquilleur car j'ai payé ma place à l'amphithéâtre… Je ne voulais pas être aperçu et je me suis installé ici… Oh ! dire que Cric-Croc est passé à dix pas de moi !

— Vous avez bien dû le voir, alors, dit Harry Dickson.

— Comme je vous vois…

Il prit un air mystérieux.

— Ce n'est pas un masque, dit-il.

Holdon eut un air menaçant.

— J'ai grande envie de vous chasser d'ici, Winstrop, et à coups de botte encore !

— Soit, répondit fielleusement le secrétaire. Mais, dans ce cas, je serai obligé d'emporter mon stylo et ma machine à écrire !

Sentant la menace, Holdon tourna le dos avec mépris.

— Ce n'est pas avec une nouille pareille que nous pourrons capturer Cric-Croc, monsieur Dickson, dit-il avec un rire qui sonnait faux.

— En effet, riposta le détective. Il faudra autre chose, monsieur Holdon.

Le cheval de bois

Harfang roulait comme un fou.

Seul, son instinct veillait encore en lui, et ce fut machinalement qu'il se dirigea vers Rothershite road.

De temps à autre, il jetait un regard par-dessus son épaule, vers la forme écroulée et immobile sur les coussins. Une odeur lourde de chloroforme le prenait à la gorge, lui brouillant les sens.

— Que je me débarrasse de ce colis, et je file ! gronda-t-il. Les cinquante quids me suffiront pour prendre le large… Piffny fera bien le reste.

Il ne savait pas que l'ancien barman dormait sous trois pieds de terre, dans les caves du « Requin bleu ».

Soudain, il bloqua les freins et poussa un hurlement de fauve.

Là-bas, devant lui, une équipe de pompiers achevait d'arroser des décombres fumants. Le bar n'était plus, ni le fameux « salon de réception ».

— Ah, j'aurais dû comprendre quand ce démon de Piffny me disait que Londres devenait trop brûlant pour nous !

Il hésita quelques secondes, puis il rauqua :

— Tant pis pour toi, la belle. Tu es trop compromettante pour un pauvre bougre comme moi ; à défaut de salon, tu occuperas la salle de bains !

L'auto prit le chemin des docks.

Mais, à la hauteur de Shad Thames, il dut ralentir devant des travaux de terrassement et la portière fut ouverte.

— Prenez par Tower-Bridge, Harfang, dit une voix aimable.

Harfang faillit faire verser la voiture, tant il fut effrayé.

L'homme qui venait de s'installer prestement à ses côtés, tendit le poing devant la figure d'Harfang, qui crut qu'on le menaçait d'un revolver. Mais ce n'était qu'une grosse liasse de bank-notes.

— Pas marqués, dit l'inconnu. Marchez toujours, Harfang.

— J'aime mieux cela, ricana le bandit. Où allons-nous ?

— Prenez à droite et roulez tout droit. Je vous donnerai les indications nécessaires.

Harfang ne demandait qu'à obéir : toute initiative était morte en lui.

Chemin faisant, il essaya de regarder son compagnon, mais cela ne lui apprit pas grand-chose : l'homme avait la tête enveloppée d'un épais foulard.

— Je suppose, dit-il, que c'est vous qui m'avez tiré ce soir des mains de la rousse. C'était un fameux truc allez, et je vous dois une fière chandelle.

— Ah, vraiment, vous me devez cela ? Ce n'est que peu de chose auprès de ce que je veux encore faire pour vous, Harfang.

Le forban, mis à l'aise, s'esclaffa :

— Je suppose que je pourrai me payer un peu de repos après cela !

— Bien dit, mon ami, et quel repos… Comptez sur moi !

Tout au long du chemin, il donna des indications d'une voix brève, et Harfang se rendit compte qu'ils entraient dans le vieux quartier de Covent-Garden. Enfin, l'auto s'engagea dans une venelle dont le fond était barré par une haute porte à deux battants.

— Inutile de descendre, déclara l'inconnu. Roulez doucement contre la porte, et elle s'ouvrira toute seule.

Ce qui fut fait. Quelques instants plus tard, la voiture s'arrêtait dans un grand garage vide.

— Prenez la demoiselle, ordonna l'étranger. Voici un escalier qu'il faudra descendre. Faites attention aux marches, elles sont un peu glissantes.

— Comme toutes celles qui mènent à un salon de réception, ironisa Harfang.

— Comme vous dites, mon ami !

Il entendit l'inconnu fermer et verrouiller les portes derrière lui au fur et à mesure que leur descente continuait.

— Cela vaut bien le « Requin bleu », n'est-il pas vrai ?

Harfang ricana.

— Vous êtes arrivé juste à l'heure, sir, sinon j'aurais déjà choisi une retraite appropriée pour la demoiselle.

— Je n'en doute pas, Harfang, car je connais vos capacités en la matière. Nous voici arrivés d'ailleurs.

Ils débouchaient dans une cave circulaire, éclairée par une forte lampe électrique.

— Tudieu ! s'écria Harfang, vous êtes bien outillé. Voilà un chevalet qui vaut bien celui de Piffny !

— Il est magnifique, répliqua l'inconnu. Je l'ai payé cinq cents livres à un spécialiste chinois. Quel perfectionnement ! Harfang, vous m'en direz des nouvelles. Déposez le fardeau.

La pauvre Lilian Merrydale, encore endormie, chut sur un lit de paille.

— Vous n'avez pas de chaînes ! critiqua Harfang.

— Je n'en ai pas besoin. Le chevalet m'en tient lieu. Il est d'un maniement un peu spécial et vous aurez à l'apprendre.

— Cela ira vite, car c'était moi qui l'actionnais chez Piffny.

— Je sais, mais tout de même… Tenez, mettez-vous en selle. Vous allez voir.

Harfang s'installa à califourchon sur le cheval de bois.

— Essayez donc de descendre.

Le bandit fit un mouvement et poussa un cri de douleur.

— Aïe, je ne peux bouger d'un cran… Quelle infernale mécanique. Je ne puis mouvoir ni bras ni jambes.

— Regardez bien, Harfang. Ce sont comme autant de mains d'acier qui vous tiennent et que vous n'avez pas vu jaillir du corps de cette haridelle de bois.

L'inconnu pressa une manette, et aussitôt Harfang hurla.

Le chevalet venait de se fendre en deux, écartelant ses jambes et lui tordant hideusement les bras.

— J'en connais assez, cria-t-il. Cessez donc de faire marcher ce truc !

— Vous criez bien haut mon ami, dit froidement l'inconnu. Mais soyez tranquille, je pourrais faire exploser une bombe dans cette cave sans qu'on l'entende à l'étage. Les parois de cette salle sont absolument insonores.

— Mais lâchez-moi donc… hurla le bandit. Vous ne voyez pas que cette mécanique continue à marcher… Aïe… J'ai le bras brisé.

— Oui, c'est une des premières choses qu'il fait. Il brise certains os tout en ne mettant pas la vie du patient en danger. Vous n'êtes pas en péril de mort, Harfang.

Le bandit ne répondit pas. Un nuage rouge venait de passer devant ses yeux : une sorte de cangue descendant du plafond venait de se poser sur sa tête et la courbait en arrière. Il poussa un hurlement abominable.

— Les petites criaient-elles toutes comme cela dans le salon de Piffny ? demanda l'inconnu en tirant un petit cigare noir de sa poche et en l'allumant avec soin. Je ne vous offre pas de fumer, Harfang, car votre position difficile s'y oppose.

Un bruit de rouages gronda à l'intérieur du chevalet, et soudain la jambe droite du supplicié se tordit et tourna comme une manivelle ; une clameur atroce s'éleva.

— Je crains que l'articulation n'ait cédé, dit l'homme en rejetant une bouffée de fumée entre les fentes de son foulard. Quand on ne surveille pas ces mécaniques de très près, elles marchent un peu vite.

Il se mit à parler d'un ton grave.

— Maintenant vous m'entendez encore, Harfang, et vous comprenez ce qui vous attend, mais dans quelques minutes vous ne serez plus qu'une masse de chair hurlante et sanglante. Non, non… vous ne mourrez pas, ou du moins, vous ne mourrez pas encore. Automatiquement, ce brave cheval mécanique vous donne, toutes les dix minutes, une piqûre vivifiante qui vous fait renaître à la vie et… à la douleur. La mort n'intervient qu'au bout de deux heures. Deux heures de torture c'est bien long, n'est-il pas vrai ? Je pourrais en faire trois ou quatre heures, mais je suis un homme de chiffres, amoureux de l'équité et j'estime que deux heures suffisent. D'ailleurs je ne puis m'accorder de plus longs loisirs. Puissiez-vous, en ces deux heures, revivre toutes les tortures morales et physiques que vous fîtes subir à d'innocentes créatures.

« Adieu, Harfang ! Je vous quitte. Quand je reviendrai, je trouverai votre cadavre ; il sera tellement déformé qu'il n'aura plus l'aspect humain.

Il prit Lilian Merrydale dans ses bras et, d'un coup de pied, écarta la paille. Un trou béant parut dans le sol.

— Vous aurez la consolation de voir tout le temps votre futur tombeau, Harfang, et comme je suis un homme juste, j'y dépose déjà les billets de banque que je vous ai promis dans la voiture. Je ne sais s'ils vous serviront à grand-chose dans le monde des châtiments qui sera bientôt le vôtre. Adieu !

Il partit, emportant la jeune actrice inerte.

Une porte claqua derrière lui. Le chevalet fit un nouveau mouvement ; la jambe gauche d'Harfang se brisa en deux endroits.

*

— Monsieur Earl est-il chez lui ? cria une voix dans la nuit.

— Monsieur dort, riposta une voix furieuse à l'une des fenêtres. Qui êtes-vous pour oser carillonner de la sorte à cette heure ?

— Annoncez Harry Dickson !

— Ah bien ! sir… Fallait le dire plus tôt. Je viens vous ouvrir la porte et je préviens Mr. Earl.

Le détective arpenta nerveusement le large trottoir devant la grande maison de maître, en attendant que la porte lui fût ouverte.

Enfin, une lueur parut dans le hall et des verrous glissèrent.

— Entrez, monsieur Dickson. Sir Earl vous rejoint à l'instant.

Le valet introduisit le détective dans un petit salon désuet.

— Eh bien ! monsieur Dickson, m'apportez-vous des nouvelles de Miss Landon ?

Mr. Earl, en longue robe de chambre, venait d'entrer.

— Je le regrette, sir, mais Miss Merrydale vient d'être retrouvée.

— Elle était donc partie ?

En aussi peu de mots que possible, Harry Dickson raconta les événements de la soirée, en ajoutant :

— Vers deux heures du matin, un cocher de fiacre stationnant à Ludgate a trouvé Miss Merrydale dans sa voiture, sans pouvoir dire comme elle y était venue. Elle avait été endormie à l'aide d'un puissant narcotique. Réveillée, elle ne se souvint de rien, sinon d'avoir été brusquement saisie sur la scène et emportée dans la nuit.

— Très bien ! Mais cela ne me rend pas Miss Landon !

Harry Dickson garda un moment le silence.

— Vous avez été marié clandestinement à une simple mais brave ouvrière, morte depuis, Sir Earl, dit-il, et Miss Landon est votre fille.

Le vieux gentleman fit un geste bref.

— C'est vrai… Mais me la rendrez-vous ?

— Hélas non… Savez-vous, sir, que vous risquez beaucoup ?

— Et quoi donc, monsieur le détective ? demanda le vieillard avec hauteur.

— D'être arrêté !

— Vraiment ? Et sous quelle inculpation, je vous prie ?

— D'être l'introuvable Cric-Croc !

— Bon, je m'attendais à cela.

— Pourtant je ne le ferai pas !

— Peut-on connaître la raison de cette mansuétude ? railla Mr. Earl.

— Les preuves manquent.

— Je le pense bien. Bonsoir, monsieur Dickson.

— Bonne nuit, monsieur Earl.

Le détective marcha d'un pas lent vers la porte, quand tout à coup la voix aiguë du vieillard le rappela.

— Je désirerais beaucoup avoir des renseignements plus complets sur le sieur Pedro Suarez ! cria-t-il.

— Soyez sans crainte, monsieur Earl, je m'en occupe, répondit Harry Dickson en fermant la porte derrière lui.

Le coup des « Dover-girls »

La maison d'Holdon était en fête, mais ce n'était plus la maison d'Holdon. Don Pedro Suarez venait de l'occuper et, avec lui, toute sa bande de fêtards, d'oisifs, de parasites et de noctambules.

Le riche Argentin avait délaissé les dancings interlopes comme le « Pingouin Chahuteur », pour transformer sa propre demeure en un véritable cabaret de nuit. Ce soir, un public fort mélangé se pressait dans les salons mués en salles de buffet, de jeu et de spectacle.

Périclès Holdon était absent, malgré une invitation pressante de son locataire, et cela se concevait : l'injure, faite à son home par ce parvenu, devait lui être extrêmement pénible.

Pedro Suarez avait bien organisé les festivités : pour pendre la crémaillère, il avait invité tout ce que le monde des théâtres londoniens avait, sinon de plus huppé, du moins de plus brillant. Les douze « Dover-Girls », que les établissements de nuit s'arrachaient à prix d'or, avaient même prêté leur concours.

On disait que cette fantaisie chorégraphique devait coûter un prix exorbitant au Sud-Américain, puisque les danseuses avaient dû résilier un gros contrat pour pouvoir se rendre aux désirs du magnifique amphitryon.

Cette attraction n'était annoncée que pour minuit et, en attendant, les convives se pressaient autour des buffets somptueusement pourvus de boissons et de délicates nourritures.

Suarez avait également invité les membres du « Club des Huit », et l'on s'étonna de voir ces gentlemen répondre à son désir.

D'autant plus que ces jeunes gens très huppés s'étaient toujours refusés à admettre dans leur milieu l'ancien

propriétaire de la maison, Périclès Holdon, qu'ils considéraient insuffisamment pourvu de titres de noblesse. Ils se tenaient un peu à l'écart, affectant une certaine morgue, mais néanmoins intéressés par la vie intense et chatoyante qui régnait autour d'eux. Pour Pedro Suarez, la soirée avait débuté par une bonne tempête de jurons, quand on lui avait fait part de ce que le troisième quadrille des « Dover-Girls » allait faire défaut et que le programme ne comporterait que huit danseuses au lieu de douze. Mais il se calma un peu en apprenant que ses invités se contenteraient de cette équipe réduite.

Pedro Suarez, habitué aux nuits frénétiques du « Pingouin chahuteur » et autres établissements de douteux aloi, devait se rendre compte que l'entrain ne régnait pas en maître dans sa nouvelle demeure. Lui-même n'était plus le turbulent personnage des nuits d'antan. Il errait de salon en salon, serrant ici et là une main inconnue, applaudissant distraitement à quelque numéro de chant ou de danse, engagé pour la circonstance.

À la fin, au moment où la plupart de ses invités entouraient les buffets où se servaient le caviar et le foie gras, il se retira dans un petit salon à l'étage, que Holdon appelait jadis, d'une manière efféminée, « son boudoir ». C'était une curieuse place hexagonale, tendue de soie jaune, éclairée par un petit lustre en cristal et ne possédant pour tous meubles qu'une paire de profonds fauteuils en velours et une basse table de fumeur.

Suarez se laissa tomber dans un des clubs, se versa d'une main peu sûre un verre de whisky et resta à regarder songeusement les jeux de prisme du lustre. Toute joie semblait avoir disparu de son être, et ses traits reflétaient le plus profond ennui.

D'en bas montait un bruit de chaises et de tables rangées : on approchait de minuit et personne né voulait perdre la moindre chose du clou de la soirée : les Dover-Girls.

Tout à coup, Suarez tourna la tête : quelqu'un venait d'entrer à pas de loup dans le boudoir d'Holdon. Il vit, à quelques pas de lui, un homme de haute taille, au visage maigre barré d'une petite moustache, et dont les yeux se cachaient derrière les verres bleus d'énormes lunettes rondes.

— Vous m'excuserez de garder mes verres, dit l'homme aimablement ; ils me servent un peu de masque, et j'ai mille raisons pour ne pas circuler parmi vos invités avec mon visage de tous les jours.

Pedro Suarez grogna.

— Je ne vous connais pas, sir, et ici, dans ce salon, je ne reçois personne.

— Regardez-moi bien, continua l'intrus, et dites-moi si vous m'avez arraché l'autre soir des mains de la police, sur les bords de la Rive ?

— Moi ? demanda Suarez. Vous rêvez ?

— Non, je ne rêve jamais… Mon nom est Harfang.

Pedro Suarez le considéra en silence.

— Harfang… Ce nom m'est parfaitement inconnu, mais maintenant que je vous regarde avec attention, il me semble vous reconnaître malgré vos lunettes. L'autre soir, vous étiez attablé au « Pingouin », à une table voisine de la mienne.

— Très bien, dit le visiteur en hochant, la tête. C'est tout ?

Le Sud-Américain eut un geste d'ennui.

— Vous ne m'êtes rien et je désire être seul.

L'autre manifesta quelque nervosité.

— Si je me suis trompé, c'est dommage, car je veux quitter l'Angleterre cette nuit encore, et pourtant il me reste quelque chose à faire.

— Puisque je vous dis que tout cela ne m'intéresse pas !

L'intrus se leva.

— Me serais-je trompé ? murmura-t-il d'une voix sombre.

Pedro Suarez ne répondit pas, mais son regard lourd était fixé sur son visiteur.

— Je voulais vous demander de l'argent, dit celui-ci, mais je désirais le gagner auparavant. Puisque vous n'êtes pas celui que je crois, je m'en vais.

Un éclair brilla dans les yeux du métèque.

— Halte, seigneur Harfang !

Quelque chose avait changé en Pedro Suarez ; ce n'était plus l'homme apathique, affalé, de tout à l'heure ; une lueur insolite s'était allumée dans son regard huileux et torve.

— Vous jouez un jeu dangereux, monsieur Harfang !

L'autre partit d'un rire amer.

— Je le sais, dit-il avec franchise, mais tout le monde a le droit de jouer ce grand jeu, au moins une fois dans son existence, surtout quand il risque de la quitter d'une manière peu glorieuse.

— Pourquoi êtes-vous venu me trouver, et pourquoi moi ?

— J'avais compris que le seul être qui avait intérêt à jeter trois bobbies dans le fleuve était celui dont je recevais des ordres. Je vous ai reconnu, et je ne le regrette pas. Je vous le répète, j'aurai quitté ce soir même la douce Angleterre.

— Ou la douce vie…

— C'est possible mais peu probable, puisque je vous en offre huit pour une.

— Expliquez ce langage sibyllin, maître Harfang.

— La Merrydale est perdue pour nous. J'ai trouvé, à la place du « Requin bleu » et de son salon de réception, un amas de décombres fumants qu'arrosaient les pompiers de Rotherhite. J'ai dû la fourrer dans une voiture dont le coachman faisait une station au cabaret. Je désirais m'acquitter… Je vous offre huit colis qui valent pour le moins celui qui nous échappe.

Pedro Suarez semblait intéressé, mais ne soufflait mot.

— Les « Dover-Girls », continua Harfang.

— Idiot !

— Attendez, vous ne savez pas tout. Avez-vous remarqué les têtes des membres du « Club des Huit » ?

Suarez sursauta, et une expression d'intense curiosité envahit son visage.

— Précisément, il se fait que je les connais tous…

— Mais vous n'en reconnaissez aucun !

— Si, mais comme ils sont mal maquillés !

— On fait ce que l'on peut, avoua piteusement Harfang.

L'Américain vida son verre d'un trait ; à présent, toute sa méfiance envers le visiteur semblait avoir disparu.

— C'est pour y réfléchir que je me suis retiré ici, dit-il.

— Ce sont des amis, déclara Harfang.

— Hein ?

— Oui, les miens… Ils vont travailler.

— Je vous écoute, Harfang. Je ne vous ai jamais cru très intelligent, mais il se peut que je me sois trompé sur votre compte.

— Je le pense aussi, répliqua modestement l'autre. Ecoutez-moi bien maintenant. Tout à l'heure, quand le numéro des girls aura pris fin, ces gentlemen s'offriront pour les reconduire, ou plutôt pour aller finir la soirée à leur club. Un pareil honneur ne se décline pas.

— C'est assez téméraire, surtout que les véritables membres du « Club des Huit » pourraient être prévenus de leur étrange présence en un lieu où ils ne se trouvent pas, ricana Suarez avec un mauvais regard.

— Que non !... Il se fait que ce double quatuor de rupins est parti en expédition dans la banlieue de Londres. Une partie fine qui doit rester secrète. Le local du club est en ce moment aussi vide que votre verre !

— Alors... dit brièvement l'Américain.

— Le *Ptarmigan* mouille au large de Sheerness ce soir.

Suarez sursauta et ses yeux exprimèrent la stupeur.

— Menteur ! Ce cargo est à Anvers !

— Il y était il y a une vingtaine d'heures, depuis il a joué des hélices.

— Sans attendre les ordres !

— Pardon. Il en avait, et de fameux encore !

— Et lesquels, monsieur « Je sais tout » ?

— Les ordres de Cric-Croc !

Pedro Suarez se dressa, une flamme de rage dans les yeux.

— Cric-Croc... Au diable ce fantoche ! Qui est-ce ?

Harfang ricana.

— Sombre question en vérité, dit-il.

Il se complut quelques instants à l'effarement et à l'ahurissement de Suarez.

— Et Cric-Croc lança par T.S.F., l'appel que nous connaissons ! Seulement...

— Seulement... Mais parlez donc, fils de chienne ! hurla Don Pedro.

— Seulement, il n'a donné rendez-vous au *Ptarmigan* que pour demain soir, et comme il nous accorde, de cette façon, quelque répit, il s'agit d'en profiter.

— Cric-Croc connaît notre code ! rugit l'Américain.

— Cric-Croc et vous, dit hardiment Harfang.

— Pourquoi ne pas dire que ce maudit mort en habit et moi ne formons qu'une seule et même personne ? railla Pedro Suarez.

Harfang eut un geste éloquent, qui en disait long.

— Eh bien ! conclut Suarez, vous en penserez ce que vous voudrez, mais votre idée est bonne. Vous avez de la chance, Harfang, qu'elle le soit, sinon je n'aurais pas donné cher pour votre peau. Vous pouvez embarquer les colis.

— C'est un véritable chargement de pépites d'or, clama Harfang en se frottant les mains. Je désire une petite avance.

Suarez lui jeta une poignée de bank-notes roulées en boule.

— Les « Dover-Girls » ont commencé leur numéro, dit-il. Avez-vous besoin d'autre chose encore ?

— Votre présence à deux heures du matin à Deptford. Non loin des Gas Works se trouve un cabaret charmant, « Le Poisson volant ». Ce sera le lieu de ralliement. Un petit yacht à moteur sera alors à quai près de Royal Vietualing Yard et nous conduira sans encombre à Sheerness.

— Je me suis mépris sur vous, Harf, dit Suarez d'une voix radoucie. Je regrette que cela arrive au moment où nous traiterons sans doute notre dernière affaire à Londres.

— Mais elle sera d'importance, sir !

Pedro Suarez le congédia du geste.

Dans le grand salon, les « Dover-Girls » commençaient leur second ballet.

Leur apparition sur scène n'était jamais de longue durée, mais elle était si éblouissante que nul ne songeait à s'en plaindre.

Le visiteur de Suarez se faufila dans la salle obscure, dont seul le centre irradiait sous les feux roses d'un projecteur.

— Mince, murmura-t-il. Sont-elles belles !

Jamais plus superbes filles n'avaient en effet évolué sur les planches. C'étaient de véritables statues vivantes, d'une

perfection physique absolue. La réflexion de Harfang coïncida avec la fin du numéro.

Les « Dover-Girls » saluèrent et se retirèrent en un mouvement rapide.

On savait qu'il était inutile de bisser : elles ne revenaient jamais.

On vit alors les membres du « Club des Huit » se lever et, sans honorer l'assemblée d'un regard, se retirer à leur tour.

Un quart d'heure plus tard, des automobiles de maître ronflaient à plein moteur et quittaient Holborn.

À une heure du matin, Pedro Suarez se déclara fatigué et congédia ses invités sans grande politesse.

Quelques minutes après le départ du dernier des convives, Suarez se mit au volant de sa propre voiture et s'éloigna en vitesse.

*

La taverne du « Poisson volant » a ses fenêtres et ses portes closes ; pas un rayon de lumière ne filtre au-dehors pour prouver que quelqu'un y veille encore.

Pourtant, dans la basse salle de consommation, une dizaine d'hommes immobiles se tiennent autour d'une lampe unique.

Dans l'arrière-boutique, huit jeunes filles se drapent frileusement dans leurs minces manteaux de ville, un peu de frayeur sur leurs beaux visages.

L'un des hommes s'approche d'elles.

— C'est donc bien entendu, mesdames, dès que vous me voyez faire le signal, vous tombez dans un profond sommeil.

— Entendu, monsieur Dickson !

Harry Dickson les quitte pour se diriger vers un homme au visage pâle, barré d'une petite moustache et les yeux abrités derrière des verres sombres.

— Vous êtes un merveilleux artiste, monsieur Earl, dit-il. Moi-même, je suis tenté de vous prendre pour cette infecte canaille de Harfang.

L'homme hoche pensivement la tête.

— Le plus gros reste à faire, monsieur Dickson, car je ne vous livre que… Pedro Suarez. Peut-être croyez-vous encore que Suarez et Cric-Croc ne font qu'un ?

Harry Dickson lui jette un long regard.

— Nous le saurons bientôt, dit-il.

— Je me demande ce qui vous fait penser que vous le saurez si vite ?

— Une petite chose, bien tragique en vérité : Cric-Croc ne laisse pas d'êtres vivants autour de lui, qui seraient capables de compromettre son incognito.

Le détective fit une pause, puis il reprit à voix basse :

— Je prévois des choses bizarres… effarantes… Pourquoi Lord Eversham est-il mort ?

— Je me le suis déjà demandé !

Parce qu'il s'est douté tout à coup de l'identité du mystérieux mort en habit ! À votre tour, monsieur Earl, de parler en confiance.

— J'ai déjà commencé à le faire, monsieur Dickson, en vous avouant que c'est moi qui ai exterminé toute la bande de trafiquants de chair blanche qui gîtait au « Requin bleu », et dont Harfang fût un des derniers. Je continuerai donc…

Au même instant, un ronflement de moteur retentit au-dehors.

Harry Dickson leva la main et, dans l'arrière-salle, huit têtes s'inclinèrent à l'unisson dans un sommeil parfait.

La porte s'ouvrit. C'était un chauffeur de taxi.

Il salua d'un air gêné.

— Je dois demander Mr. Harry Dickson, dit-il. C'est de la part d'un vieux monsieur qui m'a payé ma course d'avance, pourboire compris. J'ai deux clients pour vous dans ma voiture, mais faudra m'aider à les sortir de là !

Harry Dickson et Mr. Earl se précipitèrent dehors, et l'on entendit leur double exclamation de stupeur.

Ils revinrent aussitôt, portant dans leurs bras deux jeunes femmes profondément endormies à l'aide d'un narcotique.

— Miss Faynes !… Miss Marbury !… s'exclama un des hommes en qui nous reconnaissons, sous son déguisement, Mr. Goodfield de Scotland Yard.

— Elles portent une étiquette ! fait remarquer un des autres.

— « Avec les compliments de Cric-Croc » lit Goodfield.

Mr. Earl, très pâle, s'est retourné vers Harry Dickson.

— Et Miss Landon ? murmure-t-il tout bas.

— Patience, répond le détective avec un bizarre sourire. Je crois que Mr. Cric-Croc vient de signer cette prouesse un peu clairement, un peu trop clairement pour sa personnalité. Laissons ces jolies personnes dormir. Je présume qu'elles n'auront plus rien à nous apprendre quand elles s'éveilleront.

— Puissiez-vous dire vrai ! s'exclame Mr. Earl.

— Mais achevez donc votre phrase interrompue, sir…

— En peu de mots : Cric-Croc me semble bien plus être un redresseur de torts qu'un vil bandit.

— Ceci est concluant, monsieur Earl, et cela nous le livrera bientôt. Mais écoutez bien ce que je vous dis : si Pedro Suarez entre ici, c'est-à-dire s'il vient ici vivant, nous l'arrêterons sur-le-champ, car nous tiendrons Cric-Croc.

— Alors Suarez pourrait venir ici autrement que vivant ? s'écria Mr. Earl.

— Certainement… Ah, j'entends une auto !

Un moteur s'arrêta, non devant l'auberge, mais à quelque distance. Harry Dickson se rua vers la porte.

— Venez, monsieur Earl, et vous aussi Goodfield.

Inutile de dormir encore, mesdames. Personne ne viendra. Personne ne viendra plus ici.

À cinquante pas du « Poisson d'Argent », on voyait les phares d'une auto stoppée au bord du trottoir.

— Inutile de tirer votre revolver, Goodfield, déclara Dickson tout en courant. Cric-Croc ne nous envoie pas un vivant, soyez-en certain. C'est bien pour cela que l'auto se trouve arrêtée à quelque distance.

D'une main fébrile, Goodfield ouvrit la portière, et un corps tomba à moitié hors de la voiture.

— Suarez ! s'écria le policier. Il a été tué par-derrière, d'une balle dans le crâne.

— Je n'ai jamais vu, de ma vie, plus beau maquillage, dit tranquillement Harry Dickson.

Goodfield se mit à crier.

Des postiches furent arrachées et, enfin, un faux épiderme bronzé qui adhérait parfaitement à un autre, pâle et authentique celui-là.

— Tonnerre et éclair !... C'est Périclès Holdon !

— Chef de la bande des trafiquants de blanches qui infestait Londres depuis des années, expliqua Dickson en tournant le dos avec mépris au cadavre du soi-disant auteur dramatique.

Cric-Croc s'en va…

Harry Dickson et Mr. Earl avaient pris place dans une automobile et un des agents de Scotland Yard s'était mis au volant.

— Où allons-nous, monsieur Dickson ? demanda Earl.

— À la gare de Victoria, répondit immédiatement le détective. À trois heures et quelques minutes du matin y part le rapide pour Douvres qui donne correspondance avec la malle d'Ostende, le grand chemin du continent.

— Et vous comptez y trouver le sieur Cric-Croc ?

— Et même davantage, répartit malicieusement Harry Dickson.

— Je me demande ce qui vous permet de supposer cela.

— Les livres de chevet de Miss Hermina Landon !

— Que voulez-vous dire, fit sourdement le vieillard.

— Que tous ces livres – j'ai eu à maintes reprises l'occasion de les voir – parlent de l'Italie. Je suppose qu'elle désire ardemment voir ce pays. Et, précisément on y arrive par Douvres, Ostende, Luxembourg, Bâle…

Mr. Earl se laissa aller en arrière sur les coussins de la voiture.

— Vous savez, en effet, beaucoup de choses.

— En ce qui concerne cette affaire, je crois les connaître toutes…

— Et vous voulez me les confier ?

— Je brûle d'envie de le faire et, comme je calcule que le récit complet prendra juste le temps qu'il faut pour arriver à Charing Cross, je commence tout de go :

« — Périclès Holdon – vous ai-je dit qu'il est d'origine grecque ? – est un habile coquin, pour qui la profession d'homme de lettres ne sert que d'alibi.

« En fait, il dirige avec plus ou moins de succès une audacieuse bande de trafiquants de blanches, dont toutefois

aucun membre ne le connaît personnellement. Mais il pressent que la chance pourrait bien le quitter un jour, s'il n'opère pas quelques changements de façade.

« L'idée, ma foi fort ingénieuse, de créer une sorte de matamore criminel lui vient, et déjà Cric-Croc existe, en potentiel.

« Il existera bientôt virtuellement.

« Nous arrivons à la soirée de la répétition générale de la *Tour de Cristal*. Holdon a jeté son dévolu mercantile sur la belle Gladys Faines, jeune femme respectable qui, d'ailleurs, a déjà repoussé ses avances.

« Son goût du lucre s'accroît donc d'un désir de vengeance.

« On en est au troisième acte : par les souterrains du théâtre chemine un être fantastique, « Cric-Croc », qui commence par se débarrasser d'un infortuné machiniste qui, pour son malheur, croise sa route.

« Cric-Croc fait sa terrifiante apparition et s'enfuit par les caves, emportant la pauvre Gladys évanouie.

« Mais quelqu'un d'autre est entré en scène ; c'est un homme qui, depuis quelque temps, a percé à jour la perverse personnalité de Holdon. Il se met à la poursuite du ravisseur, et parvient à lui enlever sa proie.

« Cette sorte de vengeur s'aperçoit alors que l'effrayant personnage de Cric-Croc pourrait bien être le meilleur masque pour lui, et surtout le plus déroutant pour Holdon. Il conduit Miss Gladys en lieu sûr et, sans doute, se met d'accord avec elle pour qu'elle reste cachée un temps plus ou moins long. Pendant ce temps Holdon perfectionne le rôle de Cric-Croc en cambriolant le bureau directorial.

« Mais le nouveau Cric-Croc veille, et Holdon ne retrouvera plus les livres volées, qui seront restituées mystérieusement à leur propriétaire.

« Vous avez prétendu, monsieur Earl, avoir exterminé la bande des voleurs de femmes ; n'en croyez rien, vous avez eu un aide, et personne d'autre que… Holdon.

« Car Holdon s'est cru trahi et il a commencé par tuer trois hommes de sa bande en qui il n'avait qu'une confiance limitée. Oui, ce fut le sémillant Périclès qui mit fin aux jours de Skeery

et de ses deux acolytes. Il épargna Harfang, qu'il ne pouvait matériellement suspecter, et dont il avait d'ailleurs encore besoin dans l'avenir.

« Le personnage de Cric-Croc ayant eu le succès mérité, Miss Marbury fut enlevée par Holdon.

« Même jeu… Elle lui fut enlevée par l'homme qui veillait, et rejoignit Miss Faires dans sa retraite.

« Mais ce même homme vit alors avec terreur que Holdon tournait d'une façon inquiétante autour de Miss Landon, sous l'aspect de Pedro Suarez…

— Ainsi, murmura Mr. Earl, ce mystérieux personnage, le véritable Cric-Croc par conséquent, était bien au courant de tout ce que faisait Holdon.

— De tout, j'ose le dire ! répondit Harry Dickson en riant. Et… ce redoutable inconnu eut peur pour Miss Landon, qu'il aimait…

— Je m'en suis douté ! gronda Mr. Earl avec une fureur sourde.

— Et il mit Miss Landon à l'abri, tandis que, pour se venger, Holdon cambriolait vos banques et y perpétrait quelques meurtres sensationnels.

« Mais, dès cette minute, deux hommes se mettent aux trousses de l'invisible : Mr. Earl, qui pourchasse Piffny et Harfang dans l'espoir d'arriver par eux au terrible Cric-Croc, qu'il croit l'auteur de tous ces maux et… qui parvient ainsi à Pedro Suarez, mais également Harry Dickson qui, lui, suit le véritable Cric-Croc et n'a garde de l'entraver en aucune façon.

« Il le laisse même tranquillement tuer Lord Eversham, vil complice de Holdon ; car ce misérable aurait trouvé, grâce à ses hautes relations, le moyen de se soustraire à la justice, soyez-en certain.

« De même, Harry Dickson n'empêcha jamais un certain Mr. Earl de jouer le terrible rôle de justicier vis-à-vis des marchands d'esclaves.

— Je suppose que Holdon voulait disparaître de Londres pendant quelque temps, tout en y restant sous la forme de Suarez, dit Mr. Earl, et tout en continuant à occuper sa propre maison. C'était un malin, il n'y a pas à en douter !

— Vous ne dites que la moitié de la vérité, répliqua Harry Dickson. De fait, Holdon poursuivait un but double : il voulait reformer une autre bande de trafiquants et lui donner un chef visible : Pedro Suarez. Le personnage était d'ailleurs fort heureusement choisi.

— Je vois… je vois… Mais, puisque Cric-Croc reste toujours au second plan de votre récit, je me demande comment il a connu notre équipée de ce soir ?

— Bah… en écoutant aux portes du « Boudoir de Périclès ». Au fond, le réel Cric-Croc n'a jamais été qu'un habile laquais écoutant aux portes.

— Et pourquoi ne livra-t-il pas Holdon vivant à la justice, au lieu de nous envoyer seulement son cadavre ?

— Parce que Cric-Croc, comme tout amoureux, doit se dire que, pour vivre heureux on doit vivre caché, et que toute publicité donnée autour de son rôle aurait mis en péril le doux rêve de sa vie. Il sait parfaitement qu'à présent le Gouvernement mettra tout en œuvre pour étouffer cette affaire.

— Je comprends, murmura Mr. Earl. Moi aussi j'ai du sang sur les mains !

— Ainsi que ce bon Cric-Croc !

— Et vous croyez que je lui donnerai ma fille, monsieur Dickson ?

— Pourquoi pas, monsieur Earl ? Je me demande si jamais Miss Hermina trouvera meilleur défenseur dans la vie que…

— Que ? haleta Mr. Earl.

— Charing Cross… lança le chauffeur.

— Le train pour Douvres est en gare ! dit nerveusement Mr. Earl.

— Avisez-moi ce coupé de premières, portant la prudente pancarte *Réservé,* et dont les stores sont baissés, dit Harry Dickson.

Earl se mit à courir et, d'un geste brusque, ouvrit la portière.

— Mina ! cria-t-il.

Un petit cri effrayé lui répondit et puis des sanglots.

— Oh, Daddy !… Il ne faut pas être fâché.

— Qui donc est cet imbécile qui vous accompagne ? gronda Mr. Earl en désignant un homme à mine penaude se tenant dans un des coins du compartiment.

— N'en dites pas de mal, Dadd', se fâcha la jeune fille, ou vous ne me reverrez de votre vie ! Et puis ce n'est pas un imbécile.

— Mais non, intervint Harry Dickson en riant, il est même loin de l'être. Vous allez voir… d'ici quelques années, ce sera la gloire des lettres anglaises !

— Oh ! monsieur Dickson, balbutia l'homme avec embarras.

— Et si les lettres ne lui réussissent pas, ce sera toujours un excellent acteur ; témoin, le jour où il joua si bien le rôle d'un petit jeune homme couard, deux minutes après avoir, de ses propres mains, tordu le cou à une fière canaille ! N'est-il pas vrai, monsieur Winstrop ?

— En voiture ! cria le chef du train.

Mr. Earl se cala dans un autre coin du compartiment.

— Je connais un brave homme de pasteur à Ostende, dit-il, et je ne puis décemment laisser ma fille se marier sans témoin légal. Au revoir, monsieur Dickson, on vous écrira de Venise !

— Je suppose que vous avez brûlé votre tête de mort, votre chapeau haut de forme et votre redingote, monsieur Cric… monsieur Winstrop ? demanda Harry Dickson, un éclair de joie malicieuse dans le regard.

— Fumée, monsieur Dickson… c'est tout ce qu'il en reste.

Quelques secondes plus tard, le train ne fut plus lui-même qu'un halo de fumée blanche disparaissant dans le lointain.

FIN

LA RUE DE LA TÊTE-PERDUE

Liminaire

Dans les notes du célèbre détective Harry Dickson, nous découvrons que la ville d'Harcester tient lieu de cadre à l'hallucinante affaire de la rue de la Tête-Perdue.

Nous y voyons donc la volonté d'Harry Dickson de ne pas dire ouvertement dans quelle municipalité d'Angleterre son aventure se déroula.

Il va de soi que les lecteurs ayant voyagé dans l'Angleterre centrale mettront immédiatement le vrai nom à la place de l'autre, grâce aux descriptions qui, elles, n'ont pas été maquillées.

Cette précaution, cette discrétion si vous préférez, ne change rien à l'aventure elle-même, ni à l'atmosphère lourde d'angoisse qui ne cesse de peser sur elle, du début jusqu'à la fin.

La disparition des dames Slowby et Wood

À la mi-octobre, Harcester, tout comme les autres petites villes du centre de l'Angleterre, sent la pomme mûre, le sirop, la suie des fourneaux activés avec trop de zèle, bref tous les parfums sucrés de la cuisson des confitures de ménage.

Miss Arabella Slowby – Bella – qui avait vu le jour à l'ombre du magnifique clocher de la vieille cathédrale Saint-Pierre et qui, depuis cette date, n'avait jamais quitté ce saint voisinage, ne se faisait pas faute de suivre la douce tradition.

Dans l'immense cuisine de sa robuste et antique maison, elle officiait en tablier blanc devant une imposante bassine en cuivre étamé, surveillant l'ébullition du sirop passant lentement au rouge sombre.

Sarah Fleggs, sa servante, se rendait utile autant qu'elle pouvait, et surtout en encaissant sans riposte ni révolte les aigres observations de sa maîtresse.

Dans la pièce voisine, un petit salon propret et vieillot dédié à des ouvrages de tapisserie sans nombre, Miss Betsy Wood, la cousine de l'active Arabella, tricotait des chaussons pour une œuvre charitable de la commune. Miss Betsy, quand elle se trouvait installée dans ledit salon, d'où elle pouvait voir la rue, avait une mission bien définie :

Elle devait incontinent rapporter à haute voix ce qui s'y passait, de sorte que ni sa cousine Bella, ni la servante Sarah, quoique privées du spectacle, n'en perdaient rien.

En général, cette vigie en chambre *se* traduisait de la manière suivante :

— Le chien de l'apothicaire a déshonoré une fois de plus la borne fontaine en face de la maison du quincaillier.

— Il est quatre heures, Mr. Abe Niggins va boire sa pinte de stout à la taverne du « Spectre Doré ».

— J'ai entendu un bruit de roues, mais je n'ai rien vu. C'est certainement le cabriolet du docteur qui a passé sans tourner le coin.

— Voilà M^lle^ Balusot, la Française, qui s'en va prier saint Antoine.

À cette nouvelle, Miss Betsy était certaine d'entendre Bella et la servante lui répondre à l'unisson :

— Pour lui trouver un mari !

Mais, en ce mémorable après-midi, la tricoteuse annonça tout à coup d'une voix émue, soulignée par la chute frémissante d'un paquet d'aiguilles à tricoter :

— Un gentleman vient de tourner le coin de la rue... Il regarde les maisons. Il compte les numéros... Il consulte un petit agenda de poche. Il a l'air très comme il faut. Il... il... oh mon Dieu ! il traverse la rue, et il va sonner chez nous. Il sonne !

En effet, la sonnette de cuivre s'ébranla soudain.

— Allez donc ouvrir, Sarah, ordonna Miss Arabella en tremblant d'impatience, et tenez le coin de votre tablier relevé, pour qu'on ne voie pas les taches de confiture. Seigneur que cette fille est maladroite !

Faudra-t-il que j'aille ouvrir moi-même ma porte aux étrangers ?

Le visiteur fut introduit au salon, où Miss Arabella Slowby vint rejoindre sa cousine.

La conversation s'éternisa au grand désespoir de Sarah Fleggs, qui ne parvint pas à en saisir un mot.

Elle dut être des plus importantes car, au bout d'une demi-heure, Miss Bella sortit du salon et alla quérir elle-même une bouteille de porto à la cave.

La servante en était quasiment malade : chez Miss Slowby on buvait du porto une fois par an, le jour de l'Epiphanie.

Mais elle n'était pas arrivée au terme de sa stupeur.

Comme le crépuscule tombait, Miss Bella revint à la cuisine pour lui donner des ordres ahurissants :

— Vous mettrez le couvert dans la salle à manger, Sarah. J'entends trois couverts. Vous prendrez le service de Limoges...

— Le Limoges ! répéta la servante comme un écho.

— Vous servirez les salades qui étaient destinées au lunch de demain, puis vous irez chez le traiteur et vous y achèterez du veau froid, un pâté de pigeons, et vous prendrez un biscuit de Savoie chez le pâtissier Cummings. Attendez… Vous servirez du vin, du bordeaux et du graves…

Cette fois, la bonne Sarah Fleggs ne parvint pas à contenir sa juste curiosité.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle ! Est-ce possible ! Oui, oui, miss, je ferai tout cela, mais c'est un véritable seigneur que vous recevez !

— Sans doute, ma fille, répliqua sa maîtresse avec hauteur – et Fleggs en fut pour sa peine et son impertinence.

Elle se consola en traversant l'esplanade de l'église en courant afin de disposer de quelques minutes de plus pour servir l'angoissante nouvelle toute chaude à Mrs. Cummings, puis à Mearoyd, le traiteur, et à la fin aux demoiselles Jason, qui venaient deux fois par semaine jouer une partie vespérale de cribbage chez Miss Slowby.

Il n'en fallait pas davantage pour passionner Harcester.

Mrs. Cummings, après avoir servi le biscuit de Savoie, alla trouver sur-le-champ son mari, occupé à brasser à pleines mains la pâte pour les échaudés du lendemain, et elle lui donna l'autorisation d'aller boire un verre à la taverne du « Sceptre Doré », dans l'unique intention de lui faire colporter la nouvelle.

Bien que ce ne fût pas le jour de la partie de cribbage, la plus jeune des dames Jason alla sonner à la porte de Miss Slowby, pour lui porter un pot de confiture de coings toute chaude encore, et elle se vit recevoir… dans le vestibule, et renvoyée avec de brèves excuses.

Il y avait une visite au salon. Rien de plus… bref, de quoi faire une maladie pour les dames Jason.

Le souper se passa dans une atmosphère lourde de mystère, du moins pour Sarah Fleggs. Bien qu'il fît encore relativement clair et que ces dames fussent fort regardantes quant au luminaire, on baissa stores et volets et on alluma la suspension à gaz… Les trois becs ! ! !

Sarah se vit définitivement reléguée dans la cuisine, car c'était Miss Betsy Wood, encore moins bavarde que sa cousine,

si cela se pouvait, qui s'était chargée de faire la navette entre l'office et la salle à manger où étaient dégustées toutes les bonnes choses.

— C'est la fin du monde ! gémissait la servante. La vie n'est plus possible..., non, non, cela ne s'est jamais vu !

À neuf heures, moment où ces dames se mettaient au lit, excepté le jour du cribbage où elles dépassaient de trente minutes cette limite horaire, le festin durait toujours.

À plusieurs reprises, Miss Bella était descendue dans la cave pour en remonter avec des bouteilles de vin.

À neuf heures trente, Miss Wood vint apporter un grand verre de vin rouge à Sarah, en lui disant qu'elle pouvait se mettre au lit.

La pauvre fit une dernière tentative pour savoir, mais elle rencontra un regard tellement sévère qu'elle se tut, de guerre lasse, et qu'une fois dans sa mansarde, elle pleura amèrement devant un tel manque de confiance.

Elle s'endormit pourtant, sur son oreiller trempé de larmes, d'un sommeil entrecoupé de cauchemars. Quand elle se réveilla, elle constata avec effroi qu'il faisait grand jour et que les bruits familiers de la rue annonçaient l'approche de huit heures.

Huit heures... Alors que son réveille-matin la tirait de ses rêves à six heures !

« Pourquoi ces dames ne m'ont-elles pas réveillée ? »

Telle fut la première question qu'elle se posa mentalement.

Puis elle se souvint des événements inouïs de la veille et, à peine vêtue, elle descendit quatre à quatre à la cuisine.

Tout y était tranquille et silencieux. Sarah courut à la salle à manger. La table présentait le désordre habituel des fins de fête : une nappe fripée, des serviettes tachées de vin, des reliefs et même une salière renversée.

La servante sentit une sourde inquiétude s'éveiller en elle, et elle se mit à appeler d'une voix glapissante :

— Miss Bella !... Miss Betsy !...

Pas de réponse... Le coucou de la Forêt-Noire chanta huit fois et, dans le jardin, un merle siffla moqueusement.

Sarah Fleggs remonta à l'étage dans l'appréhension de choses affreuses.

Sans avoir la patience de frapper, elle ouvrit la porte de la chambre à coucher de Miss Slowby : elle était vide, et le lit n'avait pas été défait. Le même spectacle l'attendait dans celle de Miss Wood.

Alors la pauvre n'y tint plus. Elle quitta la maison en criant.

Un quart d'heure plus tard, toute la ville était ameutée.

*

L'officier de police d'Harcester, Mr. Brewster, était un fonctionnaire à la veille de la retraite ; un vieux célibataire, philosophe, un tantinet voltairien, aimablement sceptique et qui aurait certainement pu briller dans la carrière policière s'il n'avait pas été retenu par son amour de la paix et des livres.

Quand le bruit de la singulière disparition nocturne des dames Slowby et Wood atteignit son cabinet, il était déjà amplifié par des soupçons sans nombre et des certitudes publiques de crimes et d'enlèvements.

À ce dernier point de vue, Mr. Brewster se contenta de sourire : le physique ingrat des deux cousines aux approches de la soixantaine ne lui permettait aucun doute à cet égard.

Il se serait certainement décidé à faire quelque temps encore la sourde oreille si son chef direct, le digne Sir Mulberry, maire d'Harcester et juge de paix du district, ne s'était dérangé en personne pour venir l'entretenir de « l'affaire ».

Mr. Brewster se vit donc obligé de convoquer sur-le-champ la larmoyante et terrifiée Sarah Fleggs.

— Ainsi, vous n'avez pas vu le visiteur de ces dames ?

— Hélas, non, monsieur. Je voulais mettre un tablier propre, et alors il a sonné pour la seconde fois. C'est Miss Betsy qui est allée lui ouvrir et qui l'a conduit immédiatement au petit salon, dont elle a fermé la porte.

— L'avez-vous entendu parler ?… Car, enfin, vous n'êtes pas sourde ?

— Certes, je ne le suis pas, déclara véhémentement la servante, et je vous avoue même que je me suis approchée maintes fois de la porte du salon et puis de la salle à manger, mais c'était toujours ou Miss Bella ou Miss Betsy qui parlait !

— Vous n'avez rien entendu cette nuit ?

— Rien, monsieur le commissaire. Et, bien que j'eusse le cœur gros, je ne me souviens pas avoir jamais si profondément dormi.

Ici, la servante joignit brusquement les mains en criant :

— C'est le vin !

— Comment, quel vin ?

— Celui que Miss Wood m'a fait boire ! Oui, monsieur, il goûtait le pavot ! On m'a donné un sommier de fer.

Mr. Brewster sourit et comprit fort bien que la bonne fille voulait dire un « somnifère ».

Elle s'expliqua d'ailleurs très vite, en racontant que Miss Wood, qui souffrait d'insomnies, possédait un petit flacon d'extrait de pavot pour remédier aux nuits blanches dont elle souffrait.

Talonné par Sir Mulberry qui, en tant que notaire, avait les dames Jason comme clientes, Mr. Brewster décida de pousser son enquête plus à fond et se rendit sur les lieux.

Aidé par la servante, il put constater que ces dames n'avaient emporté aucun vêtement supplémentaire, pas même un chapeau ! Que Miss Slowby, qui chaussait des pantoufles en tapisserie, n'avait pas même changé de chaussures ! Il fit enlever ce qui restait de vin dans les bouteilles et dans les verres aux fins d'analyse, dont il chargea Mr. Asher, l'apothicaire.

Il n'y avait pas traces de cendres de tabac, ni d'odeur dans le salon, ce qui laissait penser que le visiteur n'avait pas fumé.

De guerre lasse et ne s'attendant pas à trouver grand-chose, Brewster allait se retirer, quand il aperçut un petit dessin crayonné sur la nappe.

Cela représentait une sorte de tour à créneaux hérissée de trois hallebardes et flanquée à sa base par de frustes chevaux de frise.

Il demanda à la servante si ses maîtresses avaient l'habitude de dessiner sur la nappe, ce qui lui attira cette réponse foudroyante.

— Dessiner sur la nappe ! Alors qu'une tache de sauce les faisait quasi tomber en pâmoison !

— Très bien, j'emporte la nappe, dit Brewster sans se rendre compte pourquoi il le faisait.

Dans l'après-midi, Mr. Asher vint apporter les résultats négatifs de son analyse et exprimer nettement son avis que, malgré cette absence de preuves flagrantes, « un crime noir avait été commis ».

Le crieur de la ville avait averti toutes les personnes capables de donner un renseignement utile sur « le visiteur des dames Slowby et Wood ». Mais, malgré la vigilance sempiternelle des gens d'Harcester, personne n'avait vu un étranger déambuler par la ville, ni n'en avait aperçu un prenant le chemin de la maison de ces demoiselles, ou sonnant à leur porte.

La nuit venue, tout le monde se barricada dans sa maison et, dès huit heures, la taverne du « Sceptre Doré » vit son dernier client fuir précipitamment en déclarant qu'il fallait désormais se méfier des mauvaises rencontres.

Le visiteur de minuit

Les sœurs Jason : Elody, Mathilde et Muriel, habitaient une belle et vénérable maison, sise à l'angle de la grand-place et de la rue des Statues, ainsi nommée parce qu'elle s'orne de deux vagues bustes de grands hommes disparus et tout aussi vagues.

Riches, autoritaires, elles appartenaient à la petite aristocratie de la région et n'en étaient pas peu fières.

Bien qu'elles poussassent la condescendance jusqu'à assister aux après-midi de réception de quelques dames d'Harcester, elles ne les rendaient jamais, par principe, et sans doute par avarice.

Cette règle n'avait d'exception que pour Mr. Abe Niggins, archiviste de la ville et homme de grand savoir historique et héraldique.

Dans le temps, Mr. Niggins avait constitué, à force de recherches, l'arbre généalogique des Jason et conclu à leur noblesse, ce qui justifie amplement la générosité hebdomadaire de ces dames à son égard.

Car, chaque jeudi, le vieux pédant venait boire une tasse de tisane de fleurs d'oranger dans la maison seigneuriale, grignoter un biscuit et siroter pour finir une prune à l'eau-de-vie.

Parfois, Mr. Niggins était autorisé à se faire accompagner par son neveu Charley, un garçon qui avait fait ses études à Londres et qui, nanti d'un diplôme de pharmacien de seconde classe, aspirait à la succession de l'apothicaire Ashel. Certes, cet avenir parfumé de sauge, de lavande et de rhubarbe, ne devait rien avoir d'attrayant pour un jeune homme bien bâti et de mine avenante, mais ainsi en avait décidé l'oncle Niggins, homme têtu et riche, plus riche même que les sœurs Jason.

On racontait même, sous l'orme, que le vieil entêté aurait vu d'un bon œil l'alliance se faire entre les deux noms et les deux fortunes, en dépit des vingt-cinq ans de Charley et de la quarantaine bien sonnée de Miss Muriel Jason.

Le premier jeudi de réception après la nuit de la double disparition fut naturellement, quant à la conversation, voué complètement à cet événement. Les dames Jason s'étaient mises en frais.

La tisane de fleurs d'oranger avait été remplacée par du café, les biscuits secs par des muffins et des brioches beurrées, les fruits à l'eau-de-vie par une vieille chartreuse verte, et même, à l'intention de Charley, on avait posé une boîte de cigares sur la table.

Les dames Jason, quoique sœurs, formaient un contraste assez frappant : Elody, l'aînée, était sèche et toute en angles, Mathilde, proche de la cinquantaine, forte, haute en couleur ; Muriel, la cadette, petite, maigriotte et d'une apparence si neutre qu'elle passait généralement inaperçue.

Mr. Abe Niggins fut admis d'emblée à prendre la parole.

— Dire qu'à quatre heures je suis allé prendre mon verre de stout à la taverne du « Sceptre Doré », maugréa-t-il, et que, par exception, je m'y suis attardé quelque peu… Oh ! tout au plus un quart d'heure ! Sinon j'aurais vu sonner le visiteur inconnu à la porte des dames Slowby et Wood !

— Si j'étais de la police, dit Miss Elody, je ferais une enquête sur le passé de ces dames, mais je ne suis pas de la police et peu me chaut de donner des conseils à cette organisation, aussi judicieux qu'ils puissent être.

— Je les ai toujours connues ici, à Harcester, opina l'archiviste en hochant pensivement la tête, mais on ne peut jamais savoir : *le cœur des femmes est un vase profond,* a dit un poète, que je soupçonne d'être Français.

— Nous les fréquentions, continua l'aînée des sœurs Jason, parce qu'il n'y a pas de meilleures joueuses de cribbage dans tout Harcester, cela je le reconnais, et aussi parce que les qu'en dira-t-on d'autrui ne m'ont jamais intéressée.

— Y avait-il des « qu'en dira-t-on » à leur adresse ? demanda Charley.

— Il paraît que, dans le temps…

Elle s'arrêta net, les yeux braqués sur sa plus jeune sœur.

— Muriel, allez donc surveiller le café, ordonna-t-elle.

La noiraude obéit et se retira.

— Il y a des choses que de trop jeunes oreilles ne doivent pas entendre, expliqua sentencieusement l'aînée. Ainsi, je disais que, dans le temps, Miss Wood passait parfois par la rue de la Tête-Perdue !

Mr. Niggins lui jeta un regard inquiet.

— Vraiment ? C'est en effet des plus compromettant pour une jeune fille, bien qu'à tout prendre cela n'explique rien.

— Non, n'est-il pas vrai ? répliqua Miss Elody d'une voix pointue. Mais je ne souffrirais pas que Muriel en fasse autant, par exemple. Pourquoi la municipalité tolère-t-elle une pareille abomination ?

Mr. Niggins approuva en soupirant et jeta un regard en coulisse vers son neveu, qui fumait avec délices un des beaux cigares blonds et ne semblait nullement se soucier de la conversation.

La rue de la Tête-Perdue, ainsi nommée parce qu'une vieille statue qui s'y trouve installée dans une niche n'a plus de tête, est une ruelle faisant le tour de l'arrière-façade de l'hôtel de ville et qui ne compte qu'une unique maison : un vieil hôtel, d'apparence cossue, ayant le vilain renom de se montrer complaisant pour certaines rencontres galantes.

Aussi, les habitants d'Harcester évitent-ils d'emprunter ce passage, préférant faire un détour par les rues voisines.

Seuls, les provinciaux, aux jours de marché, s'y attablent, sans préjugés, devant des menus très soignés, disait-on, et surtout copieusement arrosés.

— Bah, répéta Mr. Niggins, cela ne prouve rien, chère amie, bien que je désapprouve, quant à moi, tous ceux qui se compromettent et risquent leur réputation en fréquentant ces lieux mal famés, qui sont le déshonneur de notre cité.

On en resta là, quant à ladite rue, car Miss Muriel entra sur ces entrefaites, portant triomphalement une magnifique cafetière en argent massif.

Quand la chartreuse verte eut été dosée dans les verres, on était arrivé à la conclusion qu'un crime avait été certainement commis et, sur cette rassurante certitude, on se sépara.

Dans le corridor, Charley s'attarda quelque peu, pendant que Miss Elody aidait l'oncle Abe à mettre sa pelisse et que Muriel,

par la porte ouverte, regardait les hirondelles se former en bataillons pour les prochains départs d'automne.

Mathilde s'approcha de Charley et lui serra la main sur un faible « bonsoir ».

*

À onze heures, Harcester est une ville endormie, comme seule l'est une vieille ville de province.

Les deux veilleurs, qui font le tour des remparts et se rencontrent six fois en une nuit, avaient décidé d'accomplir leur ronde de commun et, par prudence, ils s'étaient retirés dans une des guérites des murs d'enceinte pour y boire du punch froid dans l'ombre.

Ainsi, eux au moins étaient à l'abri des méchantes probabilités nocturnes. Les jaquemarts de l'hôtel de ville furent seuls à voir une ombre se glisser le long des murs de la grande bâtisse ; mais, comme ils étaient de fer et de bronze, ils n'en furent pas autrement émus.

L'ombre s'engouffra presque en courant dans la ruelle borgne, au nom abhorré par les Tartuffe de province, et poussa la porte entrouverte du vieil hôtel.

Une lampe vénitienne jetait des clartés troubles dans un vestibule presque aussi ténébreux que la rue elle-même.

Un valet somnolent poussa la tête hors d'une encoignure et grogna quelques mots, en signe de reconnaissance. Puis, d'un pas traînard, il précéda le visiteur dans un salon meublé d'un antique « sac arabe », et se retira après avoir allumé une unique flamme de gaz.

Cinq minutes plus tard, la porte s'ouvrit pour la seconde fois et le valet posa sur la table une bouteille de vin et deux verres, en annonçant d'une voix impersonnelle que « la dame était là ».

Elle entra, drapée dans une longue pèlerine qu'elle laissa choir sur un siège.

L'instant d'après, Miss Mathilde Jason se jetait au cou de Charley Niggins en sanglotant :

— Mon Dieu, mon pauvre Charley, qu'allons-nous devenir ?

— Nous devons fuir, déclara Charles Niggins avec une sombre énergie, sinon tout est perdu !

— Oui… hier c'était Arabella et Betsy. Demain ce sera notre tour.

— Je crois que vous avez raison, Tilly ; aussi ai-je pris mes précautions.

« Nous sortirons de la ville par la porte du sud. J'ai caché ma petite auto dans un boqueteau de mélèzes distant de la route. Nous serons demain à Londres et, le soir même, en route pour le continent.

— Dieu vous entende, mon ami !

— Venez, dit-il, à minuit nous devons être en route.

— J'ai peur, murmura-t-elle en se serrant contre lui.

— De quoi, Tilly ?

— De ce qui marche dans les rues d'Harcester, la nuit… gémit-elle horrifiée.

— Oui, frissonna-t-il, c'est terrible !

Il l'obligea pourtant à se lever, l'aida à se revêtir de sa cape et la précéda dans la rue obscure.

Ils sortirent de la rue de la Tête-Perdue par le bout qui donne dans un petit jardinet de fusains et de lauriers roses, et d'où l'on a vue au loin sur les hautaines maisons de la rue des Cèdres.

Charley leva la tête et regarda vers une fenêtre encore éclairée.

— L'oncle Abe est là qui veille encore, murmura-t-il.

Soudain, il tressaillit ; deux ombres se profilaient sur le store baissé.

— L'oncle… murmura-t-il. Mais avez-vous reconnu l'autre, Tilly ?

— Non, Charley.

— Le commissaire Brewster !

— Nous devons partir, partir, partir, fit-elle tordue par l'angoisse.

Ils coururent vers les remparts, lui la soutenant.

À cent pas de là, les deux veilleurs ayant vidé un grand flacon plat de punch froid, dormaient à poings fermés, et ils ne virent pas les noctambules quittant la ville par la porte du sud.

Un quart d'heure plus tard, une petite auto roulait à toute allure sur la route de Londres.

*

À cette heure, Mr. Abe Niggins faisait au commissaire Brewster une leçon d'histoire de l'antiquité devant la nappe de dame Arabella Slowby, illustrée de son petit dessin au crayon.

— Certainement, Brewster, cela signifie quelque chose. Aux siècles derniers, on avait l'habitude de représenter des villes par des gravures. Rome, Londres, Paris, Gand, Bruges, possédaient leur marque distincte, exécutée dans l'esprit de ce méchant tracé que voici.

« Mais le dessin de la nappe a trait à une cité autrement antique ; à mon avis c'est la représentation symbolique de Babylone, telle qu'on la retrouve sur quelques très vieilles cartes.

— Et cela signifie ?

L'archiviste haussa les épaules.

— Vraiment je n'en sais rien, mon cher Brewster, si ce n'est que les thaumaturges de l'antiquité s'en servaient plus souvent qu'à leur tour.

— À mon avis, dit le commissaire, tout en laissant de côté la signification de ce graphique, il me semble évident que celui qui l'a tracé ne l'a pas fait par distraction, comme il arrive parfois à des gens désœuvrés de crayonner quelque chose d'inutile sur la nappe.

« Ce dessin est en fait achevé. Les créneaux sont indiqués avec soin ; regardez comme les fers de lance de ces hallebardes sont minutieusement dessinés. Je voudrais bien savoir si Sarah Fleggs a jamais vu pareille figure dans la maison de ses maîtresses.

— Vous raisonnez en policier, dit Mr. Niggins, et sur ce terrain je renonce à vous suivre, cher ami.

— Bah, riposta Mr. Brewster, je suppose que le jeu n'en vaut pas la chandelle, et que nous sommes en train de nous laisser emporter sur l'aile du plus pur romantisme, monsieur Niggins !

Le visage de l'archiviste exprima une vive répulsion. Le romantisme, qu'il définissait mal d'ailleurs, s'apparentait en son esprit à un tas de choses abominables, comme le choléra, la lèpre, l'athéisme et l'hypnotisme criminel.

— Nous prendrons un doigt de vieux brandy pour oublier ces événements qui viennent troubler la paix dont nous avons tant besoin pour vivre et pour continuer des études et des recherches saines et utiles, déclara-t-il pompeusement.

Ils trinquèrent, mais les verres étaient à peine arrivés à la hauteur de leurs lèvres, qu'ils se regardèrent avec stupeur.

Un âpre bruit de sirène déchira l'air et, avec un vrombissement d'enfer, une automobile, qui devait être une puissante machine, jaillit du fond de la nuit.

Le double pinceau de ses phares stria de blanc les stores baissés et, soudain, le moteur s'arrêta devant la porte.

L'instant d'après on sonna.

— Pas possible ! s'écria Mr. Niggins... Cela ne s'est jamais vu... Monsieur Brewster, savez-vous qu'il n'est pas loin de minuit ?

— Raison de plus pour admettre que le visiteur vient pour affaire importante, opina le commissaire.

— Jamais Nœmi, ma servante, ne consentirait à ouvrir la porte à une heure aussi indue à des étrangers arrivant en pareil équipage, gémit l'archiviste. Et moi-même...

— J'irai avec vous, décida courageusement le commissaire. Mais rien ne nous empêche de nous rendre compte, par la fenêtre, de l'identité des visiteurs et du but de leur venue...

— Très juste, approuva Mr. Abe Niggins. Je le ferai, à moins que vous ne teniez à le faire à ma place. Dans ce cas, je vous conseillerais de ne pas vous pencher trop au-dehors. Vous feriez une trop belle cible pour un criminel armé d'un revolver.

Mais le commissaire criait déjà, par la croisée prudemment entrebâillée :

— Qui va là ?

— Monsieur Brewster, le commissaire, est-il ici ? demanda une voix d'homme. Je me suis présenté au commissariat où un domestique m'a renseigné.

— C'est moi-même, monsieur, que désirez-vous ?

— Police de Londres !

Mr. Brewster se pencha au-dehors et vit en effet les feux de police luire sur le capot d'une puissante voiture.

— Je viens, dit-il.

Mr. Niggins, qui n'était pas pour rien citoyen de la bonne ville d'Harcester, sentit le souffle brûlant de la curiosité s'allumer dans son être.

— Recevez ces messieurs ici, Brewster, dit-il vivement. Peut-être pourrai-je leur être utile.

Le commissaire ne demandait pas mieux et, après une attente relativement longue, les visiteurs – ils étaient deux – furent introduits dans le cabinet de travail du vieil archiviste.

— Monsieur le commissaire Brewster ? demanda un gentleman de haute taille, à la mine sévère, mais néanmoins sympathique.

— Lui-même…

Mr. Brewster regarda attentivement le visiteur nocturne, dont le visage lui sembla tout à coup familier. Il poussa une petite exclamation de surprise.

— Ou mes yeux me jouent un tour, ou bien je parle à monsieur…

— Harry Dickson ! Voici à mes côtés mon jeune élève Tom Wills.

Mr. Niggins s'était rué vers le buffet et en avait tiré deux grands verres, qu'il se mit diligemment à remplir de brandy.

— Quel honneur, messieurs, de pouvoir recevoir des policiers célèbres dans mon humble habitation ! Permettez que je me présente : Abe Niggins, archiviste de la ville d'Harcester, membre correspondant de l'Académie d'histoire et d'inscriptions de Londres.

— Auteur d'une monographie réputée sur les routes romaines au Pays de Galles, compléta Harry Dickson en souriant.

Mr. Niggins rougit d'orgueil et de plaisir.

— Ah ! monsieur Dickson, vous me faites trop d'honneur !

On s'attabla ; le brandy de Mr. Niggins était des plus honorables et attira un nouveau compliment à son propriétaire.

Harry Dickson le savoura en connaisseur et, après avoir reposé son verre, il s'adressa au commissaire.

— Votre note sur la disparition des dames Slowby et Wood a atteint Scotland Yard le lendemain de l'événement, dit-il. Voulez-vous examiner ces photos ?

Il tendit à Mr. Brewster deux cartons aux blancs et noirs violents, comme on voit généralement aux photos de police.

— Ce sont elles, n'est-ce pas ?

— Oui, s'écria le commissaire, ce sont elles… Mais par le Ciel, ce sont là des photos de deux personnes…

— Mortes, et même assassinées, monsieur Brewster !

Un double cri d'horreur retentit.

— Qu'est-il donc arrivé à ces malheureuses ?

Harry Dickson hocha la tête d'un air grave.

— C'est une histoire aussi énigmatique que ténébreuse, dit-il, dont je vais vous faire le récit.

« Depuis quelque temps nous étions sur les traces d'une bande de forbans s'occupant surtout d'émission de fausse monnaie, du moins on le croyait.

« La nuit dernière, on avait cerné leur repaire qui se trouvait dans une vieille maison de la banlieue nord de Londres.

« L'irruption de la police fut soudaine.

« Arrivés dans les souterrains de la maison, nos hommes virent un individu en habit de soirée s'enfuir devant eux en criant « Alerte ! »

« Un coup de feu retentit et il s'effondra raide mort, frappé d'une balle en plein cœur.

« Au même moment, une véritable salve éclata dans une salle voisine.

« Nos hommes s'y ruèrent et s'y trouvèrent devant un spectacle invraisemblable. Quatre hommes, en habit comme le premier, agonisaient, frappés de balles à bout portant. L'un d'eux était étendu sur le sol, pieds et poings liés, l'autre faisait une grimace hideuse et exhalait une dangereuse odeur d'acide prussique, les deux autres s'étaient brûlés la cervelle.

« La police reconstitua assez aisément ce qui venait de se produire :

« Les deux suicidés s'apprêtaient à mettre à mort les deux autres, au moment où le cinquième individu avait jeté l'alarme.

« Ils fusillèrent à bout portant leurs victimes, dont l'une avait déjà bu le terrible poison et mirent aussitôt fin à leurs jours pour ne pas tomber vivants entre les mains de la justice.

« Aucune pièce d'identité ne fut trouvée sur les morts ! Ces derniers étaient des hommes d'un âge mûr et probablement des gens de bonne condition à voir leurs mains fines et leur mise élégante. Leur teint bronzé pourrait faire croire qu'il s'agit d'étrangers : des Italiens ou des Espagnols, mais rien n'est prouvé à cet égard.

« On fouilla la cave : elle contenait une petite presse qu'au premier abord on aurait pu prendre pour une très fruste presse à imprimerie. Mais il n'en était rien. Elle semble avoir été employée plutôt à presser un métal mou et très malléable.

« Dans un coin, se trouvait un fourneau à braise et une paire de gros creusets en pierre réfractaire.

« Après bien des recherches on trouva deux moules brisés, qui auraient pu servir, au besoin, à couler des monnaies, mais réduites complètement en miettes et dans un état de destruction tel que toute reconstitution se révéla impossible.

« Dans un des creusets on trouva des traces d'or pur, mais ce fut tout.

« Tout, en fait d'attirail, y était des plus primitif, et l'on se perd en conjectures sur le mobile qui réunissait ces gens dans cette demeure solitaire et sur la raison qui les fit préférer la mort à leur arrestation. De l'avis de la police, et peut-être est-ce pour l'heure également le mien, on s'était trouvé devant des criminels en proie à une terreur abjecte qui ne provenait pas seulement de la crainte d'être pris.

« Le reste de la maison n'offrait rien de remarquable. Disons même que, jamais, repaire ne fut moins bien organisé et dissimulé.

« Mais, en explorant les caves plus à fond, on découvrit un petit réduit obscur, à moitié rempli de décombres, où gisaient deux cadavres…

— Ceux des dames d'Harcester ! gémit Brewster.

— Leur mort était toute récente…

— Comment ont-elles été tuées ? demanda Niggins en tremblant de tous ses vieux membres.

— J'allais vous le dire : elles ont été étranglées, mais d'une manière peu commune. Les malheureuses ont eu le cou tordu dans la nuque, et par une main si gigantesque qu'il est impossible aux hommes de science d'imaginer créature humaine pouvant en posséder de pareilles.

Tout à coup, les yeux du détective tombèrent sur la nappe dépliée sur la table.

— Qu'est-cela ? s'écria-t-il en soulignant le dessin d'un coup d'ongle.

Mr. Brewster s'empressa de le lui expliquer.

— Le même dessin se trouvait dans la cave tragique, dit Dickson, tracé à l'encre rouge sur un bout de parchemin. Savez-vous ce qu'il signifie ?

Mr. Niggins fut trop heureux de pouvoir le dire.

— Ainsi, nous disons : la représentation symbolique de l'ancienne Babylone, murmura Harry Dickson. Bizarre, en effet ! mais tout l'est dans cette affaire.

Il se tourna vers Mr. Brewster.

— Il n'est pas impossible qu'une partie de la solution de l'énigme se trouve à Harcester…

— Seigneur, est-ce possible ! s'écria Mr. Niggins en joignant les mains.

— Je suis venu ici de nuit pour masquer ma venue et celle de mon élève aux gens de la ville. Vous me laisserez garer mon auto en un endroit où elle ne risquera pas d'attirer les regards des curieux. Demain il y a jour de marché, n'est-il pas vrai ?

— En effet, monsieur Dickson.

— Mon élève et moi, nous élirons domicile à Harcester pour un temps plus ou moins long. Nous prendrons patente comme colporteurs, ou quelque chose de ce genre, et ferons croire à de petites affaires assez prospères. À vous de nous aider là-dedans, monsieur Brewster. Je ne forme pas de plus amples projets. Je suis obligé de me confier un peu au hasard, sinon à ma bonne étoile.

« À propos, qui, à Harcester, possède une petite automobile Moriss d'ancien modèle et à deux places ?

— Mon neveu, Charley, se sert d'une pareille voiture, dit Mr. Niggins tout alarmé. Faut-il l'appeler ?

Harry Dickson désigna un portrait posé sur la cheminée.

— Si c'est là le portrait de monsieur votre neveu, il est inutile de le faire, dit-il.

— C'est lui en effet, déclara l'archiviste.

— Et dites-moi, connaissez-vous également une dame un peu forte, haute en couleurs, qui répond au doux nom de Tilly ?

— Tilly… Non, attendez, c'est ainsi que l'on nomme parfois Miss Mathilde. Oui, Miss Mathilde Jason.

— Où la croyez-vous à cette heure ?

Mr. Niggins faillit se fâcher tout rouge. Où pouvait être Miss Mathilde Jason, à cette heure, sinon sagement endormie dans son lit, dans la sévère maison de la grand-place.

— Je vous demande pardon, monsieur Niggins, continuait le détective. Monsieur votre neveu et Miss Mathilde Jason ont été très heureux de nous rencontrer sur la route de Londres, pour les tirer d'une panne de moteur qui menaçait de s'éterniser…

Mr. Niggins n'écoutait déjà plus. Il courut à la chambre de son neveu, dont il revint bientôt en s'arrachant les cheveux…

— Le malheureux !… La malheureuse !… Quel déshonneur !

Ainsi, le pauvre archiviste apprit la fugue singulière de Mr. Charley Niggins et de Miss Mathilde Jason. Mais, d'accord avec le détective et Mr. Brewster, on convint de ne mettre au courant que les sœurs Jason et de laisser le reste de la ville dans la parfaite ignorance de cette nouvelle calamité.

Un souper à Londres et un souper à Harcester ?

Harcester possède des tavernes de moindre importance que le Sceptre doré, celles qui s'ouvrent dans les petites rues attenant à la grand-place et où fréquentent les marchands de légumes, les mareyeurs, les colporteurs, gens de petit commerce qui, les jours de marché principalement, viennent y boire leur ale en mangeant un fruste plat du jour.

L'une d'elles, à l'enseigne prétentieuse du « Duc de Granmouth », n'est qu'un cabaret de chétive apparence, qui ne doit sa clientèle qu'à ses prix très raisonnables et réellement en dessous de ceux de la concurrence.

C'est peut-être pour cette raison que Mr. Casimir Ashel, apothicaire, droguiste et marchand de simples, l'avait choisie comme lieu de ses délices.

Non qu'il fût un client régulier, mais il venait souvent boire un verre et donner un conseil, dans l'intention évidente de voir payer ce dernier par l'offre d'une consommation.

Ce jour, quand Mr. Ashel entra à la taverne en question, il ne paraissait pas de fort bonne humeur, et celle-ci ne s'améliora pas à la vue des deux clients qui buvaient à petits coups leur verre de porto.

C'étaient deux braves marchands nomades qui posaient pour quelques heures un éventail en plein vent, à l'un ou l'autre coin de rue, pour y vendre des drogues et des épices.

Mr. Ashel leur jeta un regard noir et commanda un grog à la bière.

Le plus âgé des colporteurs essaya d'attirer l'attention de l'apothicaire, mais ce dernier ne semblait en avoir cure.

Enfin, le marchand s'enhardit et, soulevant son large chapeau de feutre, s'approcha du droguiste.

— Monsieur le pharmacien ? s'enquit-il avec amabilité.

— C'est moi, grommela Mr. Ashel sans aménité. Que me voulez-vous ?

— Je crains, monsieur, que vous ne voyiez d'un mauvais œil la petite concurrence que mon aide et moi nous vous faisons sur le marché d'Harcester.

— En vérité, vous craignez cela ? glapit Mr. Ashel. Eh bien ! je vous répondrai avec franchise que, tout en méprisant la concurrence que vous semblez vouloir faire à mon officine, je suis indigné de la tolérance que la commune manifeste à l'égard de charlatans de votre espèce.

— Mon nom est Slyme, dit le colporteur.

— Un joli nom pour le tred-mill ! ricana Mr. Ashel.

— C'est possible, répondit doucement l'étranger, mais comme j'ai lu dans le temps qu'un citoyen du nom d'Ashel fut pendu, convenez avec moi, monsieur le pharmacien, que le nom fait peu de chose à l'affaire.

L'apothicaire se le tint pour dit et enfonça son nez dans son verre de grog.

— J'ai très bien connu votre aide, Mr. Charley Niggins, continua rêveusement Slyme. Il m'a vendu plusieurs fois de très bonnes marchandises. Pourquoi n'en ferions-nous pas autant, monsieur Ashel ?

— Charles vous a vendu des marchandises ?

Mr. Ashel souffla comme un phoque.

— Et cela à mon insu, sans me laisser profiter du moindre bénéfice. Aha ! j'ai toujours pensé qu'il finirait mal, ce gamin !

Pourtant, les cartes avaient changé ; Mr. Ashel regardait d'un œil moins malveillant les charlatans, qui pouvaient devenir les clients de son officine.

— Voyez-vous, continua le nomade, je vous achète des denrées qui ne sont pas d'usage très courant, de l'huile de basilic par exemple, de la centaurée, de la poudre de lycopode, quelques drogues anodines.

Le visage de Mr. Ashel resplendissait déjà.

— Nous nous entendrons, dit-il. Le tout est de se connaître, n'est-il pas vrai ?

Sur cette belle entente, on trinqua, et ce fut le marchand ambulant qui régla la dépense, ce qui n'était pas de nature à déplaire au vieil apothicaire.

— On pourrait se rencontrer ce soir, proposa Mr. Slyme.

— Je vous attendrai chez moi… à souper, dit Ashel après une brève hésitation.

Ainsi se conclut l'alliance entre Casimir Ashel, pharmacien de la digne ville d'Harcester, et Harry Dickson, alias Peter Slyme.

*

Les auteurs ont de commun, avec les génies des contes des Mille et une Nuits, de pouvoir se déplacer sur les ailes du vent et d'amener leurs lecteurs à leur suite.

Ces derniers se trouvent donc pour le moment déplacés à Londres, dans un très ordinaire hôtel d'Union Street, proche de Southwark Park, où Charley Niggins et Mathilde Jason sont descendus sous un nom d'emprunt.

Comme tous les êtres faibles, ils n'avaient su prendre de décision.

Au lieu de passer sur le continent comme ils se l'étaient promis, ils se terraient dans leur chambre, s'y faisaient servir, se parlant à peine, si ce n'est pour échanger des paroles lourdes de crainte et d'appréhension.

Dix fois en une heure, Charley allait soulever les tentures des fenêtres pour regarder dans la rue grise et solitaire.

— Cet homme qui passe…

— Ce policeman qui se tient depuis tantôt un quart d'heure en sentinelle au coin de la rue…

— Ce commissionnaire… Ce colporteur…

Et soudain, une terreur sans nom s'abattit sur eux.

Un crieur de journaux annonçait, à grands renforts de hurlements, la tuerie mystérieuse de Cock Street, et un garçon d'hôtel complaisant crut bien faire en apportant une des feuilles du soir, encore toute fraîche d'encre d'imprimerie.

D'un regard indifférent, Charley Niggins parcourut les colonnes, et ses yeux tombèrent sur les atroces photos des dames d'Harcester.

Il poussa un gémissement sourd et faillit se trouver mal.

D'un geste malhabile, il essaya de cacher le journal, mais Miss Jason le lui avait déjà arraché des mains.

Elle devint affreusement blême, mais trouva néanmoins la force de garder ses esprits.

— Charley, dit-elle après un effort surhumain, elles sont mortes. Et cela par la main de bandits qui ont préféré le trépas à toute autre chose. Que nous arrive-t-il ?

Le jeune Niggins avait reconquis son calme, grâce au secours d'une forte lampée de whisky.

— Dieu sait, Tilly, si cette double mort n'arrange pas les choses, murmura-t-il.

Miss Jason ferma les yeux et sembla réfléchir.

— De quoi peut-on nous accuser ? continua Charley. D'avoir provoqué un scandale qui ne pourrait jamais faire que la joie des vilaines langues d'Harcester ? Au fond, je vous ai enlevée, Tilly, et rien d'autre.

Elle partit d'un éclat de rire sauvage.

— Il y a un secret entre nous, Charley, mais pas celui auquel la vulgaire médisance croira. Je vous ai connu tout petit. Je suis d'âge à être votre mère. Je vous ai choyé et gâté à l'insu de mes sœurs. J'ai été aveugle pour vous, comme peut l'être une grande sœur ou une maman. Mon petit garçon, comprenez-vous comme vous êtes terrible en parlant ainsi.

— C'est la seule chose qui nous sauve, dit sombrement le jeune homme.

Miss Jason se révolta.

— Je n'ai voulu que vous sauver, Charley, de quelque chose d'effroyable, mais dont j'ignore tout.

— Elles sont mortes, répliqua Niggins, et rien ne nous empêche de rentrer à Harcester et d'y faire amende honorable à vos sœurs et à mon oncle.

— Vous êtes fou ? cria-t-elle, rouge de honte et de colère.

Il crut comprendre qu'il faisait fausse route.

— N'en parlons plus, ma bonne Tilly. Restons encore quelques jours ici, et puis nous pourrons partir pour le continent, s'il le faut.

— Il le faut, Charley, vous pourrez refaire votre vie à l'étranger. Je serai votre servante. Nous serons à jamais disparus pour les autres, mais également pour… oh, si je savais seulement pour qui et pour quoi !

Sur ces étranges paroles, ils se séparèrent.

Charley, prétextant une grande fatigue, se retira dans le petit réduit voisin, qui lui servait de chambre à coucher. Mais à peine fut-il seul qu'il griffonna quelques mots sur un bout de papier et sortit en tapinois.

Une femme de chambre passait dans le corridor.

Le jeune homme lui fit signe et lui glissa une poignée de monnaie dans la main.

— Télégramme urgent, murmura-t-il en posant le doigt sur les lèvres.

La bonne fit une grimace pour dire qu'elle avait compris et s'esquiva.

La journée s'écoula, triste et maussade.

Mathilde Jason, pensive et distante, sommeillait dans un fauteuil ; Charley fumait d'interminables cigarettes.

Soudain, on frappa à la porte et le jeune Niggins ouvrit.

Mathilde poussa un cri et se cacha le visage dans les mains.

Elody Jason se trouvait devant elle, le masque sévère et menaçant, tandis que le vieux Abe Niggins, se composant une figure tout aussi rébarbative, s'avançait derrière elle.

— Mathilde, dit l'aînée des demoiselles Jason, je ne suis pas venue pour vous faire des reproches, mais pour sauver l'honneur de notre nom.

— Et moi, dit l'archiviste, je veillerai à ce que mon neveu répare tout le mal qu'il a fait.

— Elody ! s'écria Mathilde, vous ne pouvez comprendre…

— Taisez-vous, Tilly ! s'écria le jeune Niggins, votre sœur et mon oncle ont raison. Aussi, je leur déclare solennellement que je suis prêt à vous épouser !

Le visage de la pauvre Mathilde faisait peine à voir.

— Certes, continua Elody d'une voix subitement radoucie, vous brisez tous les deux le cœur à cette pauvre Muriel, mais elle est la grandeur d'âme en personne, cette petite, et dès qu'elle a connu votre trahison, elle s'est inclinée devant le sort.

— Mon neveu, dit le vieux Niggins, votre faute est grave, mais je constate avec une joie profonde que vous êtes resté un gentleman.

— Demain vous rentrerez à Harcester, mariés, décida l'aînée, nous nous occuperons des licences dès la première heure.

L'oncle Abe se frotta les mains ; au fond, les choses ne s'arrangeaient pas si mal. Que son neveu épousât Muriel ou Mathilde Jason, cela ne changeait pas grand-chose selon lui ; rien ne variait dans l'apport copieux de la mariée dans la corbeille de noces.

Charley faisait un bon parti et c'était le principal ; pour peu, le vieillard aurait cru à une ruse de fin matois, de la part de son neveu.

— Allons, allons, dit-il, tout s'arrange à présent. Il n'y a aucune raison pour que l'on ne soupe pas maintenant en bonne amitié.

Ce fut également l'avis de dame Elody.

— J'ai toujours souhaité voir Mathilde se marier, dit-elle, bien plus encore que Muriel, dont le caractère un peu sauvage incline davantage au célibat. Je puis même vous dire, mes enfants, que grâce à cet excellent Mr. Niggins, votre fugue a passé inaperçue à Harcester.

— Vraiment, on ne s'occupe pas de nous là-bas ? demanda Charles dont la poitrine se souleva comme délivrée d'un lourd fardeau.

— Mais non, mais non. Et pour cause ! On ne parle que de la fin, aussi épouvantable qu'énigmatique, des dames Slowby et Wood.

— J'ai lu cela, dit nonchalamment le jeune homme. Je me demande ce qui peut leur être arrivé à ces pauvres femmes.

— À Harcester, l'enquête n'a rien apporté, raconta l'oncle. C'est à Londres que se trouve le nœud du mystère. Tout ce qu'on a trouvé c'est que Miss Betsy Wood faisait de temps à autre un voyage à Londres et qu'elle est d'une descendance assez

curieuse : elle est notamment la fille du professeur Elias Wood, vous savez bien ce chimiste qui mourut dans un asile d'aliénés et qui se croyait à la fois l'incarnation de Nostradamus, de Paracelse et de Cagliostro, bref des trois grands charlatans de l'histoire.

Le souper était servi dans une petite salle à manger particulière et parut de la meilleure ordonnance.

Mr. Niggins remplit quatre coupes et leva la sienne.

— Je bois à l'union de deux noms vénérés de notre chère ville d'Harcester, dit-il, Jason et Niggins !

— Niggins et Jason ! approuva Miss Elody.

Charley posa un baiser sur le front de sa future. Il était froid comme le marbre.

Miss Mathilde eut la force de sourire, mais elle se sentit sombrer dans un Maelstrom d'ombres et de terreur.

*

À ce moment, dans la bonne ville d'Harcester, un autre souper, de bien moins riche ordonnance, réunissait trois convives dans la mesquine salle à manger du pharmacien Ashel.

Ce dernier jubilait : il venait de conclure une « bonne petite affaire », en vendant tous ses fonds de bocaux à Mr. Slyme, pour un prix honorable, que cet honnête commerçant avait tenu à lui régler rubis sur l'ongle.

— Dire que ce vilain cachottier de Charley ne m'avait jamais parlé de vous, dit-il. Mais à malin, malin et demi. Quand je le reverrai, je ne lui soufflerai mot de notre accord, cher monsieur Slyme, et sans qu'il y comprenne quelque chose il aura perdu un client.

Slyme approuva fort cette résolution et on reprit du vin qui, pour ne pas être très coûteux, n'en était pas moins suffisamment crâne.

Tout à coup, l'apothicaire reposa son verre et parut écouter.

— Cela recommence, murmura-t-il. Mais aujourd'hui que j'ai des amis qui me tiennent compagnie, je ne m'en soucie guère.

— On dirait que quelqu'un marche dans la maison, dit le jeune aide de Mr. Slyme.

— Quelqu'un ? répondit le pharmacien à voix basse. Est-ce quelqu'un ? Non, on ne peut le dire. Il ne me fait pas de mal et c'est tout ce que je lui demande ; n'empêche qu'il y a des soirs où c'est bien lugubre !

— Quoi donc ? s'étonna le marchand ambulant.

— Un fantôme, tiens ! Une vieille maison anglaise n'est pas déshonorée par un revenant, mais il y a des jours où je m'en passerais tout de même.

— J'ai toujours désiré me trouver en face d'une de ces créatures de l'autre monde, déclara Mr. Slyme dont les yeux brillèrent.

— Euh !... euh !... hésita Mr. Ashel, serait-ce bien prudent ?

— Parcourt-il votre maison ?

— Oh non ! Il n'est pas indiscret et ennuyeux à ce point. Il se contente de faire un peu de bruit dans l'ancien laboratoire, celui où Charley travaillait, quand il travaillait... ce qui ne lui arrivait pas tous les jours !

— Laissez-moi jeter un coup d'œil dans cette chambre hantée, supplia Slyme.

Mr. Ashel hésita entre le désir de contenter un aussi bon client que le colporteur et la peur de s'attirer la rancune d'un revenant, mais l'amour de la clientèle prévalut.

— Faites, consentit-il. Je ne vous accompagne pas, mais vous trouverez facilement l'ancien laboratoire. Il est situé à droite, au haut des marches de l'escalier du hall. Voulez-vous une bougie ?

Mr. Slyme et son aide avaient chacun leur lampe de poche électrique.

Ils gravirent aussitôt les marches, mais celles-ci étaient bien vieilles et, malgré toutes leurs précautions, elles gémirent à fendre l'âme.

— Maître, murmura Tom Wills, j'entends ouvrir une fenêtre : quelqu'un se défile là-haut !

Harry Dickson poussa la porte du laboratoire et ne vit, à la clarté des torches électriques, que des murs sales, une longue table en bois noir, un fouillis de cornues et d'éprouvettes poussiéreuses, des creusets ébréchés et un antique fourneau à alambic.

Tom Wills avait bien entendu : la fenêtre, donnant sur une cour sordide et un fouillis de petites ruelles noires, était entrouverte.

Mentalement, ils enregistrèrent la topographie du chemin par lequel le fantôme avait opéré sa retraite.

— Nous y reviendrons, marmotta Dickson.

Tom Wills faisait tourner le pinceau de sa lampe dans tous les sens.

— Eh ! fit-il, nous avons dû déranger le revenant dans une manipulation. Voici un petit bocal renversé et une poudre fraîchement répandue.

Harry Dickson en recueillit vivement un échantillon.

— Cela peut servir, dit-il.

Ils retournèrent dans la salle à manger, auprès de Mr. Ashel, très heureux de les voir si tôt de retour.

— Et le revenant ? demanda-t-il.

— J'ai tout lieu de croire qu'il appartient à la famille des chats de gouttière, répondit le marchand ambulant. Mais voici un flacon que j'ai trouvé renversé et à moitié vide. Est-ce bon à acheter, cette poudre jaune ?

Mr. Ashel fit un geste de surprise.

— Où avez-vous trouvé cela, messieurs ? s'écria-t-il.

— Mais… dans votre laboratoire !

— Vraiment. J'ignorais que j'étais riche à ce point. Il se peut bien que, dans le temps, j'ai possédé de cette poudre, mais je ne m'en souviens plus. Oh, c'est réellement curieux !

— Qu'est-ce donc ?

— C'est de l'orpiment… Une poudre arsenicale assez énigmatique, que les fous des siècles passés, qui croyaient à la transmutation des métaux, employaient pour faire de l'or. Non, je ne pense pas qu'elle puisse vous servir à quoi que ce soit, messieurs !

La nuit rouge

Le lendemain, entre chien et loup, Harry Dickson et Tom Wills entrèrent chez Mr. Brewster par la porte de la ruelle.

Le commissaire les attendait avec impatience.

— Il y a des nouvelles de Londres, dit-il en tendant un pli au détective.

C'était un des fonctionnaires du cabinet d'histoire ancienne au British Muséum, qui fournissait des détails sur le dessin symbolique découvert sur la nappe de Miss Slowby.

— Ce symbole, disait-il, se rencontre surtout dans des écrits de magie noire et rouge du Moyen Âge ; les Rose-Croix, les fameux alchimistes, s'en servaient souvent mais on ne peut savoir à quelles fins. Plus tard, vers la fin du dix-septième siècle, on le retrouve dans le blason des étranges « Immortels », ces illuminés qui s'imaginaient avoir découvert l'élixir de longue vie et dont les descendants ont formé une secte de fanatiques, en vérité assez inoffensifs, dont le dernier fut le docteur Wood, décédé il y a quelques années dans un Lunatic Asylum.

— Le père de Betsy Wood, murmura Harry Dickson. Il y a là une concordance qui pourrait bien donner naissance à une lumière partielle.

— Pourtant, le passé de cette jeune femme ne contient rien de mystérieux, répliqua le commissaire.

« À propos, monsieur Dickson, les deux tourtereaux que vous avez rencontrés sur la route de Londres, le soir de votre arrivée, sont de retour à Harcester, après avoir convolé en justes noces d'ailleurs.

— Vous parlez du jeune Niggins ? dit le détective. Que savez-vous de précis sur son compte ?

— Rien. C'est un désœuvré qui se destinait à prendre la succession du pharmacien Ashel, et cela aussi tard que possible je suppose.

— Puisqu'on parle de ce vénérable apothicaire, veuillez donc me dire quelle est cette venelle qui longe l'arrière-façade de sa maison.

Mr. Brewster se mit à rire d'un air entendu.

— La rue de la Tête-Perdue ? Aha ! c'est la seule rue mal famée de toute la ville d'Harcester. Il y a là un vieil hôtel que l'on accuse de se montrer complaisant aux galanteries clandestines. Entre nous, je n'y crois pas beaucoup, car le sieur Pascrew, qui en est le propriétaire, est une vieille baderne puritaine, dont la seule passion est, je crois, de faire tourner les tables. Je pense plutôt que son immeuble sert de club-house pour des spirites qui désirent rester inconnus. Il est vrai que, les jours de marché, on y mange et on y boit bien et que les gens qui y fréquentent n'appartiennent pas au « cant » de la région.

Soudain, le détective s'était redressé de toute sa hauteur.

— Pascrew !... Vous dites bien Pascrew, monsieur Brewster ? Au diable ! Si vous m'aviez dit ce nom dès notre première entrevue, nous n'aurions pas perdu ici des journées, Tom Wills et moi, à jouer au marchand d'orviétan. Pascrew !

Stupéfait, Brewster voulut poser des questions, mais le détective l'interrompit sèchement.

— Vous ne pouviez savoir, en effet. Pourtant, si vous aviez dirigé quelques-unes de vos lectures vers les vieilles annales du crime, le nom vous aurait sauté à la figure comme un chat sauvage. Non, non, à plus tard les explications. Nous n'avons pas de temps à perdre !

— Où allons-nous ? balbutia le commissaire en voyant le détective endosser vivement son manteau.

— À la rue de la Tête-Perdue ! Où irions-nous, sinon ?

Il commençait à faire sombre et, comme le temps était à la pluie, les rues d'Harcester étaient désertes et personne ne vit les trois hommes s'engouffrer dans la ruelle ténébreuse.

— C'est ici, fit le commissaire.

On s'était arrêté devant une longue et basse façade, d'un style rococo un peu trop prononcé, mais néanmoins d'aspect agréable.

Les volets verts en étaient baissés et fermée la double porte sculptée.

Tom Wills tira le pied de biche qui mit en branle une grêle sonnette aux tons fêlés.

— Personne ne vient, murmura Mr. Brewster. Cela n'a rien de bien étonnant, car la maison n'est pas toujours ouverte.

— Voici une porte solide et qui nécessiterait des tentatives d'effraction, sinon stériles, du moins fort longues. Je crois qu'il est plus facile d'entrer par le côté jardin en passant par la cour de Mr. Ashel.

— Il en fera une tête… commença Mr. Brewster.

— Tant pis. D'ailleurs, je puis aisément me débarrasser de mon inutile incognito à présent. Ah ! que de temps perdu !

Tom Wills fit une dernière tentative du côté de la sonnette, aussi infructueuse que la première toutefois.

Une averse cingla les façades et, sur la grand-place, quelques fenêtres roses passèrent au noir, comme si la pluie les eût éteintes.

— Carillonnons chez Ashel, ordonna Harry Dickson.

Mr. Brewster le suivit en secouant la tête ; l'inexplicable hâte du détective le plongeait dans la stupeur.

Mais, quand Mr. Ashel ne répondit pas plus que l'hôtelier de la rue de la Tête-Perdue, Harry Dickson manifesta une véritable rage froide.

— Ecoutez bien, Brewster, je pourrais d'ores et déjà lever le voile de ce que vous appelez encore un mystère noir ; mais, auparavant, il s'agit de découvrir tous les crimes qui viennent d'être commis à Harcester !

— Qui viennent d'être commis ? gémit Mr. Brewster.

Harry Dickson tira de sa poche sa fidèle trousse de cambriole.

— Si les choses ont suivi la vraie logique des choses, dit-il d'une voix émue, votre bonne ville d'Harcester est un charnier à cette heure.

Le commissaire le regarda comme s'il le croyait atteint de folie subite.

Harry Dickson comprit ce regard et haussa les épaules.

— Attendez d'avoir vu, Brewster !

Il s'attaqua à la porte avec une énergie sauvage.

La boutique de l'herboriste était plongée dans l'ombre, mais une flamme de gaz brillait dans l'arrière-cuisine.

— Alors, vraiment, vous croyez que Mr. Ashel… murmura Mr. Brewster.

— Est mort à présent, assassiné !

Le policier s'élança vers la porte vitrée de l'office et poussa un cri perçant.

Le pharmacien avait été surpris à table, pendant qu'il sirotait son petit verre de rhum vespéral ; sa pipe avait roulé par terre et Tom s'en empara.

— Elle est encore tiède ! s'écria-t-il.

— Un coup de casse-tête assené avec une rage diabolique en plein crâne, dit Harry Dickson en regardant le cadavre, et le gaillard qui a fait le coup n'a pas boudé à la besogne.

— Par où est-il venu ? s'écria Mr. Brewster.

— Par la route des fantômes, pardi ! Venez !

Il gravit l'escalier quatre à quatre, suivi par ses compagnons hors d'haleine et complètement terrifiés.

La fenêtre du laboratoire était ouverte et, de là, la vue plongeait dans le dédale des ruelles et des petits jardins.

— La rue de la Tête-Perdue, dit Mr. Brewster… Oh ! il y a pourtant de la lumière chez Pascrew !

— La brute marche plus vite que nous ! gronda Harry Dickson. C'est dans son rôle d'ailleurs…

Il enjamba le rebord de la croisée et prit pied sur une plate-forme de zinc, qu'il longea jusqu'au mur du jardin de l'hôtel Pascrew.

— Combien de domestiques a-t-il, votre Mr. Pascrew ? demanda-t-il tout en cherchant un moyen pour descendre.

— Deux : un vieux valet et une cuisinière.

— Vous les trouverez au logis, c'est certain, ricana le détective.

Il sauta à pieds joints sur le sol meuble du jardin et aida ses compagnons à le rejoindre.

Tom Wills s'approcha de la fenêtre éclairée, qui luisait doucement dans le fond de la cour dallée faisant suite au jardin.

— C'est affreux ! l'entendit-on haleter.

D’un coup de coude, Harry Dickson fit voler un carreau en éclats et tourna l’espagnolette de la fenêtre.

— C’est le valet de pied, dit Mr. Brewster en tremblant. Il s’appelait Wilkins. C’était un vieil homme maussade et taciturne, qui ne sortait presque jamais. Comment est-il mort, lui ?

— Regardez son cou !

— Par strangulation. Mais… Mais… c’est horrible cela !

— Cette marque géante, n’est-il pas vrai ? Celle que l’on trouva sur les malheureuses demoiselles égorgées dans le souterrain de Londres ! Oui, oui, tout est de la plus pure logique, mon ami, gronda Harry Dickson en donnant toutes les marques d’une rage désespérée.

Mr. Brewster éleva vers lui des mains suppliantes.

— Je vous en prie, Dickson, parlez… car vous entendre prédire toutes ces horreurs, c’est la pire des épouvantes.

Harry Dickson se détourna d’un air las.

— Ce n’est ni l’heure ni le lieu pour faire des conférences, mon ami ; nous n’avons pas fini notre visite au musée Tussaud en nature !

— Encore !

— Et je ne puis prévoir où la calamité s’arrêtera ! dit sauvagement le détective. Ah, Brewster, dire que tout cela s’est presque perpétré sous mes yeux !

Tom Wills s’approcha. Il était d’une pâleur mortelle.

— La servante est étendue dans la cuisine. Le monstre s’est servi d’une hachette pour la tuer.

Mr. Brewster s’avançait comme dans un cauchemar : il vit la cuisine, où la flamme d’un réchaud à gaz dansait encore sous un coquemart qui chantonnait doucement.

— Martina Brown, murmura-t-il en désignant la morte par son nom.

— La bête qui tue dans l’ombre a bien peu d’avance sur nous, déclara Harry Dickson. Mais où opère-t-elle à présent ?

Sans mot dire, le détective était retourné au jardin. À la force des poignets, il s’était juché sur le mur de fond, d’où il avait vue sur les arrière-façades des maisons voisines.

Une seule fenêtre au rez-de-chaussée de l'une d'elles était encore éclairée.

Il fit signe à Brewster de venir le rejoindre.

— À quel immeuble appartient cette fenêtre ?

Le commissaire s'orienta, réfléchit et finit par dire :

— La maison des dames Slowby et Wood.

— Elle est encore habitée ?

— Oui, par la servante Sarah Fleggs.

Harry Dickson jura sourdement.

— L'itinéraire du monstre tueur est tout tracé, dit-il en crispant les poings.

— Vous ne voulez pas dire ?... s'écria le commissaire.

— Si... et vous le savez bien. Allons voir... Vous devez y être habitué maintenant, mon cher !

Une suite de plates-formes leur facilita l'accès du jardin de la maison des dames assassinées, et un fois qu'ils y furent, ils coururent tous trois vers les vitres luisantes.

Tout à coup, Tom Wills, qui était arrivé le premier, leur fit signe de ne pas faire de bruit.

— On parle à l'intérieur ! dit-il.

Les stores de la fenêtre n'étaient pas complètement baissés et, en se courbant, les trois policiers purent jeter un coup d'œil dans la pièce éclairée.

Un spectacle fort inattendu s'offrit à leur regard.

Mr. Abe Niggins et Sarah Fleggs étaient assis à la table, devant une bouteille de vin et des verres, et ils semblaient converser avec zèle.

— Ma bonne Sarah, disait l'archiviste, je comprends parfaitement que vous n'ayez rien voulu dire à ces affreux policiers, mais ce n'est pas une raison pour continuer vos mensonges avec moi, votre ami Abel.

— Vous faites la cour à cette mauvaise femme, à cette Elody Jason, parce qu'elle est riche et soi-disant noble, alors que moi je ne suis qu'une servante, fut la réponse maussade.

— Mais vous êtes jolie, et cela vous venge de bien des affronts, ma petite. Alors, ce dessin sur la nappe ?

Sarah Fleggs se mit à rire.

— Une idée à moi. Ils ne sont pas malins vous savez, vos gens de police, pour ne pas avoir vu que c'est un très vieux dessin ! Cette nappe, la Slowby la gardait jalousement et la Wood encore davantage. Un jour je les ai entendues dire qu'elle venait de la table du Grand Maître ! Alors, j'ai pensé à quelque histoire qui aurait pu les ennuyer, tellement elles la cachaient, votre damnée nappe !

« Quand je vis qu'elles étaient parties, je l'ai mise à la place de l'autre, je ne sais trop pourquoi, mais parce que j'avais dans l'idée que cela pourrait les embêter si elles l'apprenaient un jour.

— Elles ne l'apprendront plus maintenant. Ecoutez, ma bonne Sarah, vous pouvez bien me faire une confidence.

— Je ne suis pas encore Mrs. Abel Niggins, dit la servante en minaudant.

— Cela viendra peut-être un jour, ma bonne. Mais vous qui saviez si bien écouter aux portes, comment se fait-il que vous n'ayez pas entendu ce que racontait le mystérieux visiteur ?

Sarah Fleggs se mit à rire.

— Aha, le mystérieux visiteur ! Elle est bien bonne, monsieur Abe ! Oui, j'ai écouté aux portes et je n'ai entendu que Miss Wood et que Miss Slowby !

— J'ai cru que c'était le vieux Pascrew !

Mr. Brewster heurta le détective du coude et murmura très doucement.

— C'est vrai, nous n'avons pas rencontré Mr. Pascrew !

— Inutile ! fit Dickson tout bas.

— Pascrew ? dit Sarah Fleggs. C'est une blague !

Alors se passa une chose rapide, singulière, formidable.

Le bec de gaz siffla, passa au bleu sombre et s'éteignit.

Le vieux Niggins et la servante se mirent à pousser des hurlements de terreur, puis à appeler au secours.

— Vite ! cria Harry Dickson en se jetant contre la porte du corridor dont les vitres volèrent en morceaux.

Tom Wills braquait sa torche électrique.

Dans la salle à manger, un cri effroyable éclata. Puis ce fut le silence.

— Tirez sur tout ce qui bouge ! tonna Harry Dickson.

Presque au même instant, le revolver de Tom Wills partit.

— Avez-vous vu ! cria le jeune homme.

— Quoi ?

— Je ne sais… Une ombre… Quelque chose de noir !

Mr. Brewster entrait déjà dans la salle à manger, sa lampe allumée.

Abe Niggins et Sarah Fleggs, qu'ils avaient vu, l'instant d'avant, converser d'une manière si animée, gisaient sur le carreau. La servante remuait encore faiblement, mais l'archiviste était mort, le crâne défoncé.

Quant à la femme, son cou s'enflait atrocement.

— Sarah ! cria le commissaire, parlez… Avez-vous vu ?

La servante ouvrit des yeux vitreux.

— La Tête-Perdue ! hoqueta-t-elle avant de retomber lourdement.

Harry Dickson revenait déjà, haletant d'avoir parcouru toute la maison sans avoir découvert trace du monstre mystérieux qui venait de perpétrer sous ses yeux un double meurtre.

— Brewster, dit-il en essayant de retrouver son calme, vous allez alerter tout ce que vous avez de constables réguliers et auxiliaires, pour faire garder les maisons des crimes, bien que cela ne puisse nous servir à grand-chose.

« Nous retournons à votre bureau. J'ai besoin de réfléchir… Je suppose que le cycle de la mort est clos pour l'heure.

Ce fut presque en courant qu'ils regagnèrent les locaux du commissariat, où Brewster donna immédiatement les ordres nécessaires.

— Et dire que je ne puis même pas opérer une arrestation ! gémit-il.

— Si fait, Brewster, et vous allez même en faire deux.

— Ah ! fit le policier plein d'espoir.

— Prenez deux hommes et arrêtez immédiatement Charles Niggins et sa femme !

— Pas possible ! cria le policier.

— Faites ce que je vous dis ! ordonna le détective avec colère.

Mr. Brewster s'inclina.

— J'y vais… Mais je ne puis croire…

— Voyons, Brewster, mon ami, finissez de croire ou de ne pas croire, mais faites ce que je vous dis et quand vous serez de retour, je vous raconterai comment le tout s'emmanche.

Mr. Brewster ceignit son écharpe et sortit.

— Maître… commença Tom Wills.

— Silence, Tom. Passez-moi ma pipe et le tabac !

Des minutes silencieuses s'écoulèrent. La chambre s'emplit de fumée bleue et Tom Wills, bouche close, observait anxieusement le visage impassible du détective, tandis que les ronds de fumée montaient toujours au plafond.

Trois quarts d'heure passèrent. Tom croyait remarquer une certaine détente sur les traits du maître, quand des pas retentirent dans le vestibule et que Mr. Brewster rentra.

Il transpirait comme s'il avait fait une course en plein soleil caniculaire, et il secouait tristement la tête.

— J'ai failli vous désobéir et m'excuser, monsieur Dickson, dit-il piteusement.

— Ils sont arrêtés ? demanda le détective.

— C'est-à-dire… Charles Niggins est enfermé dans la salle de corps de garde, sous la surveillance de deux constables.

— Et sa femme ?

— Est-ce un accident ou un acte volontaire, je ne sais, mais au moment de quitter sa chambre, elle est tombée dans les escaliers et s'est grièvement blessée.

— Elle est donc encore chez elle ? s'écria Dickson hors de lui.

— Non. Je l'ai fait conduire ici et je l'ai fait déposer sur un sofa de mon salon, sous la garde de mon domestique. On est allé quérir un médecin.

Le détective respira visiblement.

— C'est bien, dit-il.

— Les deux demoiselles Jason en sont presque devenues folles, continua le commissaire, et je les ai rassurées comme j'ai pu, c'est-à-dire fort peu. Quant à Charles Niggins, il pleure et se lamente et jure qu'il ne sait rien de rien.

— Etait-il encore habillé ?

— Mais oui, et je lui en ai fait la remarque. Il m'a paru un instant être assez interloqué, puis il a dit qu'il se disposait à aller

souhaiter la bonne nuit à son oncle, qui se couche toujours très tard.

— Fouillez-le ! ordonna le détective.

— C'est déjà fait, monsieur Dickson, car nous avons craint qu'il ait sur lui quelque objet pouvant servir à des fins de suicide. Nous n'avons rien trouvé, si ce n'est ce petit paquet.

Brewster tendit un sachet rempli d'une poudre jaune.

— De l'orpiment ! s'écria Tom Wills.

Harry Dickson pinça les lèvres.

— Oui, de l'orpiment… et c'est pour cela que le pauvre Mr. Ashel est mort ce soir, dit-il lentement.

La nuit rouge (suite)

— Il nous faudra attendre le jour pour commencer l'enquête et la pousser à fond, dit Harry Dickson. Mais comme je présume que personne d'entre nous ne pense au sommeil, je vais vous raconter ce qui est arrivé à Harcester.

« Voyez-vous Brewster, il y a des crimes qui peuvent être comparés à des comètes : ils reviennent à des époques fixes, avec leurs mêmes apparences, leurs buts et raisons identiques, souvent leurs mêmes détails.

« Donnez-moi la carte d'Angleterre.

Mr. Brewster en étala une sur la table et le détective, après une brève recherche, posa son doigt sur une petite localité du nord.

— Lisez, Brewster.

— Bamchester.

— Comme euphonie cela rappelle Harcester, n'est-il pas vrai ? Et d'un !

« Il y a plus de trente ans, habitait dans cette ville un nommé Pascrew qui tenait – écoutez-moi bien – un hôtel de douteuse réputation dans une vieille petite ruelle proche de la place du marché. Cette ruelle s'appelait…

— Rue de la Tête-Perdue ! s'écria Mr. Brewster.

— Vous l'avez dit, mon ami, et vous allez bientôt vous trouver devant de plus effarantes similitudes encore.

« Pascrew manifestait un vif penchant pour les sciences occultes, mais seulement là où elles pouvaient lui être profitables.

« Son hôtel devint d'abord une sorte de club spirite et le resta jusqu'au moment où un jeune professeur du nom de Wood, un homme d'une intelligence vraiment remarquable, transforma ce cercle en une secte d'alchimistes, selon les fameuses traditions des Rose-Croix du Moyen Âge.

« Wood prétendait pouvoir fabriquer de l'or à l'aide de la célèbre poudre de projection que nous nommons vulgairement orpiment.

« Mais la chose s'ébruita quelque peu et le professeur Wood fut déplacé.

« Pascrew continua à diriger son club d'alchimistes et, chose étrange, sembla vraiment avoir réalisé une transmutation de métal.

« Un beau jour il disparut, mais pas pour toujours, car au bout de quelques mois il revint à son hôtel. On remarqua seulement qu'il était devenu très distant, taciturne, et qu'il ne surveillait plus régulièrement ses affaires comme par le passé.

— Juste Dieu ! s'écria Mr. Brewster. Cela s'est passé ainsi avec Pascrew…

— Oubliez-vous que je parle d'une ville qui se trouve à deux cents lieues d'ici, et d'un Pascrew d'il y a trente-cinq ans ? demanda narquoisement Harry Dickson.

— Non, mais de cette façon ma raison risque de s'égarer complètement avant bien longtemps ! bougonna le commissaire.

— Aussi vais-je être aussi bref que possible.

« Depuis son retour, Pascrew avait conquis sur ses clients un ascendant qu'il n'avait jamais possédé auparavant. Le club devint une bande de scélérats, jusqu'au jour où deux ou trois membres se révoltèrent. Pascrew en eut vite raison : il les tua.

« Ici se situe maintenant le vrai réveil du monstre : il avait goûté au sang. Une folie horrible s'empara de lui et il tua tout ce qui, à son avis, se dressait à travers sa route. Il était d'ailleurs absolument sûr de l'impunité, s'imaginant que certaines pratiques de sorcellerie le rendaient invisible !

« Mais la justice fut tout de même la plus forte et Pascrew fut pris… On constata alors que ce n'était pas le vrai Pascrew, celui de jadis, mais quelqu'un qui avait incarné son personnage.

Mr. Brewster resta songeur quand le détective eut terminé son récit.

— Les crimes se répètent, dites-vous. Je ne comprends pas encore très bien.

Harry Dickson lui frappa l'épaule.

— Un jour, un être, que j'appellerai un criminel potentiel, c'est-à-dire au fond duquel dort le crime, lit le récit de l'ancien forfait de Pascrew, naturellement bien plus détaillé que celui que je viens de faire.

« Cet être est intelligent, tout comme ceux de son espèce hélas ! Il est frappé par certaines similitudes, celles que nous avons observées nous-mêmes au début de l'histoire que je viens de vous rapporter.

« Pascrew, celui de Harcester entendons-nous, disparaît.

« Je ne sais ni comment ni pourquoi, mais l'être aux terribles penchants y voit le geste de la destinée.

« Et il fera comme l'autre, celui d'il y a trente-cinq ans !

— Comment la justice a-t-elle découvert le coupable ? demanda Mr. Brewster.

— Bravo, mon ami ! Voici au moins une question qui méritait d'être posée.

« Eh bien, je vous avoue que je ferai comme elle a fait alors !

— Et c'est ?

— Souvenez-vous des derniers mots de Sarah Fleggs.

— La Tête-Perdue ?

— Oui, nous la retrouverons, je l'espère du moins, et bien des mystères cesseront d'en être !

Harry Dickson consulta sa montre.

— Nous le ferons avant que l'aube ne vienne et que la rumeur publique ne s'empare de toutes les horreurs de la nuit.

— Vous ne désirez pas interroger d'abord Charles Niggins ?

— Il m'intéresse si peu !

— Et pourtant vous le faites emprisonner ! s'écria Mr. Brewster.

Le détective se contenta de hausser les épaules.

Ils prirent immédiatement le chemin de la maison de feu les dames Slowby et Wood.

Le constable qui se tenait devant la porte vint au-devant d'eux.

— Quoi de nouveau Bates ? demanda Mr. Brewster.

— J'ai entendu crier et puis rire, mais je ne sais d'où cela pouvait venir.

— Avez-vous pris contact avec votre collègue qui se trouve dans la rue de la Tête-Perdue ?

— Oui. Il s'est avancé jusqu'au coin seulement, car il n'osait quitter son poste devant l'hôtel. Il a également entendu le bruit.

Harry Dickson lui donna une poignée de mains.

— C'est très bien, mon brave.

— Ah ! vous trouvez cela très bien, sir, répondit le constable interloqué. Eh ! dans ce cas, je ne sais pas pourquoi je ne le trouverais pas non plus !

Ils avaient atteint l'entrée de la fameuse ruelle et Dickson héla le second constable.

— Le bruit venait de ce côté-ci, n'est-il pas vrai ?

— En effet, sir !

Dickson entraîna ses compagnons vers une haute niche où se trouvait une statue décapitée.

— Fort de l'étrange leçon du passé, dit le détective, nous venons de retrouver la tête perdue.

— Comment ? s'écria Brewster, elle ne s'y trouve pas plus que jadis.

— Elle s'y trouve, répéta le détective. Elle doit s'y trouver, sinon toute la théorie que je viens d'échafauder est songe et fumée !

Il tenait sa torche électrique braquée sur la statue.

— Avez-vous déjà rencontré, dans les magazines pour enfants, ces sortes de devinettes qui consistent à retrouver une figure dissimulée parmi d'autres ?

Tom Wills avança la main.

— Oh ! voilà vraiment un contour, parmi les plis du manteau de pierre, qui ressemble à un profil.

— Les statuaires et les mécaniciens des siècles passés avaient parfois de ces fantaisies, dit le détective. Mais, ici, il y a autre chose. Voyez !

Il appuya sur l'œil, puis sur le nez et enfin sur le menton du profil de pierre et, aussitôt, l'inattendu se produisit.

La statue pirouetta comme un irrévérencieux gamin de rue.

— La porte de l'enfer ! annonça Harry Dickson en montrant une ouverture de dimensions suffisantes pour permettre le passage d'un homme.

— Venez, continua-t-il, je crois connaître le chemin.

Ils descendirent un escalier en spirale qui se vrillait jusqu'à grande profondeur dans le sol.

Brusquement, ce fut le miracle.

*

Tom Wills avait soulevé une épaisse tenture en cuir et il recula, ébloui.

Une vaste salle circulaire s'offrait aux regards des entrants, éclairée par une multitude d'énormes cierges.

Au milieu, trônait une déité affreuse, aux mains énormes.

— Baal, murmura Harry Dickson, dieu de Babylone.

Dans le mur circulaire s'ouvraient une multitude d'étroits couloirs que le commissaire s'apprêtait à explorer, quand Harry Dickson le retint.

— Savez-vous où ils vous conduiraient, Brewster ?

— Je n'en ai pas idée.

— L'un à l'hôtel Pascrew, cela va sans dire, l'autre chez feu les dames Slowby et Wood, le troisième sur la grand-route de Londres, et le dernier…

— Chez Mr. Ashel ?

— Vous n'y êtes pas. Mais je me garderai bien de l'explorer pour l'heure.

— Pourquoi ne le feriez-vous pas ?

— Cette nuit, ce serait la mort pour nous : la bête tue et elle semble avoir la chance pour elle.

Il avait à peine parlé, qu'il se jeta en arrière, entraînant ses amis : une vague de feu jaillit soudain du couloir en question et roula en rugissant dans la salle.

— Malédiction ! cria Dickson, le monstre a perfectionné sa hideuse forteresse. Vite, par ici !… c'est notre seule chance de salut.

Ils se jetèrent dans le couloir du fond qui s'allongeait interminablement dans les ténèbres.

Ils couraient comme des fous, talonnés par une chaleur torride qui roulait en vagues sur leurs talons, sentant l'air s'alourdir de seconde en seconde et devenir irrespirable.

Enfin, un souffle plus frais leur caressa le visage et, après avoir monté une côte très raide, ils débouchèrent dans un gros massif de ronces épineuses, en pleine lande, hors de la ville.

Comme ils se retournaient, ils virent une formidable aurore boréale incendier le ciel : Harcester brûlait !

... Il est inutile de revenir sur la catastrophe dont le souvenir est encore resté très vivace dans la mémoire de nos contemporains.

La ville d'Harcester flamba subitement, par plus de dix foyers à la fois, dit-on.

Le centre de la jolie cité fut complètement réduit en cendres et de fortes explosions, qui creusèrent des entonnoirs profonds de dix mètres dans le sol, achevèrent de transformer Harcester en un informe monceau de ruines.

Le nombre des victimes fut considérable, surtout parmi les notables de la cité.

Et c'est ainsi qu'il ne fut pas question pendant tout un temps, des morts de la rue de la Tête-Perdue et des ruelles avoisinantes, que le feu prit à son compte, ainsi que des pauvres constables montant la garde auprès des maisons tragiques, des prisonniers du commissariat et des dames Jason.

*

Un mois plus tard, Harry Dickson entra dans son home de Baker Street et appela Tom Wills.

— Notre ami Brewster est guéri, dit-il, j'ai craint un moment pour sa raison, mais il va sortir de la clinique où il a été soigné et venir s'établir ici, en attendant qu'il soit assez fort pour se remettre à l'œuvre avec nous.

— Vous espérez toujours...

— Faire de la lumière où il n'y a eu que du feu, mon garçon ? acheva Harry Dickson, non sans amertume, certes.

« Je porte le poids d'une lourde faute, celle d'avoir refusé du génie au monstre mystérieux d'Harcester et de ne lui avoir prêté que de l'esprit d'imitation. J'ai eu un mois devant moi pour réfléchir et rien que réfléchir.

« Ah ! Tom, comme ma première enquête fourmilla d'erreurs !

Il ouvrit son secrétaire et en tira un paquet de notes manuscrites.

— Je ne les ai pas encore classées, dit-il, et elles trahissent toujours un certain désordre ; néanmoins, je vais vous les soumettre.

Tom Wills s'installa aux côtés du maître.

— Le promoteur de tout le drame, c'est… Miss Betsy Wood.

« C'est la fille du fameux Dr Wood et également son héritière spirituelle. C'est elle qui a, la première, découvert l'étrange similitude entre la rue de la Tête-Perdue d'Harcester et celle de la ville nordique où jadis son père s'allia à Pascrew.

« Après de fastidieuses recherches dans nos bibliothèques d'État, j'ai trouvé qu'un même bâtisseur avait passé au XV^e^ siècle par ladite ville et par Harcester, et Miss Wood a dû le découvrir bien avant moi.

« Le Dr Wood réalisait, ou croyait réaliser, la transmutation du plomb en or, grâce à des invocations, sans doute criminelles, au dieu babylonien Baal.

« Miss Wood vint s'établir chez sa cousine Slowby et la gagna à sa cause.

« C'était une femme qui vivait une double vie : à Londres, elle avait fondé un club à peu près identique et dont les membres étaient recrutés parmi des étrangers très douteux. Pour eux, la transmutation devait surtout servir à la fabrication éventuelle de fausse monnaie.

« Miss Wood est hantée ici par l'esprit de la similitude : elle représente le Wood d'antan, mais il manque Pascrew.

« Et il lui en faut un ! Elle le découvre dans un de ses comparses de Londres.

« Celui-ci lui fait faux bond après un temps plus ou moins long, et maintenant apparaît la créature qui, elle aussi, connaissait la criminelle aventure de la ville nordique.

« Pascrew revient.

« Betsy Wood, seule, sait que ce n'est pas « son Pascrew » !

« Elle tient bon pourtant, mais elle commence à avoir peur.

« Elle sent que l'inconnu qui se cache derrière lui est terriblement redoutable et qu'il l'atteindra, quand il le voudra.

« Elle imagine l'étrange disparition et sa cousine Bella y souscrit.

« Personne n'est jamais entré dans la maison, au jour des confitures. Elles ont joué cette comédie devant leur servante.

« Elles s'en vont par le chemin secret qui joint leur maison à la salle souterraine. Une fois là… elles sont égorgées. Oui, elles ont été tuées à Harcester et non à Londres.

Ici Tom Wills intervint :

— Et par qui, maître ?

— Lisez la suite des notes, Tom. Par le dieu Baal ! le monstre aux mains énormes, dont nous avons d'ailleurs trouvé les traces !

— Impossible !

— Tout semble impossible dans cette aventure, mais continuez…

— Leurs cadavres sont transportés à Londres et déposés dans l'antre du « club » londonien de Miss Wood.

« Les membres sont frappés de terreur. Ils s'accusent mutuellement de trahison. Ils exigent l'exécution des suspects, pourtant bien innocents. À ce moment, la police fait irruption dans le repaire des faiseurs d'or et ceux-ci, épouvantés par la menace mystérieuse qui se dresse devant eux, préfèrent la mort à toute autre chose.

« Mais la mort de Miss Wood semble avoir privé « l'inconnu » d'une matière infiniment précieuse, qu'il ne paraît pas avoir à sa disposition : la poudre de projection, ou orpiment, qui se trouve pourtant chez Mr. Ashel.

« Il sait cela et la cherche. Un certain soir nous l'empêchons de la voler. Deux jours plus tard la folie meurtrière éclate chez cette brute, folie qui fut celle du Pascrew d'antan.

« Mais il a hélas ! perfectionné le temple de Baal et, sachant que nous sommes à ses trousses, il déclenche la terrible catastrophe de l'incendie.

Tom Wills repoussa les notes.

— Seul Charles Niggins savait que l'orpiment se trouvait chez le vieil herboriste.

— J'ai noté cela, mon garçon, et j'ai inscrit également, pour mémoire, que Sarah Fleggs était beaucoup plus au courant des faits qu'on ne pourrait le croire.

— Et Abe Niggins ?

— Le pauvre homme ! Il a voulu jouer au détective, et rien de plus !

Tom Wills se frappa les mains.

— Je pense… Non il me semble que je devine le nom du vrai coupable, du monstre qui revint sous les traits de Pascrew à l'hôtel de la rue de la Tête-Perdue. Pourtant, vous ne l'avez pas couché sur vos notes, maître.

« Niggins, le jeune, n'a pu parler de cet orpiment qu'à celle qui devint sa femme, Miss Mathilde Jason !

Harry Dickson bourra sa pipe et ne répondit pas.

On sonna à la porte de la rue et Mrs. Crown, la gouvernante, introduisit Mr. Brewster.

Le commissaire n'était plus que l'ombre de lui-même, mais ses yeux souriaient et, ravi, il tendit les mains à ses deux amis.

— Ah, Dickson, dit-il, j'ai l'impression de revenir de loin !

— Nous sommes tous revenus de loin, approuva le détective avec bonne humeur.

— Enfin, on va pouvoir se remettre au travail ! dit Mr. Brewster. Je ne veux pas accepter ma retraite avec, dans la mémoire, un tel mystère resté sans solution.

— Harcester commence à se relever de ses ruines, dit le détective. Ici, à Scotland Yard, on a décidé de poursuivre l'enquête dans le plus strict secret, pour ne pas trop énerver l'opinion publique.

— Tout le monde est mort, là-bas, murmura le commissaire d'une voix sombre.

— Je ne le pense pas, dit simplement le détective, et ses lèvres se plissèrent malicieusement.

— Comment ? Vous avez découvert quelque chose ?

— Sans doute !

Mr. Brewster s'agita sur sa chaise, mais Harry Dickson le calma du geste.

— Nous allons luncher et vider une bouteille de vieux vin de France. Ensuite vous vous reposerez encore deux ou trois jours, mon cher Brewster.

— Et puis ?

— Nous nous mettrons en route !

Mr. Brewster cessa de poser des questions car Mrs. Crown annonçait le lunch.

Pendant toute la durée du repas, il ne fut plus question de l'affaire.

Harry Dickson soutint une conversation animée et brillante, riche d'anecdotes, Tom Wills riait et approuvait tout, en prenant bien soin de ne pas perdre une bouchée. Le commissaire évoqua quelques souvenirs de sa pauvre chère ville.

Quand enfin on servit le café et les liqueurs, Harry Dickson déploya une carte routière et y releva un endroit précis.

Mr. Brewster, qui regardait par-dessus son épaule, s'écria :

— Bamchester !

— La ville où le premier Pascrew officia si sinistrement ! s'écria Tom.

— Certainement, le monstre n'est pas mort et il continue à vivre dans son rêve dément de sorcellerie, de puissance infernale et de goût pour le crime.

— Il recommencera donc ?

— Oui, si on lui en laisse le temps, ce que nous ne ferons pas.

Harry Dickson replia la carte et dit lentement :

— Les trois dames Jason et Charles Niggins habitent à Bamchester sous des noms d'emprunt.

La transfiguration monstrueuse

Le proverbe veut que des gouttes d'eau se ressemblent, mais il n'y a pas deux choses au monde d'aussi similaire en apparence que des petites villes de province anglaises.

Bamchester rappelait par bien des points Harcester.

C'était la même grand-place en faucille, le même hôtel de ville vétuste, le même beffroi au campanile de pierres roses.

Quiconque aurait visité les deux cités, se serait étonné de ne pas retrouver Mr. Ashel à Bamchester, ou Mrs. Wicks à Harcester.

Mrs. Wicks avait loué une vieille maison de maître entourée d'un beau jardin ceinturé de hauts murs, et elle y vivait dans l'estime de ses concitoyens et concitoyennes, bien que sa résidence à Bamchester fût de date tout à fait récente.

Une dame de compagnie, au visage ingrat agrémenté de besicles de corne, habitait sous son toit et l'accompagnait dans ses courses et à l'église.

Elle répondait au nom bref et sonore de Miss Cott ; ce qui est une façon de parler, car elle répondait à peine au salut des gens, et ses manières étaient si revêches que personne ne se souciait de lui demander des nouvelles de sa santé ou de lui parler de la pluie et du beau temps. La journée était tiède et un peu brumeuse ; vers le soir, Mrs. Wicks, donnant le bras à Miss Cott, traversa l'esplanade de la mairie pour se rendre à l'église sonnant vêpres.

Un prédicateur renommé avait été annoncé et c'était là un événement pour Bamchester.

Sur les seuils des portes, les gens se saluaient et se donnaient rendez-vous après le sermon : les gentlemen pour prendre un verre et fumer un cigare, les dames pour boire une tasse de thé et grignoter des petits fours.

Quand l'église fut remplie de monde, les rues devinrent d'une solitude désertique, car les indévots qui ne venaient pas au sermon n'osaient afficher leur indifférence et restaient chez eux.

Les murs arrière du jardin de Mrs. Wicks donnaient sur une jungle en miniature qui fut jadis un pré communal, mais qui était abandonné depuis bien des lustres aux mauvaises herbes et aux chiens errants.

Aussi personne n'était là pour s'occuper de ces trois hommes qui longeaient le mur du jardin de la dame Wicks et dont les allures étaient des moins rassurantes.

— Elles ne sont que deux dans la maison, monsieur Dickson, dit Mr. Brewster, qui se sentit fort des renseignements administratifs qu'il avait recueillis. Il ne peut donc s'agir des dames Jason et de Charles Niggins.

Harry Dickson ne répondit pas mais pesa de toutes ses forces contre la porte du jardin, dont le pêne craqua.

Un second effort l'ouvrit.

— Entrez vivement, ordonna le détective, nous n'avons pas de temps à perdre, je ne désire nullement voir arriver ces dames.

Si le pré communal voisin était une jungle d'orties, d'avoines folles et de carottes sauvages montées en graine, le jardin de dame Wicks n'avait rien à lui envier.

L'ivraie montait presque à hauteur d'homme et masquait en partie les bâtiments. Ces dames devaient se défier du monde extérieur, car Harry Dickson et ses amis se heurtèrent bientôt à de solides volets obturant les fenêtres et à des portes closes au triple tour.

Le détective ne songea nullement aux précautions d'usage ; à la vive contrariété de Mr. Brewster qui tremblait toujours devant la « violation de domicile », il tordit une barre de fer retenant un des volets, arracha ces derniers et employa la tige tordue pour briser quelques carreaux.

— Monsieur Dickson, tout de même… balbutia Brewster.

— Le sermon dure un peu plus d'une heure, répondit le maître, ces dames ne museront pas en chemin pour revenir. Je

vous, dis, Brewster, que tout doit être fini avant, comprenez-vous ?

Il aida ses compagnons à entrer dans une salle obscure complètement privée de meubles.

Il ne s'y attarda pas et s'engagea aussitôt dans un spacieux vestibule, dont les échos amplifièrent le bruit des pas.

— Charles, cria-t-il.

… arles ! fit l'écho.

Il répéta son appel, puis Tom Wills et Mr. Brewster joignirent leur voix à celle du maître.

— On a répondu ! s'écria soudain Tom Wills, mais cela vient de loin !

Harry Dickson ricana :

— Décidément ces gens en pincent pour les caves, fit-il railleusement.

Les sous-sols de la maison de dame Wicks formaient une suite de caves vides et sales, complètement vouées à l'abandon.

L'appel fut répété, mais il resta cette fois-ci sans réponse.

L'exploration souterraine prenait fin d'ailleurs, sans avoir rien donné.

Le détective était perplexe.

— Retournons dans le vestibule, décida-t-il.

Une fois à leur ancienne place, l'appel fut repris :

— Charles !

Une voix lointaine, faible, étouffée répondit.

— Par ici !

— Où cela ?

— … ne sais pas !

— Diable ! grommela le détective, et l'heure qui avance.

On se partagea la besogne pour soumettre la maison à une exploration en règle ; mais au bout d'un temps relativement long, tous trois se retrouvèrent dans le vestibule, penauds et bredouilles.

Dickson reprit le vain appel qui reçut de plus en plus faibles réponses, presque inaudibles d'ailleurs.

Tout à coup il grinça des dents : une petite cloche sonnait à petits coups dans le soir, et on entendit au loin un bruit de voix et de pas.

— Le sermon est fini ! gronda-t-il. Et nous ne sommes guère plus avancés.

Les sourcils froncés, il réfléchissait.

— Brewster, dit-il, et vous aussi, Tom, vous ne pourriez m'être utiles pour le moment, au contraire. Vous allez quitter la maison par la porte du jardin et vous tenir prêts à intervenir, si je vous appelle.

« Vous conduirez l'auto tous feux éteints à quelques pas de cette porte, et vous attendrez.

Tom Wills, qui regardait à travers la fente d'un guichet le monde arriver sur la grand-place, s'écria :

— Je suppose que ce sont les dames en question qui tournent le coin.

Brewster regarda à son tour et eut une émotion.

— Par le Seigneur, ce sont elles ! Comment ont-elles pu échapper à l'incendie de Harcester, je me le demande ?

— Filez ! ordonna Dickson et laissez-moi faire.

Il courut à tout hasard par une enfilade de pièces à peu près vides et jeta son dévolu sur une salle plus ou moins meublée, où un profond placard s'enfonçait dans la muraille.

Il s'y installa aussi confortablement que possible et vit avec satisfaction que la porte du placard présentait des interstices qui lui permettaient de jeter un coup d'œil au-dehors.

Une minute plus tard, la porte de la rue s'ouvrit en grinçant et des pas résonnèrent dans le corridor, se dirigeant vers la salle au placard.

Harry Dickson entendit le bruit d'une allumette frottée, et la lueur blonde d'une bougie lui parvint par les fentes de la porte.

Debout devant la table, Mrs. Wicks retira lentement sa voilette et ceux qui l'auraient connue, auraient retrouvé en ces traits ascétiques, ceux de Miss Elody Jason.

Après être restée un instant immobile, elle se laissa tomber sur une chaise avec un soupir.

— Muriel !

— Quoi donc ? demanda une voix plaintive.

— Comment vous sentez-vous ce soir, petite sœur ?

— Bien, Elody, j'ai prié de toute mon âme pour que la chose ne vienne pas.

— Allez chercher Charles !

Harry Dickson vit la silhouette falote de Muriel Jason s'approcher de la bougie ; ses épaules tremblaient et de sourds sanglots ébranlaient sa maigre poitrine.

— Il le faut, petite sœur !

Harry Dickson dut faire un effort pour ne pas sortir de son placard revolver au poing et d'ordonner à Miss Muriel de lui dévoiler la cachette de Charles. Mais il se contenta d'écouter avidement, espérant que le bruit seul pourrait le renseigner.

Muriel leva la bougie à hauteur de tête et sortit à pas lents.

Sortir ? Non. À son grand effarement, le détective vit la lumière de la bougie s'approcher et s'arrêter devant la porte du placard.

Dickson eut à peine de temps de se faire tout petit et de se caler dans le coin le plus reculé que cette porte s'ouvrit.

Miss Muriel entra, mais ne vit pas l'intrus.

Elle vouait toute son attention au mur de fond du placard et, après avoir tâtonné un instant, elle tira vers elle un portillon secret et disparut.

Harry Dickson fit la grimace.

— C'est l'histoire de l'homme qui cherche la fortune alors qu'elle dort sur son seuil, grommela-t-il. Je n'avais pas pensé à la maison d'à côté, qui semble jouir du même jardin.

Il n'eut pas le loisir de réfléchir davantage. On marchait derrière le mur du fond du placard et le portillon fut poussé.

Charles Niggins précédait Muriel. Il marchait la tête baissée, comme une bête prisonnière. Ils passèrent à frôler le détective, sans l'apercevoir.

À peine le placard fut-il à nouveau refermé que le détective regarda par la fente.

Charles Niggins était enchaîné.

— Charles, dit sévèrement Elody, prenez place sur cette chaise et écoutez-moi.

L'autre obéit et hocha la tête en signe de soumission.

— Mon devoir, notre devoir, serait de vous livrer à la justice, continua l'aînée des sœurs Jason, mais sans doute cette justice comprendrait-elle mal et frapperait plutôt l'innocent que le coupable.

— Je ne suis pas coupable ! gémit le jeune homme.

— Si, gronda sourdement Elody, vous saviez… et c'est parce que vous saviez que vous avez agi… comme vous avez agi.

— Tout est tranquille, répliqua Charles d'un ton soumis, la chose ne reviendra pas…

— Qu'en savez-vous, malheureux ? Nous avons lutté toute notre vie contre elle, contre… oui, la chose de la nuit, certaines pourtant qu'elle n'irait pas jusqu'au crime. Mais, vous… quand vous l'avez découverte, vous l'avez asservie à vos fins ténébreuses, misérable !

Tout à coup, Harry Dickson ressentit comme une commotion électrique dans tout son être : il venait d'être frappé d'une lumière aveuglante.

La lumière qui se faisait brusquement dans les ténèbres, et qu'il n'avait jamais cherchée là où il le fallait.

Il ne se soucia plus de l'amer colloque qui se poursuivait dans la sordide salle à manger.

Sa main chercha sur la muraille le verrou qui commandait le portillon et l'ayant trouvé, il ouvrit doucement le panneau.

À la clarté de sa torche braquée, il vit un hall, sale et poussiéreux, où des traces de pas étaient nettement marquées sur les dalles.

Les traces lui montrant le chemin, il s'élança.

Elles le conduisirent au rez-de-chaussée, dans un salon aux fenêtres complètement closes, où brûlait une veilleuse.

Sur un divan, une femme dormait profondément : Mrs. Charles Niggins, née Mathilde Jason.

Ses cheveux étaient devenus tout blancs, mais son visage conservait sa placidité coutumière.

— Enfin ! murmura le détective.

Il courut vers la porte du hall et vit qu'elle donnait effectivement sur le jardin des Jason.

L'ayant ouverte à deux battants, il retourna au salon, prit la femme endormie dans ses bras et traversa en courant la petite jungle, malgré le fardeau qui pesait sur ses poignets.

Tom Wills et Mr. Brewster l'attendaient.

— Mettez-la dans l'auto et ne la quittez pas. D'ailleurs je ne crois pas qu'elle s'éveillera d'ici longtemps, elle est plongée dans une sorte de sommeil cataleptique.

— C'est Mathilde Jason ! s'écria Mr. Brewster.

— À tout à l'heure ! Je retourne dans la maison des Jason…

Il traversa le jardin et, au bout de quelques instants, il avait réintégré son placard.

Dans la salle à manger, les demoiselles Jason sanglotaient et Charles Niggins, toujours tête baissée, ne soufflait mot.

Harry Dickson respira profondément puis, ouvrant brusquement la porte du placard, bondit dans la pièce.

Un triple cri de terreur l'accueillit.

— Ne vous effrayez pas, dit le détective… mais surtout restez tranquilles, si vous ne voulez pas que je me serve de mon revolver…

— Qui êtes-vous ? hurla Elody Jason.

Charles Niggins poussa un cri déchirant.

— Qui que vous soyez, sauvez-moi, sir !

— Je suis Harry Dickson.

— Oh, gémit l'aînée des femmes en se cachant le visage dans les mains, tout est perdu !

— Votre sœur Mathilde est ma prisonnière, continua le détective, elle est entre les mains de deux de mes amis.

— Ne lui faites pas de mal, monsieur ! supplia Elody avec désespoir, elle… elle ne sait rien !

— Parlez, je vous écoute ! ordonna sévèrement le détective.

*

— … Oui, monsieur Dickson, cela a débuté chez elle par des crises que nous croyions être de l'épilepsie et que nous tenions soigneusement cachées. Ces crises ont lentement mué en d'autres, inexplicables.

« Mathilde n'était plus la même ; souvent son visage changeait complètement. Elle disait et faisait des choses prodigieuses en ces moments : elle trouvait en un clin d'œil les solutions des problèmes les plus difficiles, elle parlait des langues anciennes qu'elle n'avait jamais apprises, elle dessinait

des choses curieuses ou splendides, elle qui ne savait pas tenir un crayon !

Parfois elle nous a plongées dans des abîmes de terreur, car au lieu d'un prodige d'esprit, elle ne devenait qu'un prodige de force brutale : elle rompait comme verre des tiges d'acier, elle soulevait des poids énormes, elle…

— Elle ressemblait à une tigresse, sanglotait Muriel, et, un soir, elle tua un infortuné cheval dans la ruelle voisine…

— Comme un tigre l'aurait fait, se lamenta Miss Elody.

— À son réveil, elle ne se souvenait plus de rien et c'était de nouveau la douce et bonne Mathilde, si gentille et si accueillante !

Miss Jason tourna un visage accusateur vers Charles Niggins.

— Mais lui… lui… il avait compris ! Il avait étudié les sciences à l'université de Londres et deviné tout l'horrible avantage qu'il pourrait tirer d'elle. Lui, Charles Niggins, habitué de la maison interlope de la rue de la Tête-Perdue, occultiste à la manque, désespérant de jamais découvrir ce qu'il appelait le secret de l'or, imagina de commander aux mystérieuses crises de diabolique intelligence de notre sœur.

« Il capta sa confiance ; il se fit aimer d'elle.

« En ces étranges minutes, de concert avec l'infâme Betsy Wood, ils mirent Mathilde à l'œuvre.

« Ces deux complices lui firent lire le récit des sombres crimes de Pascrew à Bamchester, dans l'espoir de les transposer sur le plan d'Harcester et d'en tirer de formidables profits.

« Mais la force mystérieuse les a dépassés.

« En des heures entre toutes terribles, Mathilde est devenue un monstre, d'infinie mais criminelle intelligence.

« Elle avait alors un extraordinaire don de seconde vue : on aurait dit qu'elle voyait à travers les murs, qu'elle entendait les complots les plus secrets.

« Elle devint la chose de la nuit, qu'elle craignait si fort et qu'elle était pourtant elle-même.

Ici, Miss Elody Jason s'effondra et éclata en de frénétiques sanglots.

Harry Dickson resta longtemps sans parler, puis il se planta devant Charles Niggins, le saisit aux épaules et demanda d'une voix dure :

— C'est bien ça, Niggins ?

— Oui, sir !

Le détective le regarda avec mépris.

— Allons donc, mon garçon, je vous crois volontiers capable d'avoir gagné l'amitié sinon l'amour de Miss Mathilde, pour en tirer quelque profit matériel, je vous crois également capable de l'avoir compromise en lui faisant fréquenter une maison mal famée, mais que toute cette machination diabolique soit sortie de votre cervelle d'oiseau ? À d'autres, mon petit !

Harry Dickson l'avait saisi au collet et le secouait comme un gamin qui mérite une correction.

— Qui a étudié de près les crises de Mathilde Jason ? demanda-t-il.

Charley se mordit les lèvres et ne répondit pas.

— Qui lui avait suggéré qu'elle incarnait la monstrueuse divinité païenne qui se nomme Baal ?

— Non, non, ce n'est pas vrai ! hurla le jeune homme.

— Mais qui, tout en jouant au maître magicien, n'était qu'un vulgaire apprenti sorcier et paya chèrement son audace de vouloir commander à des forces inconnues ?

Charles Niggins pleurait.

— C'est Abe Niggins, dit gravement Harry Dickson. Il est mort, tué par le démon qu'il tenta en le tirant des gouffres de l'enfer. Ce fut au fond le seul coupable dans tout ceci. Les autres sont ou faibles comparses ou instruments inconscients.

Des cris d'effroi se firent soudain entendre au-dehors.

— C'est Tom et Brewster ! cria Dickson en s'élançant dans le jardin, suivi de Charles et des deux sœurs Jason.

— Il… il se passe quelque chose de singulier, d'affreux, cria Tom dès qu'il vit le maître, venez voir !

Dans l'auto, Mathilde Jason s'était dressée, les yeux clos, le visage livide, mais tout son être subissait une transformation fantastique.

Elle grandissait visiblement, sa tête prenait des dimensions énormes, ses joues s'enflaient, un masque d'enfer se posait sur son visage.

— Les mains, faites attention à ses mains ! hurla Charles Niggins.

Elles devenaient colossales, comme une baudruche d'épouvante qui s'enfle démesurément.

— Baal ! cria Harry Dickson figé par l'horreur.

Tout à coup, le monstre vacilla, se fripa, se dégonfla et tomba lourdement par terre.

Lentement, on le vit reprendre les traits de Mathilde Jason, sur lesquels une sérénité sans bornes s'étendait.

— Morte ! gémit Charles Niggins.

Harry Dickson s'éloigna, songeur.

— L'esprit du démoniaque Abe Niggins ne l'animait plus, murmura-t-il, ah !... ce que ce vieil homme avait découvert des choses formidables !

— Je ne pensais pas que pareille chose fût possible, dit Mr. Brewster en tremblant.

— Rappelez-vous la main de feu écrivant « Mane, Tecel, Pharès » sur les murs de Babylone-la-Monstrueuse, répondit Harry Dickson, et croyez bien que la science hermétique des anciens est lettre morte pour nous.

*

Dans la nuit étoilée, l'auto faisait route vers Londres.

— Brewster, murmura soudain le détective, aux siècles derniers on n'a pas toujours commis des erreurs irréparables en brûlant des sorciers.

« Aujourd'hui, la loi est pratiquement désarmée contre ceux qui captent des forces obscures pour servir leurs passions et, parfois, leur penchant au crime !

— Heureusement, vous avez vu clair, commença le commissaire.

Harry Dickson éclata d'un rire amer.

— Moi ? Etes-vous devenu subitement fou, cher ami ? Non, je n'ai pas vu clair du tout ! Toute mon enquête est une suite

d’erreurs, de marches, de contremarches vaines, de défaites même. Je crois que si, à la fin, j’ai réussi, c’est que l’esprit du Bien a voulu m’aider contre l’esprit du Mal !

« Si jamais cette aventure doit être écrite, qu’on la mette plutôt à mon passif qu’à mon actif !

Épilogue

Un an plus tard, à Margate, Harry Dickson qui prenait quelques jours de vacances au bord de la mer, s'entendit doucement appeler par son nom. Un couple, assis dans des pliants, se leva à son approche et le salua.

— Monsieur Niggins ! s'écria le détective étonné de reconnaître, en un gentleman précocement vieilli, un des tristes héros de l'affaire de la rue de la Tête-Perdue.

En réponse à son exclamation, il reçut un triste sourire.

— Je vous présente Mrs. Niggins, ma femme.

Une dame sèche, anguleuse, à la mine dure et austère salua.

— Madame Muriel… commença Dickson.

— Muriel est morte, peu de jours après Mathilde, dit la dame, je suis Elody Jason et j'ai exigé que Charles m'épousât.

Il y avait dans ses yeux une telle joie de vengeance que le détective se détourna et s'éloigna sans plus leur adresser la parole.

FIN du Tome 1

LE LIVRE

De la quatrième dimension, née du génie mathématique, aux cimetières londoniens, nourris de goules et de fog, tous les thèmes chers à l'auteur se retrouvent dans ces récits menés à un rythme hallucinant. Harry Dickson et son élève ne sont que les témoins et parfois les jouets des entités ténébreuses qui hantent les nuits de Soho. Bien plus que le célèbre détective, c'est Jean Ray qui mène le jeu de la mort et de l'horreur, tempéré d'un humour violent comme un alcool.

Étrange aventure que celle des fascicules contant les enquêtes de Harry Dickson. Lorsqu'ils sont dus à la plume de Jean Ray, ils sont recherchés avec passion par les amateurs. C'est que la série, au départ, était faite de récits assez ternes en langue allemande, qu'il fallait traduire. Notre écrivain fantastique ne put se contenter de ces trames sans originalité. Il prit donc un autre parti : s'inspirer des couvertures hautes en couleurs de l'édition première et bâtir ses histoires ainsi, sans autres guides qu'une image naïve et sa prodigieuse verve de conteur. Cette rencontre du grand Jean Ray de Malpertuis et du sanglant dessinateur des mines horrifiées et des cadavres pantelants devait donner naissance à plus de cent nouvelles ou brefs romans où l'auteur laisse libre cours à son imagination fantastique, mais aussi à la fantaisie issue de cet humour inquiétant qui parcourt toute son œuvre en filigrane, semant le doute et le trouble dans l'esprit du lecteur.

...ET SON AUTEUR

JEAN RAY est né à Gand, le 8 juillet 1887. C'était un personnage des plus insolites, dont la vie semblait issue en droite ligne d'un roman d'aventures. Trafiquant à l'époque légendaire de la prohibition, Jean Ray sillonna toutes les mers du monde sur différents vaisseaux plus ou moins fantômes, mêlé sans cesse aux écumeurs de mers et aux pirates, dont il était un des derniers représentants. Passant son existence à

courir le monde, Jean Ray se souciait peu de sa réputation littéraire. Son nom n'était connu que de quelques privilégiés. La gloire vint à lui quelques années avant sa mort. Rééditées par Marabout, ses œuvres furent soudain découvertes par la presse, le cinéma et la télévision. Jean Ray est mort le 17 septembre 1964. Peu de temps avant, la Critique l'avait consacré « le plus grand auteur fantastique vivant ». (Yvon Hecht – Paris-Normandie). Le prodigieux succès des livres déjà publiés (Marabout Géant G 114, G 142, G 166, G 197, G 208, G 223 et G 237) a prouvé que Jean Ray exerçait une emprise considérable sur les amateurs de mystère et de littérature fantastique, dont il est, avec Poe et Lovecraft, un des maîtres incontestés.